UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BIBL. BD 01207

UCLA BIOSCI BU 01207

42-6.2-6

6073

58-1-1

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207
1207

UVA. BHSC. BU 01207

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROI
DANS
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONNALE;

Adreſſé à Madame la Ducheſſe

DE LESDIGUIERES.

Par le P. DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME CINQUIE'ME.

A PARIS,

Chez la Veuve GANEAU, rue Saint Jacques, près la rue du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M DCC XLIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

REMARQUES
DE
M. BELLIN
INGENIEUR DE LA MARINE,
Sur les Cartes & les Plans, qu'il a été chargé de dreſſer, pour joindre à l'Hiſtoire générale de la Nouvelle France du R. P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS : Et au Journal de ſon Voyage dans cette Partie du Monde.

LA Géographie répand un jour ſi avantageux ſur l'Hiſtoire, qu'elle devroit en être inſéparable. C'eſt le ſentiment des Sçavans, qui devient aujourd'hui un ſentiment général. Tout le monde conviendra, que des faits arrivés dans un Pays éloigné & peu connu, exigent néceſſairement, pour une plus parfaite intelligence, que l'on mette ſous les yeux le théâtre, où

UVA. BHSC. BU 01207

ils ſe ſont paſſés : & quelquefois la connoiſſance des lieux intereſſe autant, que les faits mêmes.

L'Hiſtoire de la Nouvelle France ſemble être faite pour prouver ce que j'avance ; ſon Auteur l'a traitée de façon, que la Géographie de ces Pays s'y trouve développée d'une maniere auſſi claire & auſſi juſte, qu'elle eſt agréable & amuſante : choſe d'autant plus rare, que cette ſcience eſt ſouvent obſcure, & ſes détails preſque toujours ſecs & ennuyans.

Il eſt vrai que notre Auteur a un avantage bien grand, c'eſt qu'il a vû par lui-même. Il a parcouru ces vaſtes Pays par ordre de la Cour, & les a parcourus en Homme attentif & curieux, avec un deſſein formé de prendre toutes les connoiſſances poſſibles, & d'en faire part au Public : auſſi ai-je tiré de ſes Mémoires particuliers beaucoup d'éclairciſſemens, que j'aurois en vain cherchés ailleurs, & dont j'avois beſoin pour former des Cartes, qui puſſent nous donner des idées géographiques un peu plus juſtes, que celles, que l'on a aujourd'hui de ces Parties conſidérables de l'Amérique Septentrionnale, connuës ſous les noms de la Nouvelle France, ou Canada, & de la Louyſiane.

Les Cartes, que j'ai dreſſées pour cette Hiſtoire, ſont ſi différentes de tout ce qui a paru en ce genre, que je ne puis me diſpenſer de rendre compte des principaux changemens, que j'ai été forcé d'y faire : de relever en même tems les erreurs conſidérables, dans leſquelles ceux, qui m'ont précédé, ſont tombés, & enfin de faire connoître les ſources, où j'ai puiſé.

UVA. BHSC. BU 01207

Je dois au dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, le goût, que j'ai pris pour ce genre d'étude; & le peu de connoissances, que j'y ai acquises. On y trouve une quantité de Cartes & de Plans manuscrits, levés sur les lieux, & envoyés aux Ministres, soit par les Ingénieurs, soit par des Navigateurs habiles. On y trouve des Relations exactes & circonstanciées de toutes les nouvelles découvertes, & sur-tout un nombre prodigieux de Journaux de navigation, qui sont la plûpart remplis de Remarques & d'Observations, de la comparaison & de la réunion desquelles la Géographie & l'Hydrographie peuvent tirer de très-grandes lumieres.

Avec de pareils secours, & un peu d'amour pour le travail, il n'est point étonnant, que je sois en état de débrouiller un peu mieux, qu'on n'a fait jusqu'ici, la Géographie de ces Pays.

Mon dessein n'est point de faire la critique des Cartes, que l'on a de la Nouvelle France & de la Louysiane; il y en a peu, & elles sont à si petit point, & si éloignées du vrai, que j'ose dire, qu'elles ne méritent aucune attention. Cependant je ne puis me dispenser de parler de la grande Carte Angloise de l'Amérique Septentrionnale en 20 feuilles, publiée depuis quelques années par M. Popple, sous le nom d'*Empire Anglois dans l'Amérique.*

Comme cette Carte est à plus grand point & plus détaillée, qu'aucune autre, beaucoup de Personnes l'ont regardée comme un bon Ouvrage, auquel on pourroit avoir quelque confiance; mais il s'en faut bien, que cela

UVA. BHSC. BU 01207

ſoit ainſi, & je le prouverai dans la ſuite.

Commençons par rendre compte de la conſtruction de nos Cartes, & mettons ſous les yeux les principales Remarques, dont nous nous ſommes ſervis, & les changemens, qui en ont réſulté.

Qu'il me ſoit permis de prier les Amateurs de la Géographie d'examiner avec un peu d'attention la Carte, que j'ai nommée *Partie Orientale de la Nouvelle France ou du Canada.* Elle comprend l'Iſle de Terre-Neuve & Partie de Labrador, le Golphe de Saint Laurent, l'Iſle Royale, l'Acadie, le cours du Fleuve de Saint Laurent, & les Rivieres, qui s'y déchargent, juſqu'à l'entrée du Lac Ontario : les Pays, qui ſont au Nord de ce Fleuve juſqu'à la Baye d'Hudſon, & ceux, qui ſont au Midi, juſqu'à la Nouvelle Angleterre. Je puis aſſûrer, que j'ai rendu ce morceau entierement neuf, & que les détails, dont il eſt rempli, ont été ignorés juſqu'à préſent.

1°. L'Iſle de Terre-Neuve y eſt réduite à ſa juſte étendûë, & à la veritable configuration de ſes Côtes. J'ai dans pluſieurs Journaux de navigation (*a*) des obſervations de latitude, qui ont été faites à la vûë du Cap de Raſe, qui eſt la pointe la plus méridionnale de l'Iſle, & qui toutes s'accordent à mettre ce Cap par les 46. degrés 50. minutes de latitude : la Carte de M. Popple le met par 46. degrés 30. minutes, ce qui fait 20. minutes trop Sud.

(*a*) J'avois deſſein de citer ici les Journaux des Vaiſſeaux, dont j'ai tiré mes Remarques, mais cela meneroit loin, & ne ſeroit d'aucune utilité pour la plûpart des Lecteurs.

UVA. BHSC. BU 01207

J'ai des latitudes obſervées (*a*) dans le Détroit de Belle-Iſle, & auprès de la Pointe la plus Septentrionnale de l'Iſle de Terre-Neuve, qui la mettent par 51. degrés 30. minutes. Popple met cette Pointe par 52. degrés 10. minutes, c'eſt 40. minutes trop Nord. Ainſi nous conſtatons avec la plus grande évidence, la longueur de cette Iſle du Nord au Sud, que la Carte Angloiſe fait d'un dégré trop grande. Sa largeur de l'Eſt à l'Oueſt eſt déterminée par les routes des Navigateurs, qui s'accordent à trouver du Cap de Raſe au Cap de Raye, environ 80. lieuës; ils donnent auſſi la latitude du Cap de Raye de 47. degrés, 30. à 35. minutes. La Carte de Popple ne met que 50. lieuës entre ces deux Caps, & place ce dernier 20. minutes trop Nord, de ſorte qu'elle donne entre le Cap de Raſe & le Cap de Raye, un degré 20. minutes, pour la différence en latitude, laquelle n'eſt que de 40. minutes. Joignons cette erreur en latitude à celles des 30. lieuës en longitude, qui valent ici plus de 2. degrés & demi; il en réſultera une prodigieuſe différence pour le giſement de cette Côte. Si l'on entroit dans le détail de cette Partie, tout s'y trouveroit défectueux: par exemple entre le Cap de Raſe & le Cap de Sainte Marie, qui n'en eſt qu'à 20. lieuës, il n'y a que 5. minutes de différence en latitude; c'eſt un fait connu de tous les Navigateurs. Cette Carte y en met plus de 30. L'ouverture de la Baye de Plaiſance entre le Cap

(*a*) Journal du Pilote du Brigantin du Roy *la Reine Marie*, envoyé de Quebec en 1735. pour faire la viſite des Côtes, & la découverte du Détroit de Belle-Iſle.

UVA. BHSC. BU 01207

Sainte Marie & le Chapeau Rouge, eſt de 15. lieuës au moins, & nous l'avons marqué ainſi: la Carte de Popple n'y met que 8. lieuës, &c. Je crois inutile d'obſerver, qu'en liſant ceci, il faut avoir notre Carte ſous les yeux.

La Partie du Nord de Terre-Neuve, le Détroit de Belle-Iſle, & la Côte de Labrador, ſont ici bien autrement détaillés, & très-differens de ce qu'on trouve dans toutes les Cartes, & ſur-tout de celle de Popple. Je dois ces connoiſſances aux divers (*a*) Manuſcrits du Dépôt, ſur leſquels j'ai dreſſé une Carte particuliere de l'Iſle de Terre-Neuve en aſſez grand point, pour y employer les noms de preſque tous les Caps, Ports & Havres; quoiqu'elle ne le ſoit pas cependant encore aſſez pour rendre bien ſenſible le contour & le giſement de la Côte de proche en proche, & telle, qu'il la faudroit pour l'uſage de la navigation, ce qui n'eſt point l'objet préſent; mais elle eſt ſuffiſante pour l'Hiſtoire, à laquelle elle eſt jointe. J'y ai ajoûté un Plan du Port de Plaiſance & de ſes environs, dont la connoiſſance ne peut que faire plaiſir. Avant de quitter Terre-Neuve, il eſt bon d'avertir, qu'il s'eſt gliſſé une faute dans l'impreſſion de cet Ouvrage, tom. 1, page 8. En parlant de cette Iſle, *le Cap de Bonneviſte y eſt dit ſitué par les 46. dégrés de latitude*, il faut lire 49. dégrés 30. minutes: & un peu plus bas on

(*a*) Les Côtes de Terre-Neuve ont été pendant pluſieurs années fort fréquentées par les François, qui ont donné les noms à preſque tous les Ports & les Havres; & dans ces tems, pluſieurs Vaiſſeaux du Roy ont fait le tour de l'Iſle, & la viſite des Côtes.

UVA. BHSC. BU 01207

trouve, *il descendit au Sud Sud-Est 6. degrés*, il faut lire 6. lieuës.

2°. L'Isle Royale & le Golphe Saint Laurent sont travaillés avec soin ; mais pour le faire connoître, je ne puis que répéter ce que je viens de dire. Ce sont toujours des latitudes observées ; des distances estimées par les Navigateurs, & concluës de leurs routes ; des relevemens de différens points, &c.

J'observerai cependant que la latitude du Cap de Nord en l'Isle Royale, est de 47. dégrés 5. minutes ; celle des Isles aux Oiseaux de 48. dégrés ; & celle du Cap des Rosiers de 49. dégrés : qu'entre l'Isle de S. Paul & le Cap de Raye, il n'y a que 14. à 15. lieuës, & qu'ils gisent entr'eux Nord-Est-Quart-Est, & Sud-Ouest Quart-d'Ouest, &c.

Voyons comment la Carte Angloise marque ces Parties. On y trouve entre l'Isle de Saint Paul & le Cap de Raye 25. lieuës de distance, & leur gisement Nord-Quart de Nord-Est, & Sud-Quart de Sud-Ouest : quelle prodigieuse différence, quatre rumbs de vent sur un gisement, & 10. lieuës de trop sur une distance de 14. lieuës ? mais ce qui doit surprendre, c'est d'y voir par 50. dégrés 20. minutes de latitude, le Cap des Rosiers, que nous avons dit ci-devant être par les 49. dégrés ; de sorte que cette Carte met plus de 60. lieuës des Isles aux Oiseaux, au Cap des Rosiers, lorsqu'il n'y en a que 42, ou 43. au plus. L'Isle Royale & l'Isle de Saint Jean, de même que toute la Côte voisine, jusqu'à l'entrée du Fleuve S. Laurent, n'ont aucune précision dans la Carte Angloise, ni les détails nécessaires pour donner des idées

UVA. BHSC. BU 01207

un peu juſtes de ces Pays : pour en être convaincu, il ne faut que la comparer avec la mienne.

L'Iſle Royale m'a paru mériter une Carte particuliere ; celle que l'on trouve ici, a été dreſſée ſur les divers Manuſcrits du Dépôt, & ſur les Journaux des plus habiles Navigateurs ; ainſi je crois, qu'on peut y avoir quelque confiance : & comme cette Iſle nous intéreſſe, j'y ai joint le Plan du Port & de la Ville de Louyſbourg, qui eſt la Capitale de l'Iſle ; & un Plan du Port Dauphin & de ſa Rade, dont la ſituation eſt des plus belles.

On ſera peut-être ſurpris de ne pas trouver des ſondes ſur mes Plans ; c'eſt-à-dire, la quantité de braſſes, ou de pieds d'eau ; je ſçais que ces détails ſont extrêmement utiles ; & il m'auroit été facile de les remplir avec exactitude : mais des raiſons particulieres, qui n'ont rien de commun avec la Géographie, m'en ont empêché. A l'égard des Plans des Ports, qui n'appartiennent pas à la France, j'y ai mis des ſondes.

J'ai placé l'Iſle de Sable à environ 30. lieuës au Sud de Louyſbourg, par la latitude de 44. dégrés 10. à 12. minutes. Cette poſition ne s'accorde point avec ce qui eſt dit à la page 109. du tome premier, que l'*Iſle de Sable eſt éloignée de l'Iſle Royale, d'environ* 25. *lieuës au Sud-Eſt* ; ni avec ce qui eſt dit 2. lignes plus bas, qu'*elle eſt à* 35. *lieuës Nord & Sud de Camceau.* Ces deux giſemens ſe détruiſent l'un l'autre ; mais l'Auteur, en les rapportant, n'a en vûë, que de faire connoître deux ſentimens différens, ſans y avoir égard ; & la preuve, c'eſt qu'enſuite il nous donne

UVA. BHSC. BU 01207

la latitude de l'Isle de Sable très-exactement, & telle que je l'ai trouvée dans les meilleurs Journaux de navigation.

3°. J'ai fait toutes les recherches possibles sur l'Acadie ; j'ai tiré des Journaux des différentes Campagnes, que les Vaisseaux du Roy y ont faites, des latitudes de la Pointe Orientale & de la Pointe Occidentale ; j'ai réduit leurs routes, & j'ai trouvé que d'une Pointe à l'autre, elles donnoient 80. lieuës ; par ce moyen le gisement & l'étenduë de la Côte sont déterminés. J'ai détaillé l'intérieur du Pays, dont il paroît par toutes les Cartes Géographiques, qu'on n'avoit eu jusqu'ici aucune connoissance ; & j'ai tâché de conserver aux Bayes & aux Ports leurs véritables figures. Et pour rendre ces détails plus sensibles, j'ai fait une Carte particuliere de l'Acadie. Sur quoi je remarquerai, que dans cette Carte, j'ai donné environ 15. lieuës de trop du Cap Canceau au Cap de Sable. Le détail m'a jetté insensiblement dans cette erreur, & y jettera presque toujours ; car en voulant exprimer la configuration des Ports, & tous les contours des Pointes & des Isles, il est impossible, lorsque la Carte est sur une petite échelle, qu'on ne leur donne un peu plus d'étenduë, qu'elles n'en ont réellement. C'est le cas, où je me trouve, puisque l'échelle de ma Carte ne porte qu'une ligne au plus, pour la grande lieuë de France de 2853. toises : mais j'ai corrigé cette erreur dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada, & j'y ai réduit la presqu'Isle de l'Acadie à ses justes bornes, comme on l'a vû ci-devant. Et pour satisfaire davantage la curiosité du Public,

UVA. BHSC. BU 01207

j'ai joint ici des Plans particuliers des principaux Ports. Ces Plans ſont celui de la Baye de *Chedabouctou*, appellée aujourd'hui le Havre de *Milford*. Celui de la Baye de *Chibouctou*, le Port de la *Heve*, & le *Port Royal*, aujourd'hui *Annapolis Royale*. Je les ai tirés des Manuſcrits de notre Dépôt, où l'on ſçait qu'il y en a de toutes les parties de l'Univers, & à plus fortes raiſons de celles, que nous avons poſſédées.

Avant que de quitter l'Acadie, jettons les yeux ſur la Carte Angloiſe de Popple, je trouve qu'elle marque aſſez bien les latitudes & la longueur de cette Peninſule, quoiqu'elle mette le Cap de Canceau 20. minutes trop Nord. Mais il n'y a rien d'exact ſur la figure des Ports, ni ſur le contour particulier de la Côte. A l'égard de l'intérieur du Pays, il n'en eſt pas queſtion ſur cette Carte. Le cours des Rivieres & des Lacs, qui ſont les communications des divers Cantons de cette preſqu'Iſle, n'y ſont point marqués: elle a cela de commun avec toutes les Cartes, que je connois.

4°. Le cours du Fleuve Saint Laurent, & les Pays, qui en ſont au Nord & au Sud, demanderoient une Diſſertation beaucoup plus étenduë, que celle, qu'il m'eſt permis de faire ici. J'aurois même ſouhaité de pouvoir donner une Carte particuliere de ce fameux Fleuve, & de le faire connoître dans tout ſon cours, qui a plus de 250. lieuës, depuis ſa ſortie du Lac Ontario, juſqu'à ſon embouchure dans le Golphe de Saint Laurent, & dont la moitié eſt navigable pour de gros Vaiſſeaux, de faire voir la quantité prodigieuſe d'Iſles de toutes grandeurs, dont il

UVA. BHSC. BU 01207

eſt ſemé ; ſes ports & ſes moüillages ; les dangers, qu'il faut éviter ; les Rivieres, qui s'y déchargent ; les Lacs, qu'il forme ; ſes Rapides ou Saults, & ſes Portages ; en un mot, mille détails géographiques auſſi intéreſſans, que curieux, & entierement ignorés. Mais pour exécuter un pareil projet, il auroit fallu multiplier les Cartes, & les faire d'une grandeur ſuffiſante ; or cela ne convenoit pas à la nature de l'Ouvrage, pour lequel je devois travailler, & auroit jetté les Libraires dans une trop grande dépenſe, car mon projet ne ſe ſeroit pas borné au Fleuve de Saint Laurent. J'aurois fait la même choſe pour le Fleuve Miciſſipi, dont j'aurois donné plus de 400. lieuës de cours, ce qui auroit entraîné le détail de diverſes parties de la Louyſiane, de la Nouvelle France, &c.

Quoique je diſe que j'aurois pû entrer dans un plus grand détail, il ne faut pas croire, que j'aye rien négligé de ce qui peut contribuer à l'intelligence de l'Hiſtoire, & à la ſatisfaction des Lecteurs, pour laquelle on voit que les Libraires n'ont rien épargné. Car comme dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada, le Fleuve Saint Laurent devient un peu petit, j'ai fait des Cartes particulieres de certaines Parties, qui m'ont paru intéreſſantes. On trouvera une Carte de *l'Iſle d'Orleans*, & d'un paſſage difficile, qui en eſt proche, qu'on appelle *la Traverſe* ; une Carte contenant le Baſſin de *Quebec* & ſes environs, le Plan de la Ville de Quebec, une Carte de l'Iſle de *Montreal* & des Iſles voiſines ; une Carte de la *Riviere de Richelieu* & du *Lac Champlain*, enfin une Carte du

UVA. BHSC. BU 01207

Cours du *Saguenay* depuis *Checoutimi*, juſqu'à ſon embouchure dans le Fleuve de Saint Laurent. Ce ſont des morceaux de détails, que je puis aſſûrer être curieux, & avoir quelque exactitude, les ayant travaillés ſur de bons Mémoires.

Donnons quelques momens à l'examen de ce travail. Les Vaiſſeaux du Roy, qui font tous les ans la Campagne de Quebec, me fourniſſent les remarques néceſſaires pour dreſſer une Carte du Fleuve depuis Quebec juſqu'à la Mer. J'ai des latitudes, des routes, des relevemens, des moüillages. Les Pilotes les plus habiles & les plus pratiques, avec leſquels je ſuis en relation, m'ont communiqué leurs obſervations. Voilà mes matériaux, & les ſources, où j'ai puiſé.

Que l'on compare à préſent la figure de mon Fleuve, avec celle, que Popple lui donne dans ſa Carte, on ſera ſurpris de la différence, qui ſe trouve entre nous. Par exemple, la largeur du Fleuve devant *Matane* eſt d'environ 12. lieuës, la Carte Angloiſe la fait de 28. Elle place les ſept Iſles au Nord de Matane, elles en ſont au Nord-Eſt.

Tout le reſte du Fleuve eſt auſſi défectueux; près de la moitié des Iſles n'y ſont pas marquées, & celles, qu'on y trouve, ne ſont, ni dans leurs proportions, ni dans leur vrai giſement. La plûpart des Rivieres y ſont oubliées, les autres y ſont jettées au hazard, & ſans aucune préciſion géographique: en voici la preuve.

Qu'on regarde ſur ma Carte ce grand nombre de Lacs & de Rivieres, qui ſont entre la Riviere du Saguenay, & le Lac des Miſtaſſins,

UVA. BHSC. BU 01207

elles ont toutes des noms. On trouvera plus de 80. Lacs, dont la plûpart ont 5. & 6. lieuës de tour, & plusieurs bien davantage : ils ont aussi presque tous des noms, ou Sauvages, ou François. Rien de tout cela dans la Carte Angloise, ni dans aucune autre. Le Lac des *Mistassins* y est marqué, mais il y est mal ; sur ma Carte on voit qu'il forme trois Lacs différens, qui se communiquent par des Détroits, & chaque Lac a son nom. Le plus grand est le Lac des Mistassins, le second le Lac *Albanel*, & le plus petit le Lac *Dauphin*.

Au Nord & à l'Oüest du Lac de *S. Jean*, il y a des Rivieres remarquables, & singulieres par le nombre de leurs chutes, & plusieurs Lacs, dont la Carte Angloise ne donne pas la moindre connoissance.

Je ne crois pas devoir pousser plus loin l'Analyse de la Carte de la Partie Orientale du Canada : ce qu'on vient de voir suffit pour faire connoître les recherches, que j'ai été obligé de faire ; le travail, qui en a résulté ; & le dégré de confiance, qu'on y peut avoir : je dis le degré de confiance, car il s'en faut bien, que ma Carte soit au point, où je souhaiterois : les connoissances suffisantes m'ont manqué dans quantité d'endroits : mais je ne crois pas qu'il soit possible de faire mieux, quant à présent. Ainsi il ne me reste plus qu'à dire un mot sur les longitudes.

L'Observation Astronomique de Baston, & celle de Quebec, sont les points fixes, ausquels je me suis assujetti. J'aurois fort souhaité d'avoir une bonne Observation à l'Isle de Terre-Neuve, ou à l'Isle Royale. On sent

UVA. BHSC. BU 01207

de quelle importance elle ſeroit pour fixer la longitude de ces Parties, de façon, qu'on ne pût y rien oppoſer.

Je ſçai que quelques Géographes, & ſurtout les Anglois, prétendent que Quebec eſt plus Occidental, que Baſton, d'environ 40. ou 45. minutes: mais je ne vois pas ſur quel fondement.

J'ai examiné l'Obſervation de l'éclypſe de Lune, faite à Quebec par M. Deshayes, ſur laquelle la longitude de cette Place a été déterminée 72. dégrés 13. minutes, plus Occitale que Paris; & je l'ai comparée avec celle de Baſton, qui eſt de 72. dégrés 55 minutes. J'ai trouvé que cette différence s'accordoit fort bien avec celle, qui réſultoit des remarques des Voyageurs, avec les routes, que nous avons de Quebec à Baſton; & enfin avec la diſcuſſion géographique la plus exacte, qu'on puiſſe faire aujourd'hui. M. Delille, dans ſa Carte de l'Amerique de 1722, a ſuivi ces longitudes. Malgré cela, je ſuis prêt d'abandonner mon ſentiment, & de me rendre à toute autre longitude pour Quebec, dès qu'elle me paroîtra prouvée. A l'égard de la longitude de Baſton, elle eſt univerſellement reçûë.

Il eſt bon de remarquer que, partant de Baſton, & ſuivant les Côtes d'Acadie & de Terre-Neuve, juſqu'au Cap de Raſe, les routes & les diſtances tirées des Journaux des meilleurs Navigateurs, déterminent ce Cap par les 53. dégrés 10. minutes à l'Occident du Meridien de Paris, tandis que la Carte Angloiſe de Popple le met par les 56. dégrés à l'Occident du Méridien de Londres, ce qui

UVA. BHSC. BU 01207

révient au 58e. dégré 25. minutes de celui de Paris. C'eſt une différence en longitude de 5. dégrés 15. minutes.

Ce n'eſt pas là le ſeul endroit, où l'on trouvera des différences conſidérables en longitude, entre la Carte Angloiſe & la mienne; en voici une bien plus forte encore.

Entre Quebec & le Fort de *Rupert*, qui eſt dans la Partie Orientale du fond de la Baye d'Hudſon, je n'ai trouvé qu'environ 6. dégrés de différence en longitude; la Carte de Popple en marque 14. J'avouë, que cette prodigieuſe différence me ſurprend: je voudrois ſçavoir ſur quels Mémoires il a travaillé, & ce qui peut l'avoir jetté dans une pareille erreur.

Je puis aſſûrer, que j'ai diſcuté cette Partie avec toute l'attention, dont je ſuis capable. Tous mes Manuſcrits (*a*) s'accordent à ne donner que 6. à 7. dégrés entre Quebec & le fond de la Baye d'Hudſon. Le ſieur Franquelin, Géographe du Roy, qui a paſſé ſa vie dans le Canada, qui a parcouru pluſieurs Parties de ce grand Pays, & qui a vêcu & converſé avec ceux, qui en faiſoient les découvertes; dans ſes Mémoires & dans les Cartes, qu'il envoyoit aux Miniſtres, n'a

(*a*) J'ai les Remarques de Louis Joliet qui a fait le voyage de Tadouſſac à la Baye d'Hudſon en 1678. par le Lac des Miſtaſſins & la Riviere de *Rupert*, & qui a dreſſé une Carte de ſa route.

J'ai le voyage de Pierre Allemand, qui a fait la route par les terres de Quebec à la Baye d'Hudſon, & qui en a envoyé la Carte à M. de Seignelay en 1688. Ce même Voyageur a fait auſſi deux autres voyages de Quebec à la Baye d'Hudſon par Mer.

UVA. BHSC. BU 01207

jamais mis que 6. dégrés de longitude entre Quebec & la Baye d'Hudſon : d'où il réſulte, que le Fort de Rupert eſt au plus par les 78. dégrés 20. ou 30. minutes de longitude Occidentale ; au lieu que la Carte Angloiſe le met par 87. dégrés 30. minutes.

La Baye d'Hudſon eſt aſſez conſidérable, pour mériter d'être connuë ; & comme on n'en a point de Cartes exactes, j'en donne ici une, que j'ai dreſſée ſur les Mémoires & les Journaux de pluſieurs Navigateurs : & pour rendre plus ſenſibles toutes les Iſles, qui ſont au fond de cette Baye, j'en ai fait une petite Carte particuliere.

Je ne ferai point l'Analyſe de cette Partie ; je remarquerai ſeulement, que la Partie Occidentale de cette Baye depuis le 60me. dégré de latitude, en allant vers le Nord, a été juſqu'ici inconnuë : on croyoit même qu'il pouvoit y avoir un paſſage par-là, pour aller dans la Mer du Sud. Les dernieres découvertes des Anglois ont éclairci ce point de Géographie, ainſi qu'on le peut voir ſur ma Carte. C'eſt ſur le Journal & la Carte du Pilote Midleton, qui a été chargé de cette découverte en 1741, & qui m'a été envoyée d'Angleterre, que j'ai travaillé.

Paſſons à la Partie Occidentale du Canada, je veux dire, à la Carte des Lacs. On ſera peut-être ſurpris de me voir avancer que je n'ai pu tirer aucun ſecours de nos Géographes les plus habiles ; ni des ſieurs Sanſon, ni du P. Coronelli, ni du ſieur Delille, tous Géographes du premier ordre, & à qui nous ſommes redevables des meilleures Cartes, que nous avons aujourd'hui. Ils ne m'ont rien

UVA. BHSC. BU 01207

fourni dans leurs Ouvrages, dont j'aye pû faire ici le moindre uſage. Pour en être convaincu, il ne faut que jetter les yeux ſur ma Carte, & la comparer avec ce que chacun d'eux a donné ſur cette Partie.

Quoique je n'aye pas envie de faire une Analyſe particuliere de cette Carte, je crois devoir m'y arrêter quelques inſtans, pour la ſatisfaction de ceux, qui aiment la Géographie, & me juſtifier en quelque façon de n'avoir pas ſuivi d'auſſi grands Maîtres, qui avoient bien plus d'acquit que moi, en ce genre d'étude.

Rien de plus commun & de plus facile, que de faire des Cartes; rien de ſi difficile, que d'en faire de paſſables. Un bon Géographe eſt d'autant plus rare, qu'il faut que la nature & l'art ſe réuniſſent pour le former. Il doit tenir de la premiere la mémoire, l'amour pour le travail, la patience, & un eſprit d'ordre & d'arrangement; de l'autre des connoiſſances ſuffiſantes dans la Géométrie & dans l'Aſtronomie, après leſquelles viennent l'étude longue & ſterile des Voyageurs, la diſcuſſion critique de leurs Relations & de leurs Journaux, ſources continuelles d'incertitudes & d'erreurs, que ſouvent le travail le plus aſſidu ne ſçauroient vaincre: joignez à cela quelque intelligence des Langues Etrangeres.

Eſt-il aiſé de réunir toutes ces Parties, ſans leſquelles cependant on ne peut guere ſe flatter de réuſſir? On doit donc quelque indulgence aux fautes, qui échapent à ceux, qui ſe livrent à cette Science, & je ſçais que j'en ai plus de beſoin qu'un autre.

Revenons à ma Carte des Lacs. J'ai tiré du

UVA. BHSC. BU 01207

Journal du R. P. de Charlevoix, la plus grande partie de ce qu'on y trouvera de bon. Cet Hiſtorien Voyageur a traverſé dans toutes leurs longueurs le Lac *Ontario*, le Lac *Erié*, le Lac *Huron* & le Lac *Michigan*. Partout la Bouſſole à la main, il a relevé les principaux giſemens de pointe en pointe; toutes les fois, que le tems lui a permis, il a obſervé la hauteur du Pole, il a eſtimé avec le plus de préciſion, qu'il étoit poſſible, les diſtances d'un lieu à un autre; enfin il n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit ſervir à la connoiſſance de ce Pays.

Qu'on ne ſoit donc point ſurpris de voir que je fais courir le Lac Ontario Eſt & Oueſt, tandis que la Carte de la Louyſiane de M. Delille le fait courir Eſt Nord-Eſt & Oueſt Sud-Oueſt; & la Carte de Popple, Nord-Eſt & Sud-Oueſt. Cette derniere marque le Fort de *Catarocoui* à l'entrée du Lac *Ontario*, près d'un dégré trop Septentrionnal.

On trouvera ſur ma Carte ſeize Rivieres, qui ſe déchargent dans l'étenduë de la Côte méridionnale du Lac Ontario, parmi leſquelles il y en a une, qu'on prétend avoir cent lieuës de cours, & dont il n'y a pas la moindre trace ſur la Carte Angloiſe, ni ſur celle de M. Delille.

J'ai travaillé avec le même ſoin le Lac Erié & le Lac Huron: cependant la Côte du Sud du premier, & celle du Nord du ſecond, ne me paroiſſent pas trop bien connuës, & je ne ſuis point content de ce que j'en ai donné: mais il ne m'a pas été poſſible de faire mieux.

Au Sud du Lac Erié, j'ai marqué quatre Rivieres, qui n'en ſont éloignées, que d'une

UVA. BHSC. BU 01207

lieuë ou deux, par leſquelles on peut deſcendre dans l'*Ohio*, ou *la belle Riviere* : il n'y a point de Cartes, où elles ſoient marquées. J'ai changé auſſi le cours de l'Ohio & de la Riviere *Ouabuche*. Je dois ces connoiſſances aux Manuſcrits du Dépôt, parmi leſquels il y en a quelques uns de M. de la Sale, que l'on ſçait avoir traverſé pluſieurs fois ces Cantons : & ceux, qui me manquoient, m'ont été communiqués par M. le Baillif, Auditeur des Comptes, arriere Neveu de ce fameux Voyageur, qui a ſacrifié ſon bien & ſa vie pour la découverte de la Louyſiane.

Le Poſte de Michillimakinac & le Détroit du Sault Sainte Marie, qui fait la communication du Lac Huron avec le Lac Supérieur, m'a paru curieux, & entierement ignoré des Géographes. Cela m'a engagé d'en faire une petite Carte particuliere, celle des Lacs n'étant pas en aſſez grand point, pour rendre ces détails géographiques bien ſenſibles.

Le Lac Michigan eſt aſſujetti aux Obſervations de latitude, qui ont été faites à l'entrée du *Détroit*, qui fait ſa jonction avec le Lac Huron, & auprès de la Riviere de Saint Joſeph, ce qui détermine ſa longueur du Nord au Sud. J'ai des remarques ſur le giſement de la Côte Orientale, & ſur les Rivieres, qui s'y déchargent ; & ce ſont les fruits du Voyage de notre Auteur, auſſi-bien que les latitudes ; de ſorte que j'ai fait courir cette Côte au Sud Sud-Eſt : au lieu que la Carte de M. Delille l'a fait courir au Sud Sud-Oueſt, d'où il réſulte plus de 60. lieuës entre le Lac Erié & le Lac Michigan, tandis qu'il ne peut y avoir qu'environ 45. lieuës.

UVA. BHSC. BU 01207

Je remarquerai ici, que dans le Journal page 312. en parlant de la Côte Orientale du Lac Michigan, on trouve : *Je traverſai une Baye, qui a trente lieuës de profondeur* ; il faut lire trois lieuës. L'inſpection de la Carte fera ſentir la néceſſité de la correction (*a*).

Le cours de la Riviere de *Saint Joſeph*, les ſources du *Theakiki*, & celles de la Riviere Ouabache, ne ſont pas bien dans la Carte de M. Delille : j'ai changé tout cela, & je ſuis en état de rendre compte de ces changemens. Je ne dis rien ici de la Carte Angloiſe, qui dans toute cette Partie n'eſt qu'une copie un peu défigurée de celle de M. Delille.

Le Lac Supérieur le plus grand & le plus conſidérable de ceux, que nous connoiſſons dans l'Amérique, n'eſt pas bien ſur toutes les Cartes, & l'on peut voir du premier coup d'œil, combien j'y ai fait de changemens. Les Mémoires particuliers, qui ſont au Dépôt, m'ont donné les moyens de le repréſenter un peu plus fidellement, qu'on ne l'a vû juſqu'à préſent. Cependant je crois qu'il faut attendre encore d'autres éclairciſſemens, car toutes les Parties ne m'en paroiſſent pas également conſtatées ; mais c'eſt toujours beaucoup pour la Géographie de ces Pays-là, que de commencer à ſe développer. Il eſt inutile de remarquer, que les François ſont les

(*a*) L'erreur eſt dans le mot de *profondeur*, au lieu duquel il faut dire de *circuit* ; car l'Auteur ſçait très-bien, que s'il avoit été obligé de faire le tour de cette Baye, il lui auroit fallu faire trente lieuës. Il ſe peut faire auſſi, que la Baye ne ſuive pas toujours le même Rhumb de vent, & que de l'Orient elle tourne au Midi, & alors il n'y aura point d'erreur.

UVA. BHSC. BU 01207

ſeuls, qui puiſſent donner des connoiſſances fideles de ces Lacs; les noms des Iſles, qui y ſont répanduës, & des Rivieres, qui s'y déchargent, qui ſont les unes & les autres en grand nombre, font voir que ce n'eſt qu'à nos Voyageurs, & ſur-tout aux Miſſionnaires, qu'on eſt redevable de leurs découvertes.

Avant que de quitter la Carte des Lacs, il eſt bon d'obſerver, que j'ai donné plus de 21. dégrés de longitude depuis l'entrée du Lac Ontario juſqu'au fond du Lac Supérieur; je crois que c'eſt un peu trop: c'eſt le détail des routes & l'eſtime des Voyageurs, qui m'ont jetté ſi fort vers l'Oueſt. J'ai remarqué que dans tout le Canada les lieuës ſont très-petites, la difficulté des chemins en eſt ſans doute la cauſe: d'ailleurs le nombre de détours, qu'il faut faire en remontant une Riviere, ou en côtoyant un Lac, augmentent de beaucoup le chemin, ſans augmenter les diſtances. Ainſi il n'eſt point étonnant que le Géographe, qui a ſuivi ces Itinéraires, ne ſe trouve trop d'étenduë, lorſqu'il veut rapporter ſa Carte au Ciel, c'eſt-à-dire, y marquer les latitudes & les longitudes. Le ſeul moyen d'y remédier, eſt d'avoir quelques Obſervations de latitudes & de longitudes. Ce ſont des Points fixes, dont la Géographie ne peut ſe paſſer, & ſa perfection dépendra toujours du nombre de ces ſortes d'Obſervations.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur la Carte de l'Amérique Septentrionnale, que j'ai miſe à la tête de cet Ouvrage. On auroit peut-être ſouhaité de trouver ici une grande Carte, où toutes les Parties euſſent été plus

UVA. BHSC. BU 01207

ſenſibles, & mieux développées; & j'aurois été bien plus ſatisfait, ſi j'avois pû la faire: mais on a vû les raiſons, qui m'ont forcé de me borner aux grandeurs convenables à un *in-quarto* & un *in-douze*. Il ne faut donc regarder cette Carte, que pour y voir la ſituation, que les diverſes Parties, que nous avons données ſéparément, ont entr'elles; le tout, qu'elles forment ſur le globe de la Terre, & leur rapport au Ciel. Cependant je puis dire que, quoiqu'à petit point, & par conſéquent peu ſuſceptible de ce détail, elle mérite quelque attention, tant par les choſes neuves, qui s'y trouvent, que par les corrections, qu'on a faites ſur les précédentes.

1°. Le Golphe du Mexique & les Iſles de l'Amerique y ſont aſſujettis à pluſieurs obſervations ſûres de longitude & de latitude. Les Journaux des Navigateurs m'ont fourni le giſement des Côtes & des Iſles de proche en proche; de ſorte que je ſuis en état de prouver la juſteſſe de la plûpart des poſitions. Ainſi qu'on ne ſoit pas ſurpris de trouver cette Partie de ma Carte ſi différente de tout ce qui a paru, & ſur-tout de celle de M. Popple. Je n'ai point envie de faire la critique de cette derniere, je remarquerai ſeulement, qu'entre Carthagene & Portobelo, elle marque 6. dégrés de longitude, & qu'il n'y en a que 4. & 10. minutes au plus. C'eſt aſſûrément une grande erreur en Géographie, que de mettre 120. lieuës d'un endroit à un autre, lorſqu'il n'y en a guere plus de 80. La Havane y eſt par les 83. dégrés 10. minutes du Méridien de Londres, ce qui revient à 85. dégrés 35. minutes, du Méridien de Paris. L'Obſer-

UVA. BHSC. BU 01207

vation Aſtronomique, qui y a été faite, la détermine à 84. dégrés, c'eſt un dégré 35. minutes de différence. L'Iſle de S. Domingue n'a qu'environ 100. lieuës de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, la Carte de Popple y met 130. lieuës. Elle donne à l'Iſle de Cuba 240. lieuës de la pointe de Meſy au Cap Saint Antoine, & il n'y en a que 200. au plus. La Vera-Cruz, au fond du Golphe du Mexique, eſt déterminée par Obſervation Aſtronomique à 100. dégrés à l'Occident du Méridien de Paris. Cette Carte met la Vera-Cruz par les 101. dégrés du Méridien de Londres, ce qui revient aux 103. dégrés 25. minutes, de celui de Paris. Enfin je ne finirois point, ſi je voulois relever toutes les erreurs, qui ſe ſont gliſſées dans cettte Carte ſur le Golphe du Mexique & les Iſles de l'Amérique. Un de mes étonnemens, c'eſt qu'un de nos plus habiles Géographes ſe ſoit laiſſé prévenir en faveur de cette Carte au point, de publier une Copie de cette Partie, qu'il a prétendu rendre à l'uſage des Navigateurs, où il a laiſſé ſubſiſter toutes les fautes, même les plus préjudiciables à la Navigation, leſquelles, avec le moindre examen, ne pouvoient manquer de ſauter aux yeux d'un Homme de l'art.

2°. La Louyſiane & le cours du Fleuve Miciſſipi auroient mérité un tout autre détail, que celui, qu'il m'a été poſſible de faire entrer dans une Carte générale; & je m'y ſerois livré avec d'autant plus de plaiſir, que j'ai beaucoup de matériaux à pouvoir mettre en œuvre; mais comme cela m'auroit jetté un peu loin, & auroit multiplié les Cartes, je me ſuis contenté de charger en quelques en-

UVA. BHSC. BU 01207

droits ma Carte générale de façon qu'on y trouvât ce qui m'a paru de plus intéreſſant & de plus néceſſaire à l'intelligence de l'Hiſtoire. J'ai fait plus ; j'ai donné quelques morceaux particuliers, que j'ai cru devoir faire plaiſir au Public. Par exemple, on trouvera une Carte d'une partie de la Côte de la Louyſiane & de la Floride, depuis la Nouvelle Orleans juſqu'à *Saint Marc d'Apalache*, une petite Carte des embouchures du Miciſſipi, un Plan de *la Nouvelle Orleans*, & un de *la Baye de Penſacole*.

Les Obſervations Aſtronomiques, qui ont été faites à la Nouvelle Orleans & à l'Iſle Dauphine, m'ont ſervi à placer la Côte de la Louyſiane par ſa véritable latitude & longitude. M. Baron nous a donné celle de la Nouvelle Orleans par 92. dégrés 16. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris. Et la Société Royale de Londres nous donne celle de l'Iſle Dauphine, de 90. dégrés 25. minutes. Cette derniere eſt fort différente de celle, qui réſultoit des Obſervations Aſtronomiques que le Pere Laval y avoit faites en 1720, & qui étoit de 103. dégrés. Mais on a ſçu depuis que l'erreur venoit du dérangement de ſa pendule, ce qu'il ignoroit alors ; erreur, dont M. Delille s'apperçut par ſes détails géographiques, & ſur laquelle il donna un fort bon Mémoire, qui eſt inſeré dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1726. Cependant M. Delille n'avoit point alors d'Obſervations immédiates, comme nous les avons aujourd'hui ; & voilà pourquoi dans ſa Carte de la Louyſiane, qu'il a publiée en 1718. il a mis la Nouvelle Orleans par 94.

degrés

UVA. BHSC. BU 01207

degrés 15. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris, c'eſt-à-dire, 2. degrés trop à l'Occident. La Carte de Popple la met par 93. degrés 40. minutes, du Méridien de Londres, qui revient au 96e. degré 5. minutes, du Méridien de Paris : erreur bien plus conſiderable, & qui ne ſe peut excuſer dans M. Popple, qui devoit avoir connoiſſance, en dreſſant ſa Carte, des deux Obſervations Aſtronomiques, que nous venons de rapporter.

Je ne parlerai point du détail de la Côte depuis la Nouvelle Orleans juſqu'à S. Marc d'Apalache, que j'ai tiré de nos meilleurs Navigateurs, & du Journal du Réverend Pere de Charlevoix : on verra que j'ai profité des Remarques, qu'il a eu occaſion de faire ſur pluſieurs endroits de cette Côte, dont avant lui on n'avoit preſque point de connoiſſance. Il nous fait connoître, par exemple, l'*Iſle des Chiens*, à 10. lieuës de Saint Marc d'Apalache ; & le paſſage, qui eſt entre la Terre ferme & cette Iſle, laquelle a 9. à 10. lieuës au moins de longueur, ce qui n'eſt marqué ſur aucunes Cartes.

J'aurois beaucoup de choſes à dire ſur ces vaſtes Contrées, qui ſont à l'Orient & à l'Occident du Fleuve Miciſſipi ; ſur les Rivieres, qui les arroſent ; les Nations, qui les habitent ; les Voyageurs, qui les ont parcouruës ; & la maniere, dont les Cartes nous les repréſentent. Mais cela demanderoit une Diſſertation particuliere, & je ſuis obligé de finir celle-ci, qui n'eſt déja que trop longue : peut-être quelque jour aurai-je occaſion de travailler ſur cette Partie, & de m'étendre autant

UVA. BHSC. BU 01207

que le ſujet me paroît l'exiger. Cependant avant que de finir, il faut néceſſairement dire un mot ſur les Pays, qui ſont à l'Oueſt & au Nord de nos Lacs du Canada, dont la Géographie eſt très-imparfaite, pour ne pas dire entierement ignorée.

Il n'eſt pas douteux, ſelon moi, qu'à l'Occident du Canada, on ne trouve la Mer, qui ſépare cette Partie de l'Amérique de l'Aſie, que nous nommons *Mer de l'Oueſt*, mais qui eſt proprement la Mer du Sud; & j'ai lieu de croire qu'elle n'eſt pas éloignée de plus de 300. lieuës du Lac Supérieur. Il eſt même preſque certain qu'il y a une ſuite de Lacs & de Rivieres, par leſquels on peut communiquer du Lac Supérieur avec cette Mer.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que l'on a raſſemblé diverſes conjectures, qui ſembloient prouver l'exiſtence & la découverte d'une Mer dans cette Partie: il ne faut que voir ce que dit Gomara, liv. 6. chap. 18, des Eſpagnols, qui virent la Mer, quand ils furent à *Quivira*, & qui apperçurent même des Vaiſſeaux ſur la Côte. Jean de Laët, chap. du Nouveau Mexique, parlant du voyage de Vaſq Coronat, dit que les Habitans de *Cibola*, qui ſont un peu à l'Occident du Nouveau Mexique, vont querir des cuirs de Bœufs à huit journées de chez eux du côté du Nord; & Ramuſio, tom. 3. pag. 359, qui rapporte auſſi ce voyage, dit que les Plaines, dans leſquelles ils les vont querir, ſont du côté de la Mer. Vitfliet, (dans ſa Deſcription du Nouveau Monde, au titre *Quivira* & *Anian*) marque une Mer au Nord de la Californie, & du Nouveau Mexique, ajoûtant que les Côtes de Quivira ne

UVA. BHSC. BU 01207

ſont connuës, qu'en quelques endroits, parce qu'elles ſont hors de toutes les routes des Navigateurs. Nicoloſi, dans ſon Hercule Sicilien, marque auſſi une Mer au Nord du Nouveau Mexique : j'ignore ſur quels Mémoires cet Auteur a travaillé, mais je ſçai qu'il a eu communication de ceux, que l'on envoye à la Congrégation de la Propagande. On peut encore voir ce que dit Purchas ſur cette Mer, (tom. 3. de ſes navigations). Joignez à ces diverſes Relations, celle du voyage de Martin d'Aguilard, & de l'entrée, qu'il découvrit au Nord de la Californie. De tout cela il me paroît, qu'on doit hardiment conclure l'exiſtence d'une Mer au Nord de la Californie & du Nouveau Mexique, & par conſéquent à l'Oueſt du Canada.

Je pourrois encore rapporter les connoiſſances, que nos Voyageurs François & des Miſſionnaires ont eu de cette Mer par leur Commerce avec les Sauvages ; mais cela ſeroit trop long. Il ſuffit que l'on ſçache que c'eſt de quelques Mémoires particuliers, & qui ne ſont point encore publiés, que j'ai tiré les noms & les ſituations de ces Rivieres & de ces Lacs, que j'ai marqués à l'Oueſt du Lac Supérieur, & ſur leſquels j'attends des éclairciſſemens. A l'égard du *Lac des Aſſiniboils*, & de celui des *Criſtinaux*, les Relations, que l'on en a, ſont très-incertaines, pour ne pas dire fabuleuſes : & il me paroît, que c'eſt auſſi le ſentiment du R. P. de Charlevoix, ci-après page 271. de ſon Journal, où il parle du Pays des Aſſiniboils. Cependant je n'ai pas laiſſé de les marquer, les ayant trouvés ſur une Carte manuſcrite du ſieur Franquelain,

UVA. BHSC. BU 01207

dont j'ai parlé ci-devant, & qui devoit connoître ces Parties, mieux que perſonne. Ainſi l'on y ajoûtera telle foi, que l'on jugera à propos (*a*).

(*a*) L'Auteur de l'Hiſtoire & du Journal a de bonnes raiſons pour croire que ce n'eſt point par cette route, que l'on ira plus ſûrement & plus promptement à la Mer, dont il s'agit. Il s'en eſt expliqué en pluſieurs endroits de ſon Journal, & il rapporte de bonnes preuves de ce qu'il avance.

JOURNAL

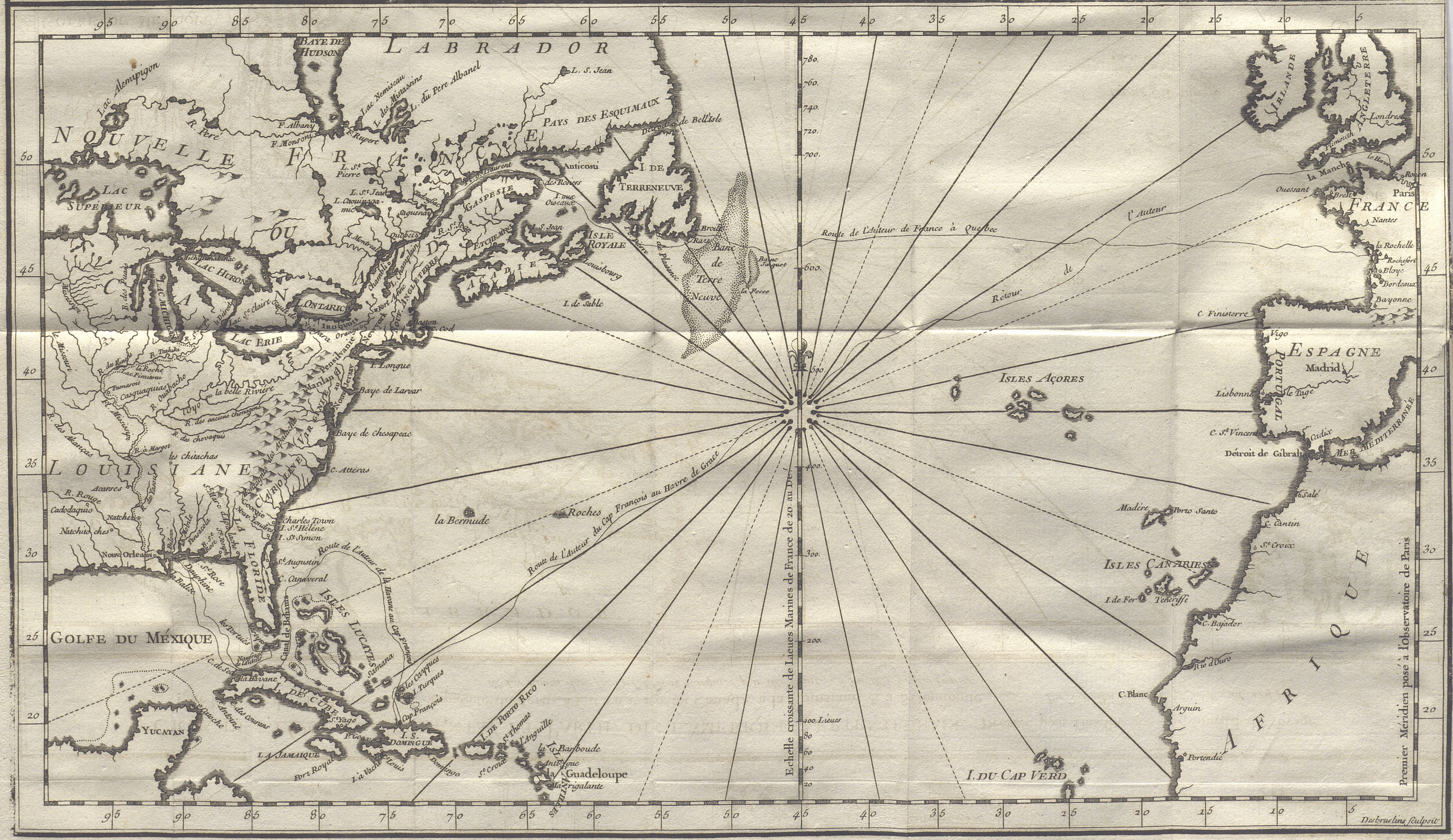
UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

CARTE DE L'OCEAN OCCIDENTAL ET PARTIE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE Dressée pour l'intelligence du Journal du Voyage.

Que le R.P. de Charlevoix de la Compagnie de Jesus a fait en 1720. au Canada, à la Louisiane, & à S.t Domingue. *Par N. Bellin Ingénieur de la Marine 1744.*

N.a Les Routes dans les Terres sont marquées par des Points, & sur Mer par des Lignes.



UVA. BHSC. BU 01207

JOURNAL
D'UN VOYAGE
FAIT PAR ORDRE DU ROI,

Dans l'Amérique Septentrionnale;

OU l'on trouvera la Description Géographique, & l'Histoire Naturelle des Pays, que l'Auteur a parcourus, les Coûtumes, le Caractere, la Religion, les Mœurs & les Traditions des Peuples, qui les habitent.

Adressé à Madame la DUCHESSE DE LESDIGUIERES (a).

DISSERTATION PRE'LIMINAIRE sur l'Origine des AMERIQUAINS.

APRE'S avoir lû presque tout ce qui a été écrit sur la maniere, dont l'Amérique a pu être peuplée, il me paroît qu'on est aussi peu avancé, qu'on pouvoit l'être, avant qu'on eût agité cette grande

(a) Gabrielle-Victoire de Rochechouart Mortemart, morte en 1741.

UVA. BHSC. BU 01207

queſtion. Cependant on feroit un juſte Volume, ſi on vouloit ſeulement raporter les differentes opinions des Sçavans ſur ce ſujet. Mais la plûpart ont tellement donné dans la chimére ; preſque tous ont appuyé leurs conjectures ſur des fondemens ſi ruineux, ou ont eu recours à des convenances de noms, de mœurs, de Coûtumes, de Religion & de langages, ſi frivoles, qu'il eſt, ce me ſemble, auſſi inutile de les réfuter, qu'impoſſible de les concilier.

Il n'eſt peut-être pas étonnant que les Premiers, qui ont traité cette matiere, ſe ſoient égarés dans une route, qui n'étoit pas frayée, & où ils marchoient ſans guide. Ma ſurpriſe eſt que ceux, qui ont le plus approfondi la choſe, & ont eu pour cela des ſecours, que n'avoient pas ceux, qui les ont précédés dans ce travail, ayent donné dans de plus grands travers encore : ils auroient pourtant pû les éviter, s'ils s'étoient attachés à un petit nombre de principes certains, que quelques-uns ont aſſez bien établis ; les conſéquences ſimples & naturelles, qu'on en doit tirer, ſuffiſoient à mon avis pour ſatisfaire & fixer la curioſité du Public, que le grand étalage d'une érudition mal placée, & qui ſouvent porte à faux, ne fait que rejetter dans ſes premieres incertitudes. C'eſt ce que je me flatte de rendre ſenſible par le peu, que j'en vais rapporter.

On fut ſans doute fort étonné dans notre Hemiſphere, lorſqu'on y apprit que l'on avoit découvert un Nouveau Monde dans l'autre, où juſques-là on n'avoit imaginé qu'une vaſte Mer, ſur laquelle on ne croyoit pas qu'il fût

UVA. BHSC. BU 01207

de la prudence de s'exposer. Cependant, à peine Christophe COLOMB y eut reconnu quelques Isles, & surtout celle, qu'il nomma l'*Isle Espagnole*, où il trouva des Mines d'Or, que lui-même se persuada que cette Isle étoit, tantôt l'*Ophir* de SALOMON, tantôt le *Zipangri*, ou le *Cipango* de Marc POL de Venise. VATABLE & Robert ETIENNE ont cru aussi que c'étoit dans l'Amérique, que Salomon envoyoit ses Flottes chercher de l'or, & Colomb a cru voir des restes de ses Fourneaux dans les Mines de *Cibao*, les plus belles & les plus abondantes de l'Isle Espagnole, & peut-être de tout le N. Monde.

ARIAS MONTANUS non-seulement a placé *Ophir* & *Parvaïm* dans le N. Monde, mais il donne pour Fondateur à *Juktan*, Ville chimérique du Perou, JECTAN, Fils d'HEBER, à l'Empire même du Perou, & à celui du Mexique, qu'il prétend être Ophir, un des Fils de Jectan, qui portoit ce nom. Il ajoûte qu'un autre Fils du même Patriarche, nommé dans l'Ecriture JOBAB, fut le Pere des Peuples de la Côte de *Paria*; que la Montagne Orientale *Sephar*, jusqu'où Moyse dit que les Enfans de Jectan s'avancerent, en partant de *Messa*, est la fameuse Chaîne des *Andes*, qui s'étend du Nord au Sud le long du Perou & du Chili. L'autorité de ce sçavant Interpréte de l'Ecriture a entraîné dans le même sentiment POSTEL, BECAN, POSSEVIN, GENEBRARD, & quantité d'autres. Enfin les Espagnols ont avancé qu'au tems de l'invasion de leur Pays par les Maures, une partie des Habitans se réfugia en Amérique. Ils prétendirent même au quinziéme siécle y re-

UVA. BHSC. BU 01207

trouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des tems leur avoit enlevées, & ſur leſquelles ils avoient, diſoient-ils, des droits inconteſtables. OVIEDO, un de leurs plus célébres Auteurs, n'a pas craint d'avancer que les *Antilles*, ſont les fameuſes *Heſpérides*, ſi vantées par les Poëtes, que Dieu, en les faiſant paſſer ſous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que leur reſtituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roy HESPERUS, de qui elles avoient reçu le nom, qu'elles portoient, & que Saint Jacques & Saint Paul y ont prêché l'Evangile : ce qu'il appuye de l'autorité de Saint Gregoire dans ſes Morales. Si on ajoûte à cela ce que Platon a dit qu'au de-là de ſon Iſle *Atlandide*, il y avoit un très-grand nombre d'Iſles, derriere ces Iſles un très-vaſte Continent, & derriere ce Continent la vraie Mer, il ſe trouvera que le N. Monde n'étoit rien moins que nouveau pour les Anciens. Et que deviendroit alors l'opinion de THEOPRYRASTE PARACELSE, qui a ſoûtenu que chaque Hemiſphere avoit eu ſon Adam?

Poſtel, que j'ai déja cité, & qui s'eſt rendu fameux par ſes opinions haſardées, a cru que toute l'Amérique Septentrionnale avoit été peuplée par les Atlantides, Habitans de la Mauritanie, & il eſt le premier, qui ait ſéparé tellement les deux Amériques à l'Iſthme de Panama, que les Habitans de l'une, ſelon lui, & ceux, qui l'ont ſuivi, n'ont rien de commun dans leur origine avec les Habitans de l'autre. Mais dans ce cas, j'aimerois mieux encore mettre, com-

UVA. BHSC. BU 01207

me à fait BUDBECKS l'Atlantide dans le Nord, auſſi-bien que les Colonnes d'Hercules, & dire que c'eſt la Scandinavie, qui a peuplé l'Amérique Septentrionnale, que d'y envoyer les Maures des Côtes d'Afrique. D'autre part, GOMARA & Jean de LERY font deſcendre tous les Amériquains des Cananéens chaſſés de la Terre promiſe par Joſué ; quelques-uns au contraire font paſſer par le Nord de l'Aſie en Amerique les Iſraëlites, que SALMANAZAR emmena Captifs dans la Médie. Mais THEVET, qui croyoit comme eux que les Iſraëlites ont peuplé le N. Monde, conclut qu'ils ſe ſont répandus par toute la Terre, de ce qu'on a trouvé dans une des Açorres une eſpece de Tombeau avec des caracteres Hébraïques. Cet Auteur n'étoit pas bien inſtruit du fait. Ce n'eſt pas un Tombeau, qu'on a trouvé dans l'Iſle de *Corvo*, la plus Septentrionnale des Açorres, mais une Statue Equeſtre, montée ſur un pied-d'eſtal, où il y avoit des caracteres ; qu'on n'a pu déchiffrer.

Auguſtin TORNIEL eſtimoit que c'étoit par le Japon, & par le Continent, qui eſt au Nord de cet Archipel, que les Deſcendans de Sem & de Japhet ont paſſé en Amérique, & de-là dans les Terres, qui ſont au Sud du Détroit de *Magellan*. Un Sicilien, nommé MARINOEUS, ſur ce qu'on publia de ſon tems qu'on avoit trouvé une Médaille d'Auguſte dans une des Mines du Perou, ne douta point que les Romains n'euſſent envoyé une Colonie dans ce Pays-là, comme s'il n'eût pas été plus naturel de croire que quelque Eſpagnol avoit laiſſé tomber cette Médaille, en viſitant les Mines.

UVA. BHSC. BU 01207

Paul JOVE a rêvé que les Méxiquains étoient venus dans les Gaules, & fondoit cette opinion bisarre sur ce que l'un & l'autre Peuple sacrifioit des Hommes à ses Fausses Divinités. Mais si cette prétenduë ressemblance pouvoit faire une preuve, n'auroit-il pas mieux valu envoyer au Méxique des Gaulois, qu'on sçait avoir eu de tout tems beaucoup de goût pout les Voyages, & peuplé un très-grand nombre de Provinces de leurs Colonies ?

Les Frisons ont aussi eu leurs Partisans au sujet de l'Origine des Amériquains. Suffridus PETRI & HAMCONIUS ont écrit que les premiers Habitans du Perou & du Chili étoient sortis de la Frise. Jacques CHARRON & Guillaume Postel font le même honneur aux Gaulois ; Abraham MILIUS aux anciens Celtes ; le P. KIRKER aux Egyptiens ; & Robert LE COMTE aux Phéniciens, chacun à l'exclusion de tous les autres. Je passe quantité d'autres opinions, beaucoup moins soûtenables encore, & qui sont toutes également fondées sur de simples conjectures, dénuées de vraisemblance, pour venir à ceux, qui ont le plus creusé la matiere.

Le Premier est le P. Gregorio GARCIA, Dominiquain Espagnol, qui après avoir lontems travaillé dans les Missions du Perou & du Méxique, imprima en 1607 à Valence un Traité en Espagnol de *l'Origine des Indiens du Nouveau Monde* ; où il rapporte & discute un très-grand nombre d'opinions diverses sur ce sujet. Il propose chaque opinion, comme on fait une Question en Philosophie : il nomme ses Auteurs & ses Partisans, il ap-

UVA. BHSC. BU 01207

porte leurs preuves, il répond aux objections, & ne décide point. Il y a joint les traditions des Peruviens, des Méxiquains, & des Insulaires d'*Haïti*, qui est l'Isle Espagnole, & qu'il avoit appriſes ſur les lieux mêmes. Il dit enſuite ſon ſentiment, qui eſt que pluſieurs Nations differentes ont contribué à peupler l'Amérique : il auroit pu s'en tenir là. Ce ſentiment a quelque choſe de plus, que de la vraiſemblance, & il devoit, ce ſemble, lui ſuffire de l'appuyer, comme il fait, de quelques preuves tirées de la varieté des Langues, des Caracteres, des Coûtumes, & des Religions, qu'on a remarquée dans les differentes Contrées du Nouveau Monde. Mais il en admet un ſi grand nombre de celles, dont les Auteurs des autres opinions avoient fait uſage, qu'il affoiblit la ſienne, en voulant la fortifier. En 1729 Dom André Gonzales de BARCIA fit réimprimer à Madrid l'Ouvrage de ce Religieux, conſidérablement augmenté ; mais en y ajoûtant beaucoup d'érudition, il n'a pas mis ſes Lecteurs plus en état de prendre leur parti.

Le Second eſt le Pere Joſeph de ACOSTA, Jeſuite Eſpagnol, qui a auſſi paſſé une grande partie de ſa vie dans l'Amerique, & duquel nous avons deux excellens Ouvrages ; l'un en Caſtillan, intitulé *Hiſtoria Natural y Moral de las Indias* ; l'autre en Latin, ſous ce titre : *De promulgando Evangelio apud Barbaros, ſivè de procurandâ Indorum Salute*. Cet Auteur, dans le Premier Livre de ſon Hiſtoire, après avoir rapporté le ſentiment de PARMENIDE, d'ARISTOTE, & de PLINE, qui ne croyoient pas qu'il y eût des Hom-

UVA. BHSC. BU 01207

mes entre les deux Tropiques, ni qu'on eût jamais navigué à l'Occident de l'Afrique, plus loin que les Canaries, regarde la prétenduë Prophétie de Medée dans Seneque, comme une ſimple conjecture de ce Poëte, qui ne pouvant ſe perſuader qu'il n'y eût point de Terre au-delà de l'Ocean Occidental, & voyant que la navigation commençoit à ſe prefectionner, jugeoit qu'on ne ſeroit pas lontems ſans faire de ce côté-là quelque découverte. Quant à ce que j'ai déja cité du Timée de Platon, cela paroît à l'Hiſtorien Eſpagnol une pure fiction, dans laquelle des Diſciples de ce Philoſophe, zelés pour ſa gloire, s'efforçoient, pour ſauver ſon honneur, de trouver quelque ingénieuſe allégorie.

Au Chapitre ſeiziéme, le P. de Acoſta commence à éxaminer par quelle voïe les premiers Habitans de l'Amérique ont pu paſſer dans ce grand Continent, & il rejette d'abord la voye directe & préméditée de la Mer, par la raiſon qu'aucun ancien Auteur n'a parlé de la Bouſſole. Il ne trouve pourtant point d'inconvénient à dire que des Bâtimens ont pû être jettés ſur les Côtes de l'Amérique par quelque tempête, & ſur cela il cite (*a*), comme un fait conſtant, la Fable du Pilote, qu'un vent forcé avoit pouſſé vers le Breſil, & qui laiſſa en mourant ſes Memoires à Chriſtophe Colomb. Il rapporte enſuite ce que Pline a écrit de quelques Indiens, qu'un mauvais tems avoit dégradés ſur les côtes de la Germanie, & dont le Roi des Sueves fit preſent à Quintus Metellus Celer. Il ne trouve non plus rien que de croyable dans ce qui eſt rapporté ſous

(*a*) Chapitre XIX.

UVA. BHSC. BU 01207

le nom d'Ariſtote, qu'un Navire Carthaginois ayant été pris d'un Vent d'Eſt forcé, qui le porta fort loin à l'Occident, l'Equipage y découvrit des Terres, juſques-là inconnuës ; & il conclut de ces faits, que ſelon toutes les apparences, l'Amérique a reçu par de ſemblables voyes une partie de ſes Habitans : mais il ajoûte qu'il en a fallu néceſſairement chercher un autre, pour peupler cette Partie du Monde, quand ce ne ſeroit que pour y tranſporter certains Animaux, qu'on ne peut pas raiſonnablement ſuppoſer avoir été embarqués ſur des Navires, ni avoir fait à la nâge de ſi grands Trajets.

Ce paſſage, continuë le Pere de Acoſta, ne peut être que par le Nord de l'Aſie ou de l'Europe, ou par les Terres, qui ſont au Sud du Détroit de Magellan, & de ces trois routes, n'y en eût-il qu'une de pratiquable, c'en eſt aſſez pour comprendre comment l'Amérique s'eſt peuplée peu à peu, ſans avoir recours à la navigation, dont on ne voit nulle trace dans les Traditions des Amériquains. Pour fortifier ce raiſonnement, il obſerve que les Iſles, qui ſont trop éloignées du Continent, pour ſuppoſer qu'on puiſſe y aller dans les petits Bâtimens, dont ſe ſervent les Peuples du Nouveau Monde, telle qu'eſt la Vermude, ſe ſont trouvées déſertes ; que la premiere fois, qu'on apperçut des Vaiſſeaux à la Côte du Perou, les Peruviens en témoignerent une ſurpriſe extrême, & que les Animaux, qui vraiſemblablement y ſont allés par Terre, ou en traverſant tout au plus de petits Détroits, comme les Tygres & les Lyons, étoient inconnus dans les Iſles de cet Hemiſ-

UVA. BHSC. BU 01207

phere, même les plus peuplées.

Dans le Chapitre XXII. il revient à l'Atlantide de Platon, & refute, peut-être un peu trop ſérieuſement, l'opinion de quelques-uns, qui ont voulu réaliſer cette chimere; car il ne balance pas à la traiter ainſi, & qui s'étoient mis dans la tête, que de cette Iſle prétenduë il n'y avoit qu'un très-court trajet en Amérique. Dans le Chapitre ſuivant, il rejette le ſentiment de ceux, qui s'autoriſant du Quatriéme Livre d'Eſdras, ont avancé que ce grand Pays a été peuplé par les Hébreux. Il leur objecte, 1°. que les Hébreux avoient des Caracteres, & qu'aucun Peuple Amériquain n'en connoiſſoit l'uſage: 2°. que ceux-ci ne faiſoient aucun cas de l'argent, & que ceux-là en ont toujours été fort avides: 3°. que les Deſcendans d'Abraham ont de tout tems été fort attachés à la Circonciſion, qui n'eſt pratiquée en aucun endroit de l'Amérique: 4°. qu'ils ont toujours conſervé avec un grand ſoin leur Langage, leurs Traditions, leurs Loix, leurs Cérémonies, qu'ils n'ont jamais ceſſé d'attendre un Meſſie; que depuis leur diſperſion dans toutes les Parties du Monde, ils ne ſe ſont relâchés en rien de toutes ces choſes, & qu'on n'a point de raiſon de croire qu'ils y euſſent plutôt renoncé en Amérique, où l'on n'en voit aucun veſtige, que par-tout ailleurs.

Dans le vintquatriéme Chapitre, il obſerve qu'il eſt beaucoup plus aiſé dans cette diſcuſſion de réfuter les ſyſtêmes des autres, que d'en établir un nouveau; que le défaut d'Ecriture & de Traditions certaines dans les Amériquains rend leur origine très-difficile

UVA. BHSC. BU 01207

à découvrir, & qu'on ne peut rien assûrer sur cela sans témerité : que tout ce qu'on y peut permettre à la conjecture, c'est que ce grand Continent s'est peuplé peu à peu par les voyes, dont nous avons fait mention : qu'il ne peut croire que ces transmigrations soient anciennes ; & que selon toutes les apparences, les Premiers, qui ont tenté ce Passage, ont été plutôt des Chasseurs, ou des Peuples errans, que des Hommes civilisés ; mais que quand bien même les premiers Colons du Nouveau Monde auroient été tels, il n'y auroit pas lieu de s'étonner que leurs Descendans eussent dégéneré, & alteré la Religion & les Mœurs de leurs Ancêtres : que le manque de plusieurs choses suffisoit pour leur faire perdre leurs anciens usages, & que faute de secours pour se transmettre leurs Traditions d'âge en âge, ils ont dû les oublier insensiblement, ou les défigurer de maniere à les rendre tout à fait méconnoissables ; que l'exemple de plusieurs Peuples de l'Espagne & de l'Italie, qui semblent n'avoir de l'Homme, que la figure, donne à tout ceci un grand air de vraisemblance : que le Déluge, dont les Amériquains ont conservé le souvenir, ne lui paroît pas être celui, dont il est parlé dans l'Ecriture ; mais quelque inondation particuliere, dont de très-habiles Gens prétendent qu'il reste dans l'Amérique des preuves certaines : enfin qu'on ne sçauroit démontrer que les plus anciens monumens de l'Amérique soient antérieurs au treiziéme, ou au quatorziéme siécle, & qu'en remontant plus haut, on ne trouve que des Fables & des Contes si pueriles,

UVA. BHSC. BU 01207

qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer même une conjecture raiſonnable.

Jean de LAET, le troiſiéme Auteur, dont je dois rapporter le ſentiment, trouve qu'il y a bien du bon & du ſolide dans celui du Pere de Acoſta. Voici ce qu'il n'en approuve point. 1°. Il prétend que ce Jéſuite ſuppoſe mal à propos qu'on ne peut faire de longs trajets ſur Mer ſans le ſecours de l'Aiguille aimantée, puiſqu'abſolumeut parlant, on peut naviguer en obſervant le cours des Aſtres : qu'il ſemble même ſe contredire en ſoûtenant que la Bouſſole eſt une invention récente, après avoir rapporté lui-même que l'uſage en étoit ancien au Moſambique dès le quinziéme ſiécle : qu'il avance ſans le prouver, que les Orientaux ne l'avoient pas, avant qu'elle eût été trouvée par les Occidentaux : qu'il falloit bien enfin qu'on pût s'en paſſer, ou qu'elle fût connuë dans les premiers tems, puiſque dans notre Hemiſphere même pluſieurs Iſles aſſez éloignées du Continent, ont été peuplées peu de tems après le Déluge.

2°. Qu'il donne pour des faits certains l'Hiſtoire du Pilote, dont on a prétendu que les Memoires avoient appris la route du Nouveau Monde à Chriſtophe Colomb, & celle des Indiens envoyés par le Roi des Sueves à Metellus Celer ; qu'on ſçait que les Eſpagnols n'ont publié la premiere, que par jalouſie contre le Grand Homme, à qui ils avoient obligation de la poſſeſſion de tant de riches Pays, mais qui avoit le malheur de n'être pas né en Eſpagne ; & qu'ils n'ont donné cours à la ſeconde, que pour enlever

UVA. BHSC. BU 01207

aux Portugais la gloire d'avoir les Premiers ouvert un chemin aux Indes, en faisant le tour de l'Afrique : qu'il se trompe, s'il croit possible le passage des Terres Australes jusqu'au Détroit de Magellan, sans traverser la Mer ; puisque la découverte du Détroit de le Maire en a fait voir l'impossibilité. Mais l'erreur du P. de Acosta, si c'en est une, étoit excusable, car lorsqu'il écrivoit, le Maire n'avoit point encore trouvé le Détroit, qui porte son nom.

3^m^. Qu'il fait peupler l'Amérique trop tard, & qu'il est contre toute apparence que ce vaste Continent, & quelques-unes des Isles, qui l'environnent, eussent eu un si grand nombre d'Habitans à la fin du quinziéme siecle, si on n'avoit commencé à les habiter, que depuis deux cent ans. Jean de Laët prétend qu'il n'y a aucune raison de juger que le Déluge, dont la tradition s'est conservée parmi les Amériquains, n'est pas le Déluge Universel, dont Moyse nous a décrit l'Histoire dans la Genese.

Outre le Jésuite Espagnol, trois autres Ecrivains ; un François, un Anglois, & un Hollandois, qui ont traité le même sujet, ont passé par l'examen du docte Flamand. Ce sont LESCARBOT, BREVEROOD, & GROTIUS. Il ne connoissoit apparemment pas l'Ouvrage du P. Garcia, dont j'ai déja parlé, non plus que celui de Jean de SOLORZANO PEREYRA, Jurisconsulte Espagnol, qui a pour titre : *De Jure Indiarum*, dont le premier Volume, où l'Auteur rapporte toutes les opinions des Sçavans sur l'Origine des Amériquains, fut imprimé en 1629.

UVA. BHSC. BU 01207

Quoiqu'il en ſoit, Marc Leſcarbot, Avocat au Parlement de Paris, étoit un Homme d'eſprit, & qui avoit de l'érudition, mais qui donnoit un peu dans le merveilleux. J'ai parlé de lui en pluſieurs endroits de mon Hiſtoire. En rapportant les diverſes opinions ſur la queſtion preſente, qui étoient en vogue de ſon tems, il rejette comme frivoles les applications, que l'on faiſoit de quelques Prophéties à ce ſujet, ſur tout de celle d'ABDIAS à la converſion des Indes Occidentales par le miniſtere des Eſpagnols & des François, les ſeules Nations, qui ayent véritablement entrepris ce grand œuvre; car les Portugais, qui ont converti le Breſil, peuvent être compris ſous le nom d'Eſpagnols, & les Miſſionnaires des autres Nations de l'Europe, qui ont eu part à la Publication de l'Evangile dans le Nouveau Monde, n'y ſont allés que ſous la Banniere des Couronnes de France, d'Eſpagne & de Portugal. En effet Abdias n'a eu certainement en vuë que les Iduméens, & il n'y a pas un mot dans ſa Prophétie, qui puiſſe, avec quelque ſorte d'apparence, être appliqué à l'Amérique.

Leſcarbot panche un peu plus vers le ſentiment de ceux, qui ont tranſporté dans le Nouveau Monde les Cananéens chaſſés de la Terre promiſe par Joſué. Il y trouve au moins quelque vraiſemblance, en ce que ces Peuples, auſſi-bien que les Amériquains, avoient la coûtume de faire ſauter leurs Enfans par-deſſus le feu, en invoquant leurs Idoles, & de manger la chair humaine. Il approuve ce que le Pere de Acoſta dit des accidens, qui peuvent avoir fait aborder quelques Navi-

UVA. BHSC. BU 01207

res en Amérique, & du paſſage par le Nord de l'Europe & de l'Aſie. Il croit que toutes les Parties du Continent ſe touchent, ou du moins, que s'il y a quelque Détroit à paſſer, comme celui de Magellan, qu'il ſuppoſoit ſéparer deux Continens, il ſe pourroit bien faire qu'ils n'euſſent point arrêté les Animaux, qu'on trouve dans le Nouveau Monde, puiſque Jacques CARTIER a vû un Ours de la groſſeur d'une Vache, faire à la nâge un trajet de quatorze lieuës. Enfin il propoſe ſon ſentiment propre, qu'il ne paroît pourtant donner, que comme une ſimple conjecture.

Eſt-il, croyable, dit-il, que Noé, qui a vêcu trois cent cinquante ans après le Déluge, ait ignoré qu'au-delà de l'Océan Occidental il y a une grande partie du Monde; & s'il l'a connu, manquoit-il de moyens pour la peupler? Y avoit-il plus de difficulté à paſſer des Canaries aux Açorres, & des Açorres au Canada, ou des Iſles du Cap-Verd au Breſil, que du Continent de l'Aſie au Japon, ou à d'autres Iſles encore plus éloignées? Il rapporte à ce ſujet tout ce qu'on trouve dans les Anciens, ſurtout dans Elien & dans Platon, des veſtiges, qui reſtoient, dit-il, encore de leur tems, de la connoiſſance de l'Amérique. Il ne voit rien, qui empêche de dire que les Heſperides des Anciens ſont les Antilles, & il explique la Fable du Dragon, qui, ſelon les Poëtes, en gardoit les Pommes d'or, des différens Détroits, qui ſerpentent autour de ces Iſles, & que de fréquens naufrages ont pu faire regarder comme impratiquables. Il ajoûte à cela

UVA. BHSC. BU 01207

beaucoup d'autres observations géographiques, qui ne sont pas toutes fort éxactes, & que Jean de Laët réfute très-bien.

Ce Critique remarque aussi avec raison que, si les Cananéens sacrifioient leurs Enfans à leurs Idoles, on ne lit dans aucun endroit des Livres Saints qu'ils fussent Anthropophages. Il convient de la possibilité & de la vraisemblance du passage des Hommes & des Animaux par le Nord dans l'Amérique, & il avouë qu'il est aisé de comprendre comment des Hommes ainsi transplantés dans un Pays désert, & si éloigné, y sont devenus Sauvages & Barbares; mais il regarde comme un vrai Paradoxe, il trouve même du ridicule à imaginer que Noë ait jamais pensé à peupler ce grand Continent. Sa mauvaise humeur, excitée sans doute par quelques-unes des preuves de Lescarbot, qui véritablement ne sont pas de trop bon alloy, l'a empêché de voir ce qu'il peut y avoir de sensé dans cette conjecture. Il est assez ordinaire aux Sçavans d'en user de la sorte: comme si la verité & la vraisemblance cessoient d'être telles, parce qu'on mêle de mauvaises preuves parmi celles, dont on les appuye.

EDOUARD DE BREVEROOD, sçavant Anglois, après avoir réfuté le sentiment insoûtenable, qui fait descendre tous les Tartares des Israëlites, & montré que l'ignorance de la véritable étymologie du nom de *Tartares*, laquelle vient, non de l'Hebreu, ni du Syriaque, mais du Fleuve *Tartar*, veut que ce soit uniquement cette nombreuse Nation, qui ait peuplé le Nouveau Monde;

UVA. BHSC. BU 01207

& voici ſes preuves. 1°. L'Amérique a toujours été plus peuplée du côté de l'Aſie, que du côté de l'Europe. 2°. Le genie des Amériquains a un très-grand rapport avec celui des Tartares, qui ne ſe ſont jamais appliqués à aucun Art; ce qui n'eſt pourtant pas univerſellement vrai. 3°. La couleur des uns & des autres eſt à peu près la même: il eſt certain que la difference n'eſt pas conſiderable; & peut être l'effet de celle du Climat, & des Drogues, dont les Amériquains ſe frottent. 4°. Les Animaux féroces, qu'on voit en Amérique, & qu'on ne peut raiſonnablement juger y avoir été tranſportés par Mer, ne peuvent y avoir paſſé que par la Tartarie. Il répond enſuite à une objection, qu'on lui peut faire ſur ce que les Tartares ſont circoncis, & il ſoûtient que la circonciſion n'a jamais été en uſage parmi les Tartares, qu'après qu'ils eurent embraſſé le Mahométiſme.

De Laët ſe contente d'expoſer cette opinion du docte Anglois, laquelle conſiſte à rejetter le ſentiment, qui fait deſcendre les Tartares des Iſraëlites, transferés par Salmanaſar; & à donner à tous les Amériquains les Tartares pour Ancêtres. Nous verrons ce qu'il penſe lui-même de cette origine, lorſque nous expoſerons ſon ſentiment propre. Mais il faut auparavant examiner ce qui ſe paſſa entre lui & le fameux Hugues Grotius, ſur le ſujet que nous traitons. La diſpute fut très-vive de part & d'autre, & ne fit guéres qu'embrouiller la queſtion.

En 1642. Grotius publia un petit Ouvrage *in-quarto* ſous ce Titre: *De Origine Gen-*

UVA. BHSC. BU 01207

tium Americanarum, où il commence par ſuppoſer que l'Iſthme de Panama fut juſqu'au tems de la découverte du Nouveau Monde par les Eſpagnols une barriere regardée comme impénétrable entre les deux parties de l'Amérique ; d'où il conclut, que les Habitans de l'une & de l'autre n'avoient rien de commun dans leur Origine. MILIUS, qu'il ne cite point, avoit avancé ce Paradoxe avant lui. Or, ſi on en croit le docte Hollandois, à l'exception de l'Yucatan, & de quelques autres Provinces voiſines, dont il fait une claſſe à part, toute l'Amérique Septentrionnale a été peuplée par les Norvégiens, qui y paſſerent par l'Iſlande, le Groenland, l'Eſtotiland, & la Norimbegue. Il avouë néanmoins qu'ils y furent ſuivis quelques ſiécles après par des Danois, des Suédois, & d'autres Peuples Germaniques.

Il tire la plus grande partie de ſes preuves de la conformité des mœurs & de la reſſemblance des noms ; mais il faut convenir, que rien n'eſt plus forcé que ces prétendus rapports, dont il paroît néanmoins fort perſuadé, & qu'il ne perſuade à perſonne. Ce qui l'oblige de mettre à part l'Yucatan, c'eſt l'uſage de la circonciſion, dont il s'eſt mis dans la tête qu'on a trouvé des traces dans cette Province, & une prérenduë Tradition ancienne des Habitans, qui portoit que leurs Ancêtres avoient été ſauvés des flots de la Mer ; ce qui a fait croire à quelques uns, ajoûte-t'il, qu'ils étoient iſſus des Hébreux. Il réfute néanmoins cette opinion avec les mêmes argumens à peu près, dont s'eſt ſervi Breverood, & il eſtime, avec Dom Pierre

UVA. BHSC. BU 01207

MARTYR D'ANGLERIE, que les Premiers, qui peuplerent l'Yucatan, furent des Ethiopiens jettés sur cette Côte par une tempête, ou par quelque autre accident. Il juge même que ces Ethiopiens étoient Chrétiens, ce qu'il infere d'une espéce de Baptême usité dans le Pays. Il ne sçauroit disconvenir, que le langage des Amériquains Septentrionnaux n'est proprement ni Ethiopien, ni Norvégien, mais cette difficulté ne l'arrête point: il en cherche, comme il peut, la solution dans le mêlange des Peuples divers, qui se sont établis dans la suite des tems dans cette partie du Nouveau Monde, & dans leur vie errante, qui les a obligés, dit-il, de se faire de nouveaux jargons.

Il passe de-là aux Nations les plus voisines du Détroit de Magellan, & s'imaginant voir beaucoup de ressemblance entre celles, qui sont établies en-deçà dans le Continent de l'Amérique Méridionnale; & celles, qui demeurent au-delà, il décide que les Premieres tirent leur Origine des Dernieres; & que celles-ci, aussi-bien que les Habitans de la Nouvelle Guinée, sont venuës des Moluques & de l'Isle de Java. Néanmoins le génie particulier des Peruviens, leurs Loix, leurs Coûtumes, leur Police, les superbes édifices, qu'ils avoient construits, & les débris des Navires Chinois, que des Espagnols, dit-il, ont aperçus à l'entrée de la Mer Pacifique, au sortir du Détroit de Magellan, ne lui permettent point de douter, que cette Nation ne soit originairement une Colonie Chinoise; ce qui se confirme, ajoûte-t-il, par le culte du Soleil également établi dans l'un

UVA. BHSC. BU 01207

& dans l'autre Empire, par la reſſemblance de leurs caracteres & de leur maniere d'écrire, & par la réputation, qu'ont eu les anciens Chinois, d'exceller dans la Navigation. Enfin il rejette l'Origine Tartare ou Scythe des Amériquains par le peu de conformité, qui ſe trouve, ſelon lui, entre les mœurs & les coûtumes des uns & des autres : il inſiſte principalement ſur ce que ceux-ci n'ont point de chevaux, dont on ſçait, dit-il, que les Scythes ne peuvent abſolument ſe paſſer.

Pour faire tomber ce ſyſtême, il ſuffit de montrer, qu'il porte preſque toujours à faux, & c'eſt ce que le Critique Flamand rend très-ſenſible. Il ne prouve pas moins bien que Grotius n'eſt pas plus heureux à attaquer les ſentimens des autres, qu'à établir le ſien. En effet il obſerve que tous les Scythes n'ont pas l'uſage des chevaux, puiſque pluſieurs habitent des Pays, qui n'en peuvent pas nourrir ; à quoi il ajoûte, que dans le ſentiment de ceux, qui prétendent que c'eſt par la Scythie, que l'Amérique a été peuplée, il n'eſt pas néceſſaire de dire, que tous ceux, qui ont pénétré par-là dans le Nouveau Monde, étoient Scythes ou Tartares ; que les Pays, qu'il a fallu traverſer, n'étoient nullement propres pour les chevaux ; que la coûtume des Scythes, quand ils ſe voyent contraints de paſſer quelque Détroit de Mer, eſt de tuer leurs chevaux, de les écorcher, & de couvrir de leurs peaux les Bâtimens, ſur leſquels ils s'embarquent. Il ſoûtient enfin que, ſelon toutes les apparences, ces tranſmigrations ſe ſont faites aſſez peu de tems après la diſperſion des petits-fils de

UVA. BHSC. BU 01207

Noë, & qu'alors les Scythes & les Tartares pouvoient bien ne pas encore faire uſage des Chevaux.

Il prouve l'antiquité de ces Colonies par la multitude des Peuples, qui habitoient l'Amérique Septentrionnale, lorſqu'on en fit la découverte ; & quant à l'impoſſibilité prétenduë de franchir l'Iſthme de Panama, il en fait voir l'abſurdité par le peu d'obſtacles, que les Européens ont trouvé dans ce paſſage. Il entreprend enſuite de montrer, que les Amériquains les plus Septentrionnaux ont beaucoup plus de reſſemblance, ſoit dans les traits du viſage, ſoit dans la couleur, ſoit dans la maniere de vivre avec les Scythes, les Tartares & les Samojedes, qu'avec les Norvégiens & les Peuples Germaniques ; & ſur ce que Grotius fait partir ceux-ci de l'Iſlande, il remarque fort bien que cette Iſle n'a commencé d'être peuplée par les Norvégiens qu'à la fin du IXe. ſiécle de l'Ere Chrétienne ; qu'alors même il n'y paſſa que quelques Familles, & qu'ainſi elle ne fut pas ſitôt en état d'envoyer en Amérique des Colonies aſſez nombreuſes, pour avoir produit tant de milliers d'Hommes, qui dans le quinziéme ſiécle rempliſſoient ces vaſtes Contrées.

La route, que Grotius fait prendre à ſes Norvégiens, fournit encore à ſon Adverſaire de puiſſantes armes pour le combattre. Il lui fait obſerver, que le Groënland eſt entrecoupé de vaſtes & profonds Détroits de Mer preſque toujours glacés, que tout le Pays eſt couvert de neiges très-hautes, & qui ne fondent jamais entiérement ; que la Friſlan-

UVA. BHSC. BU 01207

de, ſi elle exiſte, ne peut être qu'une partie de Groënland, ou de l'Iſlande; & qu'il n'y a nul fond à faire ſur tout ce qu'en ont débité les deux Freres Zanis: que l'Eſtotiland, ſuivant le rapport de ces deux Nobles Vénitiens, eſt fort éloigné de la Friſlande, puiſque de leur tems il n'y avoit aucun Commerce entre ces deux Pays, & que ce fut par un pur haſard, que des Pêcheurs eurent connoiſſance de ce Dernier: que ce Royaume enchanté, dont le Souverain avoit une ſi magnifique Bibliothéque, a diſparu depuis qu'on a parcouru le Nord de l'Amérique; que la Norimbegue, où Grotius conduit les Norvégiens, n'eſt gueres moins fabuleuſe; que ce nom, dans lequel ce Sçavant trouve avec complaiſance un ſi grand rapport avec celui de Norvége, n'eſt pas le nom du Pays, mais un nom factice, dont perſonne ne connoît le Parrain; que les Naturels du Pays l'appelloient *Agguncia*; que ce Pays eſt bien éloigné au Sud de l'endroit, où l'on avoit ſuppoſé qu'étoit l'Eſtotiland, puiſqu'il fait partie de la Côte Méridionnale de la Nouvelle France, entre l'Acadie & la Nouvelle Angleterre.

Grotius avoit beaucoup appuyé ſur la terminaiſon en *are*, ſi commune dans l'Ancien & le Nouveau Méxique. Laët le tire de ce retranchement, en faiſant voir que preſque tous ces noms ſont modernes, & de la façon des Eſpagnols. Il renverſe avec la même facilité l'argument, que Grotius tiroit des Traditions des Méxiquains, en obſervant que quand ces Peuples ſe ſont placés aux environs du Lac de Mexico, ils y ont trouvé

UVA. BHSC. BU 01207

quantité de Barbares, qui parloient toutes ſortes de Langues, entre leſquelles il n'y avoit aucune affinité, ni aucune ſorte d'analogie; de ſorte qu'après les avoir ſubjugués, ils furent contraints d'établir des Interprétes pour les pouvoir gouverner. Cette vaine reſſemblance de noms avoit encore fait imaginer à Grotius dans la Californie un Peuple *Alavard*, qu'il fait deſcendre des Lombards; Laët lui répond que le nom d'*Alavard* pourroit bien n'avoir point d'autre fondement, que celui d'*Alvarado*, Capitaine Eſpagnol, qui avoit ſuivi Fernand Cortez au Méxique, & peut-être auſſi dans la Californie, dont on ſçait que ce Conquérant en a fait la premiere découverte.

Laët fait voir enſuite que Grotius ne réuſſit pas mieux à montrer une conformité de Mœurs, de Coûtumes, de Traditions, & de Forme de gouvernement entre les Amériquains Septentrionnaux & les Norvegiens; preſque tout ce qu'il en rapporte, étant fondé ſur de faux Mémoires. Puis il vient à l'argument, que tire ſon Adverſaire de la Circonciſion & du Baptême prétendu des Peuples de l'Yucatan. Il ſoûtient d'abord qu'il eſt contre toute vraiſemblance d'aller chercher un Pays renfermé entre des Colonies Norvegiennes, pour y placer des Afriquains, qui auroient dû plus naturellement prendre Terre au Breſil, ou du moins s'arrêter aux Antilles, qu'ils auroient rencontrées ſur leur paſſage, en ſuppoſant qu'ils auroient paſſé le Tropique. Il avouë que D. Pierre Martyr d'Angleterie en parlant des Peuples de l'Yucatan, dit que pluſieurs étoient circoncis; mais il prétend que cet Auteur Italien a été mal informé, puiſque,

UVA. BHSC. BU 01207

ni Antoine de HERRERA, ni le Pere de Acoſta, ni Oviedo, dont l'autorité eſt fort ſupérieure à la ſienne, n'ont parlé ni de cette Circonciſion, ni de ce Baptême, ni des Croix dreſſées ſur les Tombeaux, que comme de pures Fables. Enfin, pour faire paſſer des Abyſſins en Amérique, il falloit les faire partir de la Côte Occidentale d'Afrique, & Laët aſſûre que Grotius s'eſt trompé, en avançant que les Etats du Roi d'Ethiopie s'étendoient juſques-là. Il eſt cependant certain par des Relations Portugaiſes que le Roi de Benin relevoit du Monarque Abyſſin.

Laët dit peu de choſes ſur la maniere, dont Grotius prétend que l'Amérique Méridionnale a été peuplée par les Habitans des Terres, qui ſont au Sud du Détroit de Magellan ; il ſe contente de remarquer que ces Terres ne ſont que des Iſles, & qu'au-delà, juſqu'aux Terres Auſtrales, il y a une étenduë immenſe de Mer : qu'on ne ſçait pas encore au juſte ce qu'il y a entre ces Terres & la Nouvelle Guinée, & que tous les Amériquains Méridionnaux, ſans en excepter les Peuples, qui étoient ſoumis aux Incas du Perou, parloient une infinité de Langues differentes. Les preuves, ſur leſquelles Grotius établiſſoit l'Origine Chinoiſe des Peruviens, ne paroiſſent pas beaucoup plus ſolides à ſon Cenſeur.

Premierement, dit-il, le caractere des deux Nations, & leur goût pour les Arts ſont extrémement oppoſés. En ſecond lieu, perſonne n'a encore dit que les Chinois ayent jamais adoré le Soleil ; & quand cela ſeroit, ce culte eſt commun à tant de Peuples, qu'on n'en

UVA. BHSC. BU 01207

n'en peut tirer aucun argument dans la question préſente. Il eſt vrai que les Incas du Perou, auſſi-bien que les Monarques Chinois, ſe diſoient les Fils du Soleil ; mais combien d'autres Princes ont pris ce titre, ou l'ont reçû de leurs Sujets ? Les Méxiquains ne le donnerent-ils pas même à Cortez, ſoit pour lui faire honneur, ſoit parce qu'il venoit de l'Orient. En troiſiéme lieu, Grotius s'eſt encore plus groſſiérement trompé, en aſſûrant que les Peruviens ſe ſervoient de Caracteres figurés, comme les Chinois, & les plaçoient comme eux, en lignes perpendiculaires ; puiſque le Pere de Acoſta, qui a demeuré lontems au Perou, & Garcilaſſo de la VEGA, qui y étoit né du Sang même des Incas (*a*), aſſûrent qu'on n'y connoiſſoit ni Caracteres, ni l'uſage d'aucune ſorte d'écriture. Ce que le Docte Hollandois avoit ajoûté, que MANGO CAPA, le Premier des Incas, étoit Chinois, ne pouvoit être qu'une conjecture, ou une fable inventée par quelque Voyageur ; car il n'en eſt fait aucune mention dans les Traditions du Perou.

Enfin, Laët déclare qu'il n'a jamais lû dans aucun Auteur qu'on ait trouvé des débris de Navires Chinois dans la Mer Pacifique. La choſe lui paroît même aſſez difficile à croire, par la raiſon, que, pour aller de la Chine au Perou, les Vents ſont toute l'année tellement contraires, qu'il ſeroit plus court de prendre le grand détour par l'Occident, que la route directe. Il ajoûte que, ſi les Péruviens deſcendoient des Chinois,

(*a*) Il en deſcendoit par ſa Mere.

UVA. BHSC. BU 01207

ils auroient conſervé du moins quelques veſtiges de l'art de naviguer, & l'uſage du fer, au lieu qu'ils ne connoiſſoient ni l'un, ni l'autre ; qu'il étoit donc bien plus naturel de faire venir les Peruviens & les Peuples du Chili, leurs Voiſins, de quelque Nation Indienne. Il y en a toujours eu d'aſſez policées, pour être capables de donner naiſſance à un Empire tel, qu'étoit celui du Perou.

Grotius répliqua ; mais en Ambaſſadeur, & en Sçavant étonné de ce qu'on avoit oſé le contredire. Laët un peu piqué, le ménagea moins dans ſa repartie : il lui fit voir qu'il ne diſoit rien de nouveau, que des injures, & pretendit que dans une diſpute purement litteraire, le caractere d'Ambaſſadeur ne donnoit aucun avantage à un Ecrivain, ni aucun poids à ſes raiſons.

Grotius triomphoit de ce que ſon Adverſaire étoit convenu que le Groenland avoit été peuplé par les Norvégiens : voilà donc, diſoit-il, une partie de l'Amérique : donc les Habitans tirent leur origine de la Norvege. Or qui auroit empêché ces Norvégiens Groenlandois d'aller plus loin ? Il ne s'agit pas, répond de Laët, de ſçavoir ſi quelques Peuples du Nord ont paſſé en Amérique par le Groenland ; mais ſi tous les Amériquains viennent de la Norvége ; & je ſoûtiens que cela eſt impoſſible. ANGRIMUS JONAS, Iſlandois, aſſûre que la premiere découverte du Groenland n'a été faite qu'en 964. Herrera & GOMARA nous apprennent que les *Chichimeques* s'établirent ſur le Lac de Mexico en 721. Ces Sauvages venoient du Nouveau Mexique & du voiſinage de la Califor-

UVA. BHSC. BU 01207

nie. Telle eſt la Tradition conſtante des Méxiquains : l'Amérique Septentrionnale avoit donc des Habitans pluſieurs ſiécles avant qu'elle en ait pû recevoir de la Norvege par le Groenland.

Il n'eſt pas moins conſtant que les vrais Méxiquains fonderent leur Empire en 902, après avoir ſubjugué les *Chichimeques*, les *Otomias*, & les autres Barbares, qui s'étoient emparés des environs du Lac deMexico : & le Pere de Acoſta nous aſſûre que chacun de ces Peuples avoit ſa Langue particuliere. On ſçait d'ailleurs que les Méxiquains venoient eux-mêmes de la Californie, ou du Nouveau Méxique, & qu'ils avoient fait, du moins pour la Plûpart, le voyage par Terre. Ils ne ſont donc point venus de la Norvege.

Grotius ayant ainſi erré dans le principe par un Anachroniſme évident, tout ce qu'il bâtit ſur ce fondement, n'eſt plus qu'une ſuite de ce premier égarement : & ſon Antagoniſte, qui, avec toute la liberté Belgique, croit être en droit de ne le regarder que comme un Sçavant dont le ſyſtême lui paroit ruineux, & qui, offenſé à ſon tour de ce que l'ayant attaqué avec aſſez de modération, il n'en avoit pas reçû le retour de politeſſe, qu'il en attendoit, le ſuit pas à pas dans tous ſes écarts, & les lui remet ſans ceſſe devant les yeux.

Le docte Ambaſſadeur s'imaginoit avoir lû dans Herrera que les Inſulaires de *Baccalaos* reſſemblent parfaitement aux Lappons. Laët, après avoir proteſté qu'il n'a pu trouver ce fait dans l'Hiſtorien Eſpagnol, repete ce qu'il avoit déja dit, qu'il ne nie point

UVA. BHSC. BU 01207

que quelques Amériquains n'ayent pu avoir tiré leur origine de l'Europe ; puis ramenant ſon Adverſaire au Mexique, il lui demande ce que peuvent avoir de commun les Mexiquains avec les Habitans de l'Iſle Baccalaos? Il avouë enſuite qu'Herrera parle d'une eſpece de Baptême, & de Confeſſion uſitée dans l'Yucatan & dans les Iſles voiſines, mais il ſoûtient que le Culte de ces Barbares étoit mêlé de tant d'impiétés, & ſi manifeſtement Idolâtre, qu'on ne peut raiſonnablement ſuppoſer qu'ils l'euſſent reçû des Abyſſins Chrétiens. Il ajoûte qu'il eſt bien plus naturel d'attribuer toutes ces marques équivoques de Chriſtianiſme & de Judaiſme, qu'on a cru appercevoir en pluſieurs Provinces du Nouveau Monde, au Démon, qui a toujours affecté de contrefaire le Culte du Vrai Dieu. Cette remarque eſt de tous les bons Auteurs, qui ont parlé de la Religion des Peuples nouvellement découverts, & fondée ſur l'autorité des Peres de l'Egliſe.

Sur ce que Grotius ne trouvoit point de difficulté à dire que les Ethiopiens avoient pû, avec le tems, changer leur couleur ſous un Soleil moins brûlant, que celui, qu'ils avoient quitté, Laët lui répond que les peuples Blancs peuvent bien perdre un peu de leur blancheur ſous un Climat plus chaud, que celui, où ils ſont nés ; mais qu'il eſt ſans exemple que les Deſcendans d'un Noir ſoient devenus blancs dans un Pays froid, & que la couleur des Negres ne vient pas ſeulement de l'ardeur du Soleil, puiſque les Braſiliens & tant d'autres, qui habitent ſous les mêmes paralleles, ne l'ont point. Enfin, il releve une

UVA. BHSC. BU 01207

derniere erreur de Grotius, qui s'étoit perſuadé que les Chinois ne connoiſſoient point l'Imprimerie avant l'arrivée des Portugais dans leur Pays, & par-là vouloit ſe tirer d'une objection, qu'on auroit pû faire contre ſon ſyſtême de l'Origine Chinoiſe des Peruviens.

Il me paroît qu'il n'y a rien à ajoûter à la Critique, que Jean de Laët a publiée du ſentiment du célébre Grotius; il faut voir maintenant, s'il a été auſſi heureux à bien établir le ſien. Il rapporte d'abord, ſur l'autorité de quelques Auteurs cités par Pline, mais qui ne paroiſſent pas avoir été fort habiles Géographes, que dans quelques Iſles peu éloignées de l'Afrique, & du nombre deſquelles ſont les Canaries, on a vû des Edifices anciens, preuve certaine qu'elles avoient été habitées avant leur découverte par les Européens. Il faut convenir, dit-il, que puiſqu'elles ont été dans la ſuite entierement déſertes, les Habitans ſe ſont retirés ailleurs, & il y a bien de l'apparence qu'ils ont paſſé en Amérique, le trajet n'étant ni long, ni difficile.

Cette Tranſmigration, ſuivant le calcul de ces Auteurs, doit être arrivée il y a environ deux mille ans: alors les Eſpagnols étoient fort inquietés par les Carthaginois, & peu de tems après ils ne le furent pas moins par les Romains. Or n'eſt-il pas naturel de penſer que pluſieurs d'entre eux ſongerent à ſe réfugier en des Pays, où ils n'euſſent pas à craindre qu'on vînt encore troubler leur repos? Et qui a pu les empêcher de ſe retirer dans les Antilles, en paſſant

UVA. BHSC. BU 01207

par les Açorres, qui ſont à moitié chemin? Les Bâtimens des Carthaginois étoient fort propres pour cette navigation, & pouvoient ſervir aux Eſpagnols de modéles pour en conſtruire de ſemblables. Ils avoient devant les yeux l'exemple aſſez récent du célébre HANNON, Carthaginois, qui avoit navigué fort loin à l'Occident. Il n'y a pas moins de vraiſemblance à dire que des Iſles du Cap Verd on ait traverſé au Breſil. Les *Autololes*, que Pline a placés dans leur voiſinage, étoient Getules, & non pas Ethiopiens; leur couleur & leurs mœurs conviennent aſſez avec celles des Braſiliens.

La Grande-Bretagne, l'Irlande, & les Orcades paroiſſent auſſi au Sçavant d'Anvers très propres à fonder une conjecture toute ſemblable en faveur de l'Amérique Septentrionnale. Il rapporte à ce ſujet ce qui eſt marqué dans l'Hiſtoire du Pays de Galles, écrite par le Docteur David POWEL, ſous l'année 1170. MADOC, dit cet Hiſtorien, un des Fils du Prince OWEN GUYNETH, las & rebuté des Guerres Civiles, qui s'étoient élevées entre ſes Freres après la mort de leur Pere, arma pluſieurs Vaiſſeaux, les pourvut de tout ce qui étoit néceſſaire pour un voyage de long cours, & alla chercher de nouvelles Terres à l'Occident de l'Irlande. Il en trouva de très-fertiles, & qui n'étoient point habitées: il y débarqua une partie de ſon Monde, puis retourna en Angleterre, où il fit de nouvelles Recruës, qu'il mena dans ſa Colonie. Laët paroît faire beaucoup de fond ſur cette Hiſtoire, & il en conclut qu'on a pu former de pareilles Entrepriſes

UVA. BHSC. BU 01207

dans toutes les Iſles Britanniques. Il ſeroit à ſouhaiter, ajoûte-t'il, qu'on ſe fût appliqué à comparer les Langues de quelques-unes des Régions de l'Amérique Septentrionnale avec celles de l'Irlande & du Pays de Galles.

De-là il vient aux Scythes, & fait un parallele de leurs mœurs avec celles des Amériquains. Il prouve d'abord, par le témoignage de Pline, que ce nom étoit autrefois commun à toutes les Nations Septentrionnales de l'Aſie & de l'Europe; & qu'on le donnoit même quelquefois aux Sarmates & aux Germains, quoique dans la ſuite on l'ait reſtraint aux Peuples, qui habitoient à l'extrémité du Nord, où pluſieurs ont été lontems ignorés du reſte du Monde. Il prétend que parmi eux il y avoit beaucoup d'Anthropophages; que tous ont pû envoyer des Colonies en Amérique, & que, ſi on lui objecte qu'il n'y a d'Antropophages, que dans l'Amérique Méridionnale, c'eſt que tous ceux, qui étoient dans ce déteſtable uſage y ont paſſé. Il pouvoit ſans doute s'épargner la peine de répondre ſi mal à une objection, que Perſonne ne lui auroit apparemment faite, puiſque pluſieurs Amériquains Septentrionnaux ont toujours été, & ſont encore Anthropophages: mais continuons de le ſuivre dans l'expoſition de ſon ſyſtême. Je dis ſon ſyſtême, car, où les Mémoires manquent pour conſtater le vrai, c'eſt une néceſſité pour lui, comme pour tous ceux, qui traitent cette queſtion, d'avoir recours au vrai-ſemblable, & il doit ſuffire de ne s'en pas éloigner.

Pline, à la vérité, dit que les Scythes ſe picquoient d'avoir beaucoup de Chevaux;

UVA. BHSC. BU 01207

mais il ne le dit point de tous les Scythes. STRABON parle de plusieurs, qui étoient au Nord de la Mer Caspienne, & dont une partie menoient une vie errante : ce qu'il rapporte de leurs mœurs & de leur façon de vivre, s'accorde en bien des choses avec ce qu'on a remarqué dans les Sauvages de l'Amérique : & il n'est pas fort étonnant, ajoûte Laët, que ces rapports ne soient pas absolument parfaits ; car ces Peuples, avant même que de sortir de leur Pays differoient déja les uns des autres, & ne portoient pas le même nom : le changement de demeure a fait le reste. On trouve les mêmes rapports entre plusieurs Nations Amériquaines, & les Samojedes établis sur le grand Fleuve Oby, tels que les Russiens nous les ont représentés ; & il est bien plus naturel de supposer que des Colonies de ces Peuples ont passé en Amérique, en traversant la Mer Glaciale sur leurs traînes, que de faire faire aux Norvégiens tout le chemin, que Grotius leur a tracé. Outre que les Amériquains tiennent beaucoup moins de ceux-ci, que des Samojedes & des Scythes Nomades.

De l'Amérique Septentrionnale Laët passe à la Méridionnale, & examine si elle a pu recevoir des Habitans par la Mer Pacifique. Les Isles de Salomon sont à huit cent lieuës des Côtes du Perou, & on sçait aujourd'hui qu'elles sont séparées des Terres Australes par une Mer, dont on ne connoît point encore toute l'étenduë. Le Pere de Acosta ne les croyoit pas fort éloignées de la Nouvelle Guinée, qu'il jugeoit être un Continent : mais le Chevalier Richard HAWKINS Anglois, prétend avoir vérifié que

UVA. BHSC. BU 01207

c'eſt une Iſle. Il faut donc, continuë le docte Flamand, que l'Amérique Méridionnale ait été peuplée par cette grande Terre Auſtrale, la même que Dom Pierre Ferdinand Giros, Portugais, & Dom Ferdinand de Quiros, Eſpagnol, rangerent l'eſpace de huit cent lieuës en 1609. & en 1610. (*a*) Ce Dernier, qui a donné ſon nom à une partie de cette Terre, marque dans ſa Lettre au Roy Catholique que le Pays où il débarqua en pluſieurs endroits, étoit fort peuplé, & qu'il y avoit vû des Hommes de toutes les couleurs. Mais n'eſt-il pas étrange que Laët aime mieux faire peupler l'Amérique Méridionnale par une Terre, qui en eſt ſéparée par une Mer immenſe, & beaucoup plus que du reſte du Monde, que par la Septentrionnale, laquelle, en ſuppoſant qu'elle a été peuplée la premiere, doit naturellement avoir fourni des Habitans à tout le Nouveau Monde.

Pour appuyer ce qu'il avoit déja dit, que l'Amérique n'a pû être peuplée par la Mer Pacifique, il obſerve que les vents de la partie de l'Eſt, qui y regnent toujours, ne permettent point de naviguer d'Occident en Orient; puis il examine pluſieurs Langues Amériquaines pour les confronter, & ce n'eſt point-là le meilleur endroit de ſon Ouvrage; au moins, ſi nous en jugeons par l'Extrait, qu'il nous donne d'un Vocabulaire Huron, pour oppoſer cette Langue à celle du Mexique; car il l'a tiré du Frere Gabriel Saghart;

(*a*) Voyez dans les Faſtes Chronologiques à quoi il faut réduire ce Voyage de Quiros, & quelle eſt la vraie ſituation *des Iſles de Salomon.*

UVA. BHSC. BU 01207

Recollet, qui entendoit très-peu le Huron.

Il ne paroît pas mieux instruit de la Religion des Sauvages du Canada dans laquelle il tâche de trouver des vestiges, qui le puissent conduire à leur premiere Origine; & en effet tout cet étalage d'érudition ne le mene pas bien droit à son but. D'ailleurs, quoique Personne de son tems n'ait fait une étude plus suivie, & n'ait parlé plus exactement que lui des Indes Occidentales, il trouveroit aujourd'hui bien des choses à réformer dans son Ouvrage.

Il finit par l'exposition, qu'il fait en peu de mots du sentiment d'Emmanuel de MORAEZ, Portugais, tiré du vintiéme Livre de son Histoire du Bresil, laquelle n'est pas encore imprimée. Suivant cet Auteur, ce sont les Carthaginois & les Israëlites, qui ont peuplé toute l'Amérique. Sa preuve, à l'égard des Premiers, est qu'ils ont fait des découvertes bien loin de l'Afrique, & que le Sénat de Carthage en interrompit le cours, d'où il est arrivé que ceux, qui se trouvoient alors dans les Pays nouvellement découverts, n'ayant plus aucun commerce avec leurs Compatriotes, & manquant de beaucoup de choses, sont tombés dans la barbarie. Quant aux Israëlites, Moraëz prétend que, pour trouver un rapport parfait entre eux & les Brasiliens, il ne manque à ceux-ci que la Circoncision. Ce seroit encore beaucoup, si on considére l'attachement invincible de ceux-là à cette pratique. Mais il y a bien d'autres points aussi essentiels, en quoi ces deux Nations different, & je puis assûrer que cette prétenduë ressemblance, qui a tant frappé l'His-

UVA. BHSC. BU 01207

torien Portugais, eſt tout au plus un faux air, qui ſaiſit au premier coup d'œil, & diſparoît, quand on y regarde de près, & qu'on ne s'eſt pas laiſſé prévenir.

Jean de Laët ayant donc bien réfuté les opinions, qu'on avoit avancées juſqu'à lui; & n'ayant pas prouvé la ſienne avec le même ſuccès, un Sçavant Hollandois, nommé Georges de HORNN, entra dans la lice; & il y entra avec d'autant plus de confiance, qu'il crut tirer un grand avantage des nouvelles découvertes, que ſes Compatriotes & les Anglois venoient de faire au Nord de l'Aſie, de l'Europe, & de l'Amérique.

Après avoir rapporté tout ce qu'on a jamais imaginé, c'eſt-à-dire, tout ce qu'on trouve dans le Pere Garcia, & dans Solorzano ſur le ſujet, qu'il entreprend de traiter, il met dans tout ſon jour la difficulté de prendre ſon parti; difficulté fondée ſur le peu de connoiſſance, que nous avons des extrémités de la Terre, du côté du Nord & du côté du Sud, & ſur ce que les Eſpagnols, qui les Premiers ont découvert le Nouveau Monde, en ont ruiné les plus anciens monumens: témoin ce grand Chemin double de Quito à Cuzco; Entrepriſe, à laquelle les Romains mêmes n'ont rien exécuté de comparable (*a*). Il ne craint pourtant pas de ſe promettre un heureux ſuccès de ſes recherches, & trouve que le Pere de Acoſta décide bien légerement qu'on ne peut ſans témérité ſe répondre de réuſſir dans cette Entrepriſe. Voyons s'il n'a pas lui-même juſtifié ce

(*a*) Voyez M. BERGIER, ſur les Grands Chemins des Romains.

UVA. BHSC. BU 01207

qu'il blâme dans l'Auteur Eſpagnol.

Il déclare d'abord qu'on ne croit pas poſſible que l'Amérique ait été peuplée avant le Déluge, vû le peu de tems, qui s'eſt écoulé depuis la Création du Monde, juſqu'à ce grand événement. De très-habiles Gens ont pourtant cru que dès-lors il y avoit autant d'Hommes ſur la Terre, qu'il y en a aujourd'hui, du moins la choſe eſt-elle poſſible, & c'en eſt aſſez pour ne point aſſûrer le contraire. Il faut avoüer néanmoins que de Hornn n'eſt pas ſeul de ſon ſentiment; mais ce qu'il ajoûte, ne donne pas une grande idée de ſon exactitude, ou de ſa bonne foi. Selon lui, Leſcarbot fait naître Noë dans le Nouveau Monde; cependant l'Hiſtorien François n'a rien écrit, qui approche de ce Paradoxe.

Il poſe enſuite pour principe qu'après le Déluge, les Hommes & les Animaux Terreſtres ont pénétré dans l'Amérique par Terre, par Mer, de deſſein formé, & par haſard; que les Oiſeaux y ont paſſé en volant; ce qui ne doit point paroître étrange, puiſqu'on en a vû ſuivre pendant trois cent lieuës des Vaiſſeaux, ſans s'arrêter, & qu'il ſe rencontre par-tout des Rochers, & des Iſles, où ils peuvent ſe repoſer. Ainſi, ſelon lui, Jean de Laët a eu raiſon de dire que l'article des Oiſeaux ne fait aucune difficulté. Tout le monde ne ſera pourtant pas de leur avis, car combien connoiſſons-nous de Volatilles, qui ne peuvent ni nâger, ni voler ſi loin? Le Pere de Acoſta a auſſi très-bien obſervé, au jugement du docte Hollandois, que les Bêtes Fauves ont pu trouver un paſ-

UVA. BHSC. BU 01207

ſage libre par les Terres, & que, ſi l'on n'a rencontré dans le Nouveau Monde, ni Chevaux, ni Bœufs, il pouvoit ajoûter, ni Elephans, ni Chameaux, ni Rhinoceros, ni beaucoup d'autres, c'eſt que les Nations, qui y ont paſſé, n'en avoient point l'uſage, ou n'ont pas eu la commodité de les y conduire. Il y a cependant des Bœufs en Amérique, mais d'une eſpece très-differente de tous ceux, que nous connoiſſons dans notre Hémiſphere.

Pour ce qui eſt des Hommes, de Hornn exclut de l'Amérique, 1°. Les Ethiopiens, & tous les Noirs, tant de l'Aſie, que de l'Afrique, le peu de Negres, qu'on a trouvé dans la Province de *Careta*, y ayant ſans doute été conduits peu de tems auparavant par quelque accident, ou par quelque hazard. 2°. Les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Celtes, en un mot, tous les Peuples du Nord & du milieu des Terres de l'Europe & de l'Aſie. Cependant les Celtes & les anciens Bretons étoient grands Navigateurs & autant portée qu'aucun autre Peuple, de ſe tranſporter en Amérique. 3°. Les Samojedes & les Lappons. Sa raiſon pour exclure toutes ces Nations, eſt qu'en Amérique on ne voit perſonne, qui ait les cheveux blonds & friſés, ni qui porte de la barbe, ſi ce n'eſt les *Miges*, dans la Province de *Zapoteca*, les *Scheries*, vers *Rio de la Plata*, & les *Malopoques*, dans le Breſil. Les Eſquimaux ont auſſi les cheveux blonds; & ces exceptions ne laiſſent pas d'embarraſſer.

Tous les Indiens de l'Aſie, continuë de Hornn, croyent la Métempſycoſe: donc ils n'ont point paſſé en Amérique, où on ne

UVA. BHSC. BU 01207

la connoit point. Cependant de bons Auteurs, & ſurtout le Sçavant KOEMPFER, prétendent que la Métempſycoſe n'a été portée aux Indes, que par XACA, qui vraiſemblablement étoit un des Prêtres Egyptiens, que Cambiſe chaſſa de leur Pays, quand il en eut fait la conquête. Avant lui, la Religion du Feu, & le Culte du Soleil, étoient répandus dans la Perſe & dans les Indes, & l'un & l'autre ſont fort anciens dans une bonne partie de l'Amérique. Autre preuve, qui ne me paroît pas plus convainquante, quoiqu'appuyée de l'autorité de DIODORE de Sicile. Les Indiens n'ont jamais, dit-on, envoyé de Colonies hors de chez eux : donc ils n'ont point contribué à peupler le N. Monde. Ces propoſitions générales ſont bien difficiles à démontrer, ſur-tout par rapport à un Pays tel que les Indes, occupé par tant de Nations, de mœurs, d'uſages, & de génies ſi differens.

Les Grecs & les Latins ſont encore exclus du Nouveau Monde. Ils ne pouvoient pas, ſelon notre Auteur, naviguer au-delà de Cadix, par la raiſon, que les Carthaginois, puiſſans ſur la Mer Atlantique, ne les y auroient pas ſoufferts. Cette preuve me paroît bien foible, ſur-tout par rapport aux Grecs, qui ayant fondé Cadix, pouvoient y être aſſez forts pour tenir la Mer malgré les Carthaginois. J'aimerois mieux dire qu'HERCULES s'étant perſuadé qu'il n'y avoit rien au-delà de cette Mer, il n'eſt pas venu à l'eſprit de ſes Compatriotes de s'y embarquer, ce qui ne ſeroit pourtant qu'une conjecture aſſez aiſée à détruire.

Enfin, les Chrétiens, les Hébreux, les

UVA. BHSC. BU 01207

Mahométans, ſi on en croit de Hornn, ne ſe ſont point établis dans le Nouveau Monde; & ſi ce Sçavant ne rejette pas abſolument tout ce qu'on a publié des Croix, du Baptême, de la Circonciſion, de la Confeſſion, des Jeûnes, & des autres pratiques de Religion, dont on a prétendu avoir trouvé des veſtiges dans l'Yucatan & ailleurs, nous allons voir quel égard il y a eu dans l'arrangement de ſon ſyſtême, dont voici le plan.

Il ſuppoſe d'abord que l'Amérique a commencé d'être peuplée par le Nord; & regardant comme une ſuppoſition dénuée de fondement, la Barriere de l'Iſthme de Panama, que Grotius a cru n'avoir point été franchie avant les Eſpagnols, il ſoûtient que les premieres Colonies ſont allées beaucoup au-delà, puiſque l'on rencontre dans toute l'étenduë de ce Continent; dans la Partie Méridionnale, comme dans la Septentrionnale, des traces certaines du mêlange des Nations du Nord avec celles, qui ſont venuës d'ailleurs. Il croit que les premiers Fondateurs de ces Colonies ſont des Scythes; que les Phéniciens & les Chartaginois ont abordé enſuite en Amérique par l'Ocean Atlantique, & les Chinois par la Mer Pacifique, mais que de tems en tems d'autres Peuples ont pû y paſſer par quelqu'une de ces voyes, ou y avoir été jettés par la Tempête; enfin, que quelques Chrétiens & quelques Juifs ont pû s'y trouver tranſportés par quelque événement ſemblable, mais dans un tems, où tout ce Nouveau Monde étoit peuplé.

Il obſerve, ce me ſemble, très-bien que les

UVA. BHSC. BU 01207

Géans, qu'on a pu voir en quelques endroits de l'Amérique, ne prouvent rien ; que ſi dans les premiers ſiécles ils étoient moins rares, on ne peut pas dire qu'ils ayent jamais fait un Corps de Nation ; que comme leurs Deſcendans n'ont pas tous hérité de leur taille, des hommes d'une ſtructure ordinaire ont pu produire, & produiſent encore aujourd'hui de ces Coloſſes, ainſi qu'on le peut voir dans les Relations modernes de la Virginie, & du Sénégal. Juſqu'ici il ne dit rien de nouveau, & la plupart de ces obſervations avoient été faites avant lui : mais voici du neuf, qui lui eſt propre : il paſſe de la poſſibilité au fait, & des conjectures aux aſſertions, & cet eſſor une fois pris, il va fort loin : ſuivons-le, il nous divertira, & de tems en tems il nous dira d'aſſez bonnes choſes.

Laiſſant à part les Scythes, qu'il ſuppoſe avoir paſſé par le Nord en Amérique, & y avoir formé les premieres Peuplades, il établit une premiere tranſmigration de Phéniciens, en poſant pour principe que dès les premiers tems ils ont été Navigateurs, & ont rempli tout notre Hemiſphere de leurs Colonies : mais il eſt bon d'obſerver, que ſous le nom de Phéniciens, il comprend auſſi les Cananéens. Il trouve dans STRABON que les Phéniciens ſont entrés dans la Mer Atlantique, & ont bâti des Villes au-delà des Colonnes d'Hercules. APPIEN, continuë-t'il, & PAUSANIAS ont écrit que les Carthaginois, qui étoient originaires de Phénicie, ont couvert toutes les Mers de leurs Flottes : HANNON a fait le tour de l'Afrique ; les Cana-

UVA. BHSC. BU 01207

ries étoient connuës des Anciens. On ſçait d'ailleurs que les premiers Phéniciens établis en Afrique y ont eu à ſoûtenir de grandes guerres contre les Naturels du Pais, qui leur ruinerent plus de trois cent Villes dans la Mauritanie. ERASTOTHENE eſt ici ſon garant, & il préfere l'autorité de cet ancien Ecrivain à celles de Strabon & d'ARTEMIDORE, qui le contrediſent. Où ces Phéniciens, ajoûte-t'il, auroient-ils pû ſe retirer après de ſi grandes pertes, que dans l'Amérique ?

Cette premiere Tranſmigration lui paroît certaine, dès qu'elle eſt poſſible, & il la juge très-ancienne; mais il ſe mocque d'OPMEER, qui a avancé que les Afriquains des environs du Mont Atlas ont navigué en Amérique avant le Déluge. Il croit bien que tout ce que Platon a dit de l'Atlantide, n'eſt pas exact, mais il prétend qu'il y a du vrai dans la deſcription, qu'il en fait. Il obſerve qu'on a nommé Atlantides toutes les Iſles, qui ſont à l'Occident de l'Afrique, & il eſtime vraiſemblable que l'Atlantide de Platon étoit dans l'Amérique, & qu'elle a été ſubmergée par le Déluge, dont il reſte encore quelque leger ſouvenir parmi les Amériquains. Il dit encore que, ſelon Pierre Martyr d'Anglerie, les Inſulaires des Antilles racontoient que leurs Iſles avoient été autrefois jointes à la Terre-ferme, & n'en avoient été ſéparées, que par des Tremblemens de Terre, & de grandes Inondations : qu'on trouve encore dans le Pérou des veſtiges d'un Déluge, & que toute l'Amérique Méridionnale eſt pleine d'eau. Il auroit pû y joindre la

UVA. BHSC. BU 01207

Septentrionnale, où la Nouvelle France seule a plus d'eaux, que tout le reste de ce grand Continent.

Diodore de Sicile a écrit que les Phéniciens avoient navigué fort loin dans l'Océan Atlantique, & forcés par des Tempêtes, avoient pris Terre à une grande Isle, à l'Occident de la Lybie, où ils avoient trouvé un Terrein fertile, des Fleuves naviguables, & de somptueux Edifices. De Hornn explique ceci de la seconde Transmigration de ces Peuples en Amérique. Diodore ajoûte que dans la suite les Carthaginois, vexés par les Tyriens & par les Habitans de la Mauritanie, qui ne leur donnoient ni paix, ni tréve, menerent dans cette Isle des Colonies, & tinrent la chose secrette, afin d'avoir toujours de ce côté-là une retraite assûrée, en cas de disgrace. D'autres Auteurs, que de Hornn ne nomme pas, ont prétendu que ces Voyages se faisoient à l'insçû des Magistrats, lesquels s'appercevant que leur Etat se dépeuploit, & ayant découvert la source de ce désordre, défendirent cette navigation sous de très-griéves peines.

Enfin, la troisiéme Transmigration des Phéniciens dans le Nouveau Monde fut occasionnée, selon notre Auteur, par un Voyage de trois ans, que fit la Flotte Tyrienne, qui étoit au service de Salomon. D'abord, sur l'autorité de Joseph, il assûre qu'Asion-Gaber, où se fit l'embarquement, est un Port de la Méditerranée. La Flotte, ajoûte-t'il, alloit chercher des Dents d'Eléphans & des Paons sur la Côte Occidentale d'Afrique, qui est *Tharsis* : c'est aussi le sentiment de

UVA. BHSC. BU 01207

Monſieur HUET : puis de l'Or à *Ophir*, qui eſt *Haïti*, l'Iſle Eſpagnole : Chriſtophe Colomb l'avoit dit avant lui, ſelon quelques-uns, & Vatable a certainement été du même ſentiment. De Hornn revenant enſuite aux Iſles Atlantiques, veut nous perſuader que les Phéniciens y ont eu en divers tems des Colonies, & que la *Cerné* des Anciens eſt la Grande Canarie, laquelle doit ſon nom aux Cananéens, qui s'y réfugierent.

Une des Canaries s'appelle *la Gomera* : le docte de Hornn ne doute point qu'elle ne doive ſon nom aux Amorrhéens, qui vinrent l'habiter, après avoir été chaſſés de la Paleſtine par les Hébreux. Faut-il s'étonner après cela, s'il retrouve *le Cham* des Phéniciens dans les *Chemez* de l'Iſle Haïti, dans les *Camis* du Japon, & dans le *Chile Cambal* de l'Yucatan ? Tout eſt à peu près de la même force & du même goût dans le détail, où il entre enſuite pour découvrir des traces de la Religion & des Mœurs Phéniciennes dans le Nouveau Monde. Mais il fait ici une remarque, que je ne dois point paſſer ſous ſilence, c'eſt que les premiers Phéniciens, qui s'établirent dans l'Afrique, & dans les Iſles Baleares, n'avoient ni Caracteres, ni aucun uſage de l'Ecriture, & que Cadmus, qui étoit Phénicien, porta dans la Grece, non les Caracteres, dont ſa Nation s'eſt ſervie depuis, mais ceux, dont ſe ſervoient de ſon tems les Egyptiens.

Toutes ces Tranſmigrations ont précédé de pluſieurs ſiécles la Venuë de Jeſus-Chriſt : en voici de plus modernes. Notre Auteur diſtingue trois ſortes de Scythes, qui ont pa-

UVA. BHSC. BU 01207

sé dans le Nouveau Monde, des Huns, des Tartares du Cathay, & des Chinois : A coup sûr, les Partisans de l'Antiquité de la Nation Chinoise ne lui passeront pas que ce grand Empire a eu des Scythes pour Fondateurs, & ceux mêmes, qui n'admettent point ce qu'il y a d'incertain dans les prétentions de quelques Chinois, ne seront pas de son avis. Il est aujourd'hui constant que l'Empire Chinois n'est pas fort postérieur aux Petits-Fils de Noë. Mais nous ne finirions point, si nous voulions relever toutes les suppositions fausses & hasardées de l'Ecrivain Hollandois.

Sous le nom de Huns, il comprend des Nations sans nombre, qui occupoient un Pays immense : & l'occasion du passage de plusieurs en Amérique fut, selon lui, leur multitude & leurs guerres intestines. Pour ce qui est de la route, qu'il leur fait prendre, il prétend qu'ils passerent par l'extrémité du Nord, où ils trouverent des Mers glacées. Puis oubliant ce qu'il venoit de dire du nombre infini de ces Barbares, que leurs vastes Contrées ne pouvoient plus contenir ; comme il avoit déja oublié ce qu'il avoit dit d'abord, que les premieres Peuplades de l'Amérique s'étoient formées par les Scythes, il nous avertit que si les Quartiers Septentrionnaux de l'Amérique sont les moins peuplés, c'est que le Pays des Huns l'a été fort tard, & qu'encore aujourdhui il ne l'est pas beaucoup.

Mais, allerent-ils tous par le même chemin ? Non, car tandis que le plus grand nombre tournoit à droite, vers l'Orient, ceux, qu'on appelloit *Finnes*, & que Corneille TA-

UVA. BHSC. BU 01207

CITE place dans la Finlande, les *Samojedes*, & les *Caroliens* prirent à gauche par l'Occident, traverſerent la Nouvelle Zemble, la Lapponie, & le Groënland, d'où il juge auſſi que des Norvegiens, qui avoient été autrefois débarqués dans le Groënland, & dont on ne trouva plus un ſeul en 1348, ont pénétré dans le Nord de l'Amérique, pour y chercher des Pays plus habitables. Rien dans le fond n'empêche de croire que les Eskimaux & quelques autres Nations voiſines de la Baye d'Hudſon, tirent leur Origine des Norvégiens Groënlandois, s'il y en a jamais eu. Ce qui eſt certain, c'eſt que les Eskimaux n'ont rien de commun, ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la maniere de vivre, ni pour la couleur du Corps & des Cheveux avec les Peuples du Canada même, leurs plus proches Voiſins.

Quant à certains Animaux, tels que les Lions & les Tygres, qui ſelon toutes les apparences, ont paſſé de la Tartarie & de l'Hircanie dans le Nouveau Monde, leur paſſage pourroit bien être une preuve que les deux Hemiſpheres ſe touchent par le Nord du côté de l'Aſie, & ce n'eſt pas la ſeule, que nous en ayons, ſi ce que j'ai ſouvent oüi raçonter, comme un fait certain, du Pere GRELLON, Jéſuite François, eſt véritable. Ce Pere, dit-on, après avoir travaillé quelque tems dans les Miſſions de la Nouvelle France, paſſa à celles de la Chine. Un jour, qu'il voyageoit en Tartarie, il rençontra une Femme Huronne, qu'il avoit connuë en Canada : il lui demanda par quelle aventure elle ſe trouvoit dans un Pays ſi éloi-

UVA. BHSC. BU 01207

gné du Sien ? Elle répondit qu'ayant été prise en guerre, elle avoit été conduite de Nation en Nation jusqu'à l'endroit, où elle se trouvoit. On m'a encore assûré qu'un autre Jésuite passant par Nantes au retour de la Chine, y avoit rapporté un trait assez semblable d'une Femme Espagnole de la Floride : elle avoit été prise, disoit-il, par des Sauvages, & donnée à une Nation plus éloignée, & par celle-ci à une autre ; elle avoit ainsi successivement passé de Pays en Pays, traversé des Régions très-froides, & s'étoit enfin rencontrée en Tartarie, y avoit épousé un Tartare, qui avoit passé en Chine avec les Conquérans, & s'y étoit établi.

A la vérité ceux, qui ont navigué le plus loin à l'Orient de l'Asie, en suivant les Côtes d'Yesso, ou de Kamtschatka, ont prétendu appercevoir l'extrémité de ce Continent, & ont conclu qu'entre l'Asie & l'Amérique, il n'y avoit point de communication par Terre ; mais outre que François GUELLA, Espagnol, si on en croit Jean Hugues de LINSCHOOTEN, a vérifié que cette séparation n'étoit qu'un Détroit de cent milles de large, les dernieres navigations des Japonnois donnent lieu de juger que ce Détroit n'est qu'une Baye, au-dessus de laquelle on peut passer par Terre.

Revenons à Georges de Hornn. Cet Ecrivain ne s'exprime pas exactement, lorsqu'il dit que l'Amérique Septentrionale est remplie de Lions & de Tygres. On trouve bien dans le Pays des Iroquois une espece de Tygres, dont le poil est de petit gris, qui ne sont pas mouchetés, dont la queuë est fort lon-

UVA. BHSC. BU 01207

gue, & dont la chair eſt bonne à manger : mais à cela près, ce n'eſt que vers le Tropique, que l'on commence à voir de vrais Tygres & de vrais Lions, ce qui ne prouve pourtant point, qu'ils n'y ſoient point venus de la Tartarie & de l'Hircanie : mais comme en avançant toujours au Sud, ils y ont trouvé des Climats, qui leur convenoient davantage, on peut croire qu'ils ont tout-à-ſait abandonné les Pays Septentrionnaux.

Ce que SOLIN & Pline rapportent, que les Scythes Anthropophages ont dépeuplé une grande étenduë de Pays, juſqu'au Promontoire *Tabin* : & ce que Marc Pol de Veniſe nous apprend, qu'au Nord-Eſt de la Chine & de la Tartarie il y a de vaſtes Pays inhabités, pourroient bien confirmer la conjecture de notre Auteur touchant la retraite d'un grand nombre de Scythes en Amérique. On trouve dans les Anciens les noms de quelques-uns de ces Peuples : PTOLE'ME'E parle des *Tabiens* ; Solin nomme les *Apaléens*, qu'il dit avoir eu pour Voiſins les *Meſſagetes*, & que Pline aſſûre avoir diſparu. Ammien MARCELLIN dit expreſſément que la crainte des Anthropophages obligea pluſieurs des Habitans de ces Contrées à ſe réfugier ailleurs. Toutes ces Autorités forment, ce me ſemble, au moins une forte conjecture, que plus d'une Nation Amériquaine a une Origine Scythe ou Tartare.

Juſques-là de Hornn ne s'égare donc pas ſi loin de ſon but, qu'il n'y revienne de tems en tems, & l'on reconnoît le Sçavant juſques dans ſes écarts. Mais à la fin on diroit qu'à force de vouloir conjecturer ſur des convenances

UVA. BHSC. BU 01207

de noms, la tête lui a tourné. Qui ne riroit, par exemple, en lui voyant avancer sérieusement que les *Apalaches*, Nation Floridienne, sont les *Apaléens* de Solin, & que des *Tabiens* de Ptolémée sont descendus les *Tombas* du Perou ? Ce qui suit est encore plus risible. Il y a, dit-on, un Peuple Voisin des Mogols, qu'on appelle *Huyrons*. Voilà les *Hurons* du Canada : Herodote donne aux Turcs le nom d'*Yrcas*. Voilà les Iroquois & les *Souriquois* de l'Acadie. Par malheur pour de si rares découvertes, la conjecture porte à faux : car tous ces noms des Sauvages de la Nouvelle France, ou presque tous, sont de la façon des François.

Il y a plus, les Hurons & les Iroquois, à qui notre Auteur donne des Origines si differentes, parlent à peu près la même langue ; l'une est une Dialecte de l'autre : au lieu que les Souriquois, auxquels de Hornn donne les mêmes Ancêtres, qu'aux Iroquois, n'ont absolument rien de commun avec eux dans le Langage, ni dans le caractere d'esprit. La Langue, qu'ils parlent est une Dialecte Algonquine ; & le Huron est aussi different de l'Algonquin, que le Latin l'est de l'Hébreu. Ne faut-il pas aussi avoir l'imagination bien frappée, pour se persuader que le *Meyra Humona* des Brasiliens, & le *Paicuma* des Habitans de Santa-Cruz, viennent de Saint Thomas, & sont dérivés de la Langue des Turcs, qui avant que de passer en Amérique, avoient eu quelque connoissance de cet Apôtre ?

La confiance abandonne notre Auteur, lorsqu'il semble qu'elle devroit moins lui manquer,

UVA. BHSC. BU 01207

quer, il n'oſe décider, ſi l'Amérique Méridionnale a peuplé les Terres Auſtrales, ou ſi elle en a reçu ſes Habitans : mais il la retrouve bientôt, & elle lui fait entreprendre de débrouiller l'Origine des Empires du Pérou & du Méxique. Il convient avec pluſieurs Hiſtoriens que ces Monarchies n'étoient pas fort anciennes lorſque les Eſpagnols les détruiſirent, & que leurs Fondateurs ont eu à combattre des Peuples Barbares, établis depuis lontems dans les Pays, qu'ils avoient choiſis, ſur-tout dans le Méxique, où les mœurs étoient bien moins douces au tems de Cortez, que parmi les Péruviens. Cette difference venoit apparemment de ce que les Conquerans du Méxique n'étoient pas auſſi policés, que ceux du Perou.

Les uns & les autres, ſi on en croit de Hornn, ſont néanmoins ſortis des mêmes lieux ; ce ſont, dit-il, les Peuples du Cathay ; les Japonnois, qui en ſont originaires ; les Chinois, qu'il ſuppoſe toujours deſcendus des Scythes ; quelques Egyptiens & quelques Phéniciens, de qui ces deux Empires ont reçu toute leur Police, leur Religion, & les Arts. Voilà aſſûrément une Origine bien mélangée, & bien biſarrement aſſortie. Mais enfin le Sçavant Hollandois veut que tous ces Peuples ayent envoyé des Colonies en Amérique, & pour le prouver, il n'eſt pas concevable où il va chercher des noms Cathayens, Coréens, Chinois, & ſurtout Japonnois dans toutes les Parties du Nouveau Monde. Il y a ſouvent entre ces noms à peu près le même rapport, qu'entre l'*Alfana* & l'*Equus* de MENAGE ; mais auſſi

UVA. BHSC. BU 01207

on leur fait faire un ſi long chemin, qu'on ne doit pas être ſurpris, s'ils ont ſi fort changé ſur la route.

Il n'y a pas juſqu'aux *Chiquites* du Paraguay, dont il ne faſſe dériver le nom, lequel eſt purement de la façon des Eſpagnols, de celui de Cathay. Le nom d'*Incas*, qui étoit celui de la Famille Impériale du Perou, a, ſelon lui, trop de reſſemblance avec le même nom de Cathay, pour qu'il ſoit permis de douter que ces Souverains ne tiraſſent leur Origine de ce grand Pays. En un mot, chercher des Catayens en Amérique, c'eſt, dit-il, chercher des Grecs en Italie, & des Phéniciens en Afrique. Les Coréens appellent leur Pays *Caoli* : donc la *Californie* a été peuplée par une Colonie Coréenne. *Chiappa*, Province du Méxique, peut-il venir d'ailleurs que de *Giapan*, nom, que quelques-uns donnent au Japon ? Motezuma Empereur du Méxique, avoit une Barbe à la Chinoiſe : il n'en faut pas davantage pour le faire Originaire de la Chine. Ce n'eſt pourtant pas ſans ſcrupule, que notre Auteur quitte les étymologies pour la figure de la Barbe : mais cette Barbe eſt fort ſinguliere dans un Méxiquain. D'ailleurs il trouve que le nom du Monarque a beaucoup d'affinité avec celui de *Motuzaïuma*, qu'il prétend, je ne ſçai ſur quelle autorité, être un titre d'honneur au Japon : ainſi ce Prince pouroit bien tirer ſon Origine de ces Iſles.

Cependant ce ne ſont ni les Cathayens, ni les Japonnois, qui ont fondé la Monarchie Méxiquaine : de Hornn en fait honneur à Facfur, Roi de la Chine, qui, détrôné par

UVA. BHSC. BU 01207

Cublay, Grand Cham des Tartares, s'enfuit avec cent mille Hommes sur mille Vaisseaux en Amérique, & y devint le Fondateur d'un nouvel Empire. Manco, autre Prince Chinois, Originaire du Cathay, avoit fondé deux siécles auparavant celui du Perou. Voilà bien des noms, que les Peres COUPLET, LE COMTE & DU HALDE ne sçavoient pas. Manco avoit porté les Arts à une très grande perfection, & ce fut lui, qui éleva ces Edifices somptueux, qui étonnerent si fort les Espagnols. Il ne mena point de Chevaux en Amérique, parce que de son tems, dit Marc Pol de Venise, il n'y en avoit point à la Chine. Mais pourquoi les Chinois du Perou n'ont-ils pas conservé leurs caracteres ? c'est, répond de Hornn, qu'ils étoient trop difficiles à écrire ; ils ont trouvé qu'il étoit plus court & plus aisé d'y suppléer par des figures symboliques.

Voilà une partie de ce qui a été écrit sur la question présente ; & je suis bien trompé, si la simple exposition de tant d'opinions diverses n'est pas suffisante pour fournir à tout Lecteur attentif les lumieres, dont il a besoin pour prendre le seul parti, qui convienne sur cette grande controverse, qu'on n'a fait qu'embrouiller, en voulant l'éclaircir. Il me paroît qu'elle se réduit à ces deux points. 1°. Comment le Nouveau Monde a-t-il pu être peuplé ? 2°. Par qui, & par quelle voye l'a-t-il été ?

Rien, ce me semble, n'est plus aisé que de répondre au premier. L'Amérique a pu être peuplée, comme les trois autres parties du Monde. On s'est formé sur cela des dif-

UVA. BHSC. BU 01207

ficultés, qu'on croyoit insolubles, & qui ne l'étoient point. Les Habitans de l'un & de l'autre Hemisphere, sont certainement les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la Terre, & elle a été peuplée. Il a fallu pour cela franchir des difficultés, & on les a franchies. Y en avoit-il de plus grandes pour les extrêmités de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Europe; pour se transporter dans des Isles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique? non sans doute. La navigation, qui s'est si fort perfectionnée depuis trois ou quatre siécles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du moins ne peut-on pas douter qu'elle ne fût alors dans le dégré de perfection nécessaire, pour le dessein, que Dieu avoit de peupler toute la Terre.

Tant que les Auteurs, que j'ai cités, s'en sont tenus à cette possibilité, qu'on ne sçauroit nier, ils ont raisonné fort juste; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par Terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud; le contraire ne l'est point: d'ailleurs des Côtes de l'Afrique au Bresil; des Canaries aux Açorres, des Açorres aux Antilles, des Isles Britanniques & des Côtes de France en Terre-neuve, la Traversée n'est ni longue ni difficile: j'en pourrois dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Isles Marianes, & de-là au Méxique. Il y a dans l'Asie des Isles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes; pourquoi le seroit-on d'en

UVA. BHSC. BU 01207

avoir trouvé dans l'Amérique ? & peut-on concevoir que les petits-Fils de Noë, lorſqu'ils furent obligés de ſe ſéparer, & de ſe répandre ; ſelon les deſſeins de Dieu, par toute la Terre, ayent été dans l'impoſſibilité de peupler preſque la moitié de l'Univers ?

Il falloit donc s'en tenir là ; mais la queſtion étoit trop ſimple, & la réponſe trop aiſée à faire. Les Sçavans veulent diſcuter, & ils ont cru pouvoir décider comment, & par qui l'Amérique a été peuplée : & parce que les Hiſtoires ne leur fourniſſoient rien pour cela, plûtôt que de demeurer court, ils ont réaliſé les conjectures mêmes les plus frivoles. Une ſimple convenance de noms, une légere apparence leur ont paru des preuves, & ſur ces fondemens ruineux ils ont bâti des ſyſtêmes, dont ils ſe ſont entêtés, dont les plus ignorans peuvent appercevoir le faux, & qu'on renverſe ſouvent par un ſeul fait, qui ne peut être conteſté. De-là il eſt arrivé que la maniere, dont le Nouveau Monde a reçu ſes premiers Habitans, demeurant fort incertaine, on a imaginé des difficultés, où il n'y en avoit point ; on a porté l'extravagance juſqu'à ſe perſuader que les Amériquains n'étoient point iſſus du premier Homme, que nous reconnoiſſons pour notre Pere commun ; comme ſi l'ignorance de la maniere, dont un fait eſt arrivé, devoit le faire juger impoſſible, ou lui donnoit même un degré de difficulté.

Ce qu'il y a en ceci de plus ſingulier, c'eſt qu'on n'a pas pris, pour ſçavoir ce qu'on cherchoit, le ſeul moyen, qui nous reſtoit : je veux dire, la confrontation des Langues. En effet dans

UVA. BHSC. BU 01207

la recherche, dont il s'agit, il me paroît que la connoiſſance des Langues principales de l'Amérique, & leur comparaiſon avec celles de notre Hemiſphere, qui ſont regardées comme Primitives, pourroient nous faire parvenir à quelque heureuſe découverte; & que ce moyen le moins équivoque de tous, de remonter à l'origine des Nations, n'eſt pas auſſi difficile, qu'on pourroit le croire. Nous avons eu, & nous avons encore des Voyageurs & des Miſſionnaires, qui ont travaillé ſur les Langues, qu'on parle dans toutes les Provinces du Nouveau Monde. Il ne faudroit que faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, & les rapprocher des Langues mortes, ou vivantes de l'ancien Monde, qui paſſent pour être originales. Les Dialectes mêmes, malgré l'alteration, qu'elles ont ſouffertes, tiennent encore aſſez de la Matrice, pour nous fournir de grandes lumieres.

Au lieu de ce moyen, qu'on a négligé, on a cherché dans les Mœurs, les Coûtumes, la Religion, & les Traditions des Amériquains, leur premiere Origine: cependant je ſuis perſuadé que cet examen ne peut produire qu'un faux jour, plus capable d'éblouir & d'égarer, que de conduire ſûrement au but, qu'on ſe propoſe. Les anciennes Traditions s'effacent de l'eſprit de ceux, qui n'ont, ou qui pendant pluſieurs ſiécles n'ont eu aucun ſecours pour les conſerver; & la moitié du Monde eſt dans le cas. De nouveaux événemens, un nouvel ordre de choſes, font naître d'autres Traditions, qui effacent les premieres, & ſont effacées à leur tour. Au bout d'un ſiécle ou deux on n'a plus rien, qui puiſſe ſer-

UVA. BHSC. BU 01207

vir de guide pour retrouver la trace des premieres Traditions.

Les Mœurs dégénerent en très-peu de tems par le Commerce avec d'autres Nations, par le mêlange de pluſieurs Peuples, qui ſe réuniſſent; par le changement de domination, toujours ſuivi d'une nouvelle forme de gouvernement. A combien plus forte raiſon cette altération de mœurs & de caractere doit-elle être ſenſible parmi des Peuples errans, devenus Sauvages, vivant ſans principe, & ſans regles, qui les rappellent aux Mœurs antiques, telles que ſont l'éducation, & la ſociété. Les Coûtumes s'aboliſſent encore plus aiſément. Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & l'on a bientôt oublié celles, que l'on a abandonnées. Que dirai-je de la privation des choſes les plus néceſſaires à la vie? La néceſſité, où l'on eſt de s'en paſſer, en fait perdre les noms avec l'uſage.

Enfin rien n'a eſſuyé de plus promptes, de plus fréquentes & de plus étranges révolutions, que la Religion. Quand une fois on a renoncé à l'unique véritable, on ne tarde point à la perdre de vûë, & on s'engage dans un labyrinthe d'erreurs ſi peu liées entr'elles, parce que l'inconſéquence & les contradictions ſont l'appanage eſſentiel du menſonge, qu'il ne reſte pas le moindre fil, qui puiſſe ramener à la verité. Nous en avons vû dans le ſiécle précédent un exemple bien ſenſible. Les Boucaniers de S. Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de commerce qu'entr'eux: toutefois en moins de trente ans, par le ſeul défaut d'exercice de Religion, d'inſtruction, & d'une autorité, qui les retînt dans le devoir,

UVA. BHSC. BU 01207

ils en étoient venus juſqu'à n'avoir plus du Chrétien que le Baptême. S'ils avoient ſubſiſté ſeulement juſqu'à la troiſiéme génération, leurs Petits-Fils auroient été auſſi peu inſtruits des principes du Chriſtianiſme, que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ou des Terres Auſtrales. Peut-être auroient-ils conſervé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raiſon, & n'eſt-ce pas de cette ſorte que tant de Nations Infidéles ſe ſont trouvées avoir mêlé dans leur Culte Idolâtre, des cérémonies, qui paroiſſoient copiées d'après les nôtres ?

Il n'en eſt pas de même des Langues. Je conviens qu'une Langue vivante eſt ſujette à de continuels changemens, & comme toutes l'ont été, on peut dire qu'aucune ne s'eſt conſervée dans ſa pureté originale. Mais il n'en eſt pas moins vrai, que malgré les changemens que l'uſage y a faits, elles n'ont pas perdu tout ce qui les diſtinguoit des autres, ce qui ſuffit pour ce qu'il nous faut dans le cas préſent ; & que des ruiſſeaux, qui ſont ſortis des principales ſources, je veux dire des dialectes, on peut remonter juſqu'aux Langues Meres, comment cela ? c'eſt que, ſuivant la remarque d'un ſçavant Académicien (*a*), les Langues Meres ſe reconnoiſſent en ce qu'elles ſont plus énergiques, que celles, qui en ſont dérivées, parce qu'elles ont été formées ſur la nature ; qu'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choſes, dont ils ſont les ſignes ; qu'elles doivent moins au hazard, & que le mêlange, qui a formé les dia-

(*a*) M. l'Abbé DUBOS, *Hiſtoire de la Peinture & de la Poëſie.*

UVA. BHSC. BU 01207

lectes, fait toujours perdre à celle-ci une partie de l'énergie, que leur donnoit le rapport naturel de leur ſon avec les choſes, dont ils étoient les ſignes inſtitués.

De-là je conclus, que ſi l'on trouve dans l'Amérique des Langues, qui ayent ces caracteres, il n'eſt pas permis de douter qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues; & par conſequent que les Nations, qui les parlent, n'ayent paſſé dans cet Hemiſphere aſſez peu de tems après la premiere diſperſion des Peuples : ſurtout, ſi dans notre Continent elles ſont entierement inconnuës. J'ai déja obſervé, qu'on ſuppoſe gratuitement que les arrieres Petits-Fils de Noë, ou n'ont pu paſſer dans le Nouveau Monde, ou n'y ont pas penſé. Je ne vois en effet aucune raiſon, qui puiſſe autoriſer une pareille ſuppoſition; & qui peut croire de bonne foi, que Noë & ſes Enfans en ſçavoient moins que nous : que l'Artiſan & le Pilote du plus grand Navire, qui ait jamais été, d'un Navire, qui devoit voguer ſur une Mer, laquelle n'avoit plus de bornes, & qui avoit à ſe garantir de tant d'écueils, ait ignoré, & n'ait pas communiqué à ceux de ſes Deſcendans, qui ont vécu avec lui, & par qui devoit s'exécuter l'ordre du Créateur, de peupler l'Univers, ne leur ait pas, dis-je, communiqué l'art de naviguer ſur un Océan plus calme, & renfermé dans ſes anciennes limites ?

Eſt-il même bien décidé, que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge ? Eſt-il vraiſemblable que Noë & ſes Enfans n'ont connu que la moitié du Monde; & Moyſe ne nous apprend-il pas que toutes les

UVA. BHSC. BU 01207

Terres & les Iſles les plus éloignées ont été peuplées ? Comment accorder cela avec la prétention de ceux, qui ſoûtiennent que les premiers Hommes ignoroient l'art de naviguer ; & peut-on bien dire ſérieuſement, contre l'autorité d'un témoignage ſi reſpectable, comme a fait Jean de Laët, que la navigation eſt un effet de l'audace des Hommes ; qu'elle n'entroit point dans les vûës directes du Créateur, & que Dieu avoit abandonné la Terre aux Hommes, & l'Eau aux Poiſſons ? D'ailleurs les Iſles ne ſont-elles point partie de la Terre, & n'y a-t-il point des endroits du Continent, où il étoit plus naturel d'aller par Mer, que par de longs détours, ſouvent impratiquables, ou du moins d'une difficulté capable de faire tout entreprendre pour les éviter ?

Il eſt certain que l'art de naviguer a eu le ſort de quantité d'autres, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres ont été privés, dont quelques-uns ſont perdus, & d'autres n'ont été conſervés que dans un petit nombre de nations : mais qu'eſt-ce que cela prouve ? Il faut toujours en revenir à ce principe, que les Arts néceſſaires aux deſſeins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux, qui les devoient remplir. L'induſtrie en a peut-être fait inventer, qui n'étoient qu'utiles ; & la cupidité en a fait découvrir, qui ne pouvoient ſervir, qu'à ſatisfaire nos paſſions. On peut croire auſſi que ce qui en a fait tomber pluſieurs dans l'oubli, c'eſt qu'ils n'étoient plus néceſſaires, & que telle a été la navigation de long cours, dès que toutes les parties de la Terre ont eu des Habitans. Il ſuffiſoit pour le Com-

UVA. BHSC. BU 01207

merce de ranger les Côtes, & de traverſer aux Iſles les plus proches. Faut-il s'étonner que, faute d'uſage, on ait perdu le ſecret de faire de longues courſes ſur un Elément ſi inconſtant, & ſi ſouvent orageux ?

Qui peut même aſſûrer qu'on l'ait perdu ſi-tôt ? Strabon dit en pluſieurs endroits que les Habitans de Cadix & tous les Eſpagnols avoient de grands Vaiſſeaux, & excelloient en l'art de naviguer. Pline ſe plaint de ce que de ſon tems la navigation n'étoit pas auſſi parfaite, qu'elle l'avoit été pluſieurs ſiécles auparavant; les Phéniciens & les Carthaginois ont eu longtems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Le P. de Acoſta convient que Vaſco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique l'uſage de la Bouſſole. Les Inſulaires de Madagaſcar ont une Tradition, qui porte que les Chinois ont envoyé une Colonie dans leur Iſle. Rejetter cette Tradition ſur l'impoſſibilité de naviguer ſi loin ſans Bouſſole, n'eſt-ce pas une pure pétition de principe ? Car enfin ſi la Bouſſole eſt néceſſaire pour aller de la Chine à Madagaſcar, j'ai autant de droit de dire, ſur la foi d'une Tradition conſtante dans une grande Iſle; les Chinois ont paſſé à Madagaſcar, donc ils connoiſſoient l'uſage de la Bouſſole; qu'on en a de raiſonner ainſi : les Chinois ignoroient l'uſage de la Bouſſole, donc ils ils n'ont point paſſé à Madagaſcar. Je n'entreprends pourtant pas de ſoûtenir le fait, quoique je puiſſe le faire avec de bons Auteurs; mais je ſerois auſſi fondé à l'avancer, que d'autres à le rejetter.

Les Chinois, dont l'Origine remonte aux

UVA. BHSC. BU 01207

Petits-Fils de Noë, ont eu anciennement des Flottes; c'eſt un fait aſſez bien établi dans l'Hiſtoire: Qui a pu les empêcher de paſſer au Mexique par les Philippines? Les Eſpagnols font tous les ans cette route. De-là ils ont pu en rangeant la Côte peupler toute l'Amérique du côté de la Mer du Sud. Les Iſles Mariannes & tant d'autres, qu'on découvre tous les jours dans l'eſpace de Mer, qui ſépare la Chine & le Japon de l'Amérique, ont pu être peuplées de la même maniere, les unes plûtôt, & les autres plus tard. Les Habitans des Iſles de Salomon, & ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Auſtrales reſſemblent trop peu aux Amériquains, pour qu'on puiſſe imaginer qu'ils ayent la même origine, ſi on ne remonte pas aux tems les plus éloignés. Leur ignorance ne permettra jamais de ſçavoir d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Pays ſont peuplés: il eſt bien vraiſemblable que quelques-uns l'ont été par accident. Or s'ils l'ont pu être de cette maniere, pourquoi veut-on qu'ils ne l'ayent pas été dans le même tems & par la même voye, que les autres parties de la Terre?

Les anciens Celtes & les Gaulois, ſi renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoyé tant de Colonies juſqu'aux extrêmités de l'Aſie & de l'Europe, & dont on ne ſçauroit preſque nier que l'Origine ne remonte juſqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pu pénétrer par les Açorres juſqu'en Amérique? & ſi on objecte que les Açorres étoient ſans Habitans au quinziéme ſiécle, je réponds que ceux, qui les Premiers ont découvert ces Iſles, les ont ſans doute negligées,

UVA. BHSC. BU 01207

pour aller s'établir dans de plus grandes, de plus fertiles, & dans un Continent immenſe, dont elles ne ſont pas fort éloignées. Les Eskimaux & quelques autres Nations de l'Amérique Septentrionnale reſſemblent ſi fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Aſie, & ſi peu aux autres Peuples du Nouveau Monde, qu'il n'eſt pas difficile de reconnoître qu'ils deſcendent des Premiers, & qu'ils n'ont rien de commun dans leur Origine moderne avec les Seconds; je dis leur Origine moderne, car il n'y a guéres d'apparence qu'elle ſoit ancienne; & il n'y a aucun inconvénient à ſuppoſer que des Pays ſi peu habitables, ont été habités plus tard que les autres.

Il n'en eſt pas de même du reſte de l'Amérique, on ne me perſuadera jamais qu'une partie ſi conſidérable de la Terre ait été ignorée ou négligée des premiers Fondateurs des Nations; & la raiſon, qui ſe tire du caractere des Amériquains, & de la peinture affreuſe, qu'on en a faite d'abord, ne prouve rien contre leur antiquité. Il y a trois mille ans au plus, que l'Europe étoit pleine de Peuples auſſi Sauvages & auſſi peu policés, que la plûpart d'entr'eux, & elle en a encore quelques reſtes. L'Aſie, le premier ſiége de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, & le centre des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ſes plus floriſſants Empires environnés de la plus épaiſſe barbarie? L'Egypte, qui s'eſt vantée d'avoir été la ſource des plus belles connoiſſances, & qui eſt retombée dans l'ignorance la plus profonde; l'Empire des Abyſſins ſi ancien, & autrefois ſi floriſ-

UVA. BHSC. BU 01207

ſant ; la Lybie, qui a produit tant de Grands Hommes ; la Mauritanie, d'où ſont ſortis tant de Sçavants en tout genre, n'ont-ils pas toujours eu dans leur voiſinage des Peuples, qui ſembloient n'avoir de l'Homme que la figure ? Pourquoi s'étonner que les Amériquains, ſi lontems ignorés du reſte du Monde, ſoient devenus Barbares & Sauvages, & que leurs plus floriſſants Empires ſe ſoient ttouvé dénués de tant de choſes, qu'on croyoit d'une néceſſité indiſpenſable dans notre Hemiſphere.

Qu'on recherche ce qui avoit rendu ſi feroces, les Montagnards des Pyrenées, dont pluſieurs le ſont encore ; quelle eſt l'Origine des Lappons & des Samojedes, d'où ſont venus les Cafres & les Hottentots. Pourquoi ſous les mêmes paraleles il y a des Noirs en Afrique, & il n'y en a point ailleurs ; & on pourra trouver de quoi répondre aux mêmes queſtions touchant les Eskimaux & les Algonquins, les Hurons & les Sioux, les Guayranis & les Patagons. Que ſi on demande pourquoi les Amériquains n'ont point de barbe, ni de poil par tout le corps, & pourquoi la plûpart ſont de couleur rougeâtre, je demanderai à mon tour pourquoi la plûpart des Afriquains ſont noirs ? Cette queſtion n'entre pour rien dans la diſpute ſur l'Origine des Amériquains.

Les Nations Primitives ſe ſont mêlées & diviſées à diverſes repriſes ; les guerres étrangeres & domeſtiques, auſſi anciennes que la paſſion de dominer ; la néceſſité de ſe ſéparer & de s'éloigner, ſoit parce qu'un Pays ne pouvoit plus contenir ſes Habitans, qui ſe multi-

UVA. BHSC. BU 01207

plioient à l'infini ; ſoit parce que les plus Foibles étoient obligés de fuir devant les plus Forts ; l'inquiétude & la curioſité, ſi naturelles aux Hommes, mille raiſons, qu'il eſt aiſé d'imaginer, & qui entroient toutes dans les deſſeins de la Providence ; la maniere, dont ſe ſont faites ces tranſmigrations ? la difficulté de conſerver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs tranſplantés dans des Pays incultes, & hors de portée d'avoir quelque Commerce avec les Nations civiliſées : tout cela eſt aiſé à concevoir. Les accidents inprévûs, les tempêtes & les naufrages ont certainement contribué à peupler toute la Terre habitable ; & faut-il s'étonner après cela de certains rapports, qu'on apperçoit entre des Peuples aujourdhui ſi éloignés les uns des autres, & de la difference, qui ſe trouve entre des Nations voiſines ?

On peut comprendre encore qu'il a du arriver qu'une partie de ces Hommes errants, ou forcés par la néceſſité de ſe réunir pour ſe défendre, & ſe ſouſtraire à la domination d'un Peuple puiſſant, ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Légiſlateur, ayent formé des Corps de Monarchie, ſe ſoient ſoumis à des Loix, ſe ſoient raſſemblés en Corps de Nations. Tels ont été les commencemens des plus anciens Empires dans l'Ancien Monde ; tels ont pu être ceux du Perou & du Mexique dans le Nouveau ; mais les monumens hiſtoriques nous manquent pour en ſçavoir davantage, & il n'y a, je le répete, que la connoiſſance des Langues primitives, qui puiſſe porter quelque jour dans ces ténébres. Il eſt aſſez étonnant qu'on ait négligé juſqu'à

UVA. BHSC. BU 01207

préſent un moyen ſi naturel, & d'une exécution ſi facile, de faire des découvertes auſſi intéreſſantes pour le moins, que la plûpart de celles, qui occupent les Sçavans depuis deux ſiécles. On connoîtroit du moins parmi ce prodigieux nombre de Peuples divers, qu'on voit dans l'Amérique, & ſi differens entr'eux de langage, quels ſont ceux, qui parlent des Langues totalement ſi differentes de celles de l'Ancien Monde, & qui par conſéquent doivent être cenſés avoir paſſé en Amérique dans les premiers tems; & ceux, qui par l'Analogie de leur Langue avec celles, qui ſont en uſage dans les trois autres Parties du Monde, donnent lieu de juger que leur Tranſmigration eſt plus récente, & doit être attribuée, ou à quelque naufrage, ou à quelque accident ſemblable à ceux, dont j'ai parlé dans le cours de cette Diſſertation.

UVA. BHSC. BU 01207

JOURNAL
HISTORIQUE
D'UN VOYAGE
DE L'AME'RIQUE.

Adreſſé à Madame la DUCHESSE
DE LESDIGUIERES.

PREMIERE LETTRE.

1720.
Juin.

A Rochefort, ce trentiéme de Juin, 1720.

MADAME,

VOUS avez ſouhaitté que je vous écriviſſe régulierement par toutes les occaſions, que j'en pourrois trouver, & je vous l'ai promis, parce qu'il ne m'eſt pas permis de vous rien refuſer : mais je crains fort que vous

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Juin.

ne vous laſſiez bientôt de recevoir mes Lettres : car je ne puis me perſuader que vous les trouviez auſſi intereſſantes, que vous avez cru qu'elles le devoient être. En effet, c'eſt ſur un Journal ſuivi, que vous avez compté ; mais en premier lieu, je prévois que les Meſſagers, dont je me ſervirai, pour vous faire tenir mes Lettres, ne ſeront pas tous bien fidéles, ni des plus exacts ; & ſi cela eſt, vous n'aurez qu'un Journal tronqué & ſans ſuite : d'ailleurs je ne ſçai pas trop de quoi je le remplirai. Car vous n'ignorez pas que l'on m'envoye dans un Pays, où je ferai ſouvent cent lieuës, & davantage, ſans rencontrer un Homme, & ſans voir autre choſe que des Bois, des Lacs, des Rivieres & des Montagnes. Et quels Hommes encore, que ceux, qu'on y peut rencontrer ? Des Sauvages, dont je n'entends point la Langue, & qui ne ſçavent pas la mienne. De plus, que me diroient-ils ? Ils ne ſçavent rien ; & que leur dirai-je ? ils ne ſont pas plus curieux d'apprendre des nouvelles d'Europe ; que vous ni moi, Madame, ne le ſommes d'être inſtruits de leurs affaires.

En ſecond lieu, quand je ſerois Homme à uſer du privilége des Voyageurs ; je vous connois trop, pour oſer prendre cette liberté avec vous ; & pour me flatter de vous en faire accroire. Mais ne craignez rien, je ne me ſens point d'inclination à forger des aventures ; J'ai déja fait l'expérience de ce que dit un Ancien, qu'on ne change point de caractere en paſſant la Mer, en changeant de Climat ; j'eſpere conſerver celui de ſincérité, que vous me connoiſſez, en parcourant l'A-

UVA. BHSC. BU 01207

mérique, & les Mers, qui la ſéparent de nous. Vous étiez en peine de ma ſanté, qui ne vous paroiſſoit pas en aſſez bon état pour entreprendre un voyage ſi pénible ; graces au Seigneur, elle ſe fortifie de jour en jour, & je voudrois bien être auſſi ſûr d'avoir toutes les autres qualités néceſſaires, pour m'acquitter, comme il faut, de la Commiſſion, dont on m'a chargé. Mais croiriez-vous bien, Madame, que j'ai déja penſé perir à moitié chemin de Paris à Rochefort ? Vous n'avez, peut-être pas oublié que je vous ai ſouvent dit que nos Rivieres de France ne ſont que des Ruiſſeaux, en comparaiſon de celles de l'Amérique : il s'en eſt peu fallu que la Loire n'ait été vengée de cet outrage.

1720. Juin.

J'avois pris une Cabanne à Orleans avec quatre ou cinq Officiers du Régiment de Conti, Infanterie. Le ſeize, étant vis-à-vis de Langets, & ne pouvant avancer à cauſe d'un vent contraire aſſez fort, nous voulûmes gagner cette Bourgade pour nous aſſûrer d'un bon gîte, au cas qu'il fallût y paſſer la nuit. Il falloit pour cela traverſer la Riviere, & nous le propoſâmes à nos Bateliers, qui y témoignerent de la répugnance ; mais c'étoit de jeunes Gens, & comme nous inſiſtâmes, ils n'oſerent nous contredire. Nous n'étions pas encore au milieu du Canal, que nous aurions bien voulu être à recommencer ; mais il n'étoit plus tems, & ce qui me fâchoit le plus, c'eſt que c'étoit moi, qui avoit ouvert l'avis, qu'on ſe repentoit fort d'avoir ſuivi. Nous étions véritablement en grand danger, & on le voyoit bien ſur le viſage de nos Conducteurs ; ils

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Juin.

ne se démonterent pourtant point, & manœuvrerent si bien, qu'ils nous tirerent d'affaire.

Le danger passé, quelqu'un de la Compagnie, lequel avoit été plusieurs fois sur le point de se déshabiller pour se jetter à la nâge, se mit à crier de toute sa force, mais d'un ton, qui faisoit voir que le Cœur lui battoit encore, que j'avois eu grand peur. Il disoit peut-être, plus vrai, qu'il ne pensoit; mais à coup sûr, il devinoit; car pour écarter les reproches, que l'on commençoit à me faire, & pour tâcher de persuader les autres, qu'il n'y avoit pas de danger, j'avois fait assez bonne contenance. On rencontre assez souvent de ces faux Braves, qui, pour cacher la frayeur, dont ils sont saisis, veulent faire diversion, en donnant sur ceux, qui sont beaucoup plus rassûrés qu'eux-mêmes. Cependant, Madame, si je croyois aux préſages, voilà bien de quoi augurer mal d'un Voyage, où je dois faire plus de trois mille lieuës sur Mer, & naviguer en Canot d'Ecorce sur deux des plus grands Fleuves du Monde, & sur des Lacs presque aussi grands & pour le moins aussi orageux, que le Pont Euxin & la Mer Caspienne.

La Loire ne fut point traitable tout le reste du jour, & nous couchâmes à Langets; nos Officiers, qui avoient à leur tête leur Lieutenant de Roi, étoient de fort honnêtes gens, & d'un aimable commerce. Ils avoient d'ailleurs beaucoup de Religion, & ils en donnerent une preuve, qui n'avoit rien d'équivoque. Une espece d'Aventurier, moitié petit-Maître, & moitié bel-esprit, s'étoit joint à

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Juin.

eux à Paris : juſqu'à Orleans il s'étoit aſſez contenu, mais du moment que nous fûmes embarqués, il commença de s'émanciper un peu, & inſenſiblement il tint des propos fort libres ſur la Religion. J'eus la conſolation de voir que tous nos Officiers en furent offenſés au point, qu'aucun ne voulut loger avec lui à Langets. Ce fut un jeune Lieutenant, qui lui en fit la déclaration, & qui l'obligea d'aller chercher ailleurs un gîte.

J'arrivai ici le dix-neuf; on m'y attendoit, parce que j'étois chargé de Pacquets de la Cour; mais on y attendoit auſſi de l'argent, & il n'eſt arrivé qu'aujourd'hui. Je vais demain m'embarquer ſur le *Chameau*, grande & belle Flûte du Roi, laquelle eſt en Rade ſous l'Iſle d'Aix, & j'y ſerai en pays de connoiſſance. J'ai déja fait Campagne avec M. de VOUTRON, qui la commande, & avec CHAVITEAU, ſon premier Pilote : j'ai eu à Quebec pour Diſciple M. le Comte de VAUDREUIL, ſon Capitaine en ſecond, & j'ai vécu en Canada avec quelques-uns des Officiers & des Paſſagers. On nous aſſûre que nous avons un très-bon Equipage, & il n'eſt point d'Officier de Marine, qui ait plus d'expérience pour la navigation, que nous allons faire, que notre Commandant. Ainſi je ne pouvois rien deſirer de mieux, & pour la ſûreté du Navire, & pour l'agrément de la Société.

Je ſuis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Juillet.

SECONDE LETTRE.

Voyage de la Rochelle à Quebec : Quelques Remarques ſur cette Navigation, ſur le Grand Banc de Terre-Neuve, & ſur le Fleuve Saint Laurent.

A Quebec, ce vint-quatre Septembre, 1720.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après quatre-vint trois jours d'une lente & aſſez fâcheuſe Traverſée : nous n'avions pourtant que mille lieuës à faire ; ainſi vous voyez qu'on ne va pas toujours ſur Mer *per la via delle Poſte*, comme diſoit M. l'Abbé de CHOISY. Je n'ai point fait de Journal de ce Voyage, parce que le mal de Mer m'a beaucoup fait ſouffrir pendant plus d'un mois. Je m'étois flatté d'en être quitte, parce que j'avois déja payé deux fois le tribut ; mais il y a des tempéramens, qui ne peuvent ſympathiſer avec cet Elément, & le mien eſt de cette eſpece. Or, dans l'état, où ce mal nous réduit, il n'eſt pas poſſible de faire attention à ce qui ſe paſſe ſur le Vaiſſeau. D'ailleurs rien n'eſt plus ſtérile qu'une Navigation comme celle-ci ; auſſi n'y eſt-on occupé qu'à examiner d'où vient le Vent, combien on avance, & ſi l'on eſt en route : car pendant les deux tiers du chemin, on ne voit que le Ciel & l'Eau. Je

UVA. BHSC. BU 01207

vais néanmoins vous marquer ce que ma mémoire me fournira de plus propre à vous amuſer pendant un quart d'heure, pour tenir, autant qu'il m'eſt poſſible, la parole, que je vous ai donnée. 1720. Juillet.

Nous reſtâmes en Rade tout le premier de Juillet, & le ſecond nous appareillâmes à la faveur d'un petit ſouffle du Nord-Eſt. Les trois premiers jours les Vents furent toujours du bon côté, mais bien foibles, & on s'en conſoloit, parce que la Mer étoit belle. Il ſembloit qu'elle voulût nous amadoüer, avant que de ſe montrer dans toute ſa mauvaiſe humeur. Le quatriéme, ou le cinquiéme le Vent tourna & nous mit à la Bouline (*a*). La Mer devint groſſe, & pendant près de ſix ſemaines nous fûmes ſecoués de la bonne maniere. Les Vents ne faiſoient que tourner, mais il nous prenoient bien plus ſouvent par devant que par derriere, & nous étions preſque toujours au plus près (*b*).

Le neuviéme d'Août nos Pilotes ſe croyoient ſur le *Grand Banc de Terre-Neuve*, & ils ne ſe trompoient pas de beaucoup. Ils étoient même en regle; car un bon Pilote doit toujours être un peu de l'Avant de ſon Vaiſſeau (*c*); mais depuis le neuf juſqu'au ſeize, nous ne fîmes preſque point de chemin. Ce qu'on appelle le Grand Banc de Terre-neuve, eſt proprement une Montagne cachée ſous les Eaux, environ à ſix cent lieuës de France

Deſcription du grand Banc 1720. Août.

(*a*) Aller à la Bouline, c'eſt prendre le Vent de biais.

(*b*) Etre au plus près, c'eſt quand on pince le Vent, en le prenant de biais, parce qu'il vient preſque de devant.

(*c*) C'eſt-à-dire ſe croire plus avancé qu'il n'eſt.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août. du côté de l'Occident. Le Sieur DENYS, duquel nous avons un très-bon Ouvrage sur l'Amérique Septentrionnale, & un Traité fort instructif de la Pêche de la Moruë, donne à cette Montagne cent cinquante lieuës d'étenduë du Nord au Sud; mais, selon les Cartes Marines les plus exactes, son commencement, du côté du Sud, est par les quarante & un degrés de Latitude Nord, & son extrémité Septentrionnale est par les quarante-neuf dégrés, vint-cinq Minutes.

La verité est que ses deux extrémités se terminent tellement en pointe, qu'il est mal aisé d'en marquer exactement les bornes. Sa plus grande largeur, d'Orient en Occident, est d'environ quatre-vint-dix lieuës Marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf dégrés de Longitude. J'ai oui dire à des Matelots qu'ils y avoient mouillé l'Ancre à cinq brasses; ce qui est encore contre le Sieur Denys, lequel prétend qu'il n'y en a jamais trouvé moins de vint-cinq. Mais il est certain qu'en plusieurs endroits il y en a plus de soixante. Vers le milieu de sa Longueur, du côté de l'Europe, il forme une espece de Baye, qu'on a nommée *la Fosse*; & c'est ce qui fait que de deux Navires, qui sont sur la même ligne, & à la vûë l'un de l'autre, l'un trouvera fond, & l'autre ne le trouvera pas.

Avant que d'arriver au Grand Banc, on en rencontre un plus petit, qui s'appelle *le Banc Jacquet*. Il est par le travers du milieu de sa longueur: quelques-uns même le font précéder d'un autre, auquel ils donnent la figure d'un Cône; mais j'ai vû des Pilotes, qui des trois

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

trois n'en font qu'un, & ſe tirent des objections, qu'on leur fait, en diſant, qu'il y a ſur le Grand Banc des cavités, dont la profondeur a trompé ceux, qui n'en diſtinguent trois, que pour n'avoir pas filé aſſez de Cable. Quoiqu'il en ſoit de la grandeur & de la figure de cette Montagne, dont il n'eſt pas poſſible d'être inſtruit au juſte, on y trouve une quantité prodigieuſe de Coquillages, & pluſieurs eſpéces de Poiſſons de toutes grandeurs; la plûpart ſervent de nourriture ordinaire aux Moruës, dont le nombre ſemble égaler celui des Grains de Sable, qui couvrent le Banc. Depuis plus de deux ſiécles on en charge tous les ans deux à trois cent Navires, & il n'y paroît preſque point. On ne feroit pourtant pas mal de diſcontinuer de tems en tems cette Pêche, d'autant plus que le Golphe de Saint Laurent, le Fleuve même, pendant plus de ſoixante lieuës, les Côtes de l'Acadie, celles de l'Iſle Royale & de Terre-neuve, ne ſont guéres moins fournies de ce Poiſſon, que le Grand Banc. Ce ſont là, Madame, de vraies Mines, qui valent mieux, & demandent beaucoup moins de frais, que celle du Perou & du Méxique.

Nous eûmes beaucoup à ſouffrir tout le tems, que les Vents contraires nous retinrent ſur les Frontieres du Royaume des Moruës; car c'eſt bien le plus déſagréable & le plus incommode Parage de tout l'Océan. Le Soleil ne s'y montre preſque jamais, & la plûpart du tems l'air y eſt ouvert d'une Brume froide & épaiſſe, qui fait connoître les approches du Banc, de maniere à ne s'y pas méprendre. Quelle pourroit être la cauſe d'un Phé-

Cauſes des Vents & des Brûmes, qui y regnent.

UVA. BHSC. BU 01207

1720.
Août.

nomene si marqué & si constant ? Seroit-ce le Voisinage des Terres & des Forêts, qui les couvrent ? Mais outre que le *Cap de Raze*, qui est la Terre la plus proche du Grand Banc, en est éloigné de trente-cinq lieuës, la même chose n'arrive point de tous les autres côtés de l'Isle ; & de plus, l'Isle de Terre-neuve n'est embrûmée, que du côté du Grand Banc : par-tout ailleurs ses Côtes joüissent d'un air pur, & d'un Ciel serein. Il est donc vraisemblable que c'est la proximité du Grand Banc, qui cause les Brouillards, dont le Cap de Raze est ordinairement enveloppé, & il en faut chercher la cause sur le Banc même. Or voici sur cela ma conjecture, que je soumets à la décision des Sçavans.

Je commence par observer que nous avons un autre signe de l'approche du Grand Banc : c'est que sur toutes ses extrémités, qu'on apelle communément ses *Ecorres*, la Mer est toujours glapissante, & les Vents impétueux. Ne pourroit-on point regarder cela comme la cause des Brouillards, qui y regnent, & dire que l'agitation de l'Eau, dont le fond est mêlé de Sable & de Vases, épaissit l'Air & l'engraisse, & que le Soleil n'en attire que des Vapeurs grossieres, qu'il ne peut jamais bien résoudre ? On me demandera d'où vient cette agitation de la Mer sur les Ecorres du Grand Banc, tandis que par-tout ailleurs, & sur le Banc même, il regne un calme profond ? La voici, si je ne me trompe. On éprouve tous les jours dans ces Parages des Courans, qui portent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. La Mer irrégulierement

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

pouſſée par ces Courans, & heurtant avec impétuoſité contre les bords du Banc, qui ſont preſque partout à pic, en eſt repouſſée avec la même violence, ce qui cauſe l'agitation, qu'on y remarque.

Que ſi la même choſe n'arrive point aux approches de tous les Hautsfonds, c'eſt que tous n'ont pas une auſſi grande étenduë, que celui-ci; qu'il n'y a point de Courans aux environs, qu'ils n'y ſont pas ſi forts, ou qu'ils ne s'y croiſent pas, qu'ils ne rencontrent pas des bords auſſi roides, & n'en ſont point repouſſés avec autant de force. Il eſt certain d'ailleurs, comme je l'ai déja obſervé d'après les Marins, que l'agitation de la Mer, & les Vaſes, qu'elle remuë, contribuent beaucoup à épaiſſir l'Air, & à *engraiſſer* les Vents; mais que ces Vents, quand ils n'ont point d'autre cauſe, ne s'étendent pas bien loin, & que ſur le Grand Banc, à quelque diſtance des Bords, on eſt tranquille comme dans une Rade, à moins d'un Vent forcé, qui vienne d'ailleurs.

Tempête.

Ce fut un Vendredi, ſeiziéme d'Août, à ſept heures du ſoir, que nous nous trouvâmes ſur le Grand Banc, par ſoixante & quinze Braſſes d'eau. Arriver au Grand Banc, cela s'appelle *bancquer*; en ſortir, c'eſt *débancquer*; ce ſont deux mots, dont la Pêche des Moruës a enrichi notre Langue. C'eſt la coûtume, quand on a trouvé fond, de crier: *Vive le Roi*, & on le fit de bon cœur. Notre Equipage ſoupiroit après la Moruë fraîche; mais le Soleil étoit couché, le Vent étoit bon, & on jugea à propos d'en profiter. Vers les onze heures du ſoir, Vent forcé de Sud-

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

Eſt, lequel, avec la ſeule *Miſéne*, nous auroit fait faire trois lieuës par heure. S'il n'y avoit eu que cela, en ſerrant, comme on fit dans la minute, toutes les autres Voiles, nous n'aurions pas été à plaindre ; mais il ſurvint une Pluïe ſi abondante, qu'on auroit dit que toutes les Cataractes du Ciel étoient ouvertes. Ce qu'il y eut de pis, c'eſt que le Tonnerre commença par où il finit ordinairement ; il tomba ſi près de nous, que le Gouvernail en fut engourdi, & que tous les Matelots, qui faiſoient la Manœuvre, en reſſentirent le contre-coup. Il redoubla enſuite, & cent Piéces de Canon n'auroient pas fait plus de bruit. On ne s'entendoit point ; un coup n'attendoit pas l'autre ; on ne ſe voyoit point au milieu des Eclairs, parce qu'on en étoit ébloui. Enfin pendant une heure & demie ; il ſembloit que nous étions à la Tranchée ; le Cœur battoit aux plus intrépides ; car le Tonnerre reſtoit toujours ſur notre tête, & s'il étoit tombé une ſeconde fois, nous aurions pû aller ſervir de pâture aux Moruës, aux dépens deſquelles nous avions compté de faire bientôt bonne chere. Caſtor ou Pollux, car je ne ſçai lequel des deux étoit en faction, ſous le nom de *Feu Saint Elme* (*a*), nous avoit bien avertis de tout ce fracas, & ſans cela, nous aurions bien pû être ſurpris, & tourner ſous Voiles.

Au bout d'une heure & demie, la Pluye ceſſa, le Tonnerre ne grondoit plus que de loin, & les Eclairs n'étoient plus que de foibles lueurs à l'Horiſon. Le Vent étoit tou-

(*a*) On ne manque guéres de voir ces Feux ſur les Vergues, à l'approche d'une Tempête.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

jours bon, & n'étoit plus si brutal, & la Mer paroissoit unie comme une Glace. Chacun alors voulut aller se coucher; mais tous les Lits étoient inondés, la Pluye ayant pénétré par les fentes les plus imperceptibles, ce qui est inévitable, quand le Vaisseau est fort agité. On fit comme on put, & on se trouva encore très-heureux d'en être quitte à si bon marché. Tout ce qui est violent ne dure point, sur-tout le Vent de Sud-Est, au moins dans ces Mers. Il n'est constant, que lorsqu'il se fortifie peu à peu, & souvent il finit par une Tempête. Le Calme revint avec le jour; nous n'avançions pas, mais nous nous désennuyâmes en pêchant.

Des Moruës, & de la Pêche de ce Poisson.

Tout est bon dans la Moruë, quand elle est fraiche; elle ne perd même rien de sa bonté, & elle devient un peu plus ferme, quand elle a été deux jours dans le Sel; mais ce sont les Pêcheurs seuls, qui en mangent ce qu'elle a de plus excellent, c'est-à-dire, la Tête, la Langue, & le Foye, qui délayé dans l'Huile & le Vinaigre, avec un peu de Poivre, lui fait une Sausse exquise. Pour conserver tout cela, il faudroit trop de Sel: ainsi on jette à la Mer tout ce qu'on n'en peut pas consommer dans le tems de la Pêche. La plus grande Moruë, que j'aye vûë, n'avoit pas trois pieds: cependant celles du Grand Banc sont les plus fortes: mais il n'y a peut-être point d'Animal, qui à proportion de sa grandeur, ait la Gueule plus large, ni qui soit plus vorace. On trouve de tout dans le Corps de ce Poisson, jusquà des têts de Pots cassés, du Fer, & du Verre. On s'étoit imaginé qu'il digeroit tout cela, mais

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

on eſt revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que ſur ce qu'on lui avoit trouvé des morceaux de Fer à moitie uſés. On eſt perſuadé aujourd'hui que le *Gau*; c'eſt le nom que les Pêcheurs ont donné à l'Eſtomac de la Moruë, ſe retourne comme une Poche, & que ce Poiſſon ſe décharge, en le retournant, de tout ce qui l'incommode.

On appelle en Hollande *Cabeliau*, une ſorte de Moruë, qui ſe pêche dans la Manche & dans quelques autres endroits, & qui ne differe des Moruës de l'Amérique que parce quelle eſt plus petite. On ſe contente de ſaler celle du Grand Banc, & c'eſt ce qu'on appelle *Moruë Blanche*, & plus communément, *Moruë Verte*. M. DENYS dit à cette occaſion qu'il a vû faire en Canada d'auſſi beau Sel, que celui, qu'on y porte de Brouage, mais qu'après qu'on en eut fait l'eſſai dans des Marais creuſés exprès, on les reboucha. Ceux, qui ont le plus crié que ce Pays n'étoit bon à rien, ont été plus d'une fois ceux mêmes, qui ont empêché qu'on n'en retirât aucun avantage.

La Moruë ſéche, ou la Merluche ne ſe peut faire que ſur les Côtes : cela demande de grands ſoins, & beaucoup d'expérience. M. Denys, qui convient que tous ceux, qu'il a vû faire ce Commerce en Acadie, s'y ſont ruinés, prouve parfaitement, & rend très-ſenſible, qu'on a eu tort d'en conclure que la Moruë n'y eſt pas abondante. Mais il prétend que pour y faire la Pêche avec ſuccès, il faut que les Pêcheurs ſoient établis dans le Pays; & voici quel eſt ſon raiſonnement. Toute Saiſon n'eſt pas propre pour cette Péche; on ne la peut faire que depuis le com-

UVA. BHSC. BU 01207

1720.
Août.

mencement du mois de Mai juſqu'à la fin du mois d'Août. Or ſi vous faites venir des Matelots de France, ou vous les payerez pour toute l'année, & les frais abſorberont les profits, ou vous ne les payerez que pendant la Pêche, & ils n'y trouveront pas leur compte. Car de dire qu'on les employera le reſte du tems à ſcier des Planches, & à couper du Bois, c'eſt une erreur; ils n'y gagneront certainement pas ce qu'ils dépenſeront; ainſi ou il faudra qu'ils ruinent l'Entrepreneur, ou ils mourront de faim.

Mais s'ils ſont Habitans, on en ſera mieux ſervi, & il ne tiendra qu'à eux d'être à leur aiſe. On connoîtra les bons Ouvriers; ils prendront leur tems pour la Pêche, ils choiſiront les bons endroits, ils gagneront beaucoup pendant quatre mois, & le reſte de l'année ils travailleront pour eux dans leurs Habitations. Si on s'y étoit pris de cette ſorte il y a cent cinquante ans, l'Acadie ſeroit devenuë une des plus puiſſantes Colonies de l'Amérique. Car tandis qu'on publioit en France, avec une ſorte d'affectation, qu'il n'étoit pas poſſible d'y rien faire, elle enrichiſſoit la Nouvelle Angleterre par la ſeule Pêche, quoique les Anglois n'y euſſent pas tous les avantages, que nous y pouvions avoir.

Quand on eſt ſorti du Grand Banc, on en rencontre pluſieurs autres plus petits, & tous preſqu'également poiſſonneux. La Moruë n'eſt pas même le ſeul Poiſſon, qu'on trouve dans cette Mer. On y voit à la verité peu de Requiems, point du tout de Dorades, de Bonites, ni de tous ces autres Poiſſons, qui demandent des Mers plus chaudes: mais en ré-

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

compenſe elle eſt remplie de Baleines, de Soufleurs, d'Eſpadons, de Marſoüins, de Flettans, & de quantité d'autres de moindre valeur. Nous y avons eu plus d'une fois le plaiſir du Combat de la Baleine contre l'Eſpadon, & rien n'eſt plus amuſant. L'Eſpadon eſt de la groſſeur d'une Vache, long de ſept à huit pieds, & ſon Corps va toujours en rétréciſſant vers la queuë. Son nom vient de ſon arme, eſpece d'Eſpadon long de trois pieds, & large de quatre doigts. Il eſt poſé ſur ſon nez, & de chaque côté il a une ſuite de dents de la longueur d'un pouce rangées dans une diſtance égale les unes des autres. Ce Poiſſon ſe met à toute ſauce, & c'eſt un excellent manger. Sa tête eſt plus délicate que celle du Veau, plus groſſe & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros.

Combat de la Baleine & de l'Eſpadon.

Jamais la Baleine & l'Eſpadon ne ſe rencontrent, qu'ils ne ſe battent, & c'eſt, dit-on, celui-ci, qui eſt toujours l'Aggreſſeur. Quelquefois deux Eſpadons ſe joignent contre une Baleine, & alors la partie n'eſt pas égale. La Baleine n'a pour Arme offenſive & défenſive, que ſa queuë : pour s'en ſervir contre ſon Ennemi, elle plonge la tête, & ſi elle peut frapper l'Eſpadon, elle l'aſſomme d'un coup de ſa queuë, mais il eſt fort adroit à l'eſquiver, & auſſi-tôt il fond ſur la Baleine, & lui enfonce ſon Arme dans le dos. Le plus ſouvent il ne la perce pas juſqu'au fond du lard, & ne lui fait pas grand mal. Quand elle le peut voir s'élancer pour la frapper, elle plonge, mais l'Eſpadon la pourſuit dans l'Eau, & l'oblige à ſe remontrer. Alors le Combat recommence, & dure juſqu'à ce que l'Eſpadon

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

perde de vûë la Baleine, qui bat toujours en retraite, & qui nâge mieux que lui à fleur d'eau.

Du Flettan.

Le *Flettan* eſt comme une grande Plie: il paroît que ce qu'on appelle *Flet*, eſt ſon diminutif. Il eſt gris ſur le dos, & blanc ſous le ventre. Sa longueur eſt ordinairement de quatre à cinq pieds, ſa largeur au moins de deux, & il en a un d'épaiſſeur. Il a la tête fort groſſe; tout en eſt exquis & fort tendre: on tire des os un ſuc, qui vaut mieux que la moële la plus fine. Ses yeux, qui ſont preſque auſſi gros que ceux de l'Eſpadon, & les bords des deux côtés, qu'on appelle *Relingues*, ſont des morceaux très-délicats. On jette tout le Corps à la Mer pour engraiſſer les Moruës, dont le Flettan eſt le plus dangereux ennemi, & qui ne fait qu'un repas de trois de ces Poiſſons. Je ne vous dirai rien, Madame, de toutes les eſpeces d'Oiſeaux, qui vivent ſur ces Mers, & qui n'y ſubſiſtent, que de la Pêche, car tous ſont Pêcheurs. Bien des Voyageurs en ont parlé, & ils n'en ont rien dit, qui mérite qu'on s'y arrête.

Le dix-huit, bon vent: nous croyons que les Vents nous ont porté un peu trop au Sud, & nous faiſons l'Oueſt-Nord-Oueſt, pour nous remettre dans notre latitude. C'eſt que depuis dix ou douze jours nous n'avons point vû le Soleil, & que par conſéquent nous n'avons pu prendre hauteur. Cela arrive aſſez ſouvent, & c'eſt ce qui fait le plus grand danger de cette navigation. Vers les huit heures du matin on apperçoit un petit Bâtiment, qui ſemble venir à nous, on va au-devant, & quand il eſt proche, on lui demande par quelle

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

latitude nous ſommes ? C'étoit un Anglois, & le Capitaine répondit dans ſa Langue : on crut entendre que nous étions par les quarante-cinq dégrés. Il n'y avoit pourtant pas trop à s'y fier, car il pouvoit être dans la même erreur que nous. Cependant on ſe raſſure, & comme le Vent continuoit à être bon, on ſe flate, s'il ne change point, d'avoir paſſé le Golphe dans deux jours.

Erreur des Pilotes, & le danger, où elle met le Vaiſſeau.

Vers les quatre heures du ſoir le Vent tomba, & nous en fûmes conſternés ; c'étoit cependant notre ſalut. A onze heures de nuit l'Horiſon parut fort noir devant nous, quoique par-tout ailleurs le Ciel fût très-ſerein. Les Matelots de quart (*a*) ne balancerent point à dire que c'étoit la Terre. L'Officier ſe mocqua d'eux, mais comme il les vit perſiſter dans leur ſentiment, il commença à croire qu'ils pouvoient bien avoir raiſon. Par bonheur il faiſoit ſi peu de vent qu'à peine le Navire gouvernoit ; ainſi il eſpera que le jour viendroit avant qu'on approchât cette Terre de trop près. A minuit le quart changea. Les Matelots, qui ſuccederent aux Premiers, furent d'abord de leur avis ; mais leur Officier entreprit de leur prouver par de bonnes raiſons que la Terre ne devoit point être là, & que ce qu'ils voyoient, étoit une Brume, qui ſe diſſiperoit avec l'Aurore. Il ne les perſuada point, & ils s'obſtinerent à ſoutenir que le Ciel étoit trop pur, pour être embrûmé de ce

(*a*) L'Equipage d'un Vaiſſeau eſt partagé en quatre Bandes, dont chacune eſt en Faction pendant quatre heures. C'eſt ce qu'on appelle *faire le Quart*. Chaque Bande eſt commandée par un Officier.

UVA. BHSC. BU 01207

côté-là, s'il n'y avoit point de Terre.

1720. Août.

Au point du jour, ils ſe mettent tous à crier qu'ils voyent la Terre. L'Officier, ſans daigner même y regarder, leve les épaules, & quatre heures ſonnant, il va ſe coucher, en aſſûrant qu'à ſon réveil il trouvera cette prétenduë Terre fonduë. Son Succeſſeur, qui étoit le Comte de Vaudreuil, plus circonſpect, commence par faire ſerrer quelques Voiles, & ne fut pas lontems ſans s'appercevoir que cette précaution étoit néceſſaire. Dès que le jour parut, on vit l'Horiſon preſque tout bordé de Terres, & on découvrit un petit Navire Anglois mouillé à deux portées de canon de nous. M. de VOUTRON, qui en fut averti, fit auſſi-tôt appeller l'Officier incrédule, qu'on eut bien de la peine à faire ſortir de ſa Chambre, d'où il proteſtoit que nous ne pouvions pas avoir une Terre ſi près de nous. Il vint cependant après deux ou trois ſemonces, & à la vûë du danger, que ſon entêtement nous avoit fait courir, il fut ſaiſi d'étonnement. C'eſt pourtant le plus habile Homme de France pour naviguer ſur ces Mers, mais trop d'habileté nuit quelquefois, quand on s'y fie plus que de raiſon.

Cependant, Madame, ſi le Vent n'étoit point tombé la veille à quatre heures du ſoir, nous nous ſerions perdus dans la nuit; car nous courions à pleines Voiles ſur des Briſans, dont il ne nous auroit pas été poſſible de nous tirer. L'embarras étoit de ſçavoir où nous étions. Ce qu'il y avoit de certain, c'eſt que la veille nous n'étions point par les quarante-cinq dégrés. Mais étions-nous plus au Nord, ou plus au Sud? C'eſt ſur quoi

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

les sentimens furent partagés. Un de nos Officiers assûra que la Terre, qui paroissoit devant nous, étoit l'Acadie; qu'il y avoit fait un voyage, & qu'il la reconnoissoit : un autre soûtint que c'étoit les *Isles de Saint Pierre*. Mais quelle apparence, lui dit-on, que nous soyions si avancés? Il n'y a pas encore vint-quatre heures que nous étions sur le Grand Banc, & il y a plus de cent lieuës du Grand Banc aux Isles de Saint Pierre. Le Pilote Chaviteau prétendit que c'étoit le *Cap de Raze*. Qu'il y ait de l'erreur dans notre estime, dit-il, cela n'est plus douteux, & il ne faut pas s'en étonner, vû qu'il n'est pas possible de se regler sur des Courants, qu'on ne connoît pas, & qui varient sans cesse, & que la hauteur nous a manqué pour nous redresser. Mais il est hors de toute vraisemblance que nous puissions être ni sur les Côtes de l'Acadie, ni aux Isles de S. Pierre (*a*).

Son raisonnement nous parut juste, nous aurions néanmoins bien désiré qu'il se fût trompé, car nous comprenions combien il étoit fâcheux d'être affalés sous le Cap de Raze. Dans cette incertitude on prit le parti d'aller consulter le Capitaine du Navire Anglois, que nous avions devant nous, & Chaviteau en reçut l'ordre. A son retour il nous rapporta que les Anglois avoient été aussi

(*a*) En 1725 le même Chaviteau se trompa dans son estime d'une maniere bien plus funeste. Il étoit encore Pilote du Roi sur *le Chameau*, & ayant été plusieurs jours sans prendre hauteur, la nuit du 25 d'Août ce Navire se brisa sur un Rocher, près de *Louysbourg*, dans l'Isle Royale, & personne ne se sauva. On trouva sur les Journaux des Pilotes qu'ils s'en croyoient encore à 70 lieuës.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

ſurpris que nous, de ſe trouver dans cette Baye, mais avec cette difference, que c'étoit là, où ils avoient affaire : que le Cap de Raze étoit devant nous, le *Cap de Brolle* par notre travers, dix lieuës au-deſſous ; que du milieu de ces Briſants, ſur leſquels nous avions couru riſque de nous perdre, il ſortoit une Riviere, à l'entrée de laquelle il y avoit une Bourgade Angloiſe, où le petit Navire alloit porter des Proviſions.

Il y a quinze ans, qu'il nous arriva dans ce même Parage une aventure fort ſinguliere, & qui nous fit courir un auſſi grand riſque peut-être que celui, dont je viens de vous entretenir. C'étoit peu de jours après la Notre-Dame d'Août, & nous avions eſſuyé juſques-là d'aſſez grandes chaleurs. Un matin, en nous levant, nous fûmes ſaiſis d'un froid, qui fit recourir tout le monde à ſes Habits d'Hyver. Nous ne pouvions comprendre d'où cela venoit, le tems étant fort beau, & le vent ne venant point du Nord. Enfin, le troiſiéme jour à quatre heures du matin un Matelot ſe mit à crier de toute ſa force *au Lof*, c'eſt-à-dire, mettez le Gouvernail à venir au Vent. Il fut obéi, & un moment aprés on apperçut une Glace énorme, qui raſoit le Vaiſſeau, & contre laquelle il ſe ſeroit briſé, ſi le Matelot n'avoit pas eu des yeux marins, car à peine y voyoit-on, & ſi le Timonnier eût été moins prompt à changer ſon Gouvernail.

Je n'ai point vû, Madame, cette Glace, car je n'étois point levé ; mais tous ceux, qui étoient alors ſur le Pont, nous aſſûrerent qu'elle paroiſſoit auſſi haute que les Tours de Notre-Dame de Paris, & qu'elle paſſoit du moins de

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

beaucoup les Mats du Navire. J'ai ſouvent vû ſoutenir que cela étoit impoſſible, parce qu'il eût fallu qu'elle eût été prodigieuſement profonde pour s'élever ſi haut au-deſſus de la Mer, & qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſe forme une Glace de cette hauteur. A cela je réponds en premier lieu, que pour nier le fait, il faut donner le démenti à bien du Monde, car ce n'eſt pas la premiere fois que l'on a vû en Mer de ces Ecueils flottans. La Mere de l'INCARNATION faiſant la même route que nous, courut le même danger en plein jour: la Glace, qui penſa la faire perir, faute de vent pour l'éviter, fut apperçuë de tout l'Equipage, & jugée beaucoup plus grande encore, que celle, que nous rencontrâmes. Elle ajoûte que l'on donna l'Abſolution Générale, comme on fait dans les plus grands perils.

Il eſt certain en ſecond lieu que dans la Baye d'Hudſon il y a de ces Glaces formées par la chûte des Torrents, qui tombent du haut des Montagnes, & qui ſe détachent avec un grand fracas pendant l'Eté, & ſont enſuite portées par les Courants de côté & d'autre. Le Sieur JEREMIE, qui a paſſé pluſieurs années dans cette Baye, dit qu'il a eu la curioſité de faire ſonder au pied d'une de ces Glaces, qui étoit échouée, & qu'on fila cent braſſes de lignes, ſans trouver le fond. Je reviens à notre aventure.

Du Cap de Raze.

Le Cap de Raze, Madame, eſt la pointe du Sud-Eſt de l'Iſle de Terre-neuve: il eſt ſitué par les quarante-ſix dégrés, & environ trente minutes de Latitude-Nord. La Côte court de-là cent lieuës à l'Oueſt, prenant un peu du Nord, & ſe termine au *Cap de Raye*.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

qui eſt par les quarante-ſept dégrés. Preſque à moitié chemin eſt la Grande Baye de *Plaiſance*, qui forme un des plus beaux Ports de l'Amérique. A l'Oueſt-Sud-Oueſt de cette Baye il y a un Morne, qu'on apperçoit de loin, & qui ſert à la reconnoître : on l'a nommé le *Chapeau Rouge*, parce qu'en effet il paroît de loin avoir la forme d'un Chapeau, & que la couleur en eſt rougeâtre. Le vint-trois à midi nous étions par ſon travers, & le ſoir nous rangeâmes les Iſles de Saint Pierre, que nous avions à *ſtribord*, c'eſt-à-dire, à main droite.

Des Iſles de Saint Pierre.

Ce ſont trois Iſles, dont les deux premieres ſont fort hautes, & du côté, où nous étions, il ne paroiſſoit que des Montagnes couvertes de Mouſſe. On prétend que cette mouſſe couvre en quelques endroits de très-beau Porphyre. Du côté de Terre-neuve il y a quelques Terres labourables, & un aſſez bon Port, où nous avons eu quelques Habitations. La plus grande & la plus Occidentale des trois, qu'on appelle plus communément l'Iſle *Maguelon*, n'eſt pas ſi haute, que les deux autres, & ſon Terrein paroît fort uni. Elle a environ trois quarts de lieuës de long. Le vint-quatre au point du jour elle reſtoit cinq ou ſix lieuës derriere nous, mais depuis minuit nous n'avions pas eu de vent. Vers les cinq heures du matin il s'éleva un petit ſouffle de Sud-Eſt. En attendant qu'il fût aſſez fort pour enfler nos Voiles, on s'amuſa à pêcher, & on prit une aſſez grande quantité de Moruës. On s'arrêta deux heures plus qu'il ne falloit à cette Pêche, & nous eûmes bientôt tout lieu de nous en repentir.

Il étoit huit heures, quand on appareilla,

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

& nous courûmes tout le jour, dans l'espérance de découvrir le Cap de Raye, qui étoit sur notre droite, ou la petite *Isse de Saint Paul*, que nous devions laisser à la gauche, & qui est presque vis-à-vis du Cap de Raye; mais la nuit se ferma, sans que nous eussions rien vû. On eut bien voulu alors avoir profité du tems, que nous avions perdu. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que vers le minuit nous essuyâmes une tempête assez semblable à celle que nous avions essuyée sur le Grand Banc, & que ne pouvant douter que nous ne fussions près de l'une des deux Terres, entre lesquelles nous devions passer, nous n'osâmes profiter du Vent, qui nous auroit fait faire bien du chemin. Ainsi, malgré l'avis de Chaviteau, qui répondoit de passer sans risque, *on mit en Panne* (*a*).

Au point du jour nous apperçûmes le Cap de Raye, sur lequel les Courants nous portoient, & pour surcroît de disgrace, nous n'avions plus de Vent pour nous soûtenir. Nous étions presque dessus, lorsque sur les cinq heures & demie du matin un petit air de Vent de Nord-Ouest vint fort à propos à notre secours. Nous n'en perdîmes rien, & nous nous tirâmes du mauvais pas, où nous étions. Le Nord-Ouest, après nous avoir rendu ce bon office, nous auroit fait bien plaisir de

(*a*) Mettre en Panne, c'est arrêter le Vaisseau, quand il est sous voiles. Pour cela on cargue les grandes Voiles, & on dispose les Huniers de telle sorte, que le Vent souffle dans la grande Misene pour lui faire battre le Mât, & dans la petite, pour l'éventer. Ainsi, le Vaisseau poussé des deux côtés, n'avance point.

UVA. BHSC. BU 01207

céder la place à un autre ; mais il ne le fit point, & pendant deux jours il nous retint à l'entrée du Golphe de Saint Laurent. Le troiſiéme jour nous paſſâmes entre l'Iſle de Saint Paul, & le *Cap Saint Laurent*, qui eſt la pointe la plus Septentrionnale de l'Iſle Royale. Ce Paſſage eſt fort étroit, & on ne s'y hazarde point, quand le Ciel eſt embrûmé, parce que l'Iſle de Saint Paul eſt ſi petite, que la Brûme la cache aiſément. Celui, qui eſt entre cette Iſle & le Cap de Raye eſt beaucoup plus large : mais nous étions parés pour prendre l'autre, lorſque le Vent changea, & nous en profitâmes. 1720. Août.

Du Golphe de Saint Laurent, & des *Iſles aux Oiſeaux.*

Le Golphe de Saint Laurent a quatre-vint lieuës de long, qu'un bon Vent de Sud-Eſt nous fit faire en vint quatre heures à l'aide des Courants. Environ à moitié chemin on rencontre les *Iſles aux Oiſeaux*, que nous rangeâmes à la petite portée du Canon, & qu'il ne faut pas confondre avec celles, que Jacques CARTIER découvrit auprès de l'Iſle de Terre-neuve. Celles, dont il s'agit, ſont deux Rochers, qui m'ont paru s'élever à pic, environ ſoixante pieds au-deſſus de l'Eau, & dont le plus grand n'a gueres que deux ou trois cent pas de circuit. Ils ſont fort près l'un de l'autre, & je ne crois pas qu'il y ait entre les deux aſſez d'Eau pour une grande Chaloupe. Il eſt difficile de dire de quelle couleur ils ſont, car la fiente des Oiſeaux en couvre abſolument la ſurface, & les bords. On découvre néanmoins en quelques endroits, des veines d'une couleur rougeâtre.

On les a viſitées pluſieurs fois ; on y a chargé des Chaloupes entieres d'œufs de toutes les

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Août.

sortes, & on assûre que l'infection y est insupportable. On ajoûte qu'avec les Goëlans & les Tangueux, qui y viennent de toutes les Terres voisines, on y trouve quantité d'autres Oiseaux, qui ne sçauroient voler. La merveille est que dans une multitude si prodigieuse de nids, chacun trouve d'abord le sien. Nous tirâmes un coup de Canon, qui mit l'allarme dans toute cette République Volatille, & il se forma au-dessus des deux Isles un nuage épais de ces Oiseaux, lequel avoit bien deux ou trois lieuës de circuit.

Le lendemain, vers le point du jour, le Vent tomba tout-à-coup. Encore deux heures, & nous doublions *le Cap des Rosiers*, nous entrions dans le Fleuve de Saint Laurent, qui coule Nord-Est, & Sud-Oüest, & le Vent de Nord-Oüest, qui s'éleva bientôt, nous eût servi, mais nous avions perdu deux heures le vint-quatre à pêcher, & en conséquence deux jours à l'entrée du Golphe; il fallut attendre ici que le Nord-Oüest tombât, & nous attendîmes cinq jours, pendant lesquels nous ne fîmes pas cinq lieuës. Ce retardement ne fut pas même le plus grand mal, qu'il nous fit: il étoit très-froid, il nous secoua beaucoup, & peu s'en fallut qu'en tombant, il ne nous fît perir de la maniere, que vous allez voir. Mais il faut auparavant vous faire la Carte du Pays, où nous étions.

Du Cap des Rosiers, de Gaspé, & de l'entrée du Fleuve Saint Laurent.

Le Cap des Rosiers est proprement l'entrée du Fleuve Saint Laurent, & c'est de-là, qu'il faut mesurer la largeur de son embouchure, qui est d'environ trente lieuës. Un peu en deçà, plus au Sud, sont la Baye & la Pointe de *Gaspé* ou *Gachepé*. Ceux, qui prétendent

UVA. BHSC. BU 01207

1720.
Août.

que le Fleuve Saint Laurent a quarante lieuës de large à son embouchure, le mesurent apparemment de la Pointe Orientale de Gaspé. Au-dessous de la Baye on apperçoit une espece d'Isle, qui n'est au fond, qu'un Rocher escarpé d'environ trente toises de long, de dix de haut, & de quatre de large. On diroit un Pan de vieille muraille, & on assûre qu'il touchoit autrefois au *Mont Joli*, qui est vis-à-vis, dans le Continent. Ce Rocher a dans son milieu une ouverture en forme d'Arcade, par laquelle une Chaloupe Biscayenne peut passer à la Voile, & c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Isle Percée*. Les Navigateurs reconnoissent qu'ils en sont proches, lorsqu'ils apperçoivent une Montagne plate, qui s'éleve au-dessus de plusieurs autres, & qu'on a nommée *la Table à Roland*. L'Isle *Bonaventure* est à une lieuë de l'Isle Percée, & presque à la même distance est l'Isle *Miscou*, laquelle a huit lieuës de circuit, & un très-bon Havre. Un peu au large de cette Isle il sort du milieu de la Mer une source d'eau douce, qui bouillonne, & jaillit assez haut.

Tous ces Parages sont excellens pour la Pêche, & le mouillage y est bon par tout. Il seroit même aisé d'y établir des Magasins, qui serviroient d'entrepôt pour Quebec. Mais on a perdu à faire le Commerce des Pelleteries un tems infini, qu'on auroit dû employer à assûrer celui des Moruës, & de quantité d'autres Poissons, dont cette Mer abonde, & à se fortifier dans des Postes, dont on a connu trop tard l'importance. Il étoit naturel qu'ayant si près de nous des abris sûrs & commodes, nous allassions y attendre le retour du

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Septembre.

bon Vent, mais on eſperoit de moment en moment qu'il reviendroit, & on vouloit en profiter à l'heure même.

Enfin le Jeudi dixiéme de Septembre le Nord-Oueſt tomba ſur le midi ; alors nous trouvant ſans pouvoir avancer, ni preſque manœuvrer, nous nous amuſâmes à pêcher, & cet amuſement nous fut encore fatal. Car le Timonnier, plus attentif à la Pêche, qu'à ſon Gouvernail, laiſſa venir le Vent ſur les Voiles, ce qui s'appelle en termes de Marine, *prendre Chapelle*. Pendant le calme nous avions déja beaucoup dérivé ſur l'Iſle d'*Anticoſty*, l'accident, dont je parle, nous en fit approcher de ſi près, parce que les Courants nous y portoient, que nous voyions déja tout à découvert les Briſants, dont l'Iſle eſt bordée en cet endroit. Pour comble de diſgrace, le petit ſoufle de vent, qui venoit de s'élever, nous manqua au beſoin.

Pour peu que ce calme eût duré, c'étoit fait de nous. Un moment après nos Voiles s'enflerent un peu, & nous voulûmes revirer de Bord ; mais le Navire, contre ſon ordinaire, refuſa de venir au vent (*a*), & cela deux fois de ſuite : preuve certaine que le Courant, qui l'entraînoit, étoit bien fort. Nous nous crûmes ſans reſſource, parce que nous étions bien près des Ecueils pour riſquer de revirer de Vent arriere (*b*). Mais après tout, il n'y avoit point d'autre parti à prendre. On mit donc la main à l'œuvre, plutôt pour n'avoir rien à nous reprocher, que dans l'eſperance de nous ſauver ; & dans l'inſtant

(*a*) Tourner en préſentant la Proüe au Vent.

(*b*) Tourner en préſentant la Poupe au Vent.

UVA. BHSC. BU 01207

même nous éprouvâmes que Dieu vient au secours de ceux, qui s'aident. Le Vent tourna au Nord, il fraîchit peu à peu, & vers les sept heures du soir la Pointe d'Anticosty, qui nous avoit fait tant de peur, étoit parée. 1720. Septembre.

Cette Isle s'étend environ quarante lieuës Nord-Est & Sud-Ouest, presqu'au milieu du Fleuve Saint Laurent. Mais elle a fort peu de largeur. Elle fut concédée au Sieur JOLIET à son retour de la découverte du Micissipi, mais on ne lui fit pas un grand présent. Elle n'est absolument bonne à rien. Elle est mal boisée, son Terroir est stérile, & elle n'a pas un seul Havre, où un Bâtiment puisse être en sûreté. Il courut un bruit, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'argent, & faute de Mineurs, on fit partir de Quebec, où j'étois alors, un Orfévre, pour en faire l'épreuve: mais il n'alla pas bien loin. Il s'apperçut bientôt au discours de celui, qui avoit donné l'avis, que la Mine n'existoit que dans le Cerveau blessé de cet Homme, lequel lui recommandoit sans cesse d'avoir confiance en Dieu. Il jugea que si la confiance en Dieu pouvoit par miracle faire trouver une Mine, il n'étoit pas nécessaire d'aller jusqu'à Anticosty, & il revint sur ses pas. Les Côtes de cette Isle sont assez poissonneuses; toutefois je suis persuadé que les Héritiers du Sieur Joliet troqueroient volontiers leur vaste Seigneurie pour le plus petit Fief de France. Description de l'Isle d'Anticosty.

Quand on a passé cette Isle, on a le plaisir de se voir toujours entre deux Terres, & de s'assûrer du chemin, que l'on fait: mais il faut naviguer avec bien de la circonspection

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Septembre.

ſur le Fleuve. Le Mardi troiſiéme nous laiſſâmes à gauche les *Monts Notre-Dame*, & le *Mont-Louys*; c'eſt une Chaîne de Montagnes fort hautes, & entre leſquelles il y a quelques Vallons, qui étoient autrefois habitées par des Sauvages. Les environs du Mont-Louys ont même de fort bonnes Terres, & on y trouve quelques Habitations Françoiſes. On y pourroit faire un Etabliſſement fort avantageux pour la Pêche, ſurtout pour celle de la Baleine, & il ne ſeroit pas inutile aux Navires, qui viennent de France; ils y trouveroient des ſecours, dont ils ont quelquefois un extrême beſoin. La nuit ſuivante le Vent augmenta, & peu s'en fallut qu'il ne nous jouât d'un mauvais tour. Nous n'étions pas loin de la Pointe de *la Trinité*, que nous devions laiſſer ſur notre droite; mais nos Pilotes ne s'en croyoient pas ſi proches; d'ailleurs ils s'eſtimoient aſſez au large, pour ne rien craindre. M. de Voutron s'éveilla en ſurſaut, en criant de bander au large. Si cet ordre eût été differé d'un quart d'heure, le Navire étoit briſé contre la Pointe, qui parut quelques momens après. Le quatriéme au ſoir nous mouillâmes, pour la premiere fois, un peu au-deſſous de ce qu'on appelle les *Mammelles de Matane*. Ce ſont deux Têtes d'une même Montagne, laquelle eſt éloignée du Rivage de deux lieuës. Je ne crois pas qu'on puiſſe voir un Pays plus ſauvage. On n'y apperçoit que de mauvais Bois, des Rochers, du Sable, & pas un pouce de bonne Terre. A la verité il y a de belles Fontaines, de bon Gibier & en abondance, mais la Chaſſe y eſt preſque impraticable à tout autre, qu'à des Sauvages & à des Canadiens.

UVA. BHSC. BU 01207

1720.

Septembre.

Nous reſtâmes là pendant quatre jours, parce que de l'autre côté du Fleuve nous avions à parer la Batture de *Manicouagan*, fameuſe par plus d'un naufrage, & qui avance deux lieuës dans le Fleuve. Elle tire ſon nom d'une Riviere, qui ſort des Montagnes de *Labrador*, forme un aſſez grand Lac, qui porte le même nom, & plus communément celui de *Saint Barnabé*, & ſe décharge dans le Fleuve au travers de la Batture même. Quelques-unes de nos Cartes l'appellent *la Riviere Noire*.

Le huitiéme nous appareillâmes : ce n'étoit pas la peine, pour le chemin, que nous fîmes ; mais la variété déſennuye, & l'exercice eſt bon aux Matelots. La nuit du dix à l'onze nous fîmes quinze lieuës ; encore la moitié d'une, & nous aurions paré le Paſſage le plus important du Fleuve. D'ailleurs nous aurions gagné les fortes Marées, car juſques-là elles ne ſont preſque pas ſenſibles, ſi ce n'eſt ſur les bords : mais le Vent tourna tout-à-coup au Sud-Oueſt, & nous obligea de chercher un abri : nous le trouvâmes ſous *l'Iſle Verte*, où nous reſtâmes cinq jours. Nous n'y manquions de rien, mais au bout de ce tems-là nous voulûmes voir ſi du côté du Nord nous trouverions, comme on nous l'avoit fait eſperer, des Vents de Terre, qui pourroient nous faire entrer dans les grandes Marées.

Du Saguenay & du Port de Tadouſſac.

Nous allâmes donc mouiller au *Moulin Baude* ; la traverſe eſt de cinq lieuës. En arrivant je demandai à voir ce Moulin, & on me montra quelques Rochers, d'où ſort un Ruiſſeau d'une eau claire. C'eſt du moins de quoi bâtir un Moulin à l'eau ; mais il n'y a gueres

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Septembre.

d'apparence qu'on y en bâtiſſe jamais. Il n'eſt peut-être pas au Monde un Pays moins habitable, que celui-là. Le *Saguenay* eſt un peu au-deſſus, c'eſt une Riviere, que les plus gros Vaiſſeaux peuvent remonter vint-cinq lieuës. En y entrant on laiſſe à main droite le Port de *Tadouſſac*, où la plûpart de nos Géographes ont marqué une Ville; mais où il n'y a jamais eu qu'une Maiſon Françoiſe, & quelques Cabannes de Sauvages, qui y venoient au tems de la Traite, & qui emportoient enſuite leurs Cabannes, comme on fait les Loges d'une Foire: & ce n'étoit en effet que cela.

Il eſt vrai que ce Port a été lontems l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Eſt; que les François s'y rendoient, dès que la Navigation étoit libre, ſoit de France, ſoit du Canada; que les Miſſionnaires profitoient de l'occaſion, & y venoient négocier pour le Ciel. La Traite finie, les Marchands retournoient chez eux, lee Sauvages reprenoient le chemin de leurs Villages, ou de leurs Forêts, & les Ouvriers Evangéliques ſuivoient ces Derniers pour achever de les inſtruire. Cependant les Relations & les Voyageurs parloient beaucoup de Tadouſſac, & les Géographes ont ſuppoſé que c'étoit une Ville: quelques Auteurs ont même avancé qu'elle avoit une Juriſdiction (*a*).

Au reſte, Tadouſſac eſt un bon Port, & on m'a aſſûré que vint-cinq Vaiſſeaux de Guerre y pouvoient être à l'abri de tous les Vents, que l'Ancrage y eſt ſûr, & que l'entrée en eſt facile. Sa figure eſt preſque ronde, des Rochers eſcarpés d'une hauteur prodigieuſe l'en-

(*a*) M. l'Abbé LANGLET DU FRESNOY.

virqnnent

UVA. BHSC. BU 01207

CARTE DU COURS DE LA RIVIERE DU SAGUENAY

appellée par les Sauvages

PITCHITAOUICHETZ

Dressée sur les Manuscrits du Dépost des Cartes, et Plans de la Marine.

1744.

Par N. Bellin Ingénieur de la Marine.

Lac Mogouchich
R. du Caribou
R. à Valin
R. aux Outardes
R. des Papinachois
R. des Petits Mistassins
L'Islet
Petit Lac
Cap St. François Xavier
Riv.
Chekoutimi
Décharge du Lac St. Jean
ISLE
Chekoutimi
Rivière du Lac Kinogami
R. au Rat musqué
Rivière Penaouetich
Roches à la bonne femme
Pagouministik
Pointe des Terres rompues
Kanontchouagamik
R. Quaskaouachaouipiou
Pointe de la Traverse
Ance au Charoy
Ance aux Maquais
la Crique
Ance à la Cache
Ance du Bregis
Dague Pointe
le Refuge
Cap au Leste
Cap des Oignonets
Pointe des François
Ance du Manitou
Rivière du S.t Quelus
Portage
Rivière S.te Marguerite
Ance à la Cane
Ance du Roy
Crique du Bois
R. au Roy
R. St. Barthelemi
R. St. Louis
Le Four
La grosse Isle
Ance à la Passepoire
Ance à la Barque
Ance à l'Eau
La Roulé
Batterie
Tadoussac
Pointe aux Vaches
Pointe Rouge
Embouchure du Saguenay
l'Islet Blanc
Ance à la catherine
Pointe aux Alouettes
aux Canards
Echafaud aux Basques
Baye des Rochers
Port à l'Anguille
Port aux Femmes
Port au Persil
Cap au Saumon
Port au Saumon
Cap à l'Aigle
le Heu
la Malbaye
la Petite Rivière
La Grande Ance
Ouabouchkagama
Portage à l'Anguille
La Petite Ance St. Jean
La Petite Ance St. Etienne
Tableau de Nicolas Heregachips ou la Trinité
Ance St. Pierre
Ance St. Jean
R. du Castor noir
R. Regaleoudaon
Ouatapimiscou
Cap aux Blucets
Ance St. Etienne
R. Gouadabaou
R. Noire
Lacs à l'Anguille
au Lac Saint Charles
qui conduit
Ouabapimiskamagou
Chemin entre deux Chaines de Montagnes

ECHELLES

Grandes Lieues de France de 2853. Toises.

1 2 4 6 8. Lieues

Lieues Communes de France de 2282. Toises.

1 2 3 4 5 10. Lieues

FLEUVE SAINT LAURENT

Dheulland Sculp.

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

1720.

Septembre.

vironnent de toutes parts, & il en ſort un petit Ruiſſeau, qui peut fournir de l'eau à tous les Navires. Tout ce Pays eſt plein de Marbre, mais ſa plus grande richeſſe ſeroit la Pêche des Baleines. En 1705, étant mouillé avec *le Heros* dans ce même endroit, je vis en même tems quatre de ces Poiſſons, qui entre tête & queuë étoient preſque de la longueur de notre Vaiſſeau. Les Baſques ont fait autrefois cette Pêche avec ſuccès, & on voit encore ſur une petite Iſle, qui porte leur nom, & qui eſt un peu plus bas que l'Iſle Verte, des reſtes de Fourneaux, & des Côtes de Baleines. Quelle difference entre une Pêche ſédentaire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve, & celle, qu'on va faire ſur les Côtes du Groenland avec tant de riſques & de dépenſes!

Les deux jours ſuivans point de vent de Terre, & nous regrettons fort notre premier mouillage, auprès duquel il y avoit des Habitations Françoiſes; au lieu qu'ici on ne voit ni Hommes, ni Bêtes. Enfin le troiſiéme jour à midi nous levons l'Ancre, & nous franchiſſons le Paſſage de l'*Iſle Rouge*, qui n'eſt pas aiſé. Il faut d'abord porter ſur cette Iſle, comme ſi on vouloit y aborder; c'eſt pour éviter la *Pointe aux Allouettes*, qui eſt à l'entrée du Saguenay, ſur la gauche, & qui s'avance beaucoup dans le Fleuve. Cela fait, on revire de bord. Le Paſſage au Sud de l'Iſle Rouge eſt beaucoup plus ſûr; mais il auroit fallu pour cela retourner ſur nos pas, & le vent auroit pû nous manquer. L'Iſle Rouge n'eſt qu'un Rocher preſqu'à fleur d'eau, qui paroît véritablement rouge, & ſur lequel

UVA. BHSC. BU 01207

1720. plus d'un Navire a fait naufrage.

Septembre. Le lendemain, avec un peu de vent & de Marée, nous allâmes mouiller au-dessus de

De l'Isle aux Coudres, & du Gouffre. *l'Isle aux Coudres*, qui est à quinze lieuës de Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gauche, & ce Passage est dangereux, quand on n'a pas le vent à souhait. Il est rapide, étroit, & d'un bon quart de lieuë. Du tems de CHAMPLAIN il étoit beaucoup plus aisé; mais en 1663. un Tremblement de Terre déracina une Montagne, la lança sur l'Isle aux Coudres, qu'elle aggrandit de moitié, & à la place, où étoit cette Montagne, il parut un Gouffre, dont il ne fait pas bon de s'approcher. On pourroit passer au Sud de l'Isle aux Coudres, & ce Passage seroit facile & sans danger, il porte le nom de M. d'Iberville, qui l'a tenté avec succès, mais la coûtume est de passer au Nord, & la coûtume est une loi souveraine pour le commun des Hommes.

De la Baye de S. Paul. Au-dessus du Goufre, dont je viens de parler, est la *Baye de Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord, & où il y a des Pinieres, qu'on estime beaucoup; on y trouve surtout des Pins rouges d'une grande beauté, & qui ne cassent jamais. Messieurs du Séminaire de Quebec sont Seigneurs de cette Baye (*a*). Six lieuës plus haut est un Promontoire extrémement élevé, où se termine une Chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre-cent lieuës à l'Ouest. On l'appelle le *Cap-Tourmente*, apparemment parce que celui, qui l'a ainsi baptisé, y a essuyé quelques coups de Vent. Le mouillage y est

(*a*) On y a découvert depuis peu une fort belle Mine de Plomb.

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

CARTE DE L'ISLE D'ORLEANS ET DU PASSAGE DE LA TRAVERSE dans le Fleuve S.t Laurent

Dressée sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes Plans et Journaux de la Marine.

Par N. Bellin Ing. et Hidrographe de la Marine.

1744.

Ruisseau qui sort d'un petit Lac
Lorette
Village de Hurons Chretien
Petit Bois
Rivi. de Lairy
Saulti de Montmorenci
Beauport
Chal.l Escay
l'Ange Gardien
Cascade
la Longue Pointe
la Petite ville
Ch.au Richer
Ruisseau du Pot de Beure
Saulti à la puce
Riv.e aux Chiens
S.te Anne
la Grande Riviere
R. Marsollet
B E A U P R E
D E
C O S
la S.te Famille
Peinte aux Ognons
P. a la Croix
Argentenay
S.t François
D'ORLEANS
I. Delfine
Nouvelle Traverse
Vieille Traverse
I. Madame
I. aux Rots
I. Patience
I. Grosse
I.S.e Marguerite
I. aux Grues
I. au Canot
I. à deux Tetes
Chenal des Anglois
Les Grands Vaisseaux
Basses du Cap Brulé qui ne découvrent qu'en partie
Cap Brulé
Cap des Sauvages
Havre de la Gribane
Saultau Cochon
P.te Tourmente
Montée du Lac
Chenal
Cap Rouge
Paroisse S. Pierre
I S L E
Lac la Maheu
Paroisse S.t Jean
Pointe S.t Jean
Pointe du Cabaret
Paroisse S. Paul a présent S. Laurent
R. a la Fleur
Roche a Moranda
Trou S. Patri
P.te S. Laurent
Bature de Beaumont
Pointe des Peres S. Joseph
Pointe de Levi ou Cap de Lauzon
QUEBEC
Cap S.t Claude Montapeine
Beaumont
Moulin
Cap Montigni
la Durantaye
S A I N T
F L E U V E
L A U R E N T
Passe d'Iberville
Bassin de Bellechasse
Bellechasse
Riv. de Bellechasse
Berlier
Trou Courville
Pointe Verte
S.t Thomas
Pointe a la Caille
l'Epine
Riviere du Sud
Moulin

ECHELLES

Lieuës Marines de France de 2853 Toises.

3 L.

Lieuës Communes de France de 2282 Toises.

4 L.

Degré de Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Latitude Septentrionale

Dheulland Sculp.

UVA. BHSC. BU 01207

bon, & on y eſt environné d'Iſles de toutes les grandeurs, qui forment un très-bon abri. La plus conſiderable eſt *l'Iſle d'Orleans*, dont les Campagnes, toutes cultivées, paroiſſent comme un Amphithéâtre, & terminent gracieuſement la vûë. Cette Iſle a environ quatorze lieuës de circuit, & en 1676. elle fut érigée en Comté, ſous le nom de S. Laurent, en faveur de François BERTHELOT, Secretaire Général de l'Artillerie, qui l'avoit acquiſe de François de LAVAL, Premier Evêque de Quebec. Elle avoit déja quatre Villages, & on y compte aujourd'hui ſix Paroiſſes aſſez peuplées. 1720. Septembre.

Des deux Canaux, qui forment cette Iſle, il n'y a que celui du Sud, qui ſoit naviguable pour les Vaiſſeaux. Les Chaloupes mêmes ne ſçauroient paſſer par celui du Nord, que de Marée haute. Ainſi du Cap-Tourmente il faut traverſer le Fleuve pour aller à Quebec, & cette traverſe a ſes difficultés. Il s'y rencontre des Sables mouvans, ſur leſquels il n'y a pas toujours aſſez d'eau pour les plus gros Navires, ce qui oblige à ne s'y engager jamais que quand la Marée monte. On éviteroit encore cet embarras en prenant le Paſſage de M. d'Iberville. Le Cap-Tourmente, d'où l'on part pour faire la traverſe, eſt éloigné de cent dix lieuës de la Mer, & l'eau du Fleuve y eſt encore Saumâtre. Elle n'eſt bonne à boire qu'à l'entrée des deux Canaux, qui ſéparent l'Iſle d'Orleans. C'eſt un Phénomene aſſez difficile à expliquer, ſurtout ſi on fait attention à la grande rapidité du Fleuve, malgré ſa largeur.

Les Marées montent ici réguliérement cinq

UVA. BHSC. BU 01207

1720.
Septembre.

Des Marées du Fleuve, & de la déclinaison de la Bousſole.

heures, & baiſſent pendant ſept. A Tadouſſac elles montent & deſcendent pendant ſix heures; & plus on monte le Fleuve, plus le Flux diminuë, & le Reflux augmente. A vint lieuës au-deſſus de Quebec le Flux eſt de trois heures, & le Reflux de neuf. Au-delà il n'y a plus de Marée ſenſible. Quand elle eſt à demi flot dans le Port de Tadouſſac, & à l'entrée du Saguenay, elle ne fait que commencer à monter à *Checoutimi*, vint cinq lieuës plus haut ſur cette Riviere, & néanmoins elle ſe trouve haute aux trois endroits en même tems. Cela vient ſans doute de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que celle du Fleuve Saint Laurent, refoulant la Marée, fait pendant quelque tems l'équilibre de Checoutimi avec l'entrée de la Riviere dans le Fleuve. Cette rapidité au reſte n'eſt au point, où on la voit, que depuis le Tremblement de Terre de 1663. Ce Tremblement renverſa une Montagne dans la Riviere, dont elle rétrécit le lit, & forma une Peninſule, qu'on appelle *Checoutimi*, au-deſſus de laquelle il y a un Rapide, que les Canots mêmes ne peuvent pas franchir: la profondeur du Saguenay, depuis ſon embouchure juſqu'à Checoutimi, eſt égale à ſa rapidité. Auſſi n'oſeroit-on pas y jetter les Ancres, ſi on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Vaiſſeaux aux Arbres, qui couvrent les bords de cette Riviere.

On a encore obſervé que dans le Golphe Saint Laurent, à huit ou dix lieuës au large, les Marées ſont differentes, ſelon les diverſes poſitions des Terres, ou la variété des Saiſons; qu'en quelques endroits elles ſuivent les

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Septembre.

vents, & qu'en d'autres elles vont contre le vent, qu'à l'embouchure du Fleuve en certains mois de l'année, les Courants portent toujours en pleine Mer, & en d'autres toujours à Terre; enfin que dans le Fleuve même, jusques vers *les Sept Isles*, c'est-à-dire, pendant soixante lieuës, il n'y a point de Flux du côté du Sud, ni de Reflux du côté du Nord. Il n'est pas trop aisé d'apporter de bonnes raisons de tout cela; ce qu'on peut dire, ce semble, de plus raisonnable, c'est qu'il se fait sous l'eau des mouvemens, qui produisent ces irrégularités, ou qu'il y a des Courants, qui vont & viennent de la surface au fond, & du fond à la surface, à la maniere des Pompes.

Une autre observation à faire ici, c'est que la déclinaison de la Bousole, qui dans quelques Ports de France n'est guéres que de deux ou trois dégrés Nord-Oüest, va toujours en diminuant jusques par le travers des Açorres, où elle n'est plus sensible; mais qu'au-delà elle augmente de telle sorte, que sur le grand Banc de Terre neuve elle est de vint-deux dégrés & plus; qu'ensuite elle commence à diminuer, mais lentement, puisqu'elle est encore de seize dégrés à Quebec, & de douze au Pays des Hurons, où le Soleil se couche trente-trois minutes plus tard, qu'à Quebec.

De l'Isle d'Orléans.

Le Dimanche vint-deux nous étions mouillés par le travers de l'Isle d'Orleans, où nous allâmes nous promener en attendant le retour de la Marée. Je trouvai ce Pays beau, les Terres bonnes, & les Habitans assez à leur aise. Ils ont la réputation d'être un peu Sorciers, & on s'adresse, dit-on, à eux, pour sçavoir l'avenir, ou ce qui se passe dans des lieux

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Septembre.

éloignés. Par exemple, ſi les Navires de France tardent un peu trop, on les conſulte pour en avoir des nouvelles, & on aſſûre qu'ils ont quelquefois répondu aſſez juſte : c'eſt-à-dire, qu'ayant deviné une ou deux fois, & ayant fait accroire, pour ſe divertir, qu'ils parloient de ſcience certaine, on s'eſt imaginé qu'ils avoient conſulté le Diable.

Lorſque Jacques Cartier découvrit cette Iſle, il la trouva toute remplie de vignes, & la nomma *l'Iſle de Bacchus*. Ce Navigateur étoit Breton ; après lui ſont venus des Normands, qui ont arraché les vignes, & à Bacchus ont ſubſtitué Pomone & Cérès. En effet elle produit de bon Froment & d'excellens fruits. On commence auſſi à cultiver le Tabac, & il n'eſt pas mauvais. Enfin le Lundi vint-trois, *le Chameau* mouilla devant Quebec, où je m'étois rendu deux heures auparavant en Canot d'Ecorce. J'ai un millier de lieuës à faire dans ces fragiles voitures, il faut que je m'y accoûtume peu à peu. Voilà, Madame, ce que j'ai pu me rappeller des particularités de mon voyage. Ce ſont, comme vous voyez, des bagatelles, qui ſeroient tout au plus bonnes à amuſer des Perſonnes deſœuvrées dans un Vaiſſeau. J'aurai peut-être dans la ſuite quelque choſe de plus intéreſſant à vous mander : mais je n'ajoûterai rien à cette Lettre, parce que je ne veux pas manquer l'occaſion d'un Navire Marchand, qui eſt ſur le point de mettre à la voile. J'aurai l'honneur de vous écrire encore par le Vaiſſeau du Roi.

Je ſuis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

PLAN DU BASSIN DE QUEBEC
ET DE SES ENVIRONS

Par N.B. Ingénieur de la Marine. 1744.

Echelle de Quinze cens Toises.

100 200 300 400 500 1000 1500 T.

a *le Palais, ou logement de l'Intendant.*
b *l'Hôtel-Dieu*
c *Fort St Louis ou demeure le Gouverneur.*
d *Paroisse N. Dame et le Seminaire.*
e *L'Evêché.*
f *Les Jesuites.*
g *Cul de Sac ou les barques hivernent.*

le Petit Village

Bois

Riviere St. Charles

Riviere de Larey

les Islets ou Riv.

N.D. des Anges

la Briqueterie

Sapiniere

l'Hôpital Général

Chapelle

Sapiniere

Ile Caparâtre

La Petite Riviere

Ruisseau

Riviere de Beauport

Ruisseau

Village de Beauport

Banc de Sable appelé les Batures de Beauport ou il y a peu d'eau

Sapiniere

Pointe a l'Essay

Roches sous l'eau

LE BASSIN

VILLE DE QUEBEC

Cap au Diamant

Pointe des Peres

Roches sous l'eau

Pointe de Levy
autref.
Cap de Lauson.

FLEUVE St. LAURENT

COSTE DE LAUSON

PARTIE DE L'I. D'ORLEANS

Dheulland Scu

UVA. BHSC. BU 01207

TROISIE'ME LETTRE.

Deſcription de Quebec, Caractere de ſes Habitans, & de la façon de vivre dans la Colonie Françoiſe. 1720. Octobre.

A Quebec, ce vint-huit Octobre, 1720.

MADAME,

JE vais vous parler de Quebec; toutes les Deſcriptions que j'en ai vûës juſqu'ici, ſont ſi défectueuſes, que j'ai cru vous faire plaiſir, en vous repréſentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France. Elle mérite véritablement d'être connuë, n'y eut-il que la ſingularité de ſa ſituation; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puiſſe ſe vanter d'avoir un Port en eau-douce, à ſix-vint lieuës de la Mer, & capable de contenir cent Vaiſſeaux de ligne. Auſſi eſt-elle placée ſur le Fleuve le plus navigable de l'Univers.

Origine du nom de Quebec.

Ce Fleuve, juſqu'à l'Iſle d'Orleans, c'eſt-à-dire, à cent dix ou douze lieuës de la Mer, n'a jamais moins de quatre à cinq lieuës de large; mais au-deſſus de l'Iſle il ſe rétrécit tout-à-coup de telle ſorte, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur; c'eſt ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio*, ou *Quebec*, qui en Langue Algonquine ſignifie *Rétréciſſement*. Les Abénaquis, dont la Langue eſt une Dialecte Algonquine,

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui eſt fermé, parce que de l'entrée de la petite Riviere de la *Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec du voiſinage de l'Acadie, la pointe de *Levi*, qui avance ſur l'Iſle d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud; l'Iſle d'Orleans cache celui du Nord, de ſorte que le Port de Quebec ne paroît de-là qu'une grande Baye.

Du Sault de Montmorenci.

La premiere choſe, qu'on apperçoit en entrant dans la Rade, eſt une belle Nappe d'eau d'environ trente pieds de large, & de quarante de haut. Elle eſt immédiatement à l'entrée du petit Canal de l'Iſle d'Orleans, & on la voit d'une longue pointe de la Côte Méridionnale du Fleuve, laquelle, comme je l'ai déja obſervé, paroît ſe recourber ſur l'Iſle d'Orleans. Cette Caſcade a été nommée le *Sault de Montmorenci*, & la Pointe porte le nom de *Levi*. C'eſt que la Nouvelle France a eu ſucceſſivement pour Vice-Rois l'Amiral de Montmorenci, & le Duc de Ventadour, ſon Neveu. Il n'y a perſonne, qui ne crût qu'une chûte d'eau ſi abondante, & qui ne tarit jamais, ne ſoit la décharge de quelque belle Riviere: elle ne l'eſt pourtant que d'un chetif Ruiſſeau, où en quelques endroits on n'a pas de l'eau juſqu'à la cheville du pied; mais il coule toujours, & il tire ſa ſource d'un joli Lac éloigné du Sault d'environ douze lieuës.

Situation de Quebec.

La Ville eſt une lieuë plus haut, & du même côté, à l'endroit même, où le Fleuve eſt le plus étroit. Mais entr'elle, & l'Iſle d'Orleans il y a un Baſſin d'une bonne lieuë en tout ſens, dans lequel ſe décharge la *Riviere de Saint Charles*, qui vient du Nord-Oueſt.

UVA. BHSC. BU 01207

Plan de la Ville de QUEBEC

a. *Fort St Louis.*
b. *Redoute du Cap au Diamant*
c. *Cavalier du Moulin.*
d. *Les Récolets.*
e. *Les Jesuites et dépendances.*
f. *Les Ursulines.*
g. *La Paroisse avec le Séminaire et dépendances.*
h. *L'Evêché.*
i. *L'Hôtel-Dieu.*
k. *St Roch.*
l. *Le Sault au Matelot.*
m. *L'Intendance.*
n. *Eglise de la basse Ville.*
o. *Batterie de Vaudreuil.*
p. *Batterie Dauphine.*
q. *Batterie Royale.*
r. *Batterie du Châteaux.*
s. *Bastion St Louis.*
t. *Bastion de la Glacière.*
v. *Demi Bastion de Joubert.*
x. *Redoute Ste Ursule.*
y. *Redoute au Boureau.*
z. *Redoute St Roch.*
&. *Coteau de la Potasse.*

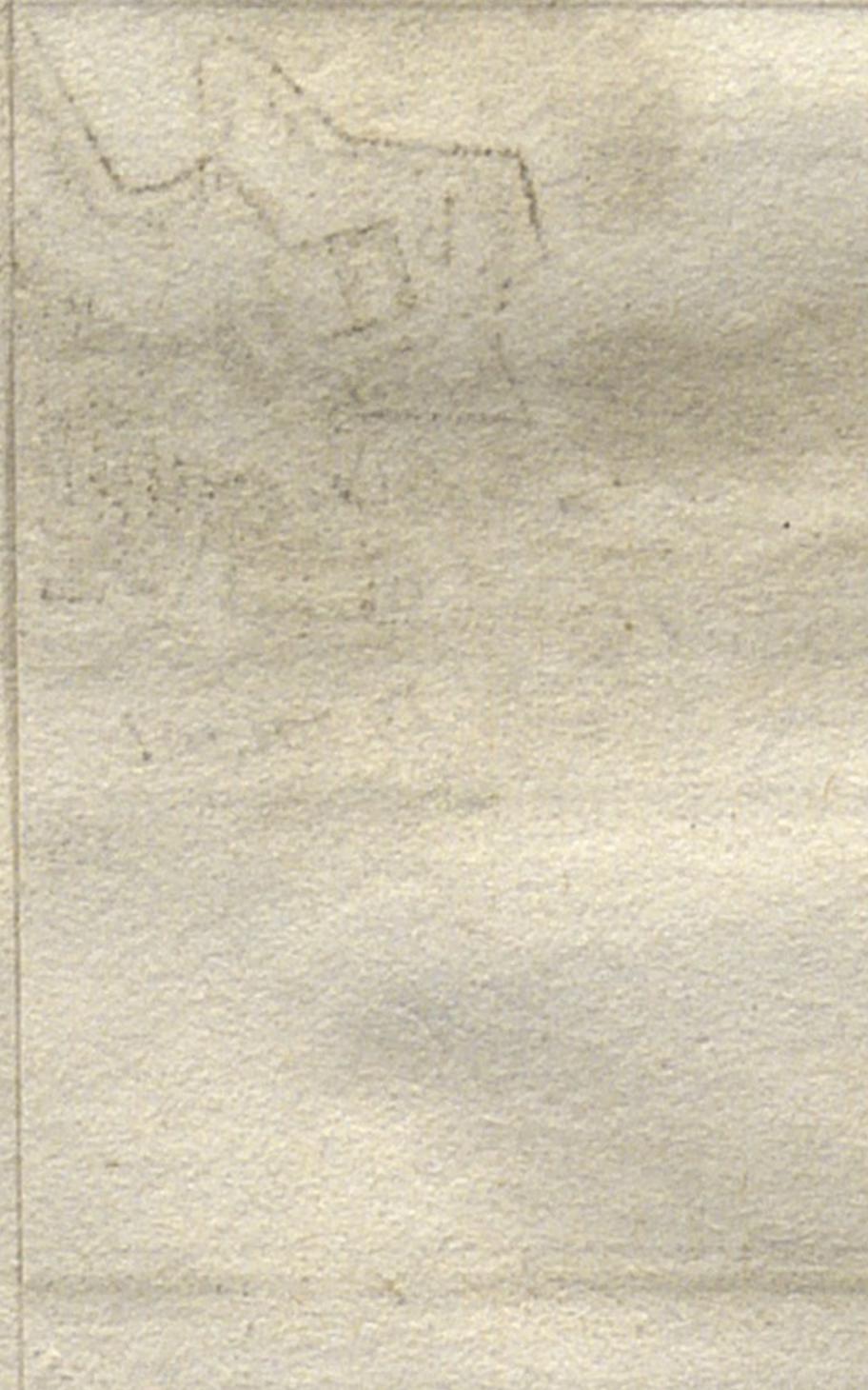
ECHELLE de 200. Toises
10 20 30 40 50 100 200 Toises

Passage à gué de la petite Rivière

Retranchemens
Enceinte
Anciens
Vieille
Retranchemens
Anciens
HAUTE VILLE
BASSE VILLE
Cap au Diamant
Port pour les Barques
Chenal de la Rivière Saint Charles

Dheulland sculp.

UVA. BHSC. BU 01207



UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

Quebec eſt entre l'embouchure de cette Riviere, & le *Cap aux Diamants*, lequel avance un peu dans le Fleuve. Le mouillage eſt vis-à-vis; il a vint-cinq braſſes d'eau, & l'Ancrage y eſt bon : toutefois, quand le Nord-Eſt ſouffle violemment, les Vaiſſeaux chaſſent quelquefois ſur leurs Ancres, mais ſans danger.

Deſcription de Quebec.

Lorſque Samuel de Champlain fonda cette Ville en 1608, la Marée montoit quelquefois juſqu'au pied du Rocher. Depuis ce tems-là le Fleuve s'eſt retiré peu à peu, & a enfin laiſſé à ſec un grand Terrein, où l'on a bâti la Baſſe Ville, laquelle eſt préſentement aſſez élevée au-deſſus du Rivage, pour raſſûrer les Habitans contre l'inondation du Fleuve. La premiere choſe, qu'on rencontre en débarquant, eſt une Place de médiocre grandeur, & de figure irréguliere, laquelle a en face une ſuite de Maiſons aſſez bien bâties, & adoſſées contre le Rocher, ainſi elles n'ont pas beaucoup de profondeur. Elles forment une Ruë aſſez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche juſqu'aux deux chemins, qui conduiſent à la Haute Ville. La Place eſt bornée ſur la gauche par une petite Egliſe, & ſur la droite par deux rangées de Maiſons placées paralellement. Il y en a une de l'autre côté entre l'Egliſe & le Port, & au détour du Cap aux Diamants, il y a encore une ſuite aſſez longue de Maiſons ſur le bord d'une Anſe, qu'on appelle l'*Anſe des Meres*. On peut regarder ce Quartier comme une eſpece de Fauxbourg de la Baſſe Ville.

Entre ce Fauxbourg & la grande Ruë on

UVA. BHSC. BU 01207

1720.
Octobre.

monte à la haute Ville par une pente si roide, qu'il a fallu y faire des dégrés, de sorte qu'on n'y peut monter qu'à pied. Mais en prenant de la place sur la droite, on a pratiqué un chemin, dont la pente est plus douce, & qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit, où les deux montées se réunissent, que commence la Haute Ville du côté du Fleuve; car il y a encore une Basse Ville du côté de la Riviere Saint Charles. Le premier Bâtiment de remarque, qu'on trouve à droite du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vint pas plus loin on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place d'Armes, sur laquelle donne *le Fort*, où loge le Gouverneur Général: les Récollets sont vis-à-vis, & d'assez belles Maisons occupent une partie du contour de la Place.

Dans celle de la droite on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert aussi de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté sur l'Angle, que forment le Fleuve & la Riviere de Saint Charles. Vis-àvis de la Cathédrale est le Collége des Jésuites, & dans les entredeux il y a des Maisons assez bien bâties. De la Place d'Armes on enfile deux Ruës, qui sont traversées par une troisiéme, & qui forme une assez grande Isle, toute occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. La seconde Place a deux descentes à la Riviere Saint Charles, l'une fort roide, à côté du Séminaire, & où il y a peu de Maisons: l'autre à côté de l'Enclos des Jésuites, laquelle tourne beaucoup, à l'Hôtel-Dieu à mi-côté, est bordée de Maisons assez petites, & aboutit au Palais, où

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

loge l'Intendant. De l'autre côté des Jéſuites, où eſt leur Egliſe, il y a une Ruë aſſez longue, où ſont les Urſulines. Au reſte, toute la Haute Ville eſt bâtie ſur un fond, partie de marbre, & partie d'ardoiſe (*a*).

Deſcription de ſes principaux Edifices.

Telle eſt, Madame, la Topographie de Quebec, qui, comme vous voyez, a une aſſez grande étendue, dont preſque toutes les Maiſons ſont bâties de pierres, & où l'on ne compte pourtant qu'environ ſept mille Ames. Mais pour achever de vous donner une juſte idée de cette Ville, je vais vous faire connoître plus particulierement ſes principaux Edifices. Je vous parlerai enſuite de ſes Fortifications. L'Egliſe de la Baſſe-Ville a été bâtie en conſequence d'un vœu fait pendant le Siége de Quebec en 1690. Elle eſt dédiée ſous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, & elle ſert de Succurſale pour la commodité des Habitans de la Baſſe-Ville. Sa ſtructure eſt très-ſimple, une propreté modeſte en fait tout l'ornement. Quelques Sœurs de la Congrégation, dont je vous parlerai dans la ſuite, ſont logées entre cette Egliſe & le Port: elles ne ſont que quatre ou cinq, & tiennent une Ecole.

L'Evêché.

Le Palais Epiſcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Bâtimens, que porte le Deſſein, ſuivant lequel ce doit être un Quarré long. S'il eſt jamais achevé, ce ſera un très-bel Edifice. Le Jardin s'étend juſques ſur la Croupe du Rocher, & domine toute la Rade. Quand la Capitale de la Nouvelle France ſera auſſi floriſſante que celle de l'An-

(*a*) On peut voir par le Plan gravé de cette Ville qu'elle a crû aſſez conſiderablement depuis vint ans.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

cienne (& il ne faut pas déſeſpérer de rien, Paris a été lontems beaucoup moins que n'eſt Quebec aujourd'hui) qu'autant que les yeux pourront porter, ils ne verront que Bourgs, Châteaux, Maiſons de Plaiſance, & tout cela eſt déja ébauché : que le Fleuve de Saint Laurent, qui roule majeſtueuſement ſes eaux, & les amene de l'extrêmité du Nord, ou de l'Oueſt, y ſera couvert de Vaiſſeaux : que l'Iſle d'Orleans & les deux bords des deux Rivieres, qui forment ce Port, découvriront de belles Prairies, de riches Côteaux, & des Campagnes fertiles, & il ne leur manque pour cela que d'être plus peuplées : qu'une partie de la Riviere Saint Charles, qui ſerpente agréablement dans un charmant Vallon, ſera jointe à la Ville, dont elle fera ſans doute le plus beau Quartier : que l'on aura revêtu toute la Rade de Quays magnifiques : que le Port ſera environné de Bâtimens ſuperbes, & qu'on y verra trois ou quatre-cent Navires chargés de richeſſes, que nous n'avons pas encore ſçu faire valoir, & y apporter en échange celles de l'Ancien & du Nouveau Monde, vous m'avouërez, Madame, que cette Terraſſe offrira un point de vûë, que rien ne pourra égaler, & que dès à préſent ce doit être quelque choſe de fort beau.

La Cathedrale, & le Séminaire.

La Cathédrale ne ſeroit pas une belle Paroiſſe dans un des plus petits Bourgs de France ; jugez ſi elle mérite d'êrre le Siége du ſeul Evêché, qui ſoit dans tout l'Empire François de l'Amérique, beaucoup plus étendu, que n'a jamais été celui des Romains. Son Architecture, ſon Chœur, ſon Grand Autel, ſes

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

Chapelles ſentent tout-à-fait l'Egliſe de Campagne. Ce qu'elle a de plus paſſable, eſt une Tour fort haute, ſolidement bâtie, & qui de loin a quelque apparence. Le Séminaire, qui touche à cette Egliſe eſt un grand Quarré, dont les Bâtimens ne ſont point encore finis. Ce qui eſt fait, eſt bien conſtruit, & avec toutes les commodités néceſſaires en ce Pays-ci. C'eſt pour la troiſiéme fois qu'on bâtit cette Maiſon. Elle fut brûlée toute entiere en 1703. Et au mois d'Octobre de l'année 1705, comme on achevoit de la rétablir, elle fut de nouveau preſque toute conſumée par les flammes. Du Jardin on découvre toute la Rade, & la Riviere de Saint Charles, autant que la vûë peut s'étendre.

Du Fort & du Cap aux Diamants.

Le Fort eſt un beau Bâtiment, qui doit être flanqué de deux Pavillons ſaillans; mais il n'y en a encore qu'un de fait. On va, dit-on, travailler inceſſamment à l'autre (*a*). On y entre par une Cour aſſez ſpacieuſe & réguliere, mais il n'y a point de Jardin, parce que le Fort eſt conſtruit ſur le bord du Roc. Une belle Galerie avec un Balcon, qui regne tout le long des Bâtiments, y ſupplée en quelque ſorte. Elle commande la Rade, au milieu de laquelle on peut ſe faire entendre aiſément avec un porte-voix, & on y voit toute la Baſſe Ville ſous ſes pieds. En ſortant du Fort, & prenant ſur la gauche, on entre dans une aſſez grande Eſplanade, & par une pente douce on arrive à la cime du Cap aux Diamants, qui eſt une fort belle plate-forme. Outre l'agrément de la vûë, on reſpire en ce lieu l'air le plus pur; on y voit quantité de Marſouins,

(*a*) Il eſt achevé.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

blancs comme la neige, jouer ſur la ſurface des eaux, & on y ramaſſe quelquefois des Diamants, plus beaux que ceux d'Alençon. J'y en ai vûs d'auſſi-bien taillés, que s'ils fuſſent ſortis de la main du plus habile Ouvrier. Autrefois ils y étoient fort communs, & c'eſt ce qui a fait donner au Cap le nom, qu'il porte. Préſentement ils y ſont fort rares. La deſcente du côté de la Campagne eſt encore plus douce, que du côté de l'Eſplanade.

Des Récollets & des Urſulines.

Les Peres Récollets ont une grande & belle Egliſe, & qui leur feroit honneur à Verſailles. Elle eſt proprement lambriſſée, ornée d'une large Tribune; un peu maſſive, & d'une boiſerie bien travaillée, qui regne tout autour, & dans laquelle ſont pris les Confeſſionnaux. C'eſt l'ouvrage d'un de leurs Freres Convers. Enfin rien n'y manque, mais il faudroit en ôter quelques Tableaux, qui ſont fort groſſiérement peints; le Frere Luc y en a mis de ſa façon, qui n'ont pas beſoin de ces ombres. La Maiſon répond à l'Egliſe: elle eſt grande, ſolidement bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin ſpacieux & bien cultivé. Les Urſulines ont eſſuyé deux incendies, auſſi-bien que le Séminaire; avec cela elles ont ſi peu de fonds, & les dots, qu'on reçoit des Filles de ce Pays, ſont ſi modiques, que dès la premiere fois que leur Maiſon fut brûlée, on penſa à les renvoyer en France. Elles ſont néanmoins venuës à bout de ſe rétablir toutes les deux fois; & l'on acheve actuellement leur Egliſe. Elles ſont proprement, & commodément logées: c'eſt le fruit de la bonne odeur, qu'elles répandent dans la Colonie, de leur œconomie, de leur ſobriété,

UVA. BHSC. BU 01207

1720.
Octobre.

& de leur travail : elles dorent, elles brodent, toutes ſont utilement occupées, & ce qui ſort de leurs mains eſt ordinairement d'un bon goût.

Du College.

Vous aurez ſans doute vû, Madame, dans quelques Relations que le Collége des Jéſuites eſt un très-bel Edifice. Il eſt certain que, quand cette Ville n'étoit qu'un amas informe de Barraques Françoiſes & de Cabannes Sauvages ; cette Maiſon, la ſeule, avec le Fort, qui fût bâtie de pierres, faiſoit quelque figure: les premiers Voyageurs, qui en jugeoient par comparaiſon, l'avoient repréſentée comme un très-beau Bâtiment ; ceux, qui les ont ſuivis, & qui, ſelon la coûtume, les ont copiés, ont tenu le même langage. Cependant les Cabannes ont diſparu, & les Barraques ont été changées en Maiſons, la plûpart bien bâties, de ſorte que le Collége dépare aujourd'hui la Ville, & menace ruine de toutes parts (*a*).

La ſituation n'en eſt pas même avantageuſe ; il eſt privé du plus grand agrément, qu'on eût pu lui procurer, qui eſt celui de la vûë. Il avoit d'abord celle de la Rade en perſpective, & ſes Fondateurs avoient été aſſez bons, pour s'imaginer qu'on les en laiſſeroit jouir ; mais ils ſe ſont trompés. La Cathédrale & le Séminaire leur font un maſque, qui ne leur laiſſe plus que la vûë de la Place, laquelle n'a pas de quoi les dédommager de celle, qu'ils ont perduë. La Cour de ce College eſt petite & mal-propre, rien ne reſſemble mieux à une Cour de métairie. Le Jardin

(*a*) On a depuis peu rebâti tout le College, & il eſt maintenant fort beau.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

est grand & bien entretenu, & il est terminé par un petit Bois, reste précieux de l'antique Forêt, qui couvroit autrefois toute cette Montagne.

L'Eglise n'a rien de beau en dehors, qu'un assez joli Clocher : elle est toute couverte d'ardoises, & c'est la seule du Canada, qui ait cet avantage ; car tout est ici couvert de bardeaux. En dedans elle est fort ornée. Une Tribune hardie, légere, bien pratiquée, & bordée d'une balustrade de fer, peint, doré, & d'un bon ouvrage : une Chaire de Prédicateur toute dorée, & bien travaillée en fer & en bois : trois Autels bien pris ; quelques bons Tableaux ; point de voûte, mais un lambris plat assez orné ; point de pavé, mais un bon plancher, qui rend cette Eglise supportable en hyver, tandis qu'on est transi de froid dans les autres. Je ne vous parle point des *quatre grandes Colonnes cilyndriques & massives, d'un seul bloc d'un certain Porphire noir comme du Geay, sans taches & sans fils*, dont il a plu au Baron de LA HONTAN d'enrichir le Grand'Autel : elles y feroient beaucoup mieux sans doute, que celles, qu'on y voit, qui sont creuses, & grossierement marbrées. On pardonneroit pourtant volontiers à cet Auteur, s'il n'avoit défiguré la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

De l'Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Sales, l'une pour les Hommes, & l'autre pour les Femmes. Les lits y sont bien tenus, les malades bien servis, & tout y est commode & d'une grande propreté. L'Eglise est derriere la Sale des Femmes, & n'a de considerable que le Maître-Autel, dont le Retable est fort beau.

UVA. BHSC. BU 01207

1720.
Octobre.

Cette Maiſon eſt deſſervie par des Religieuſes Hoſpitalieres de Saint Auguſtin, de la Congrégation de la Miſéricorde de Jeſus, & dont les premieres ſont venuës de Dieppe. Elles ont commencé à ſe bien loger; mais ſelon toutes les apparences elles n'acheveront pas ſi tôt, faute de fonds. Comme leur Maiſon eſt ſituée à mi-côte, ſur un platon, qui avance un peu ſur la Riviere de Saint Charles, elles jouiſſent d'une aſſez belle vûë.

La Maiſon de l'Intendant ſe nomme *le Palais*, parce que le Conſeil Supérieur s'y aſſemble. C'eſt un grand Pavillon, dont les deux extrémités débordent de quelques pieds, & où l'on monte par un perron à double rampe. La façade du Jardin, qui a la vûë ſur la petite Riviere, & qui y conduit de plein pied, eſt beaucoup plus riante, que celle de l'entrée. Les Magaſins de Roi ſont ſur la Cour à droite, & la Priſon eſt derriere. La porte d'entrée eſt maſquée par la Montagne, ſur laquelle eſt la Haute-Ville, & qui ne préſente en cet endroit, qu'un Roc eſcarpé fort déſagréable à la vûë. C'étoit bien pis encore avant l'incendie, qui réduiſit, il y a quelques années, tout le Palais en cendres; car il n'y avoit point d'avant-Cour, & les Bâtimens étoient ſur la ruë, qui eſt aſſez étroite (a).

De l'Hôpital Général.

En ſuivant cette ruë, ou pour parler plus juſte, ce chemin, on entre d'abord dans la Campagne, & au bout d'un demi-quart de lieuë on trouve l'Hôpital Général. C'eſt la plus belle Maiſon du Canada, & elle ne dépareroit point nos plus grandes Villes de France. Les Peres Récollets occupoient au-

(a) Ce Palais fut encore entierement brûlé en 1726.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

trefois le Terrein, où elle ſituée. M. de Saint VALLIER, Evêque de Quebec, les a transférés dans la Ville, a acheté leur Emplacement, & y a dépenſé cent mille écus en Bâtimens, en Ameublemens & en Fondations. Le ſeul défaut de cet Hôpital eſt d'être bâti dans un Marais; on eſpere y remédier, en deſſéchant le Marais; mais la Riviere de Saint Charles fait en cet endroit-là un coude, où les eaux ne coulent pas aiſément, & c'eſt ce qu'on ne pourra jamais bien corriger.

Le Prélat Fondateur a ſon appartemenr dans la Maiſon, & y fait ſa réſidence ordinaire; il a loué ſon Palais, qui eſt encore ſon Ouvrage, au profit des Pauvres. Il ne dédaigne pas même de ſervir d'Aumônier à l'Hôpital, auſſi-bien qu'aux Religieuſes, & il en remplit les fonctions avec un zéle & une aſſiduité, qu'on admireroit dans un ſimple Prêtre, qui vivroit de cet Emploi. Des Artiſans, ou autres, à qui leur grand âge, ou leurs infirmités ôtent le moyen de gagner leur vie, ſont reçûs dans cet Hôpital juſqu'à la concurrence du nombre de lits, qui y ſont fondés, & trente Religieuſes ſont occupées à les ſervir. C'eſt un eſſein de l'Hôtel-Dieu de Quebec; mais pour les diſtinguer, l'Evêque leur a donné quelques Réglemens particuliers, & leur fait porter une Croix d'argent ſur la poitrine. La plûpart ſont Filles de condition, & comme ce ne ſont pas les plus aiſées du Pays, le Prélat en a doté pluſieurs.

Des Fortifications.

Quebec n'eſt pas fortifié régulierement, mais on travaille depuis lontems à en faire une bonne Place. Cette Ville n'eſt pas même facile à prendre, dans l'état, où elle eſt. Le

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

Port eſt flanqué de deux Baſtions, qui dans les grandes Marées ſont preſqu'à fleur d'eau, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont élevés de vint-cinq pieds de Terre, car la Marée dans les Equinoxes, monte à cette hauteur. Un peu au-deſſus du Baſtion de la droite, on en a fait un demi, lequel eſt pris dans le Rocher, & plus haut, à côté de la Galerie du Fort; il y a vint-cinq Pieces de Canon en batterie. Un petit Fort quarré, qu'on nomme *la Citadelle*, eſt encore au-deſſus, & les Chemins, pour aller d'une Fortification à l'autre, ſont extrêmement roides. A la gauche du Port, tout le long de la Rade, juſqu'à la Riviere de Saint Charles, il y a de bonnes Batteries de Canon & quelques Mortiers.

De l'angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une oreille de Baſtion, d'où l'on a tiré un Rideau en équerre, qui va joindre un Cavalier fort exhauſſé, ſur lequel il y a un Moulin fortifié. En deſcendant de ce Cavalier, on rencontre à une portée de Fuſil, une premiere Tour baſtionnée, & à la même diſtance de celle-ci, une ſeconde. Le deſſein étoit de revêtir tout cela d'une chemiſe, qui auroit eu les mêmes angles, que les Baſtions, & qui ſeroit venuë ſe terminer à l'extrémité du Roc, vis-à-vis le Palais, où il y a déja une petite Redoute, auſſi-bien que ſur le Cap aux Diamants. Je ne ſçai pourquoi cela n'a pas été exécuté. Tel étoit, Madame, à peu près l'état de la Place en 1711, lorſque les Anglois firent pour la conquête du Canada un grand Armement, qui échoua par la témérité du Général de la Flotte, lequel, contre l'avis de ſon Pilote, s'approcha trop près des Sept

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

Isles, y perdit tous ses plus gros Navires, & trois mille hommes de ses meilleures Troupes.

Quebec est encore aujourd'hui dans le même état, ce que vous pourriez justifier sur le Plan en relief, que M. de CHAUSSEGROS DE LERY, Ingénieur en Chef, envoye cette année en France, pour être mis au Louvre avec les autres. Mais après vous avoir parlé du matériel de notre Capitale, il faut vous dire deux mots de ses principaux Habitans; c'est son bel endroit, & si, à ne considerer que ses Maisons, ses Places, ses Ruës, ses Eglises & ses Edifices publics, on pourroit la réduire au rang des plus petites Villes de France, la qualité de ceux, qui l'habitent, lui assûre le titre de Capitale.

Des Habitans.

J'ai déja dit qu'on ne compte guéres à Quebec, que sept mille Ames; mais on y trouve un petit Monde choisi, où il ne manque rien, de ce qui peut former une Société agréable. Un Gouverneur Général (*a*) avec un Etat Major, de la Noblesse, des Officiers, & des Troupes. Un Intendant (*b*), avec un Conseil Supérieur, & les Jurisdictions subalternes; un Commissaire de Marine (*c*), un Grand Prevôt (*d*), un Grand Voyer, & un Grand Maître des Eaux & Forêts (*e*), dont la Jurisdiction est assurément la plus étenduë de l'Univers; des Marchands aisés, ou qui vivent, comme s'ils l'étoient; un Evêque &

(*a*) M. le Marquis de Vaudreuil.

(*b*) M. Begon.

(*c*) M. de Clerambaut d'Aigremont.

(*d*) M. Denys de Saint Simon.

(*e*) M. le Baron de Bekancourt.

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

un Séminaire nombreux ; des Récollets & des Jésuites ; trois Communautés de Filles, bien composées ; des Cercles aussi brillans, qu'il y en ait ailleurs, chez la Gouvernante, & chez l'Intendante. Voilà, ce me semble, pour toutes sortes de Personnes de quoi passer le tems fort agréablement.

Aussi fait-on, & chacun y contribuë de son mieux. On jouë, on fait des parties de promenades ; l'été en Caléche, ou en Canot ; l'hyver, en Traîne sur la neige, ou en Patins sur la glace. On chasse beaucoup ; quantité de Gentilshommes n'ont guéres que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses, parce que le Pays n'en fournit presque point, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la fois, mais elles occupent une bonne partie de l'année : on politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir ; les Sciences & les Beaux Arts ont leur tour, & la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire, les Créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté, qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, & nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre Langue. On ne remarque même ici aucun accent.

On ne voit point en ce Pays de Personnes riches, & c'est bien dommage, car on y aime à se faire honneur de son bien, & Personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chere, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre ; sinon, on se retranche sur la table, pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustemens sont bien à nos Créoles. Tout est ici de belle taille, & le plus

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Octobre.

ſang du monde dans les deux Sexes ; l'eſprit enjoué, les manieres douces & polies ſont communes à tous ; & la ruſticité, ſoit dans le langage, ſoit dans les façons, n'eſt pas même connuë dans les Campagnes les plus écartées.

Difference des Colonies Angloiſes & Françoiſes.

Il n'en eſt pas de même, dit-on, des Anglois nos Voiſins, & qui ne connoîtroit les deux Colonies, que par la maniere de vivre, d'agir & de parler des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre eſt la plus floriſſante. Il regne dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres Provinces du Continent de l'Amérique ſoumiſes à l'Empire Britannique, une opulence, dont il ſemble qu'on ne ſçait point profiter ; & dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aiſance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la Culture des Plantations fortifient la premiere, l'induſtrie des Habitans ſoûtient la ſeconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amaſſe du bien, & ne fait aucune dépenſe ſuperfluë : le François jouit de ce qu'il a, & ſouvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ſes Heritiers ; celui-ci laiſſe les Siens dans la néceſſité, où il s'eſt trouvé lui-même, de ſe tirer d'affaire comme il pourra. Les Anglois Amériquains ne veulent point de guerre, parce qu'ils ont beaucoup à perdre ; ils ne ménagent point les Sauvages, parce qu'ils ne croyent point en avoir beſoin. La Jeuneſſe Françoiſe, par des raiſons contraires, déteſte la paix, & vit bien avec les Naturels du Pays, dont elle s'attire aiſément l'eſtime pendant la guerre, & l'amitié en tout tems. Je pourrois pouſſer plus loin ce paralelle ;

UVA. BHSC. BU 01207

mais il faut finir : le Vaiſſeau du Roi va mettre à la Voile, les Navires Marchands ſe diſpoſent à le ſuivre, & peut-être que dans trois jours il n'y aura pas un ſeul Bâtiment dans notre Rade.

Je ſuis, &c.

QUARIE'ME LETTRE.

1721. Février.

Du Village Huron de Lorette. Ce qui a empêché le progrès de la Colonie Françoiſe du Canada. Des Monnoyes, qui y ont eu cours.

A Quebec, ce quinze Février, 1721.

MADAME,

JE reviens d'un petit Voyage de dévotion, dont je veux vous rendre compte : mais il faut auparavant vous dire que je me ſuis trompé, lorſqu'en finiſſant ma derniere Lettre, je vous ai dit qu'avant trois jours la Rade de Quebec ſeroit vuide. Un Navire de Marſeille y eſt encore, & a même trouvé le moyen d'y être à l'abri des glaces, dont le Fleuve eſt couvert. C'eſt un ſecret, qui peut avoir ſon utilité. Il eſt bon d'avoir des reſſources contre tous les accidens, qui peuvent ſurvenir.

Aventure d'un Navire Provençal.

Le Capitaine de ce Navire avoit levé les Ancres le ſecond de Novembre vers le ſoir, & après avoir fait environ une lieuë, il les rejetta, pour attendre quelques-uns de ſes Paſſagers, qui s'embarquerent à l'entrée de la

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

nuit. Il donna enſuite ſes ordres pour appareiller, dès que la Marée commenceroit à baiſſer, & s'alla mettre au lit d'aſſez bonne heure. Vers le minuit on l'éveilla pour l'avertir que le Bâtiment ſe rempliſſoit d'eau : il fit pomper, mais inutilement. L'eau croiſſoit toujours, au lieu de diminuer ; enfin chacun ſongea à mettre ſa vie en ſûreté, & il étoit tems. Les Derniers n'étoient point encore arrivés à Terre, que le Navire diſparut. Une Barque chargée de Marchandiſes pour Montreal a eu le même ſort à l'entrée du Lac de S. Pierre, mais on eſpere bien relever l'un & l'autre, quand la belle ſaiſon ſera revenuë. On ſe flate même que la plûpart des effets, dont ces deux Bâtimens ſont chargés, ne ſeront point perdus. D'autres ne le croyent pas, & je ſuis de leur avis : je n'y ſerai point pour vous en mander des nouvelles. Mais l'affaire du Navire Provençal pourra bien avoir des ſuites, car le Capitaine ſoupçonne quelqu'un de lui avoir joué d'un tour. Venons à mon Péleri-
nage.

Deſcription de Lorette.

A trois lieuës d'ici vers le Nord-Eſt, il y a un petit Village de Hurons Chrétiens, dont la Chapelle eſt bâtie ſur le modéle & avec toutes les dimenſions de la *Santa Caſa* d'Italie, d'où l'on a envoyé à nos Néophytes une image de la Vierge, ſemblable à celle, que l'on voit dans ce célébre Sanctuaire. On ne pouvoit guéres choiſir pour placer cette Miſſion, un lieu plus ſauvage. Cependant le concours des Fidéles y eſt fort grand, & ſoit imagination, ſoit dévotion, ſoit prévention, ou tout ce que vous voudrez, bien des Perſonnes m'ont aſſûré qu'ils avoient été ſaiſis, en y arrivant,

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

arrivant, d'une ſecrette & ſainte horreur, dont ils n'avoient pas été les maîtres. Mais ce qui fait à tous une impreſſion d'autant plus grande, que la réfléxion même y contribue, c'eſt la ſolide piété des Habitans de ce déſert.

Ferveur des Sauvages.

Ce ſont des Sauvages, mais qui n'ont plus de leur naiſſance & de leur origine, que ce qui en eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, la ſimplicité & la franchiſe du premier âge du Monde, avec ce que la Grace y a ajoûté; la foi des Patriarches, une piété ſincere, cette droiture & cette docilité de cœur, qui font les Saints; une innocence de mœurs incroyable, un Chriſtianiſme pur, & ſur lequel le Monde n'a point ſouflé l'air contagieux, qui le corrompt, & ſouvent des actes des plus héroïques vertus. Rien n'eſt plus touchant, que de les entendre chanter à deux Chœurs, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre, les Prieres de l'Egliſe, & des Cantiques en leur Langue. Rien n'eſt comparable à la ferveur & à la modeſtie, qu'ils font paroître dans tous leurs exercices de Religion, & je n'ai encore vû perſonne, qui n'en ait été touché juſqu'au fond de l'ame.

Ce Village étoit autrefois beaucoup plus peuplé, mais les maladies, & je ne ſçai quoi, qui réduit inſenſiblement à rien toutes les Nations de ce Continent, ont fort diminué le nombre de ſes Habitans. La vieilleſſe & les infirmités de quelques-uns de leurs anciens Paſteurs avoient auſſi fait quelques brêches à leur premiere ferveur, mais il n'a pas été difficile de les y rappeller; & celui, qui les gouverne préſentement, n'a plus qu'à entretenir les choſes ſur le pied, où il les a trouvées. Il

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

est vrai qu'on ne sçauroit porter plus loin les précautions, dont on use pour empêcher que le relâchement ne s'y introduise de nouveau. Les Boissons enyvrantes, la plus ordinaire, & presque la seule pierre d'achopement, qui puisse faire tomber les Sauvages, y sont interdites par un vœu solemnel, dont la transgression est soumise à la pénitence publique, aussi-bien que toute faute, qui cause du scandale; & la rechûte suffit ordinairement pour bannir le Coupable sans esperance de retour d'un lieu, qui doit être l'asyle impénétrable de la piété & de l'innocence. La paix & la subordination y regnent parfaitement; & tout ce Village semble ne faire qu'une Famille, reglée sur les plus pures maximes de l'Evangile. Cela étonne toujours quiconque sçait jusqu'où ces Peuples & les Hurons surtout, portent naturellement la fierté & l'esprit d'indépendance.

Le plus grand, & peut-être le seul embarras du Missionnaire est à trouver de quoi faire subsister son Troupeau; le Terrein, qu'il occupe, n'y sçauroit suffire, & on a de bonnes raisons pour ne pas permettre qu'il l'abandonne; la Providence y supplée. Monsieur & Madame Begon étoient de notre Pélerinage, & furent reçus de ces bons Néophytes, comme le devoient être des Personnes de ce rang, & qui ne les laissent jamais manquer du nécessaire. Après une réception toute militaire de la part des Guerriers, & les acclamations de la Multitude, on commença par les exercices de piété, où l'on s'édifia mutuellement. Ils furent suivis d'un festin général, dont Madame Bégon fit les frais, & reçut tous les

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Février.

honneurs. Les Hommes, ſuivant l'uſage, mangerent dans une Maiſon; & les Femmes, avec les petits Enfans dans une autre. Je dis Maiſon, & non point Cabanne, car ces Sauvages ſe ſont depuis peu logés à la Françoiſe.

Les Femmes dans ces rencontres n'ont accoutumé de témoigner leur gratitude, que par leur ſilence & leur modeſtie; mais parce que c'étoit la premiere Dame, qui fût alors dans la Colonie, qui régaloit tout le Village, on accorda aux Huronnes un Orateur, par l'organe duquel elles déployerent à leur illuſtre Bienfaictrice tous les ſentimens de leur cœur. Pour les Hommes, après que le Chef eut harangué l'Intendant, ils danſerent & chanterent tant que l'on voulut. Rien, Madame, n'eſt moins divertiſſant, que ces chants & ces danſes. D'abord tous ſont aſſis à terre comme des Singes, ſans aucun ordre: de tems en tems un Homme ſe leve, s'avance lentement au milieu de la Place, toujours, dit-on, en cadence, tourne la tête de côté & d'autre, chante un air, qui n'eſt rien moins que mélodieux pour quiconque n'eſt pas né Sauvage, & prononce des paroles, qui ne ſignifient rien. Tantôt c'eſt une chanſon de guerre, tantôt une chanſon de mort; quelquefois une attaque ou une ſurpriſe: car comme ces Gens-là ne boivent que de l'eau, ils n'ont point de chanſon à boire, & ils ne ſe ſont pas encore aviſés de mettre leurs amours en chant. Tandis qu'on chante, le Parterre ne ceſſe point de battre la meſure, en tirant du fond de la poitrine un *hé*, qui ne varie point. Les Connoiſſeurs diſent qu'ils ne perdent jamais la meſure, je m'en rapporte à eux.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

Quand l'un a fini, un autre prend sa place, & cela dure jusqu'à ce que l'Assemblée les remercie, ce qui arriveroit bientôt, sans un peu de complaisance, qu'il est bon d'avoir pour ces Gens-là. C'est en effet une Musique bien ennuyante & bien désagréable, du moins à en juger par ce que j'en ai vû. Des Gosiers ferrés, une Monotonie continuelle, des airs qui ont toujours quelque chose de féroce, ou de lugubre. Mais leur voix est toute autre, quand ils chantent à l'Eglise. Pour ce qui est des Femmes, elles l'ont d'une douceur, qui surprend; elles ont même beaucoup de goût & de disposition pour la Musique.

Dans ces rencontres, la Harangue est ce qui vaut le mieux, on y explique en peu de mots, & presque toujours d'une maniere ingénieuse, le sujet de la Fête, à laquelle on ne manque jamais de donner des motifs relevés. Les louanges de celui, qui en a fait les frais, ne sont pas oubliées, & l'on profite quelquefois de l'occasion des Personnes, qui sont présentes, quand on parle surtout devant le Gouverneur Général, ou l'Intendant, pour demander une grace, ou pour faire quelque représentation. L'Orateur des Hurons nous dit ce jour-là des choses si spirituelles, qu'on soupçonna l'Interprête, qui étoit le Missionnaire même, de lui avoir prêté son esprit & sa politesse avec sa voix; mais il protesta qu'il n'avoit rien ajoûté du sien, & on le crut, parce qu'il est connu pour un des Hommes du Monde le plus franc & le plus vrai (a).

Avant ce petit Voyage, j'avois fait quel-

(a) Le Pere Pierre-Daniel RICHER.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

ques excurſions aux environs de cette Ville, mais comme la Terre eſt partout couverte de cinq ou ſix pieds de neige, ces courſes ne m'ont pas mis beaucoup en état de vous parler de la nature du Pays. Je l'ai autrefois parcouru dans toutes les Saiſons, & je puis vous aſſûrer qu'on voit rarement ailleurs des Terres plus fécondes, & d'une meilleure qualité. Je me ſuis ſurtout fort appliqué cet hyver à m'inſtruire des avantages, qu'on pourroit retirer de cette Colonie, & je vais vous faire part du fruit de mes recherches. Le Canada n'enrichit point la France; c'eſt une plainte auſſi ancienne, que la Colonie, & elle n'eſt pas ſans fondement. On n'y trouve point d'Habitans riches, cela eſt encore vrai. Eſt-ce la faute du Pays, & n'y a-t-il pas beaucoup de celle des premiers Colons? C'eſt ſur quoi je vais tâcher de vous mettre à portée de prononcer.

Idée fauſſe, qu'on s'eſt faite du Canada.

La premiere ſource du malheur des Provinces, qu'on a honorées du beau nom de *Nouvelle France*, eſt le bruit, qui ſe répandit d'abord dans le Royaume, qu'elles n'avoient point de Mines, & on ne fit pas aſſez d'attention que le plus grand avantage, qu'on puiſſe retirer d'une Colonie, eſt l'augmentation du Commerce; que pour parvenir à ce deſſein, il faut faire des Peuplades; que ces Peuplades ſe font peu à peu, & ſans qu'il y paroiſſe dans un Royaume, tel que la France: & que les deux ſeuls objets, qui ſe préſenterent d'abord dans le Canada & dans l'Acadie, je veux dire, la Pelleterie & la Pêche, demandoient que ces Pays fuſſent peuplés; que s'ils l'avoient été, ils euſſent peut-être donné plus de retours à la France, que l'Eſpagne n'en a tiré des plus

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

riches Provinces du Nouveau Monde ; sur tout, si on y eût ajoûté la construction des Vaisseaux : mais l'éclat de l'or & de l'argent, qui venoient du Mexique & du Perou, éblouit tellement les yeux de l'Europe entiere, qu'un Pays, qui ne produisoit pas ces précieux métaux, étoit regardé comme un mauvais Pays. Ecoutons sur cela un Auteur sensé, qui avoit été sur les lieux.

» Les demandes ordinaires, qu'on nous fait, » dit Marc Lescarbot, sont ; Y a-t-il des tré- » sors ? Y a-t'il de l'or & de l'argent ? Et per- » sonne ne demande, ces Peuples-là sont-ils » disposés à entendre la Doctrine Chrétienne ? » Et quant aux Mines, il y en a vraiment ; mais » il les faut fouiller avec industrie, labeur, & » patience. La plus belle Mine, que je sçache, » c'est du Bled & du Vin, avec la nourriture du » Bestial ; qui a de ceci, il a de l'argent ; & des » Mines, nous n'en vivons point. Les Mari- » niers, qui vont de toute l'Europe chercher du » Poisson aux Terres-neuves & plus outre à » huit ou neuf cent lieuës loin de leur Pays y » trouvent de belles Mines, sans rompre les Ro- » chers, éventrer la Terre, vivre en l'obscurité » des enfers..... Ils trouvent, dis-je, de » belles Mines au profond des eaux, & au trafic » des Pellereries & Fourures, dont ils retirent » de bon argent.

Fautes, qu'on a faites dans son Etablissement.

Non-seulement on a fait à la Nouvelle France, sans la connoître, une fort mauvaise réputation ; mais ceux-mêmes, qui croyoient en pouvoir tirer quelque avantage, n'ont pris pour cela aucunes mesures. Premierement on a été un tems infini sans se fixer : on défrichoit un Terrein, sans l'avoir auparavant

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

bien examiné ; on l'enſemençoit, on y élevoit des Bâtimens, puis, ſans trop ſçavoir pourquoi, le plus ſouvent on l'abandonnoit, & on alloit ſe placer ailleurs. C'eſt cette inconſtance, qui a le plus contribué à nous faire perdre l'Acadie, & à nous empêcher d'en rien retirer, tandis que nous poſſedions cette belle Peninſule. L'Auteur, que j'ai déja cité, & qui avoit été témoin de nos irréſolutions, ne craignit point de les reprocher à ceux, qui en étoient les plus coupables. C'eſt ainſi, dit-il, « que de tout tems nous avons fait des levées » de Boucliers, que nous nous ſommes portés « avec ardeur à de nouvelles Entrepriſes, que » nous avons projetté de beaux commencemens, « & puis que nous avons tout quitté..... de « verité, pour faire de telles Entrepriſes, il faut « de l'aide & du ſupport ; mais auſſi faut-il des « Hommes de réſolution, qui ne reculent pas, « & qui ayent ce point d'honneur devant les « yeux, *Vaincre ou mourir*, étant une belle & « glorieuſe mort celle, qui arrive en exécutant « un beau deſſein, comme pour jetter les fonde- « mens d'un Royaume nouveau, & établir la « Foi Chrétienne parmi des Peuples, entre leſ- « quels Dieu n'eſt pas connu. « Je pourrois, « Madame, pouſſer beaucoup plus loin ces réfléxions ; mais je craindrois de m'engager trop avant dans des diſcuſſions, où je ne dois, ni ne puis entrer, avec les ſeules connoiſſances, que j'ai préſentement.

Je viens au Commerce. Il a roulé lontems en Canada uniquement ſur la Pêche & la Pelleterie. La Pêche des Moruës ſe faiſoit ſur le grand Banc, & ſur les Côtes de Terre-neuve, lontems avant qu'on eût découvert le Fleuve

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

Saint Laurent, mais on s'aviſa bien tard de faire un Etabliſſement dans l'Iſle, & nous nous y laiſſâmes prévenir par les Anglois. Nous y occupâmes enfin le Port & la Baye de Plaiſance, où l'on a vû plus d'une fois des Eſcadres du Roi : nous y avons ſoûtenu des Siéges, & les Milices Canadiennes y ont fait des exploits de guerre, qui ne le cedent point à ceux des plus braves Flibuſtiers de Saint Domingue. Ils ont ſouvent déſolé les Habitations, & ruiné le Commerce des Anglois dans cette Iſle ; mais ceux-ci, à qui on enlevoit aiſément leurs plus fortes Places, connoiſſoient trop bien leurs Ennemis, pour ſe déconcerter. Accoûtumés à voir le feu Canadien s'allumer dans les Glaces du Nord, & s'éteindre de lui-même au milieu de ce qui devoit lui donner plus d'activité, ils ſe comportoient à l'approche de nos Braves, comme fait un habile Pilote à la vûë d'une tempête inévitable. Ils cédoient ſagement à l'orage, ils réparoient enſuite ſans obſtacle le dégât, qu'il avoit cauſé dans leurs Poſtes, & par cette conduite, toujours battus en Terre-neuve, ſoit qu'ils attaquaſſent, ou qu'ils ſe défendiſſent, ils y ont toujours fait incomparablement plus de Commerce, que leurs Vainqueurs, & ils en ſont enfin demeurés les ſeuls Maîtres, & Poſſeſſeurs tranquilles.

On s'eſt encore plus mal comporté en Acadie : cette grande & riche Province a été lontems partagée entre différens Particuliers, dont aucun ne s'y eſt enrichi, tandis que les Anglois faiſoient ſur ſes Côtes un profit immenſe par la Pêche. Les Etabliſſemens, que ces Propriétaires y ont faits, manquant de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

ſolidité, & eux-mêmes manquant de vûës, & ſe détruiſant les uns les autres, ils ont laiſſé le Pays à peu près dans le même état, où ils l'avoient trouvé, & dans un décri, dont il ne s'eſt bien relevé, qu'au moment, que nous l'avons perdu. Ce ſont nos Ennemis, qui nous ont fait comprendre ce qu'il valoit.

Mauvaiſe conduite par rapport au Commerce des Pelleteries.

Le ſeul Commerce, auquel on s'eſt lontems borné dans cette Colonie, eſt celui des Pelleteries, & on ne ſçauroit dire les fautes, qu'on y a faites. Jamais peut-être le génie de notre Nation n'a mieux paru qu'à ce ſujet. Lorſque nous découvrîmes ce vaſte Continent, il étoit rempli de Bêtes Fauves. Une poignée de François eſt venuë à bout de les faire diſparoître preſqu'entierement en moins d'un ſiécle; & il y en a, dont l'eſpece manque tout-à-fait. On tuoit les Orignaux ou Elans, par le ſeul plaiſir de les tuer, & pour faire montre de ſon adreſſe. On ne s'aviſoit pas même d'interpoſer l'autorité du Prince, pour arrêter un déſordre ſi criant. Mais le plus grand mal eſt venu de l'inſatiable avidité des Particuliers, qui s'appliquoient uniquement à ce Commerce.

Ils arrivoient pour la plûpart de France comme Simonides, c'eſt-à-dire, ne poſſédant que ce qu'ils avoient ſur le Corps, & ils étoient dans l'impatience d'y reparoître dans une meilleure ſituation. Dans les commencemens cela étoit aiſé; les Sauvages n'ont connu le tréſor, que renfermoient leurs Bois, que par la fureur, avec laquelle on leur arrachoit des mains leurs Pelleteries, & on en tira d'eux une prodigieuſe quantité, en leur donnant des choſes, que bien des gens ne voudroient point ramaſſer. Depuis même qu'ils ont eu les

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

yeux ouverts sur le prix de cette Marchandise, & qu'ils se sont un peu plus attachés au solide, il fut encore lontems très-aisé de les satisfaire à peu de frais : avec un peu de conduite, on auroit pu continuer ce Commerce sur un assez bon pied.

On seroit néanmoins assez embarrassé à nommer aujourd'hui une seule Famille, que ce Trafic ait enrichie. On a vû des fortunes aussi immenses, que rapides, s'élever & disparoître presqu'en même tems, comme ces Montagnes mouvantes, dont parlent quelques Voyageurs, & qu'un tourbillon de vent éleve & applanit dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. Rien n'a été plus ordinaire dans ce Pays-ci, que de voir des gens traîner dans la misere & dans l'opprobre une languissante vieillesse, après avoir été en état de se faire un Etablissement honorable. Après tout, Madame, ces fortunes manquées par des Particuliers, qui ne les méritoient point, ne seroient nullement dignes des regrets du Public, si le contrecoup n'en étoit pas retombé sur la Colonie, qui s'est bientôt trouvée réduite au point de voir presqu'absolument tarir, ou détourner ailleurs une source, d'où il pouvoit couler tant de richesses dans son sein.

Sa ruine commença par son abondance. A force d'accumuler les peaux de Castor, qui ont toujours fait le principal objet de ce Commerce, il s'en trouva une si grande quantité dans les Magasins, qu'on n'en pouvoit plus avoir le débit ; d'où il arriva que les Marchands n'en voulant plus recevoir, nos Aventuriers, qu'on appelle ici *Coureurs de Bois*, prirent le parti de les porter aux Anglois, &

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

que plusieurs s'établirent dans la Nouvelle York. On fit plusieurs tentatives pour arrêter le cours de ces désertions, mais elles eurent très-peu de succès ; au contraire ceux, que l'intérêt avoit conduits chez nos Voisins, y furent retenus par la crainte du châtiment, & les Vagabonds, qui avoient pris du goût pour la liberté d'une vie errante & pour l'indépendance, resterent parmi les Sauvages, dont on ne les distinguoit plus, que par leurs vices. On eut recours en divers tems aux amnisties, pour rappeller ces Transfuges, & d'abord elles furent assez inutiles : à la fin cependant ce moyen, ménagé avec sagesse, eut une partie de l'effet, qu'on en avoit prétendu.

Des Congés & de leurs abus.

On en employa un autre, qui fut plus efficace encore ; mais les Personnes zélées pour le bon ordre, & pour le progrès de la Religion, trouverent le remede pire que le mal. Ce fut de permettre à Gens, dont on se croyoit bien sûrs, d'aller faire la traite dans les Pays Sauvages, & de défendre à tous les autres de sortir de la Colonie. Le nombre de ces *Congés* fut limité, & on les distribua à de pauvres Veuves & à des Orphelins, qui les pouvoient vendre aux *Traiteurs*, plus ou moins, suivant que la Traite étoit plus ou moins bonne, c'est-à-dire, suivant les endroits, où les Congés portoient qu'on pouvoit la faire ; car on avoit eu la précaution de marquer ces endroits, pour empêcher que tous n'allassent du même côté.

Outre ces Congés, dont j'ai dit que le nombre étoit réglé par la Cour, & dont la distribution appartient au Gouverneur Géné-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

ral, il y en a pour les Commandans des Postes, & pour des besoins extraordinaires, & le Gouverneur en donne encore sous le nom de simple *permission*. Ainsi une partie de la Jeunesse est continuellement en course, & quoiqu'elle n'y commette plus, au moins si ouvertement, les désordres, qui ont si fort décrié cette Profession, elle ne laisse pas d'y prendre une habitude de libertinage, dont elle ne se défait jamais parfaitement : elle y perd au moins le goût du travail, elle y épuise ses forces, elle y devient incapable de la moindre contrainte, & quand elle n'est plus propre aux fatigues de ces voyages, ce qui arrive bientôt, parce que ces fatigues sont excessives, elle demeure sans aucune ressource, & n'est plus propre à rien. De-là vient que les Arts ont été lontems négligés, que quantité de bonnes Terres sont encore incultes, & que le Pays ne s'est point peuplé.

On a souvent proposé, pour abolir ces pernicieux Congés, sans que le Commerce en souffrît, & même dans la vûë de le rendre plus florissant, de former quelques Peuplades Françoises dans des endroits choisis, & où il fût aisé de réunir les Sauvages, du moins en certains tems de l'année. Par-là ces vastes Contrées se peupleroient insensiblement, & il n'y auroit peut-être que ce moyen d'exécuter ce que la Cour a eu si lontems à cœur, de *franciser* ces Sauvages, c'est le terme, dont on se servoit. Je crois du moins pouvoir assûrer que, si on avoit suivi ce projet, le Canada seroit aujourd'hui beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est ; que les Sauvages attirés & retenus par les secours & les douceurs, qu'ils auroient trouvés

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

dans nos Habitations, auroient été moins errans, moins miserables, se seroient par conséquent multipliés, au lieu qu'ils sont diminués étonnemment, & se seroient attachés à nous de maniere, que nous en pourrions à présent disposer, comme des Sujets mêmes de la Couronne; d'autant plus que les Missionnaires auroient beaucoup moins rencontré d'obstacles à leur conversion. Ce que nous voyons présentement à Lorette, & avec quelque proportion parmi les Iroquois, les Algonquins & les Abénaquis domiciliés dans la Colonie, ne laisse aucun doute sur la verité de ce que j'avance, & il n'est personne parmi ceux, qui ont le plus fréquenté les Sauvages, qui ne convienne qu'on ne doit jamais bien compter sur ces Peuples, que quand ils sont Chrétiens. Je n'en veux point d'autre exemple, que celui des Abénaquis, lesquels, quoiqu'en petit nombre, ont été pendant les deux dernieres guerres le principal Boulevard de la Nouvelle France contre la Nouvelle Angleterre.

Au reste, Madame, le projet, que je viens de vous exposer, est aussi ancien que la Colonie; c'étoit celui de M. de Champlain, son Fondateur, & il a été du goût de presque tous les Missionnaires, que j'ai connus, & dont les pénibles travaux, dans la situation, où sont depuis lontems les choses, ne produisent pas de grands fruits dans les Missions un peu éloignées. Il seroit à la verité bien tard aujourd'hui pour reprendre ce dessein par rapport aux Sauvages, qui disparoissent d'une maniere aussi sensible, qu'elle est inconcevable. Mais qui empêcheroit de le suivre par rapport aux

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

François, & de continuer la Colonie de proche en proche, jusqu'à ce qu'elle puisse prêter la main à celle de la Louysiane, pour fortifier l'une par l'autre ? C'est ainsi que les Anglois en moins d'un siécle & demi sont venus à bout de peupler plus de cinq cent lieuës de Pays, & de former dans ce Continent une puissance, qu'on n'envisage qu'avec frayeur, quand on la voit de près.

Le Canada peut faire, & fait quelquefois avec les Isles de l'Amérique un Commerce assez considérable de Farines, de Madriers, & d'autres Bois propres pour les Bâtimens. Comme il n'y a peut-être pas au monde de Pays, qui porte de plus de sortes de Bois, ni de meilleure espece, jugez quelle richesse il en pourra un jour tirer. Il paroît que très-peu de pérsonnes sont bien instruites sur cet article ; je ne le suis pas encore assez moi-même pour entrer dans un plus grand détail, je le suis un peu mieux de ce qui regarde les Huiles, & je vous en parlerai bientôt. Pressé de finir cette Lettre, je n'ai que le tems d'achever ce qui concerne le Commerce en général.

Divers changemens dans les Monnoïes.

Rien n'a peut-être plus contribué à le faire languir, que les changemens fréquens, qu'on y a faits dans les monnoyes. En voici l'Histoire en peu de mots. En 1670 la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roy avoit cédé le Domaine des Isles du Continent de l'Amérique Françoise, eut permission de faire passer dans les Isles jusqu'à cent mille francs en petites especes, marquées à un coin particulier, avec une légende, qui lui étoit propre. L'Edit du Roy est du mois de Février, & il portoit que ces especes n'auroient cours,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

que dans les Isles. Mais sur quelques difficultés, qui survinrent, le Conseil rendit le 18. de Novembre de l'année 1672. un Arrêt, par lequel il fut ordonné que la susdite monnoye & toutes les autres especes, qui auroient cours en France, l'auroient aussi, non-seulement dans les Isles Françoises, mais encore dans la Terre ferme de l'Amérique soumise à la Couronne, avec l'augmentation d'un quart en sus; c'est-à-dire, les piéces de quinze sols pour vint, & le reste à proportion.

Le même Arrêt ordonnoit que tous les contrats, billets, comptes, achats, & payemens seroient faits entre toutes sortes de personnes au prix d'argent, sans qu'il pût être usé d'échanges, ni compté en sucre, ou autres denrées, à peine de nullité des actes. Et pour le passé, il fut reglé que toutes les stipulations de contrats, billets, dettes, redevances, baux à ferme en sucre & autres denrées, seroient réduites payables en argent, suivant le cours des monnoyes susdites. En exécution de cet Arrêt, la monnoye augmenta d'un quart dans la Nouvelle France, ce qui ne tarda guéres à y causer bien des difficultés. En effet M. de Champigny Noroy, qui fut nommé Intendant de Quebec en 1684. & qui l'est aujourd'hui au Havre de Grace, se trouva bientôt embarrassé, soit pour le payement des Troupes, soit pour les autres dépenses, que le Roy faisoit dans cette Colonie.

Outre cela les fonds, qui étoient envoyés de France, arrivoient presque toujours trop tard, & dès le premier de Janvier il falloit payer les Officiers & les Soldats, & satisfaire à d'autres charges également indispensables.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

Pour obvier au plus preſſé, M. de Champigny s'aviſa de donner cours à quelques billets, qui tenoient lieu d'argent, en y obſervant toujours l'augmentation de la monnoye. On dreſſa un procès-verbal de cette Fabrique, & en vertu d'une Ordonnance du Gouverneur Général & de l'Intendant, on mit ſur chaque piéce de cette monnoye, qui étoit de Carte, ſa valeur, la ſignature du Tréſorier, une empreinte des Armes de France, & en cire d'Eſpagne celle du Gouverneur & de l'Intendant. On en fit enſuite imprimer en France ſur des cartons avec les mêmes empreintes, qu'avoient les monnoyes courantes du Royaume, & l'on ordonna qu'elles ſeroient repréſentées tous les ans avant l'arrivée des Vaiſſeaux de France, pour y ajoûter une marque, afin d'empêcher qu'on n'en introduiſît de contrefaites.

Cette monnoye de carton ne ſubſiſta pas lontems, & l'on en revint aux cartes, ſur leſquelles on grava de nouvelles empreintes. L'Intendant ſignoit celle, qui étoit de quatre livres & au-deſſus, & ſe contentoit de parapher les autres. Dans les derniers tems le Gouverneur Général ſignoit auſſi celles, qui étoient de ſix livres & au-deſſus. Au commencement de l'automne, toutes les cartes ſe rapportoient au Tréſorier, qui donnoit pour leur valeur des lettres de change ſur le Tréſorier Général de la Marine, ou ſur ſon Commis à Rochefort, à compte des frais de l'année ſuivante. Celles, qui étoient gâtées, ne ſe remettoient plus dans le Commerce, & on les brûloit après en avoir dreſſé un procès-verbal.

Tant que les lettres de change ont été fide-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Février.

lement payées, on préféroit ces cartes aux eſpéces ſonnantes : dès qu'elles ont ceſſé de l'être, on a diſcontinué de rapporter les cartes au Tréſorier, en ſorte qu'en 1702. M. de Champigny ſe donna inutilement bien des ſoins pour retirer toutes celles, qu'il avoit faites. Ses Succeſſeurs furent obligés d'en faire tous les ans de nouvelles pour payer les charges, ce qui les multiplia tellement, qu'elles tomberent enfin en non-valeur, & que Perſonne n'en voulut plus recevoir. Le Commerce en fut entierement dérangé, & le déſordre alla ſi loin, qu'en 1713. les Habitans propoſerent d'y perdre la moitié, à condition que le Roi les reprît & payât l'autre moitié.

Cette propoſition fut agréée l'année ſuivante, mais les ordres donnés en conſéquence n'eurent leur entiere exécution qu'en 1717. Il fut alors rendu une Déclaration, qui aboliſſoit la monnoye de carte, & l'on recommença à payer en argent les charges de la Colonie. L'augmentation du quart en ſus fut abrogée en même tems : l'expérience ayant fait connoître que l'augmentation des eſpéces dans une Colonie ne les y fait pas reſter, qui étoit ce qu'on avoir prétendu, & que l'argent n'y ſçauroit bien rouler, que quand on y paye en denrées tout ce qu'on tire du Royaume. En effet, dans ce cas la Colonie conſerve les eſpéces chez elle, au lieu que, ſi elle n'a pas aſſez de marchandiſes pour s'acquitter en entier, elle eſt contrainte de payer le ſurplus en argent : & comment reviendra-t'il ?

Enfin, Madame, vous ſerez ſurpriſe d'apprendre qu'en 1706. le Commerce de la plus

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Février.

ancienne de nos Colonies ne rouloit que sur un fond de 650000 liv. (*a*) & les choses n'ont pas beaucoup changé depuis ce tems-là. Or cette somme répanduë sur trente mille Habitans, ne peut les mettre à leur aise, ni leur donner le moyen d'acheter les marchandises de France. Aussi la plûpart vont-ils tout nuds, surtout ceux, qui sont dans les Habitations un peu écartées. Ils ne vendent pas même tout le surplus de leurs denrées aux Habitans des Villes, parce que ceux-ci sont obligés pour subsister d'avoir des Terres à la Campagne, & de les faire valoir par eux-mêmes.

Lorsque le Roy eut retiré le Canada des mains des Compagnies, Sa Majesté y dépensa pendant quelques années beaucoup plus, qu'elle n'a fait depuis; & la Colonie dans ces tems-là a envoyé en France presque la valeur d'un million en Castors chaque année, quoiqu'elle ne fût pas aussi peuplée, qu'elle l'est aujourd'hui: mais elle a toujours plus tiré de France, qu'elle n'a pu payer, & elle a fait comme un Particulier, qui a trente mille livres de rente, & qui en dépense quarante mille & plus. Par-là son crédit est tombé, & en tombant, a causé la ruine de son Commerce, qui, dès l'année 1706. ne rouloit presque plus que sur les menuës Pelleteries. Tous les Marchands en vouloient avoir, & c'est ce qui les ruinoit, parce qu'ils les achetoient souvent plus cher des Sauvages, qu'ils ne les revendoient en France.

Je suis, &c.

(*a*) Voyez le second Tome de l'Histoire, p. 390.

UVA. BHSC. BU 01207

CINQUIE'ME LETTRE.

Des Caſtors du Canada, de leur difference d'avec les Biévres ou Caſtors d'Europe; de leur maniere de bâtir; de ce qu'ils peuvent procurer d'avantages à la Colonie; de la Chaſſe du Caſtor, & du Rat Muſqué.

1721. Mars.

A Quebec, le premier de Mars, 1721.

MADAME,

JE devois partir un ou deux jours après que j'eus fermé ma derniere Lettre; mais je ſuis encore arrêté faute de voiture. Je n'ai rien à faire de mieux en attendant, que de vous entretenir des curioſités de ce Pays-ci, & je commence par ce qu'on y voit de plus ſingulier; c'eſt le Caſtor. La dépouille de cet Animal a juſqu'à préſent fourni à la Nouvelle France le principal objet de ſon Commerce. Il eſt par lui-même une des merveilles de la nature, & il peut être pour l'Homme une grande leçon de prévoyance, d'induſtrie, d'adreſſe, & de conſtance dans le travail.

Difference du Caſtor de Canada, & de celui de l'Europe.

Le Caſtor n'étoit pas inconnu en France avant la découverte de l'Amérique; on trouve dans les anciens Titres des Chapeliers de Paris des Réglemens pour la Fabrique des *Chapeaux Biévres*: or Biévre & Caſtor, c'eſt abſolument le même Animal, mais ſoit que le Biévre Européen ſoit devenu extrêmement rare,

UVA. BHSC. BU 01207

1721, Mars.

ou que ſon Poil n'eut pas la même bonté, que celui du Caſtor Amériquain, on ne parle plus guéres que de ce dernier, ſi ce n'eſt par rapport au *Caſtoreum*, dont je vous dirai deux mots à la fin de cette Lettre. Je ne ſçache pas même qu'aucun Auteur ait jamais parlé de cet Animal, comme de quelque choſe de curieux: peut-être que c'eſt faute de l'avoir obſervé de près: peut-être auſſi que les Caſtors d'Europe ſont comme les *Caſtors Terriers*, dont je vous ferai bientôt connoître la difference d'avec les autres.

Du Poil du Caſtor.

Quoiqu'il en ſoit, Madame, le Caſtor du Canada eſt un Quadrupede Amphibie, qui ne peut pourtant pas reſter lontems dans l'eau, & qui peut abſolument ſe paſſer d'y aller, pourvû qu'il ait la commodité de ſe baigner quelquefois. Les plus grands Caſtors ont un peu moins de quatre pieds ſur quinze pouces de large d'une hanche à l'autre, & péſent ſoixante livres. La couleur de cet Animal eſt differente, ſelon les differens Climats, où il ſe trouve. Dans les Quartiers du Nord les plus reculés, ils ſont ordinairement tout-à-fait noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs. Dans les Pays plus tempérés ils ſont bruns, & à meſure qu'ils avancent vers le Sud, leur couleur s'éclaircit toujours de plus en plus. Chez les Illinois ils ſont preſque fauves, on y en a même vû de couleur de paille. On a encore obſervé que, moins ils ſont noirs, & moins ils ſont fournis de poil, & que par conſéquent leur dépouille eſt moins eſtimée. C'eſt un effet de la Providence, qui les garantit contre le froid, à meſure qu'ils y ſont plus expoſés. Leur poil eſt de deux ſortes par tout

UVA. BHSC. BU 01207

1721
Mars.

le corps, excepté aux pattes, où il n'y en a qu'un fort court. Le plus grand eſt long de huit à dix lignes, il va même juſqu'à deux pouces ſur le dos, mais il diminuë avec proportion juſqu'à la tête & juſqu'à la queuë. Ce poil eſt rude, gros, luiſant, & c'eſt celui, qui donne la couleur à la Bête. En le regardant avec le Microſcope, on en trouve le milieu moins opaque, ce qui prouve qu'il eſt creux; auſſi n'en fait-on aucun uſage. L'autre poil eſt un duvet très-fin, fort épais, long tout au plus d'un pouce, & c'eſt celui, qu'on met en œuvre. On l'appelloit autrefois en Europe *Laine de Moſcovie*. C'eſt-là proprement l'habit de Caſtor, le premier ne lui ſert que d'ornement, & peut-être pour l'aider à nâger.

Deſcription Anatomique de cet Animal.

On prétend que le Caſtor vit quinze à vint ans: que la femelle porte quatre mois, & que ſa portée ordinaire eſt de quatre petits; quelques Voyageurs en ont fait monter le nombre juſqu'à huit; mais je ne crois pas que cela arrive ſouvent. Elle a quatre mamelles, deux ſur le grand Pectoral, entre la ſeconde & la troiſiéme des vraies Côtes, & deux environ quatre doigts plus haut. Les muſcles de cet Animal ſont extrêmement forts, & plus gros, que ne ſemble comporter ſa taille. Ses inteſtins au contraire ſont très-délicats, ſes os ſont fort durs, & ſes deux machoires, qui ſont preſqu'égales, ont une force extraordinaire: chacune eſt garnie de dix dents, deux inciſives & huit molaires. Les inciſives ſupérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & ſuivent les courbures de la machoire, ce qui leur

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

donne une force prodigieuſe, qu'on admire toujours dans de ſi petits Animaux. On a remarqué encore que les deux machoires ne ſe répondent pas exactement, mais que les ſupérieures débordent en avant ſur les inférieures, de ſorte qu'elles ſe croiſent comme les deux tranchans des ciſeaux : enfin que la longueur des unes & des autres eſt préciſément le tiers de leurs racines.

La tête d'un Caſtor eſt à peu près de la figure de celle d'un rat de montagne. Il a le muſeau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, veluës par dehors, ſans poil en dedans. Ses jambes ſont courtes, particulierement celles de devant ; elles n'ont guéres que quatre ou cinq pouces de long, & reſſemblent aſſez à celles du Bléreau. Les ongles en ſont taillés de biais, & creux, comme des plumes à écrire. Les pieds de derriere ſont tout differens ; ils ſont plats, garnis de membranes entre les doits ; ainſi le Caſtor peut marcher, mais lentement, & nâge avec la même facilité que tout Animal Aquatique. D'ailleurs par ſa queuë il eſt tout-à-fait poiſſon, auſſi a-t'il été juridiquement déclaré tel par la Faculté de Médecine de Paris, & en conſéquence de cette Déclaration, la Faculté de Théologie a décidé qu'on pouvoit manger ſa chair les jours maigres. M. Lemery s'eſt trompé, quand il a dit que cette déciſion ne regardoit que le train de derriere du Caſtor. Il a été mis tout entier au même rang, que la Maquereuſe.

Il eſt vrai qu'on ne peut guéres profiter ici de cette condeſcendance : les Caſtors ſont préſentement ſi loin de nos Habitations, qu'il

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

eſt rare d'y en avoir qui ſoient mangeables. Nos Sauvages domiciliés en gardent, après les avoir fait boucanner, c'eſt-à-dire, ſécher à la fumée, & je puis vous aſſûrer, Madame, que je ne connois rien de plus mauvais. Il faut même, quand on a du Caſtor frais, lui donner un bouillon, pour lui faire perdre un petit goût ſauvage aſſez fade. Mais avec cette précaution, c'eſt un très-bon manger. Il n'eſt point de viande plus légere, plus délicate, ni qui ſoit plus ſaine. On prétend même qu'elle eſt auſſi nourriſſante, que celle du Veau: bouillie, elle a beſoin de quelque choſe, qui en releve le goût, mais quand elle a été miſe à la broche, il ne lui faut rien.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la figure de cet Amphibie, c'eſt ſa queuë. Elle eſt preſque ovale, large de quatre pouces dans ſa racine, de cinq dans ſon milieu, & de trois dans ſon extrémité, je parle toujours des grands Caſtors. Elle eſt épaiſſe d'un pouce, & longue d'un pied. Sa ſubſtance eſt une graiſſe ferme, ou un cartilage tendre, qui reſſemble aſſez à la chair du Marſouin, mais qui ſe durcit davantage, quand on la conſerve lontems. Elle eſt couverte d'une peau écailleuſe, dont les écailles ſont hexagones, ont une demie ligne d'épaiſſeur, ſur trois ou quatre lignes de longueur, & ſont appuyées les unes ſur les autres comme toutes celles des Poiſſons. Une Pellicule très délicate leur ſert de fond, & elles y ſont enchâſſées de maniere, qu'on peut aiſément les en ſéparer après la mort de de l'Animal.

Voilà, Madame, en peu de mots la deſcription de ce curieux Amphibie. Si vous vou-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

lez quelque chose de plus détaillé, vous trouverez de quoi vous satisfaire dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (a). On y a inseré une Description Anatomique du Castor, faite par M. SARRASIN, Correspondant de l'Académie, Médecin du Roy dans ce Pays, habile dans la Médecine, dans l'Anatomie, dans la Chirurgie, & dans la Botanique; qui a l'esprit fort orné, & qui ne se distingue pas moins dans le Conseil Supérieur, dont il est Membre, que par son habileté dans tout ce qui est de sa Profession. On est véritablement surpris de trouver un Homme d'un mérite si universel dans une Colonie. Revenons au Castor.

Du *Castoreum.* Les véritables Testicules de cet Amphibie n'ont pas été connus des Anciens, apparemment parce qu'ils sont très-petits & fort cachés sous les Aînes. On avoit donné ce nom aux Bourses ou Poches du *Castoreum*, qui sont bien differentes, & au nombre de quatre dans le bas ventre du Castor. Les deux premieres, qu'on appelle *supérieures*, parce qu'elles sont plus élevées que les autres, ont la figure d'une poire, & communiquent ensemble, comme les deux poches d'une Besace. Les deux autres, qu'on appelle *inférieures*, sont arrondies par le fond. Celles-là renferment une matiere résineuse, mollasse, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante, & qui s'enflamment aisément, c'est le vrai *Castoreum*. Il se durcit à l'air dans l'espace d'un mois, & devient brun, cassant & friable. Si l'on est pressé de le

(a) Année 1704, page 48.

faire

UVA. BHSC. BU 01207

faire durcir, il n'y a qu'à le mettre dans la cheminée. 1721.

On prétend que le *Caſtoreum*, qui vient de Dantzic, eſt meilleur que celui de Canada; je m'en rapporte aux Droguiſtes. Il eſt certain que les bourſes de celui-ci ſont plus petites, & qu'ici même les plus groſſes ſont les plus eſtimées. Outre la groſſeur, il faut qu'elles ſoient peſantes, de couleur brune, d'une odeur pénétrante & forte, remplies d'une matiere dure, caſſante & friable, de même couleur, ou jaunâtre, entrelaſſées d'une membrane déliée, & d'un goût âcre. Les propriétés du *Caſtoreum* ſont d'atténuer les matieres viſqueuſes, de fortifier le cerveau, d'abaiſſer les vapeurs, de provoquer aux Femmes leurs ordinaires, d'empêcher la corruption, & de faire évaporer les mauvaiſes humeurs par la tranſpiration. On s'en ſert auſſi avec ſuccès contre l'épilepſie, la paralyſie, l'apopléxie, & la ſurdité. Mars.

Les poches inférieures contiennent une liqueur onctueuſe & adipeuſe, qui reſſemble au miel. Sa couleur eſt d'un jaune pâle, ſon odeur fétide, peu differente de celle du *Caſtoreum*; mais un peu plus foible & plus fade. Elle ſe condenſe envieilliſſant, & prend la conſiſtance du ſuif. Cette liqueur eſt réſolutive, & fortifie les nerfs; il ne faut pour cela que l'appliquer ſur le mal. Au reſte, c'eſt une folie, que de dire, comme font encore quelques Auteurs, ſur la foi des anciens Naturaliſtes, que quand le Caſtor ſe voit pourſuivi, il ſe coupe ces prétendus teſticules, & les abandonne aux Chaſſeurs, pour mettre ſa vie en ſûreté. C'eſt de ſon poil, dont il devroit alors

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

se dépouiller, car au prix de sa toison, le reste est presque compté pour rien. C'est néanmoins cette Fable, qui lui a fait donner le nom de Castor. La peau de cet Animal, dépouillée de son poil, n'est point à négliger: on en fait des gants & des bas; on pourroit en faire bien d'autres choses encore, mais comme il est difficile d'enlever tout le poil sans le découper, on ne fait guéres usage que de celle des Castors terriers.

Du Castor gras & du Castor sec.

Vous aurez peut-être oui parler, Madame, de *Castor gras* & de *Castor sec*, & peut-être serez-vous bien aise d'en connoître la difference; la voici. Le Castor sec est la peau de Castor, qui n'a servi à aucun usage: le Castor gras est celle, qui a été portée par les Sauvages, lesquels, après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moële de certains Animaux, que je ne connois point, pour la rendre plus maniable, en cousent plusieurs ensemble, & en font une maniere de mante, qu'on appelle robe, & de laquelle ils s'enveloppent le poil en dedans. Ils ne la quittent en hyver ni le jour, ni la nuit; le grand poil tombe bientôt, le duvet reste & s'engraisse, & en cet état il est bien plus propre à être mis en œuvre par les Chapeliers; ils ne pourroient pas même employer le sec, s'il n'y mêloient un peu de gras. On prétend qu'il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois, pour être dans sa bonté. Je vous laisse à penser, si dans les commencemens on a été assez simple pour faire connoître aux Sauvages que leurs vieilles Hardes étoient une marchandise si précieuse. Mais on n'a pû leur cacher lontems un secret de cette nature; il étoit confié à la cupidité

UVA. BHSC. BU 01207

qui n'eſt jamais lontems ſans ſe trahir elle-même.

1721.

Il y a environ trente ans, qu'un nommé GUIGUES, qui avoit eu la Ferme du Caſtor, ſe trouvant chargé d'une prodigieuſe quantité de cette Pelleterie, imagina, pour en faciliter la conſommation, d'en faire filer & carder avec de la laine, & de cette compoſition il fit faire des Draps, des Flanelles, des Bas au métier, & d'autres Ouvrages ſemblables, mais avec peu de ſuccès. Cet eſſai fit connoître que le poil du Caſtor n'eſt bon qu'à faire des Chapeaux. Il eſt trop court, pour pouvoir être filé ſeul, & il en faut mettre beaucoup moins de la moitié avec la laine, ainſi il y a peu de profit à faire dans cette Fabrique. On a pourtant conſervé une de ces Manufactures en Hollande, où on en voit des Draps & des Droguets; mais ces Etoffes ſont cheres, & ne ſont pas d'un bon uſage. Le poil de Caſtor s'en détache bientôt, & forme à la ſuperficie comme un duvet, qui leur ôte tout leur luſtre. Les Bas, qu'on en a faits en France, avoient le même défaut.

Mars. Autre uſage du Caſtor.

Voilà, Madame, tout ce que les Caſtors peuvent procurer d'avantages à cette Colonie pour ſon Commerce: leur induſtrie, leur prévoyance, le concert & la ſubordination, qu'on admire en eux, leur attention à ſe ménager des commodités, dont on n'avoit pas encore cru les Brutes capables de ſentir la douceur, fourniſſent à l'Homme encore plus d'inſtructions que la Fourmi, à laquelle l'Ecriture Sainte renvoye les Pareſſeux. Ils ſont au moins parmi les Quadrupedes ce que les Abeilles ſont parmi les Inſectes volatilles. Je

Induſtrie & travaux des Caſtors.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

n'ai pas oüi dire à Gens instruits qu'ils ayent un Roi ou une Reine, & il n'est pas vrai que quands ils travaillent en Troupe, il y ait un Chef, qui commande, & punit les paresseux: mais par la vertu de cet instinct, que donne aux Animaux celui, dont la Providence les gouverne, chacun sçait ce qu'il doit faire, & tout se fait sans confusion, sans embarras, avec un ordre, qu'on ne se lasse point d'admirer. Peut-être après tout n'en est-on si étonné, que faute de remonter à cette Intelligence suprême, qui se sert de ces Etres dénués de raison, pour mieux faire éclater sa sagesse & sa puissance, & pour nous faire sentir que notre raison même est presque toujours par notre présomption la cause de nos égaremens.

La premiere chose, que font nos ingénieux Amphibies, lorsqu'ils veulent se loger, c'est de s'assembler: vous dirai-je en Tribus, ou en Sociétés? ce sera tout ce que vous voudrez; mais ils sont quelquefois trois ou quatre cent ensemble, formant une bourgade, qu'on pourroit appeller *une petite Venise*. D'abord ils choisissent un Emplacement, où ils puissent trouver des vivres en abondance, & tout ce qui leur est nécessaire pour bâtir. Il leur faut surtout de l'eau, & s'ils ne trouvent ni Lac, ni Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau ou d'une petite Riviere, par le moyen d'une Digue, ou comme on parle ici, d'une Chaussée. Pour cela ils vont couper des Arbres au-dessus de l'endroit, où ils ont résolu de bâtir. Trois ou quatre Castors se mettent autour d'un gros arbre, & viennent à bout avec leurs dents de le jetter par Terre. Ce n'est pas tout; ils prennent si bien leurs me-

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

ſures, qu'il tombe toujours du côté de l'eau, afin qu'ils n'ayent pas tant de chemin à faire pour le voiturer, quand ils l'ont mis en piéces. Ils n'ont plus enſuite qu'à rouler ces piéces pour les pouſſer dans l'eau, & ils les conduiſent vers l'endroit, où elles doivent être placées.

Ces piéces ſont plus ou moins groſſes, plus ou moins longues, ſelon que la nature & la ſituation du lieu le demandent, car on diroit que ces Architectes ont tout prévû. Quelquefois ils employent de gros troncs d'arbres, qu'ils poſent à plat : quelquefois la Chauſſée n'eſt compoſée que de pieux gros comme la cuiſſe, ou même plus menus, ſoûtenus de bons picquets, & entrelaſſés de petites branches ; & par tout les vuides ſont remplis d'une terre graſſe ſi bien appliquée, qu'il n'y paſſe pas une goutte d'eau. C'eſt avec leurs pattes, que les Caſtors préparent cette terre ; & leur queuë ne leur ſert pas ſeulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge, pour voiturer ce mortier, ce qu'ils font en ſe traînant ſur leurs pattes de derriere. Arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents, & pour l'employer, ils ſe ſervent d'abord de leurs pattes, enſuite de leur queuë. Les fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze pieds d'épaiſſeur, & elles vont en diminuant juſqu'à deux ou trois. Les proportions y ſont toujours exactement gardées. La régle & le compas ſont dans l'œil du Grand Maître des Arts & des Sciences. Enfin on a obſervé que le côté du courant de l'eau eſt toujours en talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. En un mot il ſeroit difficile à nos

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

meilleurs Ouvriers de rien faire de plus solide & de plus régulier.

La construction des Cabannes n'a rien de moins merveilleux. Elles sont pour l'ordinaire bâties sur Pilotis au milieu de ces petits Lacs, que les Digues ont formés : quelquefois sur le bord d'une Riviere, ou à l'extrémité d'une pointe, qui avance dans l'eau. Leur figure est ronde ou ovale, & elles sont voutées en anse de panier. Les parois ont deux pieds d'épaisseur, les matériaux en sont les mêmes, que dans les Chaussées, mais moins gros ; & tout est si bien enduit de terre glaise en dedans, qu'il n'y entre pas le moindre air. Les deux tiers de l'Edifice sont hors de l'eau, & dans cette partie chaque Castor a sa place marquée, qu'il a soin de joncher de feuillages, ou de petites branches de Sapin. On n'y voit jamais d'ordures, & pour cela, outre la porte commune de la Cabanne, & une autre issuë, par laquelle ces Animaux sortent pour aller se baigner, il y a plusieurs ouvertures, par où ils vont se vuider dans l'eau. Les Cabannes ordinaires logent huit ou dix Castors : on en a vû, qui en renfermoient jusqu'à trente, mais cela est rare. Toutes sont assez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Leur prévoyance.

L'hyver ne surprend jamais les Castors. Tous les ouvrages, dont je viens de parler, sont achevés à la fin de Septembre, & alors chacun fait ses provisions pour l'hyver. Tandis qu'ils vont & viennent dans la Campagne, ou dans les Bois, ils vivent de fruits, d'écorces & de feuilles d'arbres ; ils pêchent aussi des Ecrevisses & quelques Poissons : alors tout

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

leur eſt bon. Mais quand il s'agit de ſe pourvoir pour tout le tems, que la Terre couverte de neiges ne leur fourniroit rien, ils ſe contentent de bois tendre, comme de Peupliers, de Trembles, ou d'autres ſemblables. Ils le mettent en piles, & le diſpoſent de façon, qu'ils puiſſent toujours prendre les morceaux qui trempent dans l'eau. On a remarqué conſtamment que ces piles ſont plus ou moins grandes, ſuivant que l'hyver doit être plus ou moins long, & c'eſt pour les Sauvages un Almanach, qui ne les trompe jamais ſur la durée du froid. Les Caſtors, avant que de manger le bois, le découpent en petits morceaux fort menus, & les apportent dans leur Loge; car chaque Cabanne n'a qu'un magaſin pour toute la Famille.

Quand la fonte des néges eſt dans ſa force, comme elle ne manque pas de cauſer de grandes inondations, les Caſtors quittent leurs Cabannes, qui ne ſont plus logeables, & chacun va de ſon côté, où bon lui ſemble. Les Femelles y retournent, dès que les eaux ſont écoulées, c'eſt alors qu'elles mettent bas. Les Mâles tiennent la Campagne juſques vers le mois de Juillet, qu'ils ſe raſſemblent pour réparer les brêches, que les crûës d'eau ont faites à leurs Cabannes, ou à leurs Digues. Si elles ont été détruites par les Chaſſeurs, ou ſi elles ne valent point la peine d'être réparées, ils en font d'autres; mais bien des raiſons les obligent ſouvent à changer de demeure. La plus ordinaire eſt le défaut de vivres; ils y ſont encore forcés par les Chaſſeurs, ou par les Animaux Carnaciers, contre leſquels ils n'ont point d'autre défenſe, que la

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

fuite. On pourroit s'étonner que l'Auteur de la Nature ait donné moins de force à la plûpart des Animaux utiles, qu'à ceux, qui ne le ſont pas ; ſi cela même ne faiſoit éclater davantage ſa puiſſance & ſa ſageſſe, en ce que ceux-là, malgré leur foibleſſe, multiplient beaucoup plus que ceux-ci.

Il y a des endroits, que les Caſtors ſemblent avoir tellement pris en affection, qu'ils ne ſçauroient les quitter, quoiqu'ils y ſoient toujours inquietés. Sur le chemin de Montreal au Lac Huron, par la grande Riviere, on ne manque point de trouver tous les ans au même lieu un Logement, que ces Animaux y bâtiſſent ou réparent tous les étés : car la premiere choſe, que font les Voyageurs, qui y arrivent les Premiers, c'eſt de rompre la Cabanne & la Chauſſée, qui lui donne de l'eau. Si cette Chauſſée n'eût pas retenu les eaux, il n'y en auroit pas aſſez pour continuer la route, & il faudroit faire un portage : de ſorte qu'il ſemble que ces officieux Caſtors vont ſe poſter là, uniquement pour la commodité des Paſſans. On voit, dit-on, la même choſe du côté de Quebec, où des Caſtors, en travaillant pour eux, fourniſſent de l'eau à un moulin à planches.

Des Caſtors Terriers.

Les Sauvages étoient autrefois perſuadés, ſi on en croit quelques Relations, que les Caſtors étoient une eſpece d'Animal raiſonnable, qui avoit ſes loix, ſon gouvernement, & ſon langage particulier : que ce Peuple Amphibie ſe choiſiſſoit des Commandans, qui dans les travaux communs diſtribuoient à chacun ſa tâche, poſoient des Sentinelles, pour crier à l'approche de l'Ennemi, puniſ-

UVA. BHSC. BU 01207

1720. Mars.

ſoient ou exiloient les pareſſeux. Ces prétendus Exilés ſont apparemment ceux, qu'on appelle *Caſtors Terriers*, qui en effet vivent ſéparés des autres, ne travaillent point, & ſe logent ſous terre, où leur unique attention eſt de ſe ménager un chemin couvert pour aller à l'eau. On les connoît au peu de poil, qu'ils ont ſur le dos, ce qui vient ſans doute de ce qu'ils ſe frottent continuellement contre la terre. Avec cela ils ſont maigres, c'eſt le fruit de leur pareſſe : on en trouve beaucoup plus dans les Pays chauds, que dans les Pays froids. J'ai déja remarqué que nos Caſtors, ou Biévres d'Europe, tiennent plus de ceux-ci, que des autres : en effet M. Lemery dit qu'ils ſe retirent dans les Creux & dans les Cavernes, qui ſe rencontrent ſur les bords des Rivieres; ſurtout en Pologne. Il y en a auſſi en Allemagne, le long de l'Ebre, & en France ſur le Rhône, l'Iſere & l'Oiſe. Ce qui eſt certain, c'eſt que nous ne voyons point dans les Caſtors Européens ce merveilleux, qui diſtingue ſi fort ceux du Canada. C'eſt bien dommage, Madame, qu'il ne ſe ſoit point trouvé de ces admirables Animaux, ni dans le Tybre, ni dans le Permeſſe : que de belles choſes ils auroient fait dire aux Poëtes Grecs & Romains !

Il paroît que les Sauvages du Canada ne les moleſtoient pas beaucoup avant notre arrivée dans leur Pays. Les peaux de Caſtors n'étoient pas celles, dont ces Peuples faiſoient plus d'uſage pour ſe couvrir, & la chair des Ours, des Elans, & de quelques autres Bêtes fauves leur ſembloit apparemment meilleure, que celle des Caſtors. Ils les chaſſoient néan-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

moins, & cette Chaſſe avoit ſon tems & ſon cérémonial marqué ; mais quand on ne chaſſe que pour le beſoin, & que ce beſoin eſt borné au pur néceſſaire, on ne fait pas de grandes deſtructions ; auſſi lorſque nous arrivâmes en Canada, nous y trouvâmes un nombre prodigieux de ces Amphibies.

De la Chaſſe du Caſtor.

La Chaſſe du Caſtor n'eſt pas difficile ; car il s'en faut bien que cet Animal ait autant de force pour ſe défendre, ni d'adreſſe pour éviter les embuches de ſes Ennemis, qu'il montre d'induſtrie pour ſe bien loger, & de prévoyance pour ſe pourvoir de tous les beſoins de la vie. C'eſt pendant l'hyver, qu'on lui fait la guerre dans les formes ; c'eſt-à-dire, depuis le commencement de Novembre juſqu'au mois d'Avril. Alors il a, comme tous les autres Animaux, plus de poil, & la peau plus mince. Cette Chaſſe ſe fait de quatre manieres, qui ſont les filets, l'affut, la tranche & la trappe. La premiere eſt ordinairement jointe à la troiſiéme ; & on s'amuſe rarement à la ſeconde, parce que les petits yeux de cet Amphibie ſont ſi perçans, & il a l'oreille ſi fine, qu'il eſt malaiſé de l'approcher aſſez pour le tirer, avant qu'il ait gagné l'eau, dont il ne s'écarte pas beaucoup dans cette Saiſon, & où il plonge d'abord. On le perdroit même, quand il auroit été bleſſé, avant que de s'être jetté à l'eau, parce qu'il ne revient point au-deſſus, s'il meurt de ſa bleſſure. C'eſt donc à la tranche & à la trappe, qu'on s'attache plus communément.

Quoique les Caſtors ayent fait leurs proviſions pour l'hyver, ils ne laiſſent pas de faire de tems en tems quelques excurſions dans les

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre, & cette délicateſſe coûte la vie à pluſieurs. Les Sauvages dreſſent ſur leur chemin des trappes, faites à peu près comme un 4 de chifre, & pour appas ils y mettent de petits morceaux de bois tendres & fraîchement coupés. Le Caſtor n'y a pas plûtôt touché, qu'il lui tombe ſur le corps une groſſe buche, qui lui caſſe les reins; & le Chaſſeur, qui ſurvient, l'acheve ſans peine. La tranche demande plus de précaution, & voici de quelle maniere on y procede. Quand la glace n'a encore qu'un demi pied d'épaiſſeur, on y fait une ouverture avec la hache: les Caſtors y viennent pour reſpirer plus à leur aiſe; on les y attend, & on les ſent venir de loin, parce qu'en ſouflant ils donnent un aſſez grand mouvement à l'eau: ainſi il eſt aiſé de prendre ſes meſures pour leur caſſer la tête, au moment, qu'ils la mettent dehors. Pour agir encore plus ſûrement, & n'être pas apperçu des Caſtors, on jette ſur le trou, qu'on a fait dans la glace, de la bourre de Roſeaux, ou des Epis de *Typha*, & quand on connoît que l'Animal eſt à portée, on le ſaiſit par une de ſes pattes, & on le jette ſur la glace, où on l'aſſomme, avant qu'il ſoit revenu de ſon étourdiſſemenr.

Si la Cabanne eſt proche de quelque Ruiſſeau, la Chaſſe ſe fait encore plus aiſément. On coupe la glace en travers pour y tendre un filet: enſuite on va briſer la Cabanne. Les Caſtors, qui y ſont renfermés, ne manquent point de ſe ſauver dans le Ruiſſeau, & ſe trouvent pris dans le filet. Mais il ne faut pas les y laiſſer lontems, ils s'en ſeroient bientôt

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

débarrassés en le coupant. Ceux, dont les Cabannes sont dans des Lacs, ont à trois ou quatre cent pas du rivage une espece de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air: alors les Chasseurs se partagent en deux bandes, l'une va rompre la Cabanne des Champs, l'autre donne en même tems sur celle du Lac; les Castors, qui sont dans celle-ci, & on prend le tems qu'ils y sont tous, veulent se refugier dans l'autre; mais ils n'y trouvent plus qu'une poussiere, qu'on y a jettée exprès, & qui les aveugle, de sorte qu'on en a bon marché. Enfin en quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux Chaussées; par ce moyen les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans deffense: ou bien ils accourent pour remédier d'abord au mal, dont ils ne connoissent pas les Auteurs; & comme on est bien préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou qu'on n'en attrape au moins quelques-uns.

Quelques particularités sur ces Amphibies.

Voici d'autres particularités sur les Castors, que je trouve dans quelques Mémoires, dont je ne vous garantis pas la fidélité. On prétend que quand ces Animaux ont découvert des Chasseurs, ou quelques-unes de ces Bêtes carnacieres, qui leur font la guerre, ils plongent en battant l'eau de leur queuë avec un si grand bruit, qu'on les entend d'une demie lieuë. C'est apparemment pour avertir tous les autres d'être sur leurs gardes. On dit encore qu'ils ont l'odorat si fin, qu'étant dans l'eau, ils sentent un Canot de fort loin. Mais on ajoûte qu'ils ne voyent que de côté, non plus que les Liévres, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs, qu'ils veulent éviter.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

Enfin on assûre que quand un Castor a perdu sa Femelle, il ne s'accouple point avec une autre, comme on le rapporte de la Tourterelle.

Les Sauvages ont grand soin d'empêcher que leurs Chiens ne touchent aux os du Castor, parce qu'ils sont d'une dureté, à laquelle les dents des Chiens ne resisteroient pas. On dit la même chose des os du Porc-Epi. Le commun de ces Barbares apporte une autre raison de cette précaution; c'est, disent-ils, pour ne point irriter les Esprits de ces Animaux, qui empêcheroient qu'une autre fois la Chasse ne fût heureuse. Mais je crois que cette raison est venuë aprés coup; & c'est ainsi que la superstition a souvent pris la place des causes naturelles, à la honte de l'Esprit humain. Au reste, Madame, je m'étonne qu'on n'ait pas encore essayé de transporter en France quelques-uns de ces merveilleux Amphibies: nous avons assez d'endroits, où ils pourroient trouver de quoi vivre & bâtir, & je crois qu'ils y multiplieroient en peu de tems.

Nous avons encore ici un petit Animal de même nature à peu près que le Castor, qui, à bien des égards, en paroît un diminutif, & qu'on nomme *Rat musqué*. Il a en effet presque toutes les propriétés du Castor; la structure du corps & surtout de la tête de l'un & de l'autre, est si semblable, qu'on prendroit le Rat musqué pour un petit Castor, si on lui avoit coupé la queuë, en quoi il differe peu des nôtres; & si on lui avoit ôté les testicules, qui renferment un Musc très-exquis. Cet Animal, qui pese environ quatre livres, est assez semblable à celui, que M. RAIa

Du Rat musqué.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

décrit, ſous le nom de *Mus Alpinus*. Il ſe met en Campagne au mois de Mars, & ſa nourriture eſt alors de quelques morceaux de bois, qu'il pele, avant que de les manger. Après la fonte des néges il vit de racines d'orties, puis des tiges & des feuilles de cette plante. En été il ne mange guéres que des fraiſes & des framboiſes, auſquelles ſuccedent d'autres fruits dans l'automne. Durant tout ce tems-là on voit rarement le Mâle ſans la Femelle.

A l'entrée de l'hyver ils ſe ſéparent, & chacun va de ſon côté ſe loger dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, ſans aucunes proviſions, & les Sauvages aſſûrent que tant qu'il fait froid, ils ne mangent quoi que ce ſoit. Ils bâtiſſent auſſi des Cabannes à peu près de la forme de celle des Caſtors, mais il s'en faut beaucoup qu'elles ſoient ſi bien travaillées. Quant à leur ſituation, elle eſt toujours au bord de l'eau; ainſi ils n'ont pas beſoin de faire des chauſſées. On dit que le poil du Rat muſqué entre dans la Fabrique des Chapeaux avec celui du Caſtor, & n'y gâte rien. Sa chair n'eſt pas mauvaiſe, ſi ce n'eſt lorſqu'il eſt en rut; car alors il n'eſt pas poſſible de lui ôter un goût de Muſc, qui ne flatte point le palais auſſi agréablement que le nez. J'étois, Madame, fort en train de vous parler des autres Chaſſes de nos Sauvages & des Animaux, qui ſont particuliers à ce Pays: mais il faut remettre la partie à une autre fois, on vient de m'avertir que ma voiture eſt prête, & je pars.

Je ſuis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

SIXIE'ME LETTRE. 1721.

Voyage de Quebec aux Trois Rivieres. Comment on peut courir la poſte ſur la nége. Des Seigneuries de la Nouvelle France. Deſcription de Beckancourt. Tradition ſur le nom de la Riviere Puante. Deſcription des Trois Rivieres. Suite des Chaſſes des Sauvages. Mars.

Aux Trois Rivieres, le 6. de Mars, 1721.

MADAME,

Maniere de courir la Poſte en traîne.

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après deux jours de marche, & quoiqu'elle ſoit éloignée de Quebec de vint-cinq lieuës, j'aurois pu fort aiſément faire ce chemin en douze heures, parce que j'avois pris la voye d'une *Cambiatura*, que la nége & la glace rendent très-facile en ce Pays pendant l'hyver, & qui ne coûte pas plus que les voitures ordinaires. On ſe ſert pour cela d'une traîne, ou, comme on parle ici, d'une cariole, qui coule ſi doucement, qu'un ſeul Cheval ſuffit pour la traîner, & va toujours le galop. On en change de tems en tems, & à bon marché. Dans un beſoin on feroit ainſi en vint-quatre heures ſoixante lieuës, beaucoup plus commodément, que dans la meilleure chaiſe de poſte.

Des Seigneuries du Canada.

Mon premier gîte fut à la *Pointe aux Trembles*, à ſept lieuës de la Capitale, d'où je n'étois parti qu'une heure avant la nuit.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

C'eſt une des bonnes Paroiſſes du Pays. L'Egliſe eſt grande & bien bâtie, & les Habitans y ſont fort à leur aiſe. En général les anciens Habitans ſont ici plus riches que les Seigneurs, & en voici la raiſon. Le Canada n'étoit qu'une grande Forêt, quand les François ont commencé de s'y établir. Ceux, à qui l'on a donné des Seigneuries, n'étoient pas gens à les mettre par eux-mêmes en valeur. C'étoit des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, qui n'avoient pas des fonds aſſez conſidérables, pour y loger le nombre d'Ouvriers néceſſaires pour cela. Il a donc fallu qu'ils établiſſent des Habitans, qui avant que de pouvoir y recueillir de quoi ſubſiſter, ont été obligés de travailler beaucoup, & de faire même toutes les avances. Ainſi ils n'ont pu s'engager envers les Seigneurs, qu'à une redevance fort modique : de ſorte qu'avec les lods & ventes, qui ſont ici bien peu de choſes, le droit de moulin & la métairie, une Seigneurie de deux lieuës de front, & d'une profondeur illimitée, n'eſt pas d'un grand revenu dans un pays ſi peu peuplé, & où il y a ſi peu de Commerce au-dedans.

Du Droit de Patronage. Le Commerce permis aux Gentilshommes.

C'eſt-là ſans doute une des raiſons, qui ont engagé le feu Roi Louis XIV. à permettre *à tous Nobles & Gentilshommes habitués au Canada, de faire le Commerce tant par Mer, que par Terre, ſans qu'ils puiſſent être recherchés, ni réputés avoir dérogé.* Ce ſont les termes de l'Arrêt, qui fut rendu par le Conſeil le dixiéme de Mars 1685. Au reſte, il n'y a en ce Pays aucune Seigneurie, même de celles, qui ſont titrées, à laquelle le Droit de Patronnage ſoit attaché ; car ſur la prétention

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

de quelques Seigneurs, fondée sur ce qu'ils avoient fait bâtir l'Eglise Paroissiale, Sa Majesté étant en son Conseil, prononça la même année 1685. que ce Droit n'appartenoit qu'à l'Evêque, tant parce qu'il est plus en état, qu'aucun autre, de juger de la capacité des Sujets, que parce que la portion congruë des Curés est payée sur les dixmes, qui appartiennent à l'Evêque. Le Roi dans ce même Arrêt déclare, que le Droit de Patronnage n'est point censé Honorifique.

Situation de Beckancourt.

Je partis de la Pointe aux Trembles le quatre avant le jour avec un cheval borgne, je le changeai ensuite contre un boiteux, & celui-ci contre un poussif. Avec ces trois relais je fis dix-sept lieuës en sept ou huit heures, & j'arrivai de très-bonne heure chez M. le Baron de Beckancourt, Grand Voyer de la Nouvelle France, lequel ne voulut jamais me permettre, d'aller plus loin. D'ailleurs ce Gentilhomme a sur ses Terres un Village d'Abénaquis, gouverné pour le Spirituel par un Jésuite, que j'étois bien aise de saluer en passant. Le Baron demeure à l'entrée d'une petite Riviere, qui vient du Sud, qui coule toute entiere dans son Domaine, & qui porte son nom. Ce n'est pourtant pas cette grande Terre, qui a été érigée en Baronnie; mais celle de Portneuf, qui est de l'autre côté du Fleuve.

La vie, que mene M. de Beckancourt dans ce Désert, car on n'y voit point encore d'autre Habitant que le Seigneur, rappelle assez naturellement le souvenir de ces anciens Patriarches, qui ne dédaignoient point de partager avec leurs Domestiques le travail de la Campagne, & vivoient presqu'aussi sobre-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

ment qu'eux. Le profit, qu'il peut faire par le Commerce avec les Sauvages ſes Voiſins, en achetant d'eux les Pelleteries de la premiere main, vaut bien les redevances, qu'il pourroit tirer des Habitans, à qui il auroit partagé ſes Terres. Avec le tems il ne tiendra qu'à lui d'avoir des Vaſſaux, & il fera ſes conditions beaucoup meilleures, quand il aura fait défricher tout ſon Terrein. La Riviere de Beckancourt ſe nommoit auparavant *la Riviere Puante*: je m'informai de la cauſe de ce nom, car l'eau de la Riviere me parut fort belle, on m'aſſûra qu'elle eſt très-bonne, & il n'y a aucune mauvaiſe odeur dans tout ce Canton. Les uns me dirent néanmoins, que cette cauſe étoit la mauvaiſe qualité des eaux: d'autres l'attribuoient à la grande quantité de Rats muſqués, qu'on y trouve, & dont les Sauvages ne peuvent ſouffrir l'odeur; mais voici une troiſiéme verſion, que ceux, qui ont fait plus de recherches ſur l'ancienne Hiſtoire du Pays, prétendent être la véritable.

D'où étoit venu le nom de *Riviere Puante* à la Riviere de Beckancourt.

Des Algonquins étoient en guerre contre les *Onnontcharonnons*, plus connus ſous le nom de Nation de *l'Iroquet*, & dont l'ancienne demeure étoit, dit-on, dans l'Iſle de Montreal. Le nom, qu'elle porte, prouve qu'elle étoit de la Langue Huronne: cependant on prétend que ce ſont les Hurons, qui l'ont chaſſée de leur ancienne demeure, & qui l'ont même en partie détruite. Quoiqu'il en ſoit, elle étoit au tems, dont je parle, en guerre contre les Algonquins, qui, pour finir d'un ſeul coup cette guerre, dont ils commençoient à ſe laſſer, s'aviſerent d'un ſtratagême, qui leur réuſſit. Ils ſe mirent en em-

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

buſcade ſur les deux bords de la petite Riviere, qui porte aujourd'hui le nom de Beckancourt. Enſuite ils détacherent quelques Canots, dont les Conducteurs firent ſemblant de pêcher dans le Fleuve. Ils ſçavoient que leurs Ennemis n'étoient pas loin, & ils ne doutoient point qu'ils ne couruſſent d'abord ſur les prétendus Pêcheurs : en effet ceux-là ne tarderent pas à voir fondre ſur eux une flotte de Canots, ils firent ſemblant d'avoir peur, prirent la fuite, & gagnerent la Riviere. Ils y furent ſuivis de fort près par un Ennemi, qui croyoit avoir bon marché de cette poignée d'Hommes, & pour l'engager plus avant, ils affecterent de paroître fort épouvantés. Cette feinte leur réuſſit ; ceux, qui les pourſuivoient, avancerent toujours, & jettant, ſelon la Coûtume de ces Barbares, des cris effroyables, ils ſe croyoient au moment de tomber ſur leur proye.

Alors une grêle de fleches décochées de derriere tous les buiſſons, qui bordoient la Riviere, les jetta dans une confuſion, dont on ne leur donna point le tems de ſe remettre. Une ſeconde décharge, qui ſuivit de fort près la premiere, acheva leur déroute. Ils voulurent fuir à leur tour, mais ils ne pouvoient plus ſe ſervir de leurs Canots, qui étoient percés de toutes parts. Ils ſe lancerent dans l'eau, eſperant de ſe ſauver à la nâge ; mais outre que la plûpart étoient bleſſés, ils trouverent en arrivant à terre, la mort, qu'ils fuyoient, & pas un ſeul n'échappa aux Algorquins, qui ne pardonnerent à Perſonne, & ne s'amuſerent pas même à faire des Priſonniers. La Nation de l'Iroquet ne s'eſt point

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

relevée de cet échec, & quoiqu'on ait encore vû quelques-uns de ces Sauvages depuis l'arrivée des François en Canada, il n'en eſt plus du tout queſtion aujourd'hui. Cependant la quantité de Corps morts, qui reſterent dans l'eau, & ſur les bords de la Riviere, l'infecta de telle ſorte, que le nom de *Riviere Puante* lui en eſt demeuré.

Du Village Abénaqui de Beckancourt.

Le Village Abénaqui de Beckancourt n'eſt pas préſentement auſſi peuplé, qu'il l'étoit, il y a quelques années. Il ne laiſſeroit pourtant pas de nous être d'un grand ſecours, ſi la guerre recommençoit. Ces Sauvages ſont les meilleurs Partiſans du Pays, & toujours diſpoſés à faire des courſes dans la Nouvelle Angleterre, où leur nom ſeul a ſouvent jetté l'épouvante juſques dans Baſton. Ils ne nous ſerviroient pas moins bien contre les Iroquois, à qui ils ne cedent point en valeur, & qui ne ſont pas auſſi bien diſciplinés qu'eux. Ils ſont tous Chrétiens, & on leur a bâti une jolie Chapelle, où ils pratiquent avec beaucoup d'édification tous les Exercices du Chriſtianiſme. Il faut pourtant avoüer que leur ferveur n'eſt plus au point, où on l'a vûë les premieres années de leur Etabliſſement parmi nous. On leur a porté de l'Eau-de-vie, ils y ont pris goût, & les Sauvages ne boivent jamais, que pour s'enyvrer. Cependant une funeſte expérience nous a appris, qu'à meſure que ces Peuples s'éloignent de Dieu, ils ont moins de déférence pour leurs Paſteurs, & ſe rapprochent des Anglois. Il eſt bien à craindre que le Seigneur ne permette qu'ils deviennent nos Ennemis, pour nous punir d'avoir contribué, par un ſordide intérêt, à

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

les rendre vicieux, comme il eſt déja arrivé à quelques autres Nations.

Mars.

Après avoir embraſſé le Miſſionnaire de de Beckancourt (*a*), viſité ſa Bourgade, & fait avec lui de triſtes réfléxions, que ne peut manquer de fournir le déſordre, dont je viens de parler, & dont il eſt ſouvent réduit à gémir devant Dieu, je traverſai le Fleuve Saint Laurent pour me rendre en cette Ville. Rien n'eſt plus charmant, Madame, que ſa ſituation. Elle eſt bâtie ſur un côteau de ſable, qui n'a guéres de ſtérile, que l'eſpace, qu'elle peut occuper, ſi elle devient jamais une Ville conſidérable : car à préſent c'eſt fort peu de choſes. Du reſte, elle eſt environnée de tout ce qui peut rendre une Ville agréable & opulente. Le Fleuve, large de près d'une demie lieuë, eſt à ſes pieds. Au-delà on ne voit que Campagnes cultivées, fertiles, & couronnées des plus belles Forêts du Monde. Un peu au-deſſous, & du même côté que la Ville, le Fleuve reçoit une aſſez belle Riviere, qui, avant de confondre ſes eaux avec les ſiennes, en reçoit en même tems deux autres, l'une à ſa droite, & l'autre à ſa gauche, & c'eſt ce qui a fondé le nom de *Trois Rivieres*, que porte la Ville.

Situation de la Ville des Trois Rivieres.

Au-deſſus, & preſqu'à la même diſtance, commence le *Lac de Saint Pierre*, lequel a environ trois lieuës de large, & ſept de long. Ainſi rien ne borne la vûë de ce côté-là, & le Soleil paroît ſe coucher dans les ondes. Ce Lac, qui n'eſt qu'un élargiſſement du Fleuve, reçoit pluſieurs Rivieres. Il y a aſſez d'apparence que ce ſont ces Rivieres, qui avec le

Du Lac de *Saint Pierre*.

(*a*) Le Pere Euſtache LE SUEUR.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

tems ont mangé le terrein bas & mouvant, à travers duquel elles couloient ; cela eſt ſurtout ſenſible à l'égard de celle de Saint François, dont l'embouchure eſt ſemée de pluſieurs Iſles, qui pourroient bien avoir été jointes au Continent. D'ailleurs dans tout le Lac, ſi ce n'eſt au milieu du Canal, dont la force du Courant du Fleuve a conſervé toute la profondeur, on ne peut aller qu'en Canots, encore y a-t'il des endroits, d'où les grands Canots, pour peu qu'ils ſoient chargés, ne ſe tirent pas aiſément. En récompenſe, il eſt partout fort poiſſonneux, & le poiſſon y eſt excellent.

Deſcription de la Ville.

On ne compte guéres que ſept ou huit cent Perſonnes dans la Ville des Trois Rivieres : mais elle a dans ſon voiſinage de quoi enrichir une grande Ville. Ce ſont des Mines de Fer très-abondantes, qu'on fera valoir, quand on voudra. (*a*) Au reſte, quelque peu peuplée que ſoit cette Ville, ſa ſituation la rend très-importante, & c'eſt un des plus anciens Etabliſſemens de la Colonie. Dès les premiers tems ce Poſte a eu un Gouverneur. Il a mille écus d'appointemens, & un Etat-Major. On voit auſſi dans cette Ville un Couvent de Recollets ; une aſſez belle Egliſe Paroiſſiale, deſſervie par ces mêmes Religieux ; & un très-bel Hôpital joint à un Monaſtere d'Urſulines, qui y ſont au nombre de quarante, & qui y font l'office d'Hoſpitalieres. C'eſt encore une Fondation de M. de Saint Vallier. Dès l'année 1650 le Sénéchal de la Nouvelle France, dont la Juriſdiction a été abſorbée par le Conſeil

(*a*) On y travaille actuellement, & on en tire le meilleur Fer du Monde.

UVA. BHSC. BU 01207

Supérieur de Quebec & par l'Intendant, avoit un Lieutenant aux Trois Rivieres ; aujourd'hui cette Ville a une Juſtice ordinaire, dont le Chef eſt un Lieutenant Général. 1721. Mars.

Elle doit ſon origine au grand abord, qui dans les commencemens de la Colonie ſe faiſoit en ce lieu-là des Sauvages de differentes Nations. Il en deſcendoit ſurtout pluſieurs des Quartiers les plus reculés vers le Nord, par les Trois Rivieres, qui ont donné le nom à la Ville, & qu'on remonte fort loin. La ſituation du lieu, joint au grand Commerce, qui s'y faiſoit, engagea quelques François à s'y établir, & la proximité de la Riviere de *Sorel*, alors nommée la *Riviere des Iroquois*, & dont je vous parlerai bientôt, obligea les Gouverneurs Généraux à y conſtruire un Fort, où ils entretenoient une bonne Garniſon, & qui eut d'abord ſon Gouverneur particulier. Ainſi ce Poſte fut dèſlors regardé comme un des plus importans de la Nouvelle France. Au bout de quelques années les Sauvages ſe laſſant d'y être continuellement harcelés par les Iroquois, dont les François eux-mêmes avoient aſſez de peine à ſe deffendre ; n'ayant plus la liberté des paſſages, où ces fiers Ennemis leur dreſſoient ſans ceſſe des embuches, & n'étant pas même toujours en ſûreté à la vûë & ſous le Canon de notre Fort, ceſſerent d'y porter leurs Pelleteries. Les Jéſuites, avec ce qu'ils y avoient aſſemblé de Néophytes, ſe retirerent trois lieuës au-deſſous, ſur un Terrein, que leur avoit donné l'Abbé DE LA MADELEINE, un des Membres de la Compagnie des cent Aſſociés, formée par le Cardinal DE RICHELIEU, d'où ce Terrein a pris le nom

Origine de ſon Etabliſſement.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

de *Cap de la Madeleine*, qu'il porte encore aujourd'hui (*a*).

Du Cap de la Madeleine.

La Miſſion, qu'on y avoit tranſportée, n'y a portant pas ſubſiſté longtems. C'eſt en partie l'effet de l'inconſtance des Sauvages, & principalement une ſuite des guerres & des maladies, qui ont preſqu'entierement détruit cette Egliſe naiſſante. On voit bien encore aux environs une troupe d'Algonquins, dont la plûpart ont été baptiſés dans leur enfance mais qui n'ont aucun Exercice reglé de Religion. Meſſieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, qui ont aujourd'hui la traite des Caſtors, ont inutilement tenté de les attirer à *Checoutimi*, où ils ont déja réuni pluſieurs Familles de la même Nation, & de celle des Montagnez, ſous la conduite d'un Miſſionnaire Jéſuite. D'autres ont voulu les joindre aux Abénaquis de Saint François. Leur unique réponſe à ces invitations a été qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à quitter un lieu, où les os de leurs Peres repoſent : mais quelques Perſonnes ſont perſuadés, & ce n'eſt pas ſans fondement, que cette réſiſtance vient moins de leur part, que de gens, à qui leur voiſinage eſt utile, & qui ſans doute ne font pas aſſez réfléxion qu'ils ſacrifient le ſalut de ces Sauvages à un aſſez leger interêt.

On vient de m'aſſûrer, Madame, que dans quelques jours il y aura une occaſion d'envoyer cette Lettre à Quebec, d'où elle pourra aller en France de bonne heure par l'Iſle Royale.

(*a*) Outre les Mines de fer qui ſont aſſez abondantes au Cap de la Madeleine, on y a découvert il y a quelques années, pluſieurs ſources d'Eaux Minérales, qui ſont de mêmes qualités, que celles de Forges.

Je

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

Je vais achever de la remplir de ce qui regarde les Chaſſes des Sauvages. Celle du Caſtor, ainſi que je l'ai déja remarqué, n'eſt devenuë leur principal objet, que depuis qu'ils ont vû le cas, que les François faiſoient de la dépouille de cet Animal. C'étoit auparavant celle de l'Ours, qui tenoit le premier rang, & où la ſuperſtition avoit le plus de part. Voici ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans cette Chaſſe parmi ceux, qui ne ſont pas Chrétiens.

De la Chaſſe de l'Ours.

C'eſt toujours un Chef de guerre, qui en marque le tems, & qui a ſoin d'inviter les Chaſſeurs. Cette invitation, qui ſe fait en grande cérémonie, eſt ſuivie d'un Jeûne de huit jours, pendant leſquels il n'eſt pas même permis de boire une goutte d'eau: & je vous dirai en paſſant, Madame, que ce que les Sauvages appellent jeûner, c'eſt ne rien prendre du tout. Bien plus, malgré l'extrême foibleſſe, qu'une ſi exceſſive abſtinence ne ſçauroit, ce ſemble, manquer de leur cauſer, ils ne ceſſent de chanter, tant que le jour dure. Ce jeûne s'obſerve pour obtenir des Eſprits qu'ils faſſent connoître où l'on trouvera beaucoup d'Ours. Pluſieurs même font bien davantage pour mériter cette faveur. On en a vû ſe découper la chair en pluſieurs endroits du corps pour ſe rendre propices leurs génies. Mais il eſt bon de ſçavoir qu'ils ne leur demandent point leur ſecours, pour venir à bout de ces furieux Animaux, il leur ſuffit de ſçavoir où il y en a: comme Ajax ne demandoit point à Jupiter qu'il le rendît Victorieux de ſes Ennemis, mais ſeulement aſſez de jour, pour achever de les vaincre.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Mars.

Les Sauvages adreſſent auſſi pour le même ſujet des vœux aux Mânes des Bêtes, qu'ils ont tuées dans les Chaſſes précédentes, & comme ils ne ſont occupés que de cette penſée, tandis qu'ils veillent, il eſt naturel que pendant leur ſommeil, qui ne doit pas être bien profond avec des eſtomachs vuides, ils rêvent ſouvent aux Ours. Mais ce n'eſt pas encore aſſez pour les déterminer, il faut que tous, ou du moins le plus grand nombre, ayent vû des Ours dans le même Canton; & le moyen que tous les rêves s'accordent ſur cela? Toutefois, pourvû qu'un habile Chaſſeur ait cru voir en ſonge deux ou trois fois de ſuite des Ours dans un lieu marqué, ſoit complaiſance, car rien n'eſt plus complaiſant que nos Sauvages, ſoit qu'à force d'en entendre parler, leur cerveau creux en prenne enfin l'impreſſion, tout le monde y rêve bientôt, ou fait ſemblant d'y avoir rêvé, & la réſolution eſt priſe d'aller de ce côté-là.

Le jeûne fini, & le lieu de la Chaſſe arrêté, le Chef choiſi pour le parti de Chaſſe donne à tous ceux, qui en doivent être, un grand repas, & perſonne n'oſeroit s'y préſenter, ſans avoir pris auparavant le bain, c'eſt-à-dire, ſans s'être jetté dans la Riviere, quelque tems qu'il faſſe, pourvû que la Riviere ne ſoit point glacée. Ce feſtin, n'eſt pas, comme beaucoup d'autres, où il faut tout manger: quoiqu'on ait lontems jeûné, & peut-être par cette raiſon, on y mange ſobrement: celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien, & toute ſon occupation, tandis que les autres ſont à table, eſt de raconter ſes anciennes proueſſes à la chaſſe: de nouvelles invocations

UVA. BHSC. BU 01207

aux Mânes des défunts Ours terminent la fête. On ſe met enſuite en marche barbouillé de noir, équippé comme pour la guerre, & parmi les acclamations de tout le Village. Auſſi la Chaſſe n'eſt-elle pas moins noble parmi ces Peuples, que la guerre: l'alliance d'un bon Chaſſeur eſt même plus recherchée, que celle d'un Guerrier fameux, parce que la Chaſſe fournit à toute la Famille la vie & le vêtement, & que les Sauvages ne ſouhaitent rien au-delà. Mais un Homme n'eſt pas réputé grand Chaſſeur, s'il ne tuë douze grandes Bêtes en un jour.

1721. Mars.

Ces Peuples ont pour cet Exercice deux grands avantages ſur nous: car en premier lieu rien ne les arrête, ni Buiſſons, ni Foſſés, ni Ravines, ni Etangs, ni Rivieres. Ils vont toujours devant eux par la ligne la plus droite. En ſecond lieu, il eſt peu, ou plutôt il n'eſt point d'Animaux, qu'ils ne gagnent à la courſe. On en a vû arriver, dit-on, dans un Village conduiſant avec une houſſine des Ours, qu'ils avoient laſſés, comme ils auroient mené un troupeau de Moutons; & le Cerf le plus agile ne l'eſt pas plus qu'eux. Au reſte le Chaſſeur doit profiter peu pour lui-même de ſa Chaſſe. Il eſt obligé d'en faire de grandes liberalités. Si on le prévient, & qu'on la lui enleve, il faut qu'il ſe laiſſe dépouiller ſans rien dire, & qu'il ſe contente de la gloire d'avoir travaillé pour le Public. On ne trouve pourtant pas mauvais que dans la diſtribution, qu'il fait du produit de ſa Chaſſe, ſa Famille ſoit partagée la premiere. Mais il faut avoüer que ceux, avec qui nous avons plus de commerce, ont déja un peu perdu de cette antique géné-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

rosité, & de cet admirable désintéressement. Rien n'est plus contagieux, que l'esprit d'intérêt, & rien n'est plus capable d'altérer les mœurs.

L'Ours passe six mois sans manger.

Le tems de la Chasse de l'Ours est l'hyver. Alors ces Animaux sont cachés dans des creux d'arbres; ou, s'ils en trouvent d'abattus, ils se font de leurs racines une Taniere, dont ils bouchent l'entrée avec des branches de Sapin, & où ils sont parfaitement à l'abri des rigueurs de la saison. Si tout cela leur manque, ils font un trou en terre, & ont grand soin, quand ils y sont entrés, d'en bien fermer l'ouverture. On en a vû, qui s'étoient cantonnés dans le fond d'une Cáverne, de maniere à n'être pas apperçus, quoiqu'on y regardât de bien près. Mais de quelque maniere qu'un Ours soit logé, il ne sort point de sa retraite de tout l'hyver: c'est ce qui n'est plus révoqué en doute. On n'est pas moins assûré qu'il n'y porte aucune provision, & par conséquent que pendant tout ce tems-là il ne boit, ni ne mange; qu'il tire alors de ses pattes, en les lêchant, une substance, qui le nourrit, comme quelques-uns l'ont avancé: c'est sur quoi il est permis à chacun de croire ce qu'il voudra. Ce qui est certain, c'est qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un hyver, sans leur donner ni à boire, ni à manger, & qu'au bout de six mois ils étoient aussi gras qu'auparavant. Il est sans doute assez surprenant qu'un Animal pourvu d'une si bonne fourrure, & qui n'a point la mine d'être bien délicat, prenne contre le froid des précautions, dont aucun autre que lui ne s'avise. Cela montre qu'il ne faut pas juger sur les apparences: chacun sent ses besoins.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

Maniere, dont ſe fait cette Chaſſe.

Il n'eſt donc pas néceſſaire de courir beaucoup pour attrapper les Ours; il n'eſt queſtion que de reconnoître les endroits, où il y en a un plus grand nombre de cachés. Dès que les Chaſſeurs croyent en avoir trouvé quelqu'un, ils forment un grand cercle d'un quart de lieuë de circonference, plus ou moins, ſuivant le nombre des Chaſſeurs. On avance enſuite en ſe reſſerrant toujours, & chacun cherche devant ſoi s'il ne découvrira point la retraite de quelques Ours. De cette maniere s'il y en a, il eſt difficile qu'il en échappe aucun; car nos Sauvages ſont d'excellens Furêts. Le lendemain la même manœuvre recommence à quelque diſtance de-là, & tout le tems de la Chaſſe s'employe de cette ſorte.

Cérémonie ridicule, qui ſe pratique quand on a tué un Ours.

Dès qu'un Ours eſt tué, le Chaſſeur lui met entre les dents le tuyau de ſa pipe allumée, ſouffle dans le fourneau, & rempliſſant ainſi de fumée la gueule & le goſier de ſa Bête, il conjure ſon eſprit de n'avoir aucun reſſentiment de ce qu'il vient de faire à ſon corps, & de ne point lui être contraire dans toutes les chaſſes, qu'il fera dans la ſuite. Mais comme l'Eſprit ne répond point, le Chaſſeur, pour ſçavoir ſi ſa priere a été exaucée, coupe le filet, qui eſt ſous la langue de l'Ours, & le garde juſqu'à ce qu'il ſoit de retour au Village. Alors tous jettent en grande cérémonie, & après bien des invocations, ces filets dans le feu. S'ils y pétillent & ſe retirent, comme il ne peut guéres manquer d'arriver, cela eſt pris pour une marque certaine que les Eſprits des Ours ſont appaiſés: ſinon, on ſe perſuade qu'ils ſont irrités, & que la chaſſe de l'année ſuivante ne ſera pas heureuſe, à moins qu'on

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

ne trouve le ſecret de ſe les reconcilier : car enfin il y a remede à tout.

Réception, que l'on fait aux Chaſſeurs à leur retour.

Les Chaſſeurs font bonne chere, tant que dure la chaſſe, & pour peu qu'elle ait réuſſi, ils emportent encore avec eux de quoi régaler leurs amis, & nourrir lontems leurs familles. Ce n'eſt pas à la verité un grand ragoût que cette viande boucanée, mais tout eſt bon pour des Sauvages. A voir la réception, qu'on leur fait, les louanges qu'on leur donne, l'air content & ſuffiſant, qu'ils prennent, vous diriez qu'ils reviennent de quelque grande Expédition, chargés des dépouilles de toute une Nation détruite. Il faut être Homme, leur dit-on, & diſent-ils ſans façon eux mêmes, pour combattre & pour vaincre ainſi les Ours. Une autre choſe, qui ne leur attire pas de moindres éloges, & dont ils ne tirent pas moins de vanité, c'eſt de ne rien laiſſer du grand repas, que leur donne encore au retour de la chaſſe celui, qui y a commandé. On y préſente, pour premier ſervice, le plus grand Ours, qui ait été pris, & on le ſert tout entier avec ſes entrailles : il n'eſt pas même écorché ; on s'eſt contenté de lui griller la peau, comme on fait aux Porcs. Ce feſtin eſt voué à je ne ſçai quel Génie, dont on croiroit s'attirer l'indignation, ſi on ne mangeoit pas tout. Il ne faut même rien laiſſer du bouillon, où les viandes ont été cuites, & qui n'eſt guéres qu'une graiſſe fonduë, & réduite en huile. Rien n'eſt plus mauvais : auſſi y a-t'il toujours quelqu'un, qui en créve, & pluſieurs en ſont fort incommodés.

Quelques particularités ſur les Ours.

Les Ours ne ſont méchans en ce Pays, que quand ils ont faim, ou quand ils ont été bleſ-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

ſés. On prend néanmoins toujours ſes précautions, quand on les approche. Rarement ils attaquent; ils fuyent même, dès qu'ils voyent quelqu'un; & il ne faut qu'un Chien pour les faire courir bien loin. S'ils ſont donc par tout comme en Canada, on auroit pû répondre à la demande de M. Deſpreaux, que c'eſt l'Ours, qui a peur du Paſſant, & non le Paſſant de l'Ours. Au mois de Juillet l'Ours eſt en rut. Il devient alors ſi maigre, ſa chair eſt ſi fade, & d'un ſi mauvais goût, que les Sauvages mêmes, eux qui mangent ſouvent des choſes, qui nous feroient bondir le cœur, ont de la peine à y toucher. Qui le croiroit, que cette paſſion maigrit plus en un mois un Animal de cette eſpece & de cette figure, que ne fait une abſtinence totale de ſix mois! Il eſt moins ſurprenant qu'il ſoit alors ſi farouche & de ſi mauvaiſe humeur, qu'il ne fait pas bon de ſe rencontrer ſur ſon chemin. C'eſt un effet de ſa jalouſie.

Ce tems-là paſſé, il reprend ſon embonpoint, & rien n'y contribuë davantage, que les fruits, qu'il trouve partout dans les Bois, & dont il eſt extrêmement friand. Il aime ſurtout le raiſin; & comme toutes les Forêts ſont remplies de vignes, qui s'élevent juſqu'à la cime des plus hauts arbres, il ne fait aucune difficulté d'y grimper. Mais ſi un Chaſſeur l'y apperçoit, ſa friandiſe lui coûte la vie. Quand il a ainſi bien mangé des fruits, ſa chair a un très-bon goût, & elle le conſerve juſqu'au printems. Elle a néanmoins toujours un grand défaut; elle eſt trop huileuſe, & ſi on n'en uſe pas modérément, elle donne la dyſenterie. D'ailleurs, elle eſt nouriſſante;

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Mars.

Des Chiens de Chaſſe des Sauvages.

& un petit Ourſon vaut bien un Agneau.

J'oubliois, Madame, de vous dire que les Sauvages menent toujours à leurs chaſſes un grand nombre de Chiens ; ce ſont les ſeuls Animaux domeſtiques, qu'ils élevent ; & ils ne les élevent, que pour la chaſſe. Tous paroiſſent de la même eſpece : ils ont les oreilles droites, & le muſeau allongé à peu près comme les Loups ; mais ils ſont fort fidéles, & fort attachés à leurs Maîtres, qui les nourriſſent pourtant aſſez mal, & ne les careſſent jamais. On les dreſſe de très-bonne heure à l'eſpece de chaſſe, à laquelle on les deſtine, & ils ſont excellens Chaſſeurs. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, parce qu'on m'appelle pour m'embarquer.

Je ſuis, &c.

SEPTIE'ME LETTRE.

Deſcription du Pays & des Iſles de Richelieu & de Saint François. Du Village Abénaqui. De l'ancien Fort de Richelieu, & de ceux, qu'on avoit conſtruits dans chaque Paroiſſe. Belles actions de deux Dames Canadiennes. Des autres Chaſſes des Sauvages.

A Saint François, l'onziéme de Mars, 1721.

MADAME,

JE partis le neuf des Trois Rivieres. Je ne fis que traverſer le Lac de Saint Pierre, en

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

tirant au Sud ; je fis ce voyage en Carriole, parce que la glace étoit encore assez forte pour toutes sortes de voitures ; & j'arrivai vers le midi à S. François. J'employai l'après-diner & toute la journée d'hier à visiter ce Canton, & je vais vous rendre compte de ce que j'y ai observé.

Des Isles de Richelieu & de Saint François.

A l'extrêmité occidentale du Lac de S. Pierre, il y a un nombre prodigieux d'Isles de toutes grandeurs, qu'on appelle *les Isles de Richelieu*, & en tournant sur la gauche, quand on vient de Quebec, on en trouve six autres, qui bordent une anse assez profonde, dans laquelle se décharge une jolie Riviere, dont la source est au voisinage de la Nouvelle York. Les Isles, la Riviere, & tout le Pays, qu'elle arrose, portent le nom de *Saint François*. Chacune des Isles a plus d'un grand quart de lieuë de long : leur largeur est inégale ; la plûpart de celles de Richelieu sont plus petites. Toutes étoient autrefois remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils & d'Orignaux : le Gibier y foisonnoit d'une maniere étonnante, & n'y est pas encore trop rare ; mais les grandes Bêtes ont disparu.

On pêche aussi d'excellens Poissons dans la Riviere de Saint François & à son embouchure. L'hyver on fait des trous dans la glace, on y passe des filets de cinq ou six brasses de long, & on ne les retire guéres à vuide. Les Poissons, qu'on y prend plus communément, sont les Bars, les Poissons dorés, les Achigans, & sur-tout les Masquinongez, espece de Brochets, qui ont la tête plus grosse que les nôtres, & la bouche sous un museau recourbé, ce qui leur donne une figure assez

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

singuliere. Les Terres de Saint François, à en juger par les Arbres, qu'elles portent, & par le peu, qu'on en a déja cultivé, sont fort bonnes. Les Habitans y sont néanmoins assez pauvres, & plusieurs seroient réduits à la derniere indigence, si le Commerce avec les Sauvages, leurs Voisins, ne les soûtenoit un peu. Mais ne seroit-ce pas ce Commerce-là même, qui les empêcheroit d'être plus à leur aise, en les rendant fainéans?

Du Village des Abénaquis.

Les Sauvages, dont je parle, sont des Abénaquis, parmi lesquels il y a quelques Algonquins, des Sokokis & des Mahingans, plus connus sous le nom de *Loups*. Cette Nation étoit autrefois établie sur la Riviere de Manhatte, dans la Nouvelle York, & il paroît qu'ils en sont originaires. Les Abénaquis sont venus à Saint François des Côtes Méridionnales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur premiere Station en quittant leur Pays, pour venir demeurer parmi nous, fut une petite Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent, presque vis-à-vis de Syllery; c'est-à-dire, environ une lieuë & demie au-dessus de Quebec, du côté du Midi. Ils y étoient placés aux environs d'une chute d'eau, qu'on nomme *le Sault de la Chaudiere*. Ils sont présentement sur le bord de la Riviere de Saint François, à deux lieuës de son embouchure, dans le Lac de Saint Pierre. L'endroit est fort agréable, & c'est dommage: ces Peuples ne goûtent pas les agrémens d'une belle situation, & des Cabannes de Sauvages, sur-tout d'Abénaquis, n'embellissent pas un Pays. Le Village est nombreux, & n'est habité, que par des

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Chrétiens. Cette Nation eſt docile, & de tout tems affectionnée aux François : mais le Miſſionnaire (*a*) n'a pas de moindres inquiétudes à leur ſujet, que ſon Confrere de Beckancourt. Les raiſons en ſont les mêmes.

Du Suc d'Erable.

On me régale ici d'eau d'Erable : c'eſt la ſaiſon, où elle coule. Elle eſt délicieuſe, d'une fraîcheur admirable, & fort ſaine. La maniere de la tirer eſt bien ſimple. Lorſque la ſéve commence à monter aux Arbres, on fait une entaille dans le tronc de l'Erable, & par le moyen d'un morceau de bois, qu'on y inſere, & ſur lequel l'eau coule, comme ſur une gouttiere, cette eau eſt reçûë dans un Vaiſſeau, qu'on met deſſous. Pour qu'elle coule avec abondance, il faut qu'il y ait beaucoup de neiges ſur la terre, qu'il ait gelé pendant la nuit, que le Ciel ſoit ſerein, & que le Vent ne ſoit pas trop froid. Nos Erables auroient peut-être la même vertu, ſi nous avions en France autant de neiges qu'en Canada, & ſi elles y duroient auſſi lontems. A meſure que la ſéve s'épaiſſit, elle coule moins, & au bout de quelque tems, elle s'arrête tout-à-fait. Il eſt aiſé de juger qu'après une telle ſaignée, l'Arbre ne s'en porte pas mieux ; on aſſûre cependant qu'il la peut ſouffrir pluſieurs années de ſuite. On feroit peut-être mieux de le faire repoſer un ou deux ans, pour lui laiſſer le tems de reprendre ſes forces. Mais enfin quand il eſt épuiſé, on en eſt quitte pour le couper, & ſon bois, ſes racines, ſes nœuds ſont propres à bien des choſes. Il faut que cet Arbre ſoit ici bien commun, car on en brûle beaucoup.

(*a*) Le Pere Joſeph Aubery.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

L'eau d'Erable eſt aſſez claire, quoiqu'un peu blanchâtre : elle eſt extrêmement rafraîchiſſante, & laiſſe dans la bouche un petit goût de ſucre fort agréable. Elle eſt fort amie de la poitrine ; & en quelque quantité qu'on en boive, quelqu'échauffé que l'on ſoit, elle ne fait point de mal. C'eſt qu'elle n'a point cette crudité, qui cauſe la pleureſie ; mais au contraire une vertu balſamique, qui adoucit le ſang, & un certain ſel, qui en entretient la chaleur. On ajoûte, qu'elle ne ſe criſtaliſe jamais ; mais que ſi on la garde un certain tems, elle devient un excellent vinaigre. Je ne garantis point ce fait, & je ſçai qu'un Voyageur ne doit point adopter indifféremment tout ce qu'on lui dit.

Il y a bien de l'apparence que les Sauvages, qui connoiſſent fort bien toutes les vertus de leurs Plantes, ont fait de tout tems de cette eau l'uſage, qu'ils en font encore aujourd'hui ; mais il eſt certain qu'ils ne ſçavoient pas en former le ſucre, comme nous leur avons appris à le faire. Ils ſe contentoient de lui donner deux ou trois bouillons, pour l'épaiſſir un peu, & en faire une eſpece de Sirop, qui eſt aſſez agréable. La façon, qu'on y ajoûte, pour en faire du Sucre, eſt de la laiſſer bouillir, juſqu'à ce qu'elle prenne une conſiſtance ſuffiſante, & elle ſe purifie d'elle-même, ſans qu'on y mêle rien d'étranger. Il faut ſeulement avoir ſoin de ne pas trop faire cuire le Sucre, & de le bien écumer. La plus grande faute, qu'on y fait, c'eſt de le laiſſer trop durcir dans ſon Sirop, c'eſt ce qui fait qu'il eſt trop gras, & qu'il conſerve toujours un goût de miel, qui le rend moins agréable

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

au goût, à moins qu'il ne ſoit purifié.

Ce ſucre fait avec attention, & il en demande beaucoup moins que le nôtre, eſt naturel, pectoral, ne brûle point l'eſtomach. Outre que la façon en eſt d'une très-petite dépenſe. On penſe aſſez communément qu'il eſt impoſſible de le rafiner, comme celui, qu'on tire des Cannes; je n'en vois point la raiſon, & il eſt certain qu'au ſortir des mains des Sauvages il eſt plus pur, & beaucoup meilleur, que celui des Iſles, qui n'a pas reçû plus de façons. Enfin j'en ai donné à fondre à un Rafineur d'Orleans, qui n'y a trouvé d'autre défaut, que celui que j'ai déja remarqué, & qu'il attribuoit uniquement à ce qu'il n'avoit pas été ſuffiſamment égouté. Il ſe croyoit même de meilleure qualité que l'autre, & il en fit des tablettes, que j'ai eu l'honneur de vous préſenter, & que vous trouvâtes, Madame, ſi excellentes. On objectera que s'il étoit d'une bonne nature, on l'auroit fait entrer dans le Commerce: mais on n'en fait pas aſſez pour que cela devienne un objet, & peut-être a-t-on tort; il y a bien d'autres choſes, que l'on néglige dans ce Pays-ci.

Le Plane, qu'on appelle ici *Plaine*, le Meriſier, le Frêne, & les Noyers des differentes eſpeces, donnent auſſi de l'eau, dont on fait du ſucre: mais elle rend moins, & le ſucre n'en eſt pas ſi bon. Quelques-uns néanmoins donnent la préférence à celui, qui ſe tire du Frêne; mais on en fait fort peu. Auriez-vous cru, Madame, qu'on trouvât en Canada ce que Virgile dit en prédiſant le renouvellement du ſiécle d'Or, que le miel couleroit des Arbres (a)?

(a) *Et duræ Quercus ſudabunt roſcida Mella?*

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

Du Fort de Richelieu.

Tout ce Pays a été lontems le Théâtre de de bien des Scenes ſanglantes, parce que pendant la guerre des Iroquois, il étoit le plus expoſé aux incurſions de ces Barbares. Ils deſcendoient dans la Colonie par une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-deſſus du Lac de S. Pierre, du même côté que celle de S. François, & à laquelle pour cette raiſon, on avoit d'abord donné leur nom : elle a porté depuis pendant quelque tems celui de Richelieu, & on la nomme préſentement *la Riviere de Sorel.* Les Iſles de Richelieu, qu'ils rencontroient d'abord, leur ſervoient également, & pour les embuſcades, & pour la retraite; mais quand on leur eut fermé ce paſſage par un Fort, qu'on bâtit à l'entrée de la Riviere, ils prirent leur chemin par les Terres au-deſſus & au-deſſous, & ſe jetterent ſur-tout du côté de Saint François, où ils trouvoient les mêmes commodités pour exercer leurs brigandages, & ils y ont commis des cruautés, dont le récit feroit horreur.

Autres Forts dans toutes les Paroiſſes.

Ils ſe répandoient de-là dans toute la Colonie, & il fallut, pour ſe garantir de leur fureur, conſtruire ſur chaque Paroiſſe des eſpeces de Forts, où les Habitans puſſent ſe réfugier à la premiere allarme. On y entretenoit nuit & jour un ou deux Factionnaires, & tous avoient quelques Pieces de Campagne, ou tout au moins quélques Pierriers, tant pour écarter l'Ennemi, que pour avertir les Habitans d'être ſur leurs gardes, ou pour demander du ſecours. Ces Forts n'étoient que de grands Enclos fermés de Paliſſades, avec quelques redoutes : l'Egliſe & la Maiſon du Seigneur y étoient renfermées, & il y avoit en-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

core assez d'espace, pour y retirer en cas de besoin, les Femmes, les Enfans, & les Bestiaux. C'en étoit assez pour se mettre hors d'insulte, & je ne sçache pas que les Iroquois ayent jamais pris aucun de ces Forts.

Ils se sont même rarement arrêtés à les tenir bloqués, plus rarement encore les ont-ils attaqués à force ouverte. L'un est trop périlleux pour des Sauvages, qui n'ont aucune arme défensive, & n'aiment point une victoire teinte de leur sang. L'autre ne convient pas à leur maniere de faire la guerre. Deux attaques du Fort de Vercheres sont néanmoins fameuses dans les Fastes Canadiens, & il semble que les Iroquois ne s'y soient attachés par deux fois, contre leur coûtume, que pour faire éclater la valeur & l'intrépidité de deux Amazones.

Belles Actions d'une Dame & d'une Demoiselle Canadiennes.

En 1690. ces Barbares ayant sçu que Madame de Vercheres étoit presque seule dans son Fort, s'en approcherent sans être apperçus, & se mirent en devoir d'escalader la Palissade. Quelques coups de fusil, qu'on tira fort à propos au premier bruit, qu'ils firent, les écarterent; mais ils revinrent bientôt: ils furent encore repoussés, & ce qui leur causoit plus d'étonnement, c'est qu'ils ne voyoient qu'une Femme, & qu'ils la voyoient partout. C'étoit Madame de Vercheres, qui faisoit paroître une contenance aussi assûrée, que si elle avoit eu une nombreuse Garnison. L'esperance, que les Assiégeans avoient conçuë d'abord, d'avoir bon marché d'une Place, qu'ils sçavoient être dégarnie d'Hommes, les fit retourner plusieurs fois à la charge; mais la Dame les écarta toujours. Elle se bar-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

tit de la ſorte pendant deux jours, avec une bravoure & une préſence d'eſprit, qui auroient fait honneur à un vieux Guerrier; & elle contraignit enfin l'Ennemi de ſe retirer, de peur d'être coupé, bien honteux d'être obligé de fuir devant une Femme.

Deux ans après, un autre Parti de la même Nation, beaucoup plus nombreux, que le premier, parut à la vûe du même Fort, tandis que tous les Habitans étoient dehors; & la plûpart occupés dans la Campagne. Les Iroquois les trouvant ainſi diſperſés & ſans défiance, les ſaiſirent tous les uns après les autres, & marcherent enſuite vers le Fort. La Fille du Seigneur, âgée de quatorze ans au plus, en étoit à deux-cens pas. Au premier cri, qu'elle entendit, elle courut pour y rentrer: les Sauvages la pourſuivirent, & l'un d'eux la joignit dans le tems qu'elle mettoit le pied ſur la porte; mais l'ayant ſaiſie par un mouchoir qu'elle avoit au col, elle le détacha, & ferma la porte ſur elle.

Il ne ſe trouva dans le Fort, qu'un jeune Soldat, & une Troupe de Femmes, qui, à la vûë de leurs Maris, qu'on garrotoit, & qu'on emmenoit Priſonniers, jettoient des cris lamentables: la jeune Demoiſelle ne perdit ni le jugement, ni le cœur. Elle commença par ôter ſa coëffure, elle noüa ſes cheveux, prit un chapeau & un juſte-au-corps, enferma ſous la clef toutes ces Femmes, dont les géminemens & les pleurs ne pouvoient qu'inſpirer du courage à l'Ennemi; puis elle tira un coup de canon & quelques coups de fuſil, & ſe montrant avec ſon Soldat, tantôt dans une redoute, & tantôt dans une autre, chan-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

geant de tems en tems d'habit, & tirant toujours fort à propos, dès qu'elle voyoit les Iroquois s'approcher de la Paliſſade, ces Sauvages ſe perſuaderent qu'il y avoit beaucoup de Monde dans le Fort; & lorſque le Chevalier de Criſaſy, averti par le coup de canon, parut pour ſecourir la Place, l'Ennemi avoit déja levé le Camp.

De l'Elan ou Orignal.

Revenons à la chaſſe. Celle de l'Orignal ne ſeroit guéres moins avantageuſe aujourd'hui pour nous, que celle du Caſtor, ſi ceux, qui nous ont précédés en ce Pays, avoient fait plus d'attention aux profits, qu'on en pouvoit tirer, & n'en avoient pas preſqu'entierement détruit l'eſpece, au moins dans les endroits, qui ſont à portée de nous.

Deſcription de l'Orignal.

Ce qu'on appelle ici *Orignal*, c'eſt ce qu'en Allemagne, en Pologne & en Moſcovie on nomme *Elan*, ou *la Grand'-Bête*. Cet Animal eſt ici de la groſſeur d'un Cheval, ou d'un Mulet d'Auvergne. Il a la crouppe large, une queuë de la longueur d'un doit ſeulement, le jarret fort haut, des jambes & des pieds de Cerf; un long poil lui couvre le garrot, le col, & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux pieds de long, & il la porte de longueur, ce qui lui donne un mauvais air. Son muſle eſt gros & rabattu par-deſſus à peu près comme celui du Chameau; & ſes naſaux ſont ſi grands, qu'on y peut aiſément fourrer la moitié du bras. Enfin ſon Bois n'eſt guéres moins long, que celui du Cerf, & il eſt beaucoup plus large: il eſt plat & fourchu, comme celui du Daim, & il ſe renouvelle tous les ans; mais je ne ſçai ſi, en ſe renouvellant, il prend un accroiſſement, qui marque les années de l'Animal.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

On prétend que l'Orignal eſt ſujet à l'Epilepſie, & que quand ſes accès le prennent, il les fait paſſer en ſe grattant l'oreille de ſon pied gauche de derriere, juſqu'à en tirer du ſang; ce qui a fait regarder la corne de ce pied, comme un Spécifique contre le haut-mal. On l'applique ſur le cœur du Malade, & on fait la même choſe pour la palpitation: on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille. Mais pourquoi ne lui en pas tirer du ſang, comme fait l'Orignal? On juge auſſi cette corne très-bonne contre la Pleuréſie, les douleurs de Colique, le Cours de ventre, les Vertiges & le Pourpre, en la pulvériſant, & la faiſant boire dans de l'eau. J'ai oui dire que les Algonquins, qui faiſoient autrefois leur nourriture ordinaire de la chair de cet Animal étoient fort ſujets à l'Epilepſie, & n'uſoient point de ce remede. Ils en avoient peut-être de meilleurs.

Le poil de l'Orignal eſt mêlé de gris blanc, & de rouge noir. Il devient creux, quand la Bête vieillit, ne ſe foule pas, & ne perd jamais ſa vertu élaſtique: ainſi on a beau le battre, il ſe redreſſe toujours. On en fait des matelats & des ſelles de Chevaux. Sa chair eſt d'un très-bon goût, légere, & nourriſſante; ce ſeroit dommage qu'elle donnât le haut-mal; mais nos Chaſſeurs, qui en ont vécu des hyvers entiers, ne ſe ſont point apperçus qu'elle eût aucune mauvaiſe qualité. Sa peau eſt forte, douce, moëleuſe: elle ſe paſſe en Chamois, & fait d'excellens Bufles, qui peſent très-peu.

Les Sauvages regardent l'Orignal comme un Animal de bon augure, & ſe perſuadent que ceux, qui y rêvent fréquemment, peu-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

vent se flatter d'une longue vie : c'est tout le contraire pour les Ours, excepté le tems, où l'on se dispose à la chasse de ces Animaux. Il court aussi parmi ces Barbares une assez plaisante tradition d'un grand Orignal, auprès duquel les autres paroissent des Fourmis. Il a, disent-ils, les jambes si hautes, que huit pieds de neiges ne l'embarrassent point : sa peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes, & il a une maniere de bras, qui lui sort de l'épaule, & dont il se sert, comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'Orignaux, qui forment sa Cour, & qui lui rendent tous les services, qu'il exige d'eux. C'est ainsi que les Anciens avoient leur Phénix & leur Pégase ; & que les Chinois & les Japonnois ont leur Kirin, leur Foë, leur Dragon d'eau, & leur Oiseau de Paradis. *Tutto'l Mondo é Paese.*

En quel tems il faut chasser l'Orignal.

L'Orignal aime les Pays froids : il broutte l'herbe en été, & l'hyver il ronge les Arbres. Quand les neiges sont hautes, ces Animaux s'assemblent en troupe dans quelque Piniere, pour se mettre sous la verdure à couvert du mauvais tems, & ils y demeurent tant qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'il est aisé de leur donner la Chasse, mais plus encore, quand le Soleil commence d'avoir assez de force, pour fondre la neige : car la gelée de la nuit faisant comme une croute sur la superficie de cette neige fonduë pendant le jour, l'Orignal qui est pesant, la casse avec son pied fourchu, s'écorche la jambe, & a de la peine à se tirer des trous, qu'il s'est creusés. Hors de-là, & sur-tout quand il y a peu de neiges, on ne l'approche pas de près sans peine, ni

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

sans danger, parce que quand il eſt bleſſé, il eſt furieux, retourne bruſquement ſur le Chaſſeur, & le foule aux pieds. Le moyen de l'éviter, eſt de lui jetter ſon habit, ſur lequel il décharge ſa colere, tandis que le Chaſſeur caché derriere un Arbre peut prendre toutes ſes meſures pour l'achever. L'Orignal va toujours un grand trot, qui égale preſque la courſe du Bœuf Sauvage; & il le ſoûtient très-lontems: mais les Sauvages courent encore mieux que lui. On prétend qu'il ſe met à genoux pour boire, pour manger, & pour ſe coucher, & qu'il a dans le cœur un petit os, lequel, réduit en poudre, & pris dans du bouillon, facilite les couches, & appaiſe les douleurs de l'enfantement.

Diverſes manieres de le chaſſer.

Les Nations les plus Septentrionnales du Canada ont une maniere de faire cette chaſſe, qui eſt fort ſimple & ſans aucun riſque. Les Chaſſeurs ſe diviſent en deux bandes; l'une s'embarque dans des Canots, & ces Canots ſe tenant à quelque diſtance les uns des autres, ils forment un demi cercle aſſez grand, dont les deux bouts touchent le rivage. L'autre bande, qui eſt reſtée à terre, y fait à peu près la même manœuvre, & embraſſe d'abord un grand Terrein; alors ces Chaſſeurs lâchent leurs chiens, & font lever tous les Orignaux, qui ſont renfermés dans cet eſpace, les pouſſent toujours en avant, & les obligent de ſe jetter dans la Riviere, ou dans le Lac; ils n'y ſont pas plutôt entrés, qu'on tire deſſus de tous les Canots: tous les coups portent, & il eſt rare qu'il en échape un ſeul.

Champlain parle d'une autre maniere de chaſſer, non-ſeulement les Orignaux, mais

UVA. BHSC. BV 01207

1721. Mars.

encore les Cerfs & les Caribous, laquelle a quelque rapport à celle-ci. On enferme, dit-il, un eſpace de Forêt avec des pieux entrelaſſés de branches d'Arbres, & on n'y laiſſe qu'une ouverture aſſez étroite, où l'on tend des Lacets de peaux cruës. Cet eſpace eſt de forme triangulaire, & de l'Angle où eſt l'entrée, on tire un autre triangle beaucoup plus grand. Ainſi ces deux Enclos ont communication l'un dans l'autre par ces deux angles. Les deux côtés du ſecond triangle ſont auſſi fermés de pieux, & les Chaſſeurs rangés ſur une ligne, en ſont la baſe. Ils avancent enſuite, ſans rompre la ligne, & en ſe rapprochant toujours les uns des autres, ils jettent de grands cris, & frappent ſur je ne ſçai quoi, qui raiſonne beaucoup: les Bêtes chaſſées d'une part, & ne pouvant échapper, ni à droite, ni à gauche, étourdies d'ailleurs & épouvantées par le bruit, ne ſçauroient fuir, que dans l'autre Enclos, & pluſieurs en y entrant, ſe trouvent priſes par le col, ou par leurs cornes. Elles font de grands efforts pour ſe débarraſſer & quelquefois elles emportent, ou briſent les lacets; quelquefois auſſi elles s'étranglent, ou du moins donnent aux Chaſſeurs le tems de les tirer à leur aiſe. Celles mêmes, qui s'échappent, n'en ſont guéres plus avancées, elles ſe trouvent renfermées dans un trop petit eſpace pour éviter les fleches, qu'on décoche de toutes parts contr'elles.

Comment le Carcajou leur donne la chaſſe.

L'Orignal a d'autres Ennemis, que les Sauvages, & qui ne lui font pas une moins rude guerre. Le plus terrible de tous eſt le *Carcajou*, ou *Quincajou*, eſpece de Chat, dont la queuë eſt ſi longue, qu'il en fait pluſieurs tours ſur

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

son corps, & d'un poil roux-brun. Dès que ce Chasseur peut joindre un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son col, qu'il entoure de sa longue queuë, après quoi il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moyen d'éviter ce malheur, c'est de se jetter à l'eau, dès qu'il se voit saisi par cet Ennemi dangereux. Le Carcajou, qui ne peut souffrir l'eau, lâche prise sur le champ. Mais si l'eau est trop loin, il a le tems de faire perir l'Orignal, avant qu'il puisse y arriver. Ordinairement le Chasseur, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mene trois Renards à cette chasse, & les envoye à la découverte. Dès qu'ils ont éventé un Orignal, deux vont se ranger à ses côtés, le troisiéme se place derriere lui, & tous trois manœuvrent si bien, en harcelant la Bête, qu'ils l'obligent d'aller, où ils ont laissé le Carcajou, avec lequel ils s'accommodent ensuite pour le partage du Gibier. Une autre ruse du Carcajou pour attraper sa proye, est de grimper sur un Arbre : là, couché de son long sur une branche avancée, il attend qu'il passe un Orignal, & saute dessus, dês qu'il le voit à sa portée. Bien des Gens, Madame, se sont mis dans l'esprit que les Relations du Canada donnent aux Sauvages plus d'esprit, qu'ils n'en ont. Ce sont pourtant des Hommes : sous quel Climat trouvera-t'on des Brutes, qui ayent l'instinct plus industrieux, que le Castor, le Carcajou & le Renard ?

Du Cerf & du Caribou.

Le Cerf en Canada est absolument le même qu'en France, peut-être communément un peu plus grand. Il ne paroît pas que les Sauvages l'inquietent beaucoup. Je ne trouve pas du moins qu'ils lui fassent la guerre dans les

UVA. BHSC. BU 01207

1721
Mars.

formes, & avec appareil. Il n'en eſt pas de même du *Caribou* (*a*). C'eſt un Animal un peu moins haut que l'Orignal, qui tient plus de l'Aſne, que du Mulet pour la figure, & qui égale pour le moins le Cerf en agilité. Il y a quelques années, qu'il en parut un ſur le Cap aux Diamans, au-deſſus de Quebec; il fuyoit apparemment des Chaſſeurs, mais il s'apperçut bientôt qu'il n'étoit pas en lieu ſûr, & il ne fit preſqu'un ſaut de là dans le Fleuve. C'eſt tout ce qu'auroit pu faire un Chamois dans les Alpes. Il paſſa enſuite le Fleuve à la nage avec la même célérité, mais il n'y gagna rien. Des Canadiens, qui alloient en guerre, & qui étoient campés vers la pointe de Levi, l'ayant apperçu, l'attendirent à ſon débarquement, & le tuerent. On eſtime fort la Langue de cet Animal, dont le vrai Pays paroît être aux environs de la Baye d'Hudſon. Le Sieur Jérémie, qui a paſſé pluſieurs années dans ces Quartiers Septentrionnaux, dit qu'entre la Riviere Danoiſe & le Port Nelſon pendant tout l'été on en voit des quantités prodigieuſes, qui, chaſſés des Bois par les *Maringoins* & les *Tons*, viennent ſe rafraîchir au bord de la Mer, & que dans l'eſpace de quarante ou de cinquante lieuës on en rencontre continuellement des Troupeaux de dix mille au moins.

Il paroît que le Caribou n'a jamais beaucoup peuplé dans les lieux les plus fréquentés du Canada; mais les Orignaux y étoient partout à foiſon, lorſque nous découvrimes ce Pays; & ils pouvoient faire un objet pour le Commerce, & une douceur pour la vie, ſi

(*a*) Il ne differe de la Renne que par la couleur de ſon poil, qui eſt brun, ou un peu roux.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

on les avoit mieux ménagés. C'eſt ce qu'on n'a point fait ; & ſoit qu'à force d'en tuer, on en ait apauvri l'eſpece ; ſoit qu'en les effarouchant, on les ait obligés de ſe retirer ailleurs, rien n'eſt plus rare aujourd'hui.

De la Chaſſe du Bœuf.

Dans les Quartiers Méridionnaux & Occidentaux de la Nouvelle France, en-deçà & au-delà du Miciſſipi, la Chaſſe la plus célébre eſt celle du Bœuf, & voici de quelle maniere elle ſe fait. Les Chaſſeurs ſe rangent ſur quatre lignes, qui forment un très-grand quarré, & commencent par mettre le feu aux herbes, qui ſont ſéches alors, & fort hautes : puis, à meſure que le feu gagne, ils avancent en ſe reſſerrant. Les Bœufs, qui craignent extrêmement le feu, fuyent toujours, & ſe trouvent à la fin ſi ſerrés les uns contre les autres, qu'on les tuë ordinairement juſqu'au dernier. On prétend qu'il ne revient jamais un parti de chaſſe, qui n'ait ainſi jetté par terre quinze cens ou deux mille Bœufs. Mais de peur que les differentes Bandes de Chaſſeurs ne ſe nuiſent les uns aux autres, tous conviennent auparavant de leur marche, & du lieu, où ils chaſſeront. Il y a même des peines ſtatuées contre les Tranſgreſſeurs de ce Réglement, auſſi-bien que contre ceux, qui, en quittant leur Poſte, donnent moyen aux Bœufs d'échapper. Ces peines conſiſtent en ce que chaque Particulier a droit de dépouiller les Coupables, de leur ôter juſqu'à leurs armes, ce qui eſt le plus grand affront, qu'on puiſſe faire à un Sauvage, & de briſer leurs Cabannes. Les Chefs y ſont ſoumis comme les autres ; & qui entreprendroit de les y ſouſtraire, s'expoſeroit, dit-on, à ſuſciter une guerre, qui ne finiroit pas ſitôt.

Le

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Mars.

Le Bœuf du Canada eſt plus grand que le nôtre. Il a les cornes baſſes, noires, & courtes; une grande barbe de crin ſous le muſeau, & autant ſur la tête, d'où elle lui tombe ſur les yeux, ce qui lui donne un air hideux. Il a ſur le dos une boſſe, qui commence ſur les hanches, & va en augmentant juſques ſur les épaules. La premiere Côte de devant eſt plus haute d'une coudée, que les autres au-deſſus du dos, & large de trois doigts, & toute la boſſe eſt couverte d'un poil un peu rouſſâtre & fort long; le reſte du corps l'eſt d'une laine noire, qui eſt fort eſtimée. On aſſûre que la dépouille d'un Bœuf eſt de huit livres de laine. Cet Animal a le poitrail fort large, la croupe aſſez fine, la queuë fort courte, & on ne lui voit preſque point de cou; mais ſa tête eſt plus groſſe que celle des nôtres. Il fuit ordinairement, dès qu'il apperçoit quelqu'un, & il ne faut qu'un Chien, pour faire prendre le galop à un Troupeau entier. Il a l'odorat fin, & pour l'approcher, ſans qu'il s'en apperçoive, d'aſſez près pour le tirer, il faut prendre le deſſous du Vent. Mais quand il eſt bleſſé, il eſt furieux & ſe retourne ſur les Chaſſeurs. Il n'eſt pas beaucoup plus traitable, quand les Vaches ont des Veaux nouvellement nés. Sa chair eſt bonne, mais on ne mange guéres que celle des Vaches, parce que celle des Taureaux eſt trop dure. Quant à ſa peau, on n'en connoît guéres de meilleure; elle ſe paſſe aiſément, & quoique très-forte, elle devient ſouple & moëleuſe comme le meilleur Chamois. Les Sauvages en font des Boucliers, qui ſont très-légers, & que les bales de fuſil ne percent pas aiſément.

Deſcription du Bœuf Sauvage.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

On trouve aux environs de la Baye d'Hudſon un autre Bœuf, dont le cuir & la laine ont les mêmes avantages que ceux des Bœufs, dont je viens de parler. Voici ce qu'en dit M. Jeremie : » A quinze lieuës de la Riviere Danoiſe ſe trouve la Riviere du Loup Marin, » parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans » cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il y a » une eſpece de Bœufs, que nous nommons » *Bœufs muſqués*, à cauſe qu'ils ſentent ſi fort » le muſc, que dans certaine ſaiſon il eſt impoſſible d'en manger. Ces Animaux ont de » très-belle laine ; elle eſt plus longue, que » celle des Moutons de Barbarie. J'en avois » apporté en France en 1708. dont je m'étois » fait faire des Bas, qui étoient plus beaux que » des Bas de ſoye ..... Ces Bœufs, quoique » plus petits que les nôtres, ont cependant les » cornes beaucoup plus groſſes & plus longues. » Leurs racines ſe joignent ſur le haut de la » tête, & deſcendent à côté des yeux preſqu'auſſi » bas que la gueule ; enſuite le bout remonte » en haut, qui forme comme un Croiſſant. Il » y en a de ſi groſſes, que j'en ai vû étant ſépa» rées du crâne, qui peſoient les deux enſemble » ſoixante livres. Ils ont les jambes fort courtes, » de maniere que cette laine traîne toujours par » terre, lorſqu'ils marchent ; ce qui les rend ſi » difformes, que l'on a peine à diſtinguer d'un » peu loin de quel côté eſt la tête. Il n'y a pas » une grande quantité de ces Animaux, ce qui » feroit que les Sauvages les auroient bientôt » détruits, ſi on en faiſoit faire la chaſſe. Joint » à ce que, comme ils ont les jambes très-cour» tes, on les tuë, lorſqu'il y a bien de la neige, » à coups de lances, ſans qu'ils puiſſent fuir.

Du Bœuf *Muſqué*.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

Le Quadrupede le plus commun aujourd'hui en Canada, eſt le Chevreuil, lequel ne differe en rien des nôtres. On dit qu'il jette des larmes, lorſqu'il ſe voit pouſſé à bout par les Chaſſeurs. Quand il eſt jeune, ſon poil eſt rayé de pluſieurs couleurs en long: dans la ſuite ce poil tombe, & il en revient un autre, qui eſt de la couleur des Chevreuils ordinaires. Cet Animal n'eſt point farouche, & s'apprivoiſe aiſément; il paroît naturellement ami de l'Homme. Une Femelle devenuë domeſtique ſe retire dans le Bois, quand elle eſt en chaleur, & dès qu'elle a été couverte, elle revient au logis de ſon Maître. Lorſque le tems eſt venu de mettre bas, elle retourne dans le Bois, & y demeure quelques jours avec ſes Petits, puis elle revient ſe montrer à ſon Maître; elle viſite aſſiduëment ſes petits: on la ſuit, quand on le juge à propos, on prend ſes Nourriſſons, & elle continuë de les nourrir dans la maiſon. Il eſt aſſez étonnant que toutes nos habitations n'en ayent pas des Troupeaux entiers: les Sauvages ne leur donnent la chaſſe, que par occaſion. Du Chevreuil.

Il y a auſſi dans les Bois du Canada beaucoup de *Loups*, ou plûtôt de *Chats ſerviers*; car ils n'ont du Loup, qu'une eſpece de hurlement: en tout le reſte ils ſont, dit M. Sarraſin, *ex genere felino*. Ce ſont de vrais Chaſſeurs, qui ne vivent que des Animaux, qu'ils peuvent attraper, & qu'ils pourſuivent juſqu'à la cime des plus grands Arbres. Leur chair eſt blanche, & bonne à manger. Leur poil & leurs peaux ſont fort connus en France: c'eſt une des plus belles fourures de ce Pays, & qui entre le plus dans le Commerce. On eſti- Des Loups Serviers & des Renards.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

me encore plus celle de certains Renards noirs, qui ſont dans les Montagnes du Nord. J'ai cependant oüi dire que les Renards noirs de Moſcovie, & ceux du Nord de l'Europe, ſont plus eſtimés. D'ailleurs ils ſont ici fort rares, apparemment à cauſe de la difficulté de les avoir.

Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir ou gris, mêlé de blanc; les autres ſont tout gris, d'autres d'un rouge tirant ſur le roux. On en trouve en remontant le Miciſſipi, d'une grande beauté, dont le Poil eſt argenté. On y rencontre auſſi des Tygres & des Loups plus petits, que les nôtres. Les Renards donnent la chaſſe aux Oiſeaux de Riviere d'une maniere fort ingénieuſe. Ils s'avancent un peu dans l'eau, puis ſe retirent, & font cent cabrioles ſur le Rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiſeaux ſemblables, que ce jeu divertit, s'approchent du Renard; quand il les voit à ſa portée, il ſe tient fort tranquille d'abord, pour ne les point effaroucher, il remuë ſeulement ſa queuë, comme pour les attirer de plus près, & ces ſots Animaux donnent dans le piége, juſqu'à becquetter cette queuë. Alors le Renard ſaute deſſus, & manque rarement ſon coup. On a dreſſé des Chiens au même manége avec aſſez de ſuccès, & ces mêmes Chiens font rudement la guerre aux Renards.

De ce qu'on appelle la menuë pelleterie.

Une ſorte de Fouine, qu'on a nommée *Enfant du Diable*, ou *Bête puante*, parce que ſon urine, qu'elle lâche, quand elle eſt pourſuivie, empeſte l'air à un demi-quart de lieuë à la ronde, eſt d'ailleurs un fort joli Animal. Elle eſt de la grandeur d'un petit Chat, mais

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

plus groſſe, d'un poil luiſant, tirant ſur le gris, avec deux lignes blanches, qui lui forment ſur le dos une figure ovale depuis le col juſqu'à la queuë. Cette queuë eſt touffuë, comme celle du Renard, & elle la redreſſe comme fait l'Ecureuil. Sa fourure, comme celle des *Pekans*, autres Chats Sauvages à peu près de la grandeur des nôtres, des Loutres, des Fouines ordinaires, des Pitois, du Rat de bois, de l'Hermine, des Martres, ſont ce qu'on appelle la menuë Pelleterie. L'Hermine eſt de la groſſeur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée; ſon poil eſt d'un très-beau blanc, & elle a une longue queuë, dont l'extrêmité eſt d'un noir de Jay. Nos Martres ſont moins rouges, que celles de France, & ont le poil plus fin. Elles ſe tiennent ordinairement au milieu des bois, d'où elles ne ſortent que tous les deux ou trois ans, mais elles en ſortent toujours en grandes Troupes. Les Sauvages ſont perſuadés que l'année, où ils les voyent ſortir, ſera bonne pour la chaſſe, c'eſt-à-dire, qu'il neigera beaucoup. Les peaux de Martres ſe vendent ici actuellement un écu piece, j'entends les communes, car celles qui ſont brunes, vont juſqu'à vint-quatre francs & plus.

Le *Pitoi* ne differe de la Fouine, qu'en ce qu'il a le poil plus noir, plus long, & plus épais. Ces deux Animaux font la guerre aux Oiſeaux, même aux plus gros, & font de grands ravages dans les Poulalliers & dans les Colombiers. Le Rat de Bois eſt deux fois de la groſſeur des nôtres. Il a la queuë veluë, & ſon poil eſt d'un très-beau gris argenté. On en voit même, qui ſont tout blancs, & d'un

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

très-beau blanc. La Femelle a ſous le ventre une bourſe qui s'ouvre & ſe ferme, quand elle veut: elle y met ſes Petits, quand elle eſt pourſuivie, & ſe ſauve avec eux.

Pour ce qui eſt des *Ecureuils*, on les laiſſe aſſez en repos, auſſi y en a-t'il en ce Pays un nombre prodigieux. On en diſtingue de trois eſpeces; les rouges, qui ne different point des nôtres; les *Suiſſes*, qui ſont un peu plus petits, & qu'on a ainſi nommés, parce que leur poil eſt rayé en longueur de rouge, de blanc & de noir, à peu près comme les Suiſſes de la Garde du Pape; & les Ecureuils *volans*, à peu près de la même taille que les Suiſſes, & qui ont le poil d'un gris obſcur. On les appelle *Volans*, non pas qu'ils volent véritablement, mais parce qu'ils ſautent d'un Arbre à l'autre, l'eſpace de quarante pas au moins. De haut en bas, leur ſaut pourroit être du double. Ce qui leur donne cette facilité de ſauter, ce ſont deux peaux, qu'ils ont des deux côtés, entre les pattes de derriere, & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Elles ſont fort minces, & ne ſont couvertes que d'un poil folet. Ce petit Animal s'apprivoiſe facilement; il eſt fort vif, quand il ne dort point; mais il dort ſouvent, & par-tout où il peut ſe fourrer; dans les poches, dans les manches, dans les manchons. Il s'attache d'abord à ſon Maître, & le diſtingue parmi vint Perſonnes.

Le *Porc Epy* du Canada eſt de la groſſeur d'un moyen Chien, mais plus court & moins haut. Son poil d'environ quatre pouces de longueur, eſt gros comme une paille des plus minces, blanc, creux, & très-fort, particu-

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

lierement ſur le dos. C'eſt ſon arme, & elle eſt offenſive & deffenſive. Il le lance d'abord ſur ceux, qui attentent à ſa vie, & pour peu qu'il entre dans la chair, il faut l'en tirer à l'inſtant, ſinon il s'y enfonce tout entier. C'eſt pour cette raiſon, qu'on eſt fort attentif à empêcher les Chiens d'approcher de ces Animaux, dont la chair eſt bonne à manger. Un Porc Epy à la broche vaut bien un Cochon de Lait.

Les *Liévres* & les *Lapins* ſont ici comme en Europe, excepté qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leurs peaux ne ſont pas d'un grand uſage, parce qu'ils muënt continuellement: c'eſt dommage, car leur poil eſt très-fin, & ne gâteroit rien dans la Fabrique des Chapeaux. L'hyver ces Animaux griſonnent, & ſortent rarement de leurs tannieres, où ils vivent des plus jeunes branches du Bouleau. L'été ils ont le poil roux. Les Renards leur font une cruelle guerre en toute ſaiſon, & les Sauvages les prennent en hyver ſur la neige avec des collets, quand ils vont chercher des vivres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Mars.

HUITIE'ME LETTRE.

Deſcription du Pays entre le Lac Saint Pierre & Montreal : en quoi il differe de celui de Quebec. Deſcription de l'Iſle & de la Ville de Montreal, & des Environs. De la Pêche du Loup Marin, de la Vache Marine, du Marſouin, & des Baleines.

A Montreal, ce vintiéme de Mars, 1721.

MADAME,

Des Iſles de Richelieu.

JE partis le treiziéme de Saint François, & le lendemain j'arrivai en cette Ville. Je n'ai pas eu dans ce trajet, qui eſt d'environ vint lieuës, le plaiſir que j'avois eu autrefois en faiſant la même route en Canot, par le plus beau tems du Monde, de voir s'ouvrir devant moi, à meſure que j'avançois, des Canaux à perte de vûë, entre ce prodigieux nombre d'Iſles, qui de loin ne ſembloient faire qu'une même Terre avec le Continent, & arrêter le Fleuve dans ſa courſe, ces agréables points de vûë, qui changeoient à chaque inſtant, comme des décorations de Théâtre, & qu'on croiroit avoir été ménagées exprès pour récréer les Paſſans : mais je ne laiſſai pas d'en être un peu dédommagé d'abord par la ſingularité du ſpectacle d'un Archipel devenu en quelque façon un Continent, & par la commodité de ſe promener en Carriole ſur des

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Canaux entre des Isles, qui paroissent avoir été plantées à la ligne, comme des Orangers.

Mars.

Pour le coup d'œil, il n'est pas beau dans dans cette saison. Rien n'est plus triste que ce Blanc répandu par-tout, & qui prend la place de cette belle variété de couleurs, le plus grand agrément des Campagnes; que des Arbres, qui paroissent plantés dans la neige, & ne présentent aux yeux, que des têtes chenuës, & des branches chargées de glaçons. Au reste, Madame, le Lac de Saint Pierre est ici ce qu'est la Riviere de Loire en France. Du côté de Quebec les Terres sont bonnes, mais on n'y voit ordinairement rien, qui puisse récréer la vûë: d'ailleurs le Climat y est fort rude; car plus on descend le Fleuve, & plus on avance au Nord, plus par conséquent le froid est piquant. Quebec est par les quarante-sept dégrés cinquante-six minntes d'élévation du Pol; les Trois Rivieres par les quarante-six dégrés & quelques minutes, & Montreal entre les quarante-quatre & les quarante-cinq, le Fleuve au-dessus du Lac de Saint Pierre, faisant un coude au Sud. Il semble donc, lorsqu'on a passé les Isles de Richelieu, qu'on soit tout-à-coup transporté sous un autre Climat. L'air est plus doux, le terrein plus uni, le Fleuve plus beau: ses bords ont je ne sçai quoi de plus riant. On y rencontre de tems en tems des Isles, dont quelques-unes sont habitées, les autres, dans leur état naturel, offrent aux yeux les plus beaux Payſages du Monde: en un mot, c'est la Touraine & la Limagne d'Auvergne comparées avec le Maine & la Normandie.

Difference du Pays de Quebec & de celui de Montreal.

L'Isle de Montreal, qui est comme le cen-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

Description de l'Isle de Montreal.

tre de ce beau Pays, a dix lieuës de long, de l'Est à l'Oüest, & près de quatre lieuës dans sa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire son nom, & qui a deux têtes de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'Isle, mais elle n'est qu'à une demie lieuë de la Côte Méridionnale, sur laquelle on a bâti la Ville. Cette Ville a été nommée *Ville-Marie* par ses Fondateurs, mais ce nom n'a pu passer dans l'usage ordinaire; il n'a lieu que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs, qui en sont fort jaloux. Ces Seigneurs, qui ont le Domaine, non-seulement de la Ville, mais encore de toute l'Isle, sont Messieurs du Séminaire de Saint Sulpice; & comme presque toutes les Terres y sont très-bonnes & en valeur, & que la Ville n'est guéres moins peuplée, que celle de Quebec, on peut assûrer que cette Seigneurie vaut du moins une demie douzaine des meilleures du Canada. C'est le fruit du travail & de la bonne conduite des Seigneurs de cette Isle, & certainement vint Particuliers, entre lesquels on l'auroit partagée, ne l'auroient pas mise dans l'état, où nous la voyons, & n'y rendroient pas les Peuples aussi heureux.

Description de la Ville.

La Ville de Montreal a un aspect fort riant; elle est bien située, bien percée, & bien bâtie. L'agrément de ses environs & de ses vûës inspirent une certaine gayeté, dont tout le monde se ressent. Elle n'est point fortifiée, une simple Palissade bastionnée & assez mal entretenuë fait toute sa défense, avec une assez méchante redoute sur un petit Terre, qui sert de Boulevard, & va se terminer en

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

douce pente à une petite Place quarrée. C'eſt ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de Quebec. Il n'y a pas même quarante ans, que la Ville étoit toute ouverte, & tous les jours expoſée à être brûlée par les Sauvages, ou par les Anglois. Ce fut le Chevalier de Callieres, Frere du Plénipotentiaire de Riſwick, qui la fit fermer, tandis qu'il en étoit Gouverneur. On projette depuis quelques années de l'environner de murailles (*a*), mais il ne ſera pas aiſé d'engager les Habitans à y contribuer. Ils ſont braves & ils ne ſont pas riches : on les a déja trouvé difficiles à perſuader de la néceſſité de cette dépenſe, & fort convaincus que leur valeur eſt plus que ſuffiſante pour défendre leur Ville contre quiconque oſeroit l'attaquer. Nos Canadiens ont tous ſur cet article aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, & il faut convenir qu'elle n'eſt pas mal fondée ; mais par une ſuite de la confiance, qu'elle leur inſpire, il n'eſt pas ſi mal aiſé de les ſurprendre, que de les vaincre.

Montreal eſt un quarré long, ſitué ſur le bord du Fleuve, lequel s'élevant inſenſiblement, partage la Ville dans ſa longueur en Haute & Baſſe ; mais à peine s'apperçoit-on que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-Dieu, les Magaſins du Roi & la Place d'Armes ſont dans la Baſſe Ville ; c'eſt auſſi le Quartier de preſque tous les Marchands. Le Séminaire & la Paroiſſe, les Récollets, les Jéſuites, les Filles de la Congrégation, le Gouverneur & la plûpart des Officiers ſont dans la Haute. Au-delà d'un petit Ruiſſeau, qui vient du Nord-Oueſt, & borne la Ville

(*a*) Ce projet eſt préſentement exécuté.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

de ce côté-là, on trouve quelques Maisons, & l'Hôpital Général; & en prenant sur la droite au-delà des Récollets, dont le Couvent est à l'extrêmité de la Ville du même côté, il commence à se former une espece de Fauxbourg, qui avec le tems fera un très-beau Quartier.

Les Jésuites n'ont ici qu'une petite Maison; mais leur Eglise, qu'on acheve de couvrir, est grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets est plus vaste, & la Communauté plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la Ville: il paroît qu'on a eu plus en vûë de le rendre solide & commode, que magnifique: on ne laisse pourtant pas de sentir que c'est la Maison Seigneuriale, elle communique avec l'Eglise Paroissiale, qui a bien plus l'air d'une Cathédrale, que celle de Quebec. Le Service s'y fait avec une modestie & une dignité, qui inspirent du respect pour la Majesté du Dieu, qu'on y adore.

La Maison des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la Ville, est encore trop petite pour loger une si nombreuse Communauté. C'est le Chef d'Ordre & le Noviciat d'un Institut, qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle France, & à cette Ville en particulier, qu'il y a pris naissance, & que toute la Colonie se ressent des avantages, que lui procure un si bel Etablissement. L'Hôtel-Dieu est desservi par des Religieuses, dont les Premieres ont été tirées de celui de la Fléche en Anjou. Elles sont pauvres, cependant il n'y paroît ni à leur Sale, qui est grande, bien meublée, & bien garnie de lits; ni à leur Eglise, qui est belle & très-ornée; ni à

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

leur Maiſon, qui eſt bien bâtie, propre & commode; mais elles ſont mal nourries, quoique toutes infatiguablement occupées, ou de l'inſtruction de la Jeuneſſe, ou du ſoin des Malades.

L'Hôpital Général doit ſon Etabliſſement à un Particulier, nommé Charron, qui s'étoit aſſocié pluſieurs perſonnes de piété, non-ſeulement pour cette bonne œuvre, mais auſſi pour fournir les Paroiſſes de la Campagne de Maîtres d'Ecole, qui fiſſent pour les Garçons ce que les Sœurs de la Congrégation font pour les Filles, mais la Société ſe diſſipa bientôt; des affaires ſurvenuës aux uns, l'inconſtance des autres, réduiſirent le Sieur Charron à lui ſeul. Il ne ſe découragea pourtant point; il vuida ſa bourſe, il eut le ſecret de faire ouvrir celles de quelques Perſonnes puiſſantes; il a bâti, il a aſſemblé des Maîtres & des Hoſpitaliers, on s'eſt fait un plaiſir d'aider & d'autoriſer un Homme, qui n'épargnoit ni ſon bien, ni ſa peine, & que rien ne rebutoit. Enfin avant ſa mort, qui arriva en 1719, il a eu la conſolation de voir ſon projet hors de tout riſque d'échouer, au moins quant à l'Hôpital Général. La Maiſon eſt belle, & l'Egliſe fort jolie. Les Maîtres d'Ecole ne ſont pas encore bien établis dans les Paroiſſes, & la défenſe, qu'ils ont eu de la Cour, de prendre un Habit uniforme, & de s'engager par des vœux ſimples, pourra bien les empêcher de ſe perpétuer.

De l'Iſle de Jeſus, & de la Riviere des Prairies.

Entre l'Iſle de Montreal & la Terre ferme, du côté du Nord, il y a une autre Iſle d'environ huit lieuës de long, & qui a bien deux lieuës dans ſa plus grande largeur. Elle fut

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

d'abord nommée *l'Isle de Montmagny*, du nom d'un Gouverneur Général du Canada : elle fut ensuite concédée aux Jésuites, qui l'appellerent *l'Isle de Jesus*, & elle a conservé ce dernier nom, quoiqu'elle ait passé des mains des Jésuites en celles de Messieurs du Séminaire de Quebec, qui ont commencé d'y mettre des Habitans ; & comme les Terres en sont bonnes, il y a lieu d'esperer qu'elle sera bientôt toute défrichée.

Le Sault aux Récollets.

Le Canal, qui sépare les deux Isles, porte le nom de *Riviere des Prairies*, parce qu'elle coule au milieu de fort belles Prairies. Son Cours est embarrassé vers le milieu par un Rapide, qu'on appelle *le Sault au Récollet*, en mémoire d'un Religieux de cet Ordre, qui s'y est noyé. Les Ecclésiastiques du Séminaire de Montreal ont eu lontems assez près de-là une Mission de Sauvages, qu'ils ont depuis peu transportée ailleurs.

Des environs de Montreal.

Le troisiéme Bras du Fleuve est semé d'un nombre d'Isles si prodigieux, qu'il y a presque autant de terre que d'eau. Ce Canal porte les noms de *Milles-Isles*, ou de *Riviere de Saint Jean*. A la tête de l'Isle de Jesus, est la petite *Isle Bizard*, ainsi appellée du nom d'un Officier Suisse, à qui elle appartenoit, & qui est mort Major de Montreal. Un peu plus haut vers le Sud, on trouve *l'Isle Perrot*, ainsi nommée par M. Perrot, qui a été le premier Gouverneur de Montreal, & qui étoit le Pere de Madame la Comtesse DE LA ROCHE-ALLARD, & de Madame la Presidente DE LUBERT. Cette Isle a presque deux lieuës en tout sens, & les Terres en sont bonnes. On commence à la défricher. L'Isle Bizard

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

termine le *Lac des deux Montagnes*, & l'Iſle Perrot ſépare ce même Lac de celui de *Saint Louis*.

Le Lac des deux Montagnes eſt proprement l'embouchure de la grande Riviere, autrement appellée *la Riviere des Outaouais*, dans le Fleuve Saint Laurent. Il a deux lieuës de longueur, & à peu près autant de largeur. Celui de Saint Louis eſt un peu plus grand, ce n'eſt encore qu'un élargiſſement du Fleuve Saint Laurent. Juſqu'à préſent la Colonie Françoiſe n'alloit pas plus loin à l'Oueſt; mais on commence à faire de nouvelles Habitations un peu plus haut, & les Terres ſont par-tout excellentes.

Du Sault S. Louis.

Ce qui a fait la ſûreté de Montreal & de tous ſes Environs pendant les dernieres guerres, ce ſont deux Villages d'Iroquois Chrétiens, & le Fort de Chambly. Le premier des deux Villages eſt celui du Sault Saint Louis, ſitué dans le Continent du côté du Sud, trois lieuës plus haut que la Ville de Montreal. Il eſt fort peuplé, & a toujours été regardé comme une de nos plus fortes barrieres contre les Iroquois Idolâtres, & contre les Anglois de la Nouvelle York. Il a déja changé deux fois de place dans l'eſpace de deux lieuës. Sa ſeconde ſtation, où je l'ai vû en 1708, étoit vis-à-vis un Rapide, qu'on nomme le *Sault Saint Louis*, & il en a conſervé le nom, quoiqu'il en ſoit aujourd'hui aſſez éloigné. Il paroît qu'on l'a enfin fixé; car l'Egliſe, qu'on ne fait que d'achever, & la Maiſon des Miſſionnaires ſont chacun dans leur genre, deux des plus beaux Edifices du Pays. La ſituation en eſt charmante. Le Fleuve fort large en cet

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

endroit y eſt ſemé de pluſieurs Iſles, qui font un très-bel effet. L'Iſle de Montreal, toute peuplée, eſt en perſpective d'un côté, & la vûë n'eſt preſque point bornée de l'autre à cauſe du Lac de Saint Louis, qui commence un peu plus haut.

Des Iroquois de la Montagne.

Le ſecond Village porte le nom *de la Montagne*, parce qu'il fut lontems ſur la double Montagne, qui a donné ſon nom à l'Iſle. On l'a depuis tranſporté au Sault au Récollet, comme je vous l'ai dit; il eſt préſentement en Terme ferme vis-à-vis l'extrêmité occidentale de l'Iſle. Ce ſont les Eccléſiaſtiques du Séminaire de Montreal, qui le gouvernent. Il eſt ſorti bien des Braves de ces deux Bourgades, & la ferveur y étoit admirable avant que l'avarice de nos Traitans y eût introduit l'yvrognerie, qui y a fait de bien plus grands ravages encore, que dans les Miſſions de Saint François & de Beckancourt.

Déſordres cauſés par la Traite de l'eau de vie, dans ces deux Villages.

En vain les Miſſionnaires ont employé, pour arrêter ce déſordre, toute leur induſtrie & toute leur vigilance: ils ont eu beau implorer le ſecours des Puiſſances, menacer de la colere du Ciel, apporter les raiſons les plus perſuaſives, tout a été inutile: les accidens mêmes les plus funeſtes, & où il n'étoit pas poſſible de méconnoître la main de Dieu appéſantie ſur les Auteurs du mal, n'ont pas été ſuffiſans pour faire rentrer en eux-mêmes des Chrétiens, que l'avidité d'un gain ſordide avoit aveuglés. On voit, juſques dans les Places & les Ruës de Montreal, les Spectacles les plus affreux, ſuites inévitables de l'yvreſſe de ces Barbares; les Maris & les Femmes; les Peres, les Meres & les Enfans; les Freres

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Mars.

& les Sœurs, ſe prendre à la gorge, s'arracher les oreilles, ſe mordre à belles dents comme des Loups enragés. Les airs retentiſſent pendant les nuits de hurlemens beaucoup plus horribles que ceux, dont les Bêtes féroces font retentir les Bois.

Ceux, qui ont peut-être le plus à ſe reprocher ces horreurs, ſont les premiers à demander ſi ces gens-là ſont des Chrétiens ? On pourroit leur répondre : oüi ce ſont des Chrétiens & des Néophytes, qui ne ſçavent ce qu'ils font ; mais ceux, qui de ſang froid, & avec connoiſſance de cauſe, les réduiſent par leur avarice en cet état, ont-ils de la Religion ? On ſçait que les Sauvages donneroient tout ce qu'ils ont pour un verre d'Eau de Vie ; c'eſt une tentation pour les Traitans, contre laquelle ni les cris des Paſteurs, ni le zéle & l'autorité des Magiſtrats, ni le reſpect des Loix, ni la ſéverité de la Juſtice ſouveraine, ni la crainte des Jugemens de Dieu, ni la penſée de l'Enfer, dont ces Barbares dans leur yvreſſe préſentent une Image bien ſenſible, n'ont encore pu tenir. Mais détournons la vûë de ces objets déſagréables.

De la Foire de Montreal. Calomnie de la Hontan à ce ſujet.

Le grand Commerce des Pelleteries, après que la Ville des Trois Rivieres eut ceſſé d'être fréquentée par les Nations du Nord & de l'Oueſt, ſe fit pendant quelques années à Montreal, où les Sauvages abordoient en certains tems de toutes les parties du Canada. C'étoit une eſpece de Foire, qui attiroit beaucoup de François dans cette Ville. Le Gouverneur Général & l'Intendant s'y rendoient auſſi, & l'on profitoit de l'occaſion pour accommoder les différens, qui pouvoient être

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

ſurvenus entre nos Alliés. Mais ſi par hazard, Madame, vous tombez ſur le Livre de la HONTAN, où il eſt parlé de cette Foire, donnez-vous bien de garde de prendre tout ce qu'il en dit pour des verités. La vraiſemblance n'y eſt pas même gardée. Les Femmes de Montreal n'ont jamais donné lieu à ce que cet Auteur y met ſur leur compte, & il n'y a rien à craindre pour leur honneur de la part des Sauvages. Il eſt ſans exemple qu'aucun d'eux ait jamais pris la moindre liberté avec les Françoiſes, lors même qu'elles ont été leurs Priſonnieres. Ils n'en ſont pas même tentés, & il ſeroit à ſouhaiter que les François euſſent le même dégoût des Sauvageſſes. La Hontan ne pouvoit pas ignorer ce qui eſt de notoriété publique en ce Pays; mais il vouloit égayer ſes Mémoires, & pour y réuſſir, tout lui étoit bon. On eſt toujours ſûr de plaire à certaines gens, quand on ne garde aucune meſure dans la liberté, qu'on ſe donne d'inventer, de médire, & de s'exprimer ſur certaines matieres.

On voit encore de tems en tems arriver à Montreal de petites Flottes de Sauvages, mais ce n'eſt plus rien en comparaiſon du paſſé. C'eſt la guerre des Iroquois, qui a interrompu ce grand concours des Nations dans la Colonie. Pour y ſuppléer, on a établi chez la plûpart des Magaſins avec des Forts, où il y a toujours un Commandant & aſſez de Soldats, pour mettre les Marchandiſes en ſûreté. Les Sauvages y veulent toujours avoir un Armurier, & dans pluſieurs il y a des Miſſionnaires, qui y feroient plus de bien, s'ils y étoient ſeuls de François. On auroit bien dû, ce

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

semble, rétablir les choſes ſur l'ancien pied, depuis que tout eſt en paix au dedans & au dehors de la Colonie : ce ſeroit le moyen d'y retenir les Coureurs de bois, à qui leur avidité, ſans parler de tous les déſordres, qu'attirent le libertinage, fait faire tous les jours des baſſeſſes, qui nous rendent mépriſables aux yeux des Barbares, ont avili nos Marchandiſes, & encheri les Pelleteries. Outre que les Sauvages, naturellement fiers, ſont devenus inſolens, depuis qu'ils ſe voyent recherchés.

De la Pêche du Loup Marin.

La Pêche pourroit bien plus enrichir le Canada, que la Chaſſe, & on n'y dépend point des Sauvages. Deux raiſons de s'y appliquer, qui n'ont pourtant pû juſqu'ici engager nos Colons à en faire le principal objet de leur Commerce. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire de la Pêche des Moruës, qui ſeule nous vaudroit plus que le Perou, ſi les Fondateurs de la Nouvelle France euſſent pris les meſures convenables pour s'en aſſûrer la poſſeſſion. Je commence par celle du Loup Marin, des Vaches Marines & des Marſouins, qu'on peut faire par tout dans le Golphe Saint Laurent, & bien avant dans le Fleuve même.

Le Loup Marin doit ſon nom à ſon cri, qui eſt une eſpece de hurlement ; car dans ſa figure il n'a rien du Loup, ni d'aucun Animal terreſtre, que nous connoiſſions. Leſcarbot aſſûre qu'il en a entendu, qui crioient comme les Chats-Huans ; mais ce pouvoit être de jeunes Bêtes, dont le cri n'étoit pas encore bien formé. Au reſte, Madame, on ne balance pas ici à mettre le Loup Marin au rang des

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

Poiſſons, quoiqu'il ne ſoit pas muet, qu'il naiſſe à terre, qu'il y vive pour le moins autant que dans l'eau, qu'il ſoit couvert de poil; en un mot, qu'il ne lui manque abſolument rien, pour être regardé comme un véritable Amphibie. Mais nous ſommes dans un nouveau Monde, il ne faut pas exiger que nous y parlions toujours le Langage de l'ancien, & l'uſage, contre lequel on ne raiſonne point, s'y eſt mis en poſſeſſion de tous ſes droits. Ainſi la guerre, qu'on fait au Loup Marin, quoiqu'on la faſſe ſouvent à terre & à coups de fuſils, ſe nomme une Pêche; & celle qu'on fait aux Caſtors dans l'eau & avec des filets, s'appelle une Chaſſe.

Deſcription du Loup Marin.

La tête du Loup Marin approche un peu de la figure de celle du Dogue: il a quatre pattes fort courtes, ſur-tout celles de derriere: dans tout le reſte, il eſt Poiſſon. Il ſe traîne plûtôt qu'il ne marche ſur les pieds; ceux de devant ont des ongles, ceux de derriere ſont en forme de Nageoires. Sa peau eſt dure, & couverte d'un poil ras de diverſes couleurs. Il y a de ces Animaux, qui ſont tout blancs, & tous le ſont en naiſſant; quelques-uns à meſure qu'ils croiſſent, deviennent noirs, d'autres roux; pluſieurs ont toutes ces couleurs enſemble.

Ses diverſes eſpeces.

Les Pêcheurs diſtinguent pluſieurs eſpeces de Loups Marins; les plus gros péſent juſqu'à deux mille, & l'on prétend qu'ils ont le nez plus pointu que les autres. Il y en a, qui ne font que fretiller dans l'eau; nos Matelots les appellent *Braſſeurs*, ils ont donné à une autre eſpece le nom de *Nau*: je n'en ſçai ni la raiſon, ni la ſignification: à une autre, celui de *Groſſes Têtes*. On en voit de petits fort éveil-

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

lés, & fort adroits à couper les filets, qu'on leur tend: leur couleur eſt tygrée, ils ſont badins, pleins de feu, & jolis, autant que des Animaux de cette figure le peuvent être: les Sauvages les accoûtument à les ſuivre, comme ſi c'étoient de petits Chiens, & ne laiſſent pourtant pas de les manger.

M. Denys parle de deux ſortes de Loups Marins, qui ſe rencontrent ſur les Côtes de l'Acadie: les uns, dit-il, ſont ſi gros, que leurs Petits ont plus de volume, que nos plus grands Porcs. Il ajoute que peu de tems après qu'ils ſont nés, le Pere & la Mere les amenent à l'eau, & de tems en tems les ramenent à terre, pour les faire téter: que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorſque les Petits, auſquels on en veut principalement, ne vont preſque point encore dans l'eau: qu'au premier bruit, les Peres & Meres prennent la fuite, en faiſant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits de les ſuivre, ce que ceux-ci ne manquent point de faire, ſi les Pêcheurs ne ſe hâtent de leur donner un coup de bâton ſur le nez, & que cela ſuffit pour les tuer. Il faut que le nombre de ces Animaux ſoit bien grand ſur ces Côtes, s'il eſt vrai, comme le même Auteur l'aſſûre, qu'en un ſeul jour on prend de cette ſorte juſqu'à huit cent de ces Petits.

La ſeconde Eſpece, dont parle M. Denys, eſt fort petite, & chaque Bête ne donne guéres d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans ſa Veſſie. Ces Derniers ne s'éloignent jamais beaucoup du Rivage, & il y en a toujours quelqu'un, qui fait la Sentinelle. Au premier ſignal, qu'il donne, tous ſe jettent à la Mer; au bout de quelque tems ils ſe rapprochent de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

terre, & se levent sur leurs pattes de derriere, pour voir s'il n'y a rien à craindre : mais, malgré toutes leurs précautions, on en surprend un grand nombre à terre, & il n'est presque pas possible de les avoir autrement.

Usage de la Chair & de la Peau du Loup Marin.

On convient que la chair du Loup Marin n'est pas mauvaise à manger, mais on trouve beaucoup mieux son compte à en faire de l'huile : la façon n'en est pas difficile. On en fait fondre la graisse sur le feu, & elle se résout en huile. Souvent même on se contente de faire des Charniers, c'est le nom, qu'on donne à de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend la graisse de plusieurs Loups Marins : elle s'y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture, qu'on y a pratiquée. Cette huile quand elle est fraîche, est fort bonne pour la Cuisine, mais celle des jeunes Bêtes rancit bientôt ; & celle des autres, pour peu qu'elle commence à vieillir, dessèche trop : on s'en sert alors pour brûler, ou pour passer les Peaux. Elle est lontems claire, elle n'a point d'odeur, & ne laisse point de lie, ni aucune sorte d'immondices au fond de la Barrique.

Dans les premiers tems de la Colonie on a employé une grande quantité de Peaux de Loups Marins à faire des Manchons. La mode en est passée, & leur grand usage aujourd'hui est de couvrir les malles & les cofres. Quand elles sont tannées, elles ont presque le même grain que le Maroquin : elles sont moins fines, mais elles ne s'écorchent pas si aisément, & elles conservent plus lontems toute leur fraîcheur. On en fait de très-bons souliers & des bottines, qui ne prennent point l'eau. On en

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Mars.

couvre auſſi des ſiéges, dont le bois eſt plûtôt uſé que la couverture. On tanne ici ces peaux avec l'écorce de Peruſſe, & dans la teinture, dont on ſe ſert pour les noircir, on mêle une poudre, qui ſe tire de certaines pierres, qu'on trouve ſur les bords des Rivieres. C'eſt ce qu'on appelle *Pierres de Tonnerre*, ou des Marcaſſites de Mines.

Particularités de ces Animaux.

C'eſt ſur les Rochers, & quelquefois ſur la Glace, que les Loups Marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur Portée ordinaire eſt de deux, & elles les allaitent aſſez ſouvent dans l'eau, mais plus ſouvent à terre; quand elles veulent les accoûtumer à nâger, elles les portent, dit-on, ſur leur dos; les laiſſent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manége, juſqu'à ce que ces Petits puiſſent nâger tous ſeuls. Si ce fait eſt vrai, voilà un étrange Poiſſon, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plûpart des Animaux terreſtres ſçavent preſqu'en naiſſant. Le Loup Marin a les ſens fort vifs, & c'eſt ſon unique deffenſe: elle ne les empêche pourtant pas d'être ſouvent ſurpris, comme je l'ai déja remarqué; mais la plus ordinaire façon de les pêcher eſt celle-ci.

La coûtume de cet Animal, quand il eſt dans l'eau, eſt d'entrer avec la Marée dans les Anſes: quand on a reconnu les Anſes, où il en entre un grand nombre, on les ferme avec des filets & des pieux; on n'y laiſſe de libre qu'un aſſez petit eſpace, par où les Loups Marins ſe gliſſent. Dès que la Marée eſt haute, on bouche cette ouverture; ainſi après que la Mer s'eſt retirée, ces Poiſſons demeurent à

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

sec, & on n'a que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot dans les endroits, où il y en a beaucoup, & quand ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roides, ils vont d'abord à fond, comme il arrive aussi aux Castors: mais on a de gros Chiens, qui sont stilés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur. Enfin j'ai oüi dire qu'un Matelot en ayant un jour surpris à terre un grand Troupeau, il les avoit conduits à son logement avec une Gaule, comme il auroit pû faire un Troupeau de Bœufs, & que lui & ses Camarades en avoient tué jusqu'à neuf cent. *Sit fides penes Autorem.*

Des Vaches Marines.

Nos Pêcheurs prennent aujourd'hui assez peu de Vaches Marines sur les Côtes du Golphe de Saint Laurent, & je ne sçai point si on en a jamais pris ailleurs. Les Anglois en avoient autrefois établi une Pêche à l'Isle de Sable, mais elle ne leur a pas fait beaucoup de profit. La figure de cet Animal n'est pas fort differente de celle du Loup Marin, mais il est plus gros. Ce qu'il a de singulier, ce sont deux dents de la grosseur & de la longueur du bras, un peu recourbées en haut, & qu'on prendroit de loin pour des Cornes: c'est apparemment de-là que leur est venu le nom de Vaches Marines. Les Matelots l'appellent plus simplement *la Bête à la grande dent*. Cette dent est d'un très-bel yvoire, aussi bien que toutes celles, qui composent la machoire de ce Poisson, & qui ont quatre doits de longueur.

Marsouins de deux couleurs.

Il y a dans le Fleuve Saint Laurent des Marsouins de deux couleurs : dans l'eau salée, c'est-

UVA. BHSC. BU 01207

c'eſt-à-dire, juſqu'un peu au-deſſous de l'Iſle d'Orleans, ils ne different point de ceux, qu'on trouve dans la Mer : dans l'eau douce ils ſont tout blancs, & de la groſſeur d'une Vache. Les Premiers vont ordinairement par Bandes : je n'ai point remarqué la même choſe des autres, quoique j'en aye beaucoup vû ſe divertir dans le Port de Quebec. Ils ne montent guéres plus haut que cette Ville ; mais il y en a beaucoup ſur les Côtes de l'Acadie, auſſi bien que de la premiere eſpece ; ainſi la difference de leur couleur ne vient point de la difference de l'eau ſalée & de l'eau douce. 1721. Mars.

Les Marſouins blancs rendent une Barrique d'huile, & cette huile eſt peu differente de celle du Loup Marin. Je n'ai vû perſonne, qui ait mangé de la chair de cet Animal, mais pour ce qui eſt des *Pourcelles*, c'eſt le nom, que l'on donne aux Marſouins gris ; on dit que ce n'eſt pas un mauvais manger ; on fait des boudins & des andouilles de leurs boyaux, la freſſure en eſt excellente en fricaſſée, & la tête meilleure, que celle du Mouton, mais moins bonne que celle du Veau.

La peau des uns & des autres ſe tanne & ſe paſſe en façon de Maroquin. D'abord elle eſt tendre comme du lard, & a un pouce d'épaiſſeur. On la gratte lontems, & elle devient comme un cuir tranſparent ; & quelque mince, qu'elle ſoit, juſqu'à être propre à faire des veſtes & des hauts-de-chauſſes, elle eſt toujours très-forte, & à l'épreuve d'un coup de feu. Il y en a de dix-huit pieds de long ſur neuf de large : on prétend que rien n'eſt meilleur pour couvrir une Imperiale de Caroſſe. Uſage de leurs Peaux.

On a établi depuis peu deux Pêches de Mar-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

De la Pêche du Marsouin

souins au-dessous de Quebec ; l'une dans la Baye Saint Paul, & l'autre sept ou huit lieuës plus bas, vis-à-vis une Habitation, qu'on appelle *Camouraſca*, du nom de certains Rochers, qui s'élevent considerablement au-dessus de l'eau. Les frais n'en sont pas grands, & les profits iroient fort loin, si les Marsouins étoient des Animaux d'habitude : mais soit instinct, ou caprice, ils rompent souvent toutes les mesures des Pêcheurs, & prennent une autre route, que celle, où on les attend. D'ailleurs ces Pêches, qui n'enrichiroient que des Particuliers, ont occasionné un inconvénient, qui fait crier le Peuple : c'est qu'elles ont beaucoup diminué celle des Anguilles, laquelle est une grande ressource pour les pauvres Habitans. Car les Marsouins se trouvant inquiettés au-dessous de Quebec, se sont retirés ailleurs, & les Anguilles ne trouvant plus sur leur passage ces gros Poissons, qui les obligeoient de rebrousser chemin, descendent le Fleuve sans obstacles ; d'où il arrive qu'entre Quebec & les Trois Rivieres, où l'on en prenoit une quantité prodigieuse tous les ans, on n'en prend presque plus.

La maniere, dont se fait la Pêche du Marsouin est peu differente de celle, dont j'ai parlé en dernier lieu au sujet du Loup Marin. Quand la Marée est basse, on plante dans la vase, ou dans le sable, des picquets assez près les uns des autres, & l'on y attache des filets en forme d'antonnoirs, dont l'ouverture est assez large ; de sorte néanmoins que, quand le Poisson y a passé, il ne la peut plus retrouver pour en sortir. On a soin de mettre au haut des picquets des bouquets de verdure. Quand

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Mars.

la Marée monte, ces Poiſſons, qui donnent la chaſſe aux Harengs, leſquels gagnent toujours les bords, & attirés par la verdure, qu'ils aiment beaucoup, s'engagent dans les filets, & s'y trouvent enfermés. A meſure que la Marée baiſſe, on a le plaiſir de voir leur embarras, & les mouvemens inutiles, qu'ils ſe donnent pour échaper; enfin ils reſtent à ſec, & ſouvent échoués les uns ſur les autres en ſi grand nombre, que d'un ſeul coup de bâton on en aſſomme deux ou trois. On prétend qu'il s'en eſt trouvé parmi les Blancs, qui peſoient juſqu'à trois mille.

Des Baleines.

Tout le Monde ſçait de quelle maniere ſe fait la Pêche de la Baleine, ainſi je ne vous en dirai rien. On dit ici que les Baſques, qui la faiſoient autrefois dans le Fleuve S. Laurent, ne l'ont interrompuë, que pour s'addonner tout entiers au Commerce des Pelleteries, qui ne demandoient ni tant de dépenſes, ni tant de fatigues, & dont les profits étoient alors plus conſidérables & plus prompts. D'ailleurs ils n'avoient pas pour cette Pêche toutes les commodités, qu'on peut avoir préſentement, qu'il y a des Habitations fort avancées vers le Golphe. Il y a quelques années, qu'on eſſaya de la rétablir, mais ſans ſuccès: les Entrepreneurs, ou n'avoient pas les fonds néceſſaires pour en faire les avances, ou ont voulu être dédommagés trop tôt de leurs frais, ou ont manqué de conſtance. Il paroît néanmoins certain que cette Pêche pourroit être un grand objet dans le Commerce de cette Colonie, & qu'elle ſe peut faire avec beaucoup moins de dépenſes & de périls, que ſur les Côtes du Groënland. Qui empêcheroit

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

même de la rendre sédentaire, comme M. Denys proposoit de faire celle de la Moruë en Acadie ? Voilà, Madame, tout ce qui regarde les Pêches, qui peuvent enrichir le Canada : Je vous parlerai des autres, quand je vous entretiendrai de la maniere de vivre dans ce Pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.

NEUVIE'ME LETTRE.

Du Fort de Chambly, des Poissons, des Oiseaux, de quelques Animaux propres du Canada. Des Arbres, qui lui sont communs avec la France, & de ceux, qui lui sont particuliers.

A Chambly, ce premier Avril, 1721.

MADAME,

UNE des principales défenses de Montreal contre les Iroquois & la Nouvelle York est le Fort de Chambly : c'est de ce Fort que j'ai l'honneur de vous écrire. J'y suis venu pour rendre visite au Commandant, qui est M. de SABREVOIS, d'une des meilleures Maisons de Beauce, mon Ami, mon Compagnon de voyage, & bon Officier. Je vais en deux mots vous marquer la situation de cette Place importante, & vous en faire la description.

Dans les premieres années de notre Etablissement en ce Pays les Iroquois, pour faire des courses jusques dans le centre de nos Ha-

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Avril.

bitations, descendoient une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent, un peu au-dessus du Lac de S. Pierre & à laquelle pour cette raison on donna d'abord le nom de *Riviere des Iroquois.* On l'a depuis appellé la *Riviere de Richelieu*, à cause d'un Fort, qui portoit ce nom, & qu'on avoit construit à son embouchure. Ce Fort ayant été ruiné, M. de Sorel, Capitaine dans Carignan-Salieres, en fit construire un autre, auquel on donna son nom : ce nom s'est communiqué à la Riviere, qui le conserve encore aujourd'hui, quoique le Fort ne subsiste plus depuis lontems. Quand on a remonté la Riviere, environ dix-sept lieuës, allant toujours au Sud, mais prenant un peu du Sud-Ouest, on trouve un Rapide, & vis-à-vis une espece de petit Lac formé par la Riviere même. C'est sur le bord même du Rapide, & vis-à-vis du Lac, qu'est situé le Fort. Il fut d'abord bâti de bois par M. de Chambly, Capitaine dans le Régiment de Carignan-Salieres, en même tems que M. de Sorel construisit le sien : mais on l'a depuis peu bâti de Pierres, & flanqué de quatre Bastions, & on y entretient toujours une assez bonne Garnison. Les Terres des environs sont fort bonnes, on commence à y établir des Habitations, & bien des Gens croyent qu'avec le tems on y bâtira une Ville.

De Chambly au Lac Champlain, il n'y a que huit lieuës; la Riviere de Sorel traverse ce Lac, & il n'est peut-être point de Canton de la Nouvelle France, qu'il soit plus à propas de peupler. Le Climat y est plus doux, qu'en aucun endroit de la Colonie, & les Habitans y auront pour Voisins les Iroquois,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

qui dans le fond ſont de bonnes Gens, qui ne chercheront pas à ſe brouiller avec nous, quand ils nous verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont, je crois, encore mieux de ce Voiſinage, que de celui de la Nouvelle York. Bien d'autres raiſons devroient nous engager à cet Etabliſſement; mais ſi je vous écrivois tout, je n'aurois plus rien à vous dire, quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Je vais profiter des heures de loiſir, que j'ai ici, pour continuer à vous entretenir des particularités de ce Pays. J'en ſuis demeuré à ce que le Golphe & le Fleuve de Saint Laurent peuvent fournir au Commerce de la Nouvelle France; il me reſte à parler des reſſources, que les Habitans y peuvent trouver pour la vie.

Poiſſons, qui ſe trouvent dans le Golphe, & dans le Fleuve S. Laurent.

Par-tout, où l'eau du Fleuve eſt ſalée, c'eſt-à-dire, depuis le Cap Tourmente, juſqu'au Golphe, on peut pêcher preſque tous les Poiſſons, qui vivent dans l'Ocean; comme le Saulmon, le Thon, l'Aloſe, la Truite, la Lamproye, l'Eperlan, l'Anguille de Mer, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & beaucoup d'autres, qui ſont inconnus en Europe. Tous ſe prennent à la Seine & aux Filets. Dans le Golphe on pêche des Flettans, trois ſortes de Rayes, la Commune, la Bouclée, qui eſt, dit-on, de meilleur goût qu'en France, & le *Poſteau*, qui n'eſt pas eſtimé; des Lencornets, eſpece de Séches; des Goberges, ou Poiſſons de Saint Pierre; des Plies, des Requiems, des Chiens de Mer, une eſpece de Requiems beaucoup moins mauvais pendant leur vie, & ſans comparaiſon, meilleurs après leur mort. Les

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

Huitres ſont très-abondantes pendant l'hyver, ſur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y pêcher eſt aſſez ſinguliere. On fait un trou à la glace, on y enfonce deux perches liées enſemble de telle ſorte, qu'elles font le même jeu que les tenailles, & il eſt rare qu'on les retire ſans une Huitre.

Du Lencornet.

J'ai dit que le Lencornet eſt une eſpece de Séche, ſa figure eſt néanmoins aſſez differente de la Séche ordinaire. Il eſt tout rond, ou plûtôt oval; il a au-deſſus de la queuë une maniere de rebord, qui lui fait comme une rondache, & la tête eſt environnée de barbes de la longueur d'un demi pied, dont il ſe ſert pour prendre d'autres Poiſſons. Il y en a de deux eſpeces, qui ne different que par le volume; les uns ſont de la groſſeur d'une Barrique, les autres ont un pied de long: on ne prend guéres que de ceux-ci, & on les prend au flambeau: ils aiment fort la lumiere, on leur en montre ſur le Rivage, quand la Marée eſt haute, ils s'en approchent, & ils y demeurent échoués. Le Lencornet rôti, bouilli & fricaſſé, eſt un fort bon manger; mais il rend la ſauſſe toute noire.

De la Goberge, de la Truitte Saumonée, de la Tortuë, &c.

La Goberge eſt comme une petite Moruë; elle en a le goût, & on la fait auſſi ſécher. Elle a deux taches noires aux deux côtés de la tête, & les Matelots diſent que ce Poiſſon eſt celui, dans lequel S. PIERRE trouva de quoi payer le tribut à l'Empereur Romain pour Notre Seigneur & pour lui, & que ſes deux taches ſont les deux endroits, par où il le prit: c'eſt pour cela, qu'ils lui ont donné le nom de *Poiſſon Saint Pierre.* La Plie de Mer a la chair plus ferme & de meilleur goût, que celle des

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

Rivieres: on la prend, auſſi bien que les Hommarts, ou Ecreviſſes de Mer, avec de longs bâtons armés d'un Fer pointu, terminé par une échancrure, qui empêche les Poiſſons de ſe débarraſſer. Enfin en pluſieurs endroits, ſur-tout vers l'Acadie, les Etangs ſont remplis de Truites Saumonées longues d'un pied, & de Tortuës de deux pieds de diametre, dont la chair eſt excellente, & l'écaille ſupérieure rayée de blanc, de rouge & de bleu.

Du Poiſſon armé.

Parmi les Poiſſons, dont le Lac Champlain & les Rivieres, qui s'y déchargent ſont remplis, M. de Champlain en a remarqué un aſſez ſingulier, qu'il appelle *Chaouſarou*; apparemment du nom, que lui donnoient les Sauvages. C'eſt une eſpece particuliere du Poiſſon armé, qu'on trouve en pluſieurs autres endroits. Celui-ci a le corps à peu près de la figure d'un Brochet; mais il eſt couvert d'une écaille à l'épreuve du poignard: ſa couleur eſt d'un gris argenté, & il lui ſort de deſſous la gueule une arrête plate, dentelée, creuſe, & percée par le bout; ce qui peut faire juger que c'eſt par-là, qu'il reſpire. La peau, qui couvre cette arrête, eſt tendre, & ſa longueur eſt proportionnée à celle du Poiſſon, dont elle fait la troiſiéme partie. Sa largeur eſt de deux doits dans les plus petits. Les Sauvages aſſûrerent à M. de Champlain qu'il ſe rencontroit de ces Poiſſons, qui avoient huit à dix pieds de largeur; mais les plus grands, qu'il vit, n'en avoient que cinq, & ils étoient de la groſſeur de la cuiſſe d'un Homme.

Comment ce Poiſſon chaſſe aux Oiſeaux.

On conçoit bien qu'un tel Animal eſt un vrai Pirate parmi les Habitans des Eaux;

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

mais on n'imagineroit peut-être pas qu'il fait auſſi la guerre aux Habitans des Airs : il la fait néanmoins, & en habile Chaſſeur : voici comment. Il ſe cache dans les roſeaux, de ſorte qu'on ne peut voir que ſon arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-deſſus de l'eau. Les Oiſeaux, qui viennent pour ſe repoſer, prennent cette arme pour un roſeau ſec, ou un morceau de bois, & ſe perchent deſſus. Ils n'y ſont pas plûtôt, que le Poiſſon ouvre la gueule, & fait ſi ſubitement le mouvement néceſſaire pour ravir ſa proye, que rarement elle lui échape. Les dents, qui bordent l'arrête, dont il ſe ſert ſi utilement, ſont aſſez longues & fort pointuës. Les Sauvages prétendent qu'elles ſont un remede ſouverain contre le mal de tête, & qu'en picquant avec une de ces dents l'endroit, où la douleur eſt la plus vive, on la fait paſſer dans l'inſtant même.

Mariage de la Seine.

Ces Peuples ont une adreſſe merveilleuſe à darder les Poiſſons dans l'eau, ſur-tout dans les rapides. Ils pêchent auſſi avec la Seine, & ils s'y diſpoſent par une cérémonie aſſez bizare. Avant que de ſe ſervir de ce filet, ils le marient avec deux Filles vierges, & pendant le feſtin de nôce, ils le placent entre les deux Epouſes. On l'exhorte enſuite fort ſérieuſement à prendre beaucoup de Poiſſon, & on croit l'y engager, en faiſant de grands préſens à ſes prétendus Beaux-Peres.

De la péche de l'Eſturgeon.

L'Eſturgeon eſt ici un Poiſſon de Mer & d'eau douce ; car on en prend ſur les Côtes du Canada, & dans les grands Lacs, qui traverſent le Fleuve de Saint Laurent. Bien des Gens croyent que c'eſt le véritable Dauphin

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

des Anciens ; si cela est, il convenoit que ce Roi des Poissons dominât également, & dans l'Océan & dans les Rivieres. Quoiqu'il en soit, on voit ici des Esturgeons de huit, dix & douze pieds de long, & d'une grosseur proportionnée. Cet Animal a sur la tête une maniere de Couronne relevée d'un pouce, & il est couvert d'écailles d'un demi pied de diametre, presque ovales, & parsemées de petites figures, qui approchent de celle des Fleurs de Lys des Armes de France. Voici de quelle maniere les Sauvages le pêchent dans les Lacs. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot : celui qui est derriere gouverne, l'autre se tient debout, tenant d'une main un dard, auquel est attachée une longue corde, dont l'autre bout est noué à une des barres du Canot. Dès qu'il voit l'Esturgeon à sa portée, il lui lance son dard, & tâche de prendre le défaut des écailles. Si le Poisson est blessé il fuit, & entraîne la Canot avec assez de rapidité ; mais après avoir nagé l'espace d'environ cent cinquante pas, il meurt, & alors on retire la corde, & on le prend. Il y a une petite espece d'Esturgeon, dont la chair est fort tendre, & très-délicate.

Poissons particuliers au Canada.

Le Fleuve de Saint Laurent nourrit plusieurs Poissons, qui ne sont point connus en France. Les plus estimés sont *l'Achigan* & le *Poisson doré*. Les autres Rivieres du Canada, & surtout celles de l'Acadie, ne sont pas moins bien partagées, que ce Fleuve, le plus poissonneux peut-être de tout l'Univers, & celui, où il y a de plus de sortes de Poissons, & des meilleurs. Il y a des Saisons, où le seul Poisson pourroit nourrir toute la Colonie. Mais je ne sçai quelle

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

croyance on doit donner à ce que j'ai vû dans la Relation manuscrite d'un ancien Missionnaire, qui assûre avoir vû un Homme Marin dans la Riviere de Sorel, trois lieuës au-dessous de Chambly. La Relation est écrite avec beaucoup de jugement ; mais pour mieux constater le fait, & pour montrer qu'une premiere apparence ne l'a point trompé, l'Auteur auroit dû ajoûter à son récit la Description de ce Monstre. On est quelquefois saisi au premier coup d'œil d'une ressemblance, qui avec des yeux attentifs, & des regards réfléchis, s'évanouit d'abord. Au reste, si ce Poisson de figure humaine étoit venu de la Mer, il auroit fait bien du chemin pour remonter si près de Chambly, & il seroit assez surprenant qu'on ne l'eût apperçu qu'en cet endroit.

Aigles de deux especes.

Il s'en faut beaucoup que nos Forêts soient aussi-bien partagées en Oiseaux, que nos Lacs & nos Rivieres le sont en Poissons. Il y en a néanmoins qui ont leur mérite, & qui sont particuliers à l'Amérique. On voit ici des Aigles de deux especes. Les plus gros ont la tête & le cou presque blancs ; ils donnent la chasse aux Lapins & aux Liévres, les prennent dans leurs Serres, & les emportent dans leurs Magasins & dans leurs Nids. Les autres sont tout gris, & se contentent de faire la guerre aux Oiseaux : tous sont aussi d'assez bons Pêcheurs. Le Faucon, l'Autour, le Tiercelet, sont absolument les mêmes, qu'en France ; mais nous avons une seconde espece de Faucons, qui ne vivent que de la Pêche.

Des Perdrix de trois especes.

Nos Perdrix sont de trois especes ; des grises, des rouges, & des noires : celles-ci sont les moins estimées ; elles sentent trop le Kai-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

ſin, le Genievre & le Sapin: elles ont la tête & les yeux de Faiſans, & la chair brune. Toutes ont la queuë longue, & l'ouvrent en éventail, comme le Cocq-d'Inde: ces queuës ſont fort belles; les unes ſont mêlées de rouge, de brun & de gris; les autres de gris clair & de gris brun. J'ai dit que les Perdrix noires ne ſont pas les plus eſtimées; quelques-uns néanmoins les préférent aux rouges mêmes. Toutes ſont plus groſſes qu'en France; mais ſi ſottes, qu'elles ſe laiſſent tirer, & même approcher, ſans preſque remuer.

Autres Oiſeaux. Outre les Bécaſſines, qui ſont excellentes en ce Pays, & le petit Gibier de Riviere, qui y eſt partout en abondance, on trouve quelques Bécaſſes autour des Fontaines, mais en petit nombre. Aux Illinois, & dans toute la Partie Méridionnale de la Nouvelle France, elles ſont plus communes. M. Denys aſſûre que les Corbeaux de Canada ſont auſſi bons à manger, que les Poules. Cela peut être vrai du côté de l'Acadie; mais je ne vois pas qu'en ces Quartiers-ci on en ſoit bien perſuadé. Ils ſont plus gros qu'en France, un peu plus noirs, & ont un cri different de celui des nôtres. Les Orfrayes au contraire ſont plus petites, & leur cri n'eſt pas auſſi déſagréable. Le Chathuant Canadien n'a de difference du François, qu'une petite Fraiſe blanche autour du cou, & un cri particulier. Sa chair eſt bonne à manger, & bien des Gens la préférent à celle de la Poule. Sa proviſion pour l'hyver ſont des Mulots, auſquels il caſſe les pattes, & qu'il engraiſſe & nourrit avec ſoin, juſqu'à ce qu'il en ait beſoin. La Chauve-Souris eſt ici plus groſſe qu'en France. Les Merles & les

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

Hyrondelles y ſont des Oiſeaux de paſſage, comme en Europe. Les premiers ne ſont pas noirs, mais tirant ſur le rouge. Nous avons trois ſortes d'Allouettes, dont les plus petites ſont de la groſſeur du Moineau. Le Moineau lui-même eſt un peu different du nôtre: il a bien les mêmes inclinations, mais ſa phyſionomie eſt aſſez mauvaiſe.

On voit dans ce Pays une quantité prodigieuſe de Canards, & j'en ai oüi compter juſqu'à vint-deux eſpeces differentes. Les plus beaux & ceux, dont la chair eſt plus délicate, ſont les *Canards Branchus*: on les appelle ainſi, parce qu'ils perchent ſur les branches des Arbres. Leur plumage eſt extrêmement varié, & fort brillant. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Poules d'eau, les Gruës, les Serſelles, les Oyes, les Outardes, & autres grands Oiſeaux de Riviere, fourmillent partout, ſi ce n'eſt au Voiſinage des Habitations, dont ils n'approchent point. Nous avons des Gruës de deux couleurs; les unes ſont toutes blanches, les autres d'un gris de lin. Toutes ſont d'excellens potages. Nos Picverts, ou Picque-Bois, ſont d'une grande beauté. Il y en a, qui ont toutes les couleurs; d'autres ſont noirs, ou d'un brun obſcur par tout le corps, excepté la tête & le cou, qui ſont d'un très-beau rouge.

Le Roſſignol du Canada eſt à peu près le même, que celui de France pour la figure; mais il n'a que la moitié de ſon chant: le Roitelet lui en a dérobé l'autre moitié. Le Chardonneret n'a pas la tête auſſi belle, qu'en Europe, & tout ſon plumage eſt mêlé de jaune & de noir. Comme je n'en ai point vû en

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

cage, je ne ſçaurois vous rien dire de ſon chant. Tous nos Bois ſont remplis d'une ſorte d'Oiſeau de la groſſeur d'une Linotte, lequel eſt tout jaune, & a le goſier aſſez fin; mais ſon chant eſt fort court, & n'eſt point varié. Il n'a point d'autre nom, que celui de ſa couleur. Une eſpece d'Ortolan, dont le plumage eſt cendré ſur le dos, & blanc ſous le ventre, & qu'on a nommé *l'Oiſeau Blanc*, eſt celui de tous les Hôtes de nos Bois, qui chante le mieux. Il ne le céde guéres au Roſſignol de France, mais il n'y a que le Mâle, qui ſe faſſe entendre; la Femelle, dont la couleur eſt plus foncée, ne dit mot, même en cage. Ce petit Animal a la phyſionomie fort belle, & il eſt bien nommé Ortolan pour le goût. Je ne ſçai où il ſe retire pendant l'hyver; mais il eſt toujours le premier, qui nous annonce le retour du printems. A peine la neige eſt-elle fonduë en quelques endroits, qu'il y accourt en grande troupe, & on en prend alors tant que l'on veut.

Des Cardinaux. Ce n'eſt guéres qu'à cent lieuës d'ici, en tirant au Sud, que l'on commence à voir des *Cardinaux*. Il y en a quelques-uns à Paris, qu'on y a tranſportés de la Louyſiane, & je crois qu'ils feront fortune en France, s'ils peuvent y multiplier, comme les Serins. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage qui eſt d'un beau rouge incarnat; une petite aigrette, qu'ils ont ſur la tête, & qui ne reſſemble pas mal à ces couronnes, que les Peintres donnent aux Rois Indiens & Américains, ſemblent leur aſſûrer l'Empire des Airs. Ils ont pourtant ici un Rival, qui auroit même pour lui l'unanimité des ſuffrages, s'il

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

flatoit auſſi agréablement les oreilles, qu'il charme les yeux : c'eſt ce qu'on appelle en ce Pays ci *l'Oiſeau Mouche*.

De l'Oiſeau Mouche.

Ce nom a deux origines. La premiere, eſt ſa petiteſſe même ; car avec ſes plumes il n'eſt guéres d'un plus gros volume, que le Hanneton ordinaire. La ſeconde, eſt un Bourdonnement aſſez fort, qu'il fait avec ſes aîles, & qui eſt aſſez ſemblable à celui, que font les groſſes Mouches. Ses pattes, qui ont un pouce de long, ſont comme deux aiguilles ; ſon bec eſt de même, & il en fait ſortir une petite trompe, qu'il enfonce dans les fleurs, pour en attirer le ſuc, dont il ſe nourrit. La Femelle n'a rien de brillant, un aſſez beau blanc ſous le ventre, & un cendré clair ſur tout le reſte du corps, font toute ſa parure : mais le Mâle eſt un vrai bijou. Il a ſur le haut de la tête une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les aîles & la queuë d'un verd de feuilles de Roſiers ; une couche d'or répanduë ſur tout ce plumage, y ajoûte un grand éclat, & un petit duvet imperceptible y produit les plus belles nuances, qui ſe puiſſent voir.

En quoi il differe du *Colibry* des Iſles.

Quelques Voyageurs l'ont confondu avec le *Colibry* ; & en effet il paroît qu'il en eſt une eſpece ; mais le Colibry des Iſles eſt un peu plus gros, a le plumage moins brillant, & le bec un peu recourbé en bas. Je pourrois néanmoins me tromper ſur l'éclat de ſon plumage, parce que je n'en ai point vû de vivant : quelques-uns ont avancé qu'il a un chant fort mélodieux : ſi le fait eſt vrai, c'eſt un grand avantage, qu'il a ſur l'Oiſeau Mouche, que perſonne n'a encore entendu chanter. Mais

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

j'ai entendu moi-même une Femelle, qui sifloit d'une maniere très-aiguë & assez désagréable. Cet Oiseau a l'aîle extrêmement forte, & le vol d'une rapidité surprenante. Vous le voyez sur une fleur, & dans le moment il s'éleve en l'air presque perpendiculairement. Il est ennemi du corbeau, & ennemi dangereux. J'ai oüi dire à un Homme digne de foi, qu'il en a vû un quitter brusquement une fleur qu'il sucçoit, s'élever comme une éclair, aller se fourrer sous l'aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chute, soit de la blessure, qu'il avoit reçûë.

L'Oiseau Mouche s'attache aux fleurs, qui ont l'odeur plus forte, & il les succe en voltigeant toujours: mais il se repose de tems en tems, & alors on a tout le loisir de le contempler. On en a nourri quelque tems avec de l'eau sucrée & des fleurs. J'en ai gardé autrefois un pendant vint-quatre heures: il se laissoit prendre & manier, & contrefaisoit le mort; dès que je le lâchois, il reprenoit son vol, & ne faisoit que papillonner autour de ma fenêtre. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le lendemain matin le trouva mort, & cette nuit-là même il avoit fait une petite gelée. Aussi ces petits Animaux ont-ils grand soin de prévenir les premiers froids.

Il y a bien de l'apparence qu'ils se retirent vers la Caroline, où l'on assûre qu'on ne les voit qu'en hyver. Ils font leurs nids en Canada, où ils les suspendent à une branche d'arbre, & les tournent de telle sorte, qu'ils sont à l'abri de toutes les injures de l'air. Rien n'est si propre que ces nids. Le fond en est de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

petits brins de bois entrelaſſés en maniere de pannier, & le dedans eſt revêtu de je ne ſçai quel duvet, qui paroît de ſoye. Les œufs ſont de la groſſeur d'un pois, & ont des taches jaunes ſur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire eſt de trois, & quelquefois de cinq.

Du Serpent à Sonnettes.

Parmi les Reptiles de ce Pays, je ne connois encore que le Serpent à Sonnettes, qui mérite quelque attention. On en voit, qui ſont gros comme la jambe d'un Homme, quelquefois même il s'en trouve de plus gros, & ils ſont longs à proportion. Mais il y en a, & je crois que c'eſt le plus grand nombre, qui ne ſurpaſſent ni en groſſeur, ni en longueur nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure eſt aſſez ſinguliere. Sur un cou plat & fort large, ils ont une aſſez petite tête. Leurs couleurs ſont vives, ſans être brillantes, le jaune pâle y domine avec d'aſſez belles nuances.

Mais ce que cet Animal a de plus remarquable, c'eſt ſa queuë: elle eſt écailleuſe en cotte de maille, un peu aplatie, & elle croît, dit-on, tous les ans d'une rangée d'écaille. Enſorte qu'on connoît ſon âge à ſa queuë, comme celui de Chevaux à leurs dents. En la remuant il fait le même bruit, que la Cigale en volant; car vous ſçavez ſans doute, Madame, que le prétendu chant de la Cigale, n'eſt que le bruit, qu'elle fait avec ſes aîles. Au reſte, la reſſemblance, dont je parle, eſt ſi parfaite, que j'y ai été trompé moi-même. C'eſt ce bruit, qui a fait donner à ce Serpent le nom, qu'il porte.

Sa morſure eſt mortelle, ſi on n'y remédie ſur le champ, mais la Providence y a pourvû. Dans tous les endroits, où ſe rencontre ce

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

dangereux Reptile, il croît une Plante, à laquelle on a donné le nom d'*Herbe à Serpent à Sonnettes*, & dont la racine eſt un Antidote ſûr contre le venin de cet Animal : il ne faut que la piler ou la mâcher, & l'appliquer comme un Cataplaſme ſur la playe. Cette plante eſt belle & facile à reconnoître. Sa tige ronde, un peu plus groſſe, qu'une plume d'Oye, s'éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds, & ſe termine par une fleur jaune de la figure, & de la grandeur d'une Marguerite ſimple. Cette fleur a une odeur très-douce. Les feuilles de la plante ſont ovales, étroites, ſoûtenuës cinq à cinq en patte de Poule-d'Inde, par un pédicule d'un pouce de long.

Il eſt rare que le Serpent à Sonnettes attaque les Paſſans, qui ne lui cherchent point noiſe: j'en ai eu un à mes pieds, qui eut aſſûrément plus de peur, que moi, car je ne l'apperçus, que quand il fuyoit. Mais ſi on marche ſur lui, on eſt piqué d'abord, & ſi on le pourſuit, pour peu qu'il ait le loiſir de ſe reconnoître, il ſe replie en rond, ſa tête au milieu, & s'élance d'une grande roideur contre ſon Ennemi. Les Sauvages ne laiſſent pas de lui donner la chaſſe, & trouvent ſa chair très-bonne: j'ai même oui dire à des François, qui en avoient goûté, que ce n'étoit pas un mauvais manger. Mais c'étoit des Voyageurs, & ces Gens-là trouvent tout bon, parce qu'ils ont ſouvent faim. Du moins eſt-il certain qu'elle ne fait point de mal.

Des Bois du Canada.

Je ne ſçai, Madame, ſi je dois entreprendre de vous parler des Bois du Canada. Nous ſommes au milieu des plus grandes Forêts du Monde ; ſelon toutes les apparences, elles

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

ſont auſſi anciennes que le Monde même, & n'ont point été plantées de mains d'Hommes : à la vûë rien n'eſt plus magnifique, les Arbres ſe perdent dans les nuës, & il y a une variété d'eſpeces differentes ſi prodigieuſe, que parmi ceux mêmes, qui ſe ſont le plus appliqués à les connoître, il n'eſt peut-être perſonne, qui n'en ignore plus de la moitié. Quant à leur qualité, & à l'uſage, où on les peut employer, les ſentimens ſont ſi differens, & dans les Pays, où nous ſommes, & dans celui, où vous êtes, que je déſeſpere même d'être jamais en état de vous inſtruire, autant que je le ſouhaiterois, ſur cet article. Au moins pour le préſent dois-je me borner à quelques obſervations ſur ce que j'ai vû par moi-même, & ſur ce que j'ai oui dire à Gens, qui ont & plus d'expérience, & plus d'habileté que moi en cette matiere.

Des Pins de deux eſpeces.

Ce qui a d'abord le plus frappé mes yeux, en arrivant la premiere fois en ce Pays, ce ſont les Pins, les Sapins, & les Cédres, qui ſont d'une groſſeur & d'une hauteur ſurprenante. Il y a ici deux ſortes de Pins, tous produiſent une Réſine fort propre à faire le Bray & le Godron. Les Pins blancs, au moins quelques-uns, jettent aux extrémités les plus hautes une eſpece de Champignon ſemblable à du Tondre, que les Habitans appellent *Guarigue*, & dont les Sauvages ſe ſervent avec ſuccès contre les maux de poitrine, & contre la Dyſenterie. Les Pins rouges ſont plus gommeux & plus maſſifs, mais ne viennent pas ſi gros. Les Terroirs, qui produiſent les uns & les autres, ne ſont pas les plus propres à produire du Grain ; ils ſont ordinairement com-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

Quatre especes de Sapin.

posés de Gravier, de Sable, & de Terre-glaise.

Il y a quatre especes de Sapin en Canada. La premiere ressemble à la nôtre; les trois autres sont l'Epinette blanche, l'Epinette rouge, & la Perusse. La seconde & la quatriéme s'élevent fort haut, & sont excellentes pour la Mâture, sur-tout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de bonne Charpente. Elle croît ordinairement dans des Terres humides & noires, mais qui étant dessêchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Son écorce est unie & luisante, & il s'y forme de petites vessies de la grosseur d'une féve de Haricot, qui contient une espece de Térebentine souveraine pour les playes, qu'elle guérit en très-peu de tems, & même pour les fractures. On assûre qu'elle chasse la fiévre, & guérit les maux d'estomach, & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un bouillon. Elle a aussi la qualité de purger. C'est ce qu'on appelle à Paris le *Baume Blanc*.

L'Epinette rouge ne ressemble presqu'en rien à l'Epinette blanche. Son Bois est massif, & peut être d'usage pour la Construction & la Charpente. Les Terres, où elle croît ne sont que Gravier & Argile. La Perusse est gommeuse, mais elle ne jette pas assez de gomme, pour qu'on en puisse faire usage: Son Bois dure lontems en Terre sans se pourrir, ce qui le rend très-propre à faire des Clôtures. Son écorce est fort bonne pour les Tanneurs, & & les Sauvages en font une teinture, qui tire sur le Turquin. La plûpart des Terres, où croît cet Arbre, sont argilleuses, j'en ai pourtant vû de très-gros dans des Terres Sablon-

UVA. BHSC. BU 01207

neuſes, mais peut-être que ſous le Sable il y avoit de l'Argile. 1721.

Les Cédres ſont de deux ſortes, blancs & rouges. Ceux-là ſont les plus gros: on en fait des Clôtures, & c'eſt le Bois, qu'on employe plus ordinairement pour faire des Bardeaux, à cauſe de ſa légereté. Il diſtile une eſpece d'encens, mais il ne porte point de fruits ſemblables à ceux du Mont-Liban. Le Cédre rouge eſt plus petit, & moins gros à proportion. La difference la plus ſenſible, qui ſe remarque entre l'un & l'autre, c'eſt que toute l'odeur du Premier eſt dans ſes feuilles, & celle du Second dans le Bois; mais celle-ci eſt beaucoup plus agréable. Le Cédre, au moins le blanc, ne vient que dans de très-bonnes Terres. Avril. Deux ſortes de Cédres.

Il y a par-tout en Canada des Chênes de deux ſortes, diſtingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les Premiers ſe trouvent ſouvent dans des Terres baſſes, humides, fertiles, & propres à produire des grains & des légumes. Les Rouges, dont le bois eſt moins eſtimé, croiſſent dans les Terres ſéches & ſablonneuſes. L'un & l'autre porte du Gland. L'Erable eſt auſſi très-commun en Canada, & il y en a de fort gros, dont on fait d'aſſez beaux meubles. Le Terroir, qui le produit, eſt élevé, & le plus propre aux Arbres fruitiers. On appelle ici *Rhene* l'Erable femelle, dont le bois eſt fort ondé, mais plus pâle que le Mâle; d'ailleurs, il en a toute la figure & les propriétés; mais il lui faut un Terroir humide & fertile. Des Chênes, Erables, Mériſiers, Noyers, Hêtres, &c.

Le Mériſier, qui ſe trouve pêle-mêle avec l'Erable & le Bois blanc, eſt très-beau pour

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

faire des meubles ; il jette beaucoup plus d'eau que l'Erable, mais elle eſt amere, & le ſucre, qu'on en fait, ne perd jamais ſon amertume. Les Sauvages ſe ſervent de ſon écorce contre certaines maladies, qui ſurviennent aux Femmes. Il y a en Canada trois ſortes de Frênes ; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le Premier, qui vient parmi les Erables, eſt propre pour la Charpente, & pour faire des Futailles deſtinées aux Marchandiſes ſéches. Le Second a les mêmes propriétés, & ne vient, non plus que le Bâtard, que dans des Terres baſſes & fertiles.

On compte auſſi dans ce Pays trois eſpeces de Noyers ; le Dur, le Tendre, & un Troiſiéme, qui a l'Ecorce très-fine. Le Noyer dur produit de très-petites Noix, bonnes à manger, mais difficiles à vuider. Son bois n'eſt bon qu'à brûler. Le Noyer tendre a des Noix longues, & auſſi groſſes que celles de France, mais les Coques en ſont très-dures. Les Cerneaux en ſont excellens. Le Bois n'en eſt pas ſi beau que le nôtre ; mais en récompenſe il eſt preſque incorruptible, & en Terre, & dans l'Eau, & difficile à conſumer par le Feu. Le Troiſiéme produit des Noix de la groſſeur de celles du Premier, mais en plus grande quantité, ameres, & renfermées dans des Coques fort tendres : on en fait de très-bonne huile. Cet Arbre produit de l'eau plus ſucrée que celle de l'Erable, mais en petite quantité. Il ne vient, non plus que le Noyer tendre, que dans les meilleures Terres.

Les Hêtres ſont ici fort abondans par Contrées : j'en ai vû ſur des Côteaux ſablonneux, & dans des Terres baſſes très-fertiles. Ils por-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

tent beaucoup de Faynes, dont il seroit aisé de tirer de l'Huile. Les Ours en font leur principale nourriture, aussi-bien que les Perdrix. Le Bois en est fort tendre, & bon à faire des Rames pour les Chaloupes: mais les Avirons de Canots se font de Bois d'Erable. Le Bois blanc, qui croît parmi les Erables & les Mérisiers, est très-abondant. Ces Arbres viennent fort gros, & droits; on en peut faire des Planches & des Madriers, & même des Futailles pour les Marchandises séches. Il est doux, & fort aisé à mettre en œuvre. Les Sauvages en levent les Ecorces pour couvrir leurs Cabannes.

Ormes de deux especes.

Les Ormes sont fort communs dans tout le Pays. Il y en a de blancs & de rouges. Le Bois de ceux-ci est plus difficile à travailler, mais il dure plus. C'est de l'Ecorce de l'Orme rouge, que les Iroquois font leurs Canots: on en voit d'une seule piéce, où il peut tenir vint Hommes. Il y en a aussi de creux, où les Ours & les Chats Sauvages se retirent depuis le mois de Novembre, jusqu'en Avril. Le Tremble vient ordinairement le long des Rivieres, & des Mares.

Arbres particuliers au Pays.

On trouve dans les Bois les plus touffus un grand nombre de Pruniers, chargés de fruits, mais fort âcres. Le *Vinaigrier* est un Arbrisseau très-moëleux, qui produit un fruit aigre en grappes, de couleur de sang de Bœuf. On les fait infuser dans de l'eau, & on en fait une espece de vinaigre. Le *Pemine* est une autre espece d'Arbrisseau, qui croît le long des Ruisseaux & des Prairies: il porte aussi un fruit en grappe d'un rouge très-vif & astringent. Il y a trois sortes de Groseilles naturelles au Pays.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

Ce ſont les mêmes qu'en France. Le Bleuet eſt ici comme en Europe, par Contrées. Ce Fruit eſt merveilleux pour guérir en peu de tems la Dyſenterie. Les Sauvages le font ſécher, comme on fait en France les Ceriſes.

L'*Atoca* eſt un fruit à pepins, de la groſſeur des Ceriſes. La Plante, qui eſt rampante dans les Marais, produit ſon fruit dans l'eau. Ce fruit eſt âcre, & on en fait des confitures. L'Epine blanche ſe trouve le long des Rivieres, & produit beaucoup de fruits à trois noyaux. C'eſt la nourriture de pluſieurs Bêtes Sauvages. On appelle ici *Cotonnier* une Plante, qui pouſſe comme l'Aſperge, à la hauteur d'environ trois pieds, & au bout de laquelle viennent pluſieurs touffes de fleurs. Le matin, avant que la roſée ſoit tombée, on ſecouë ces fleurs, & il en tombe avec l'eau une eſpece de miel, qui ſe réduit en ſucre, après qu'on l'a fait bouillir. La Graine ſe forme dans une Goſſe, qui contient une ſorte de Cotton très fin.

Le *Soleil* eſt une autre Plante fort commune dans les Champs des Sauvages, & qui vient de la hauteur de ſept à huit pieds. Sa fleur fort groſſe a la figure de celle du Souci, & ſa graine eſt rangée de même. Les Sauvages, en la faiſant bouillir, en tirent une huile, dont ils ſe graiſſent les cheveux. Les Légumes, que ces Peuples cultivent le plus, ſont le Maïz, ou Bled de Turquie, le Haricot, les Citrouilles, & les Melons. Ils ont une eſpece de Citrouilles plus petites que les nôtres, & qui ont un goût ſucré. On les fait cuire toutes entieres dans l'eau, ou ſous la cendre, & on les mange ainſi, ſans y rien ajoûter. Les Sauvages connoiſſoient avant notre arrivée dans leur

UVA. BHSC. BU 01207

leur Pays, les Melons ordinaires, & les Melons d'eau. Les Premiers ſont auſſi bons qu'en France, ſur-tout dans cette Iſle, & ils y ſont très-abondans. Le Houblon & le Capillaire ſont auſſi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y croît beaucoup plus haut, & il eſt infiniment meilleur qu'en France. Voilà, Madame, une Lettre, à laquelle vous reconnoîtrez aiſément un Voyageur, qui ſe promene dans les Forêts & dans les Plaines du Canada, & qu'on y entretient de tout ce qui ſe préſente à ſa vûë. Mais que pouvez-vous attendre d'un Homme, qui parcourt un Pays comme celui-ci?

1721. Avril.

Je ſuis, &c.

DIXIE'ME LETTRE.

Des Cauſes du froid du Canada. Des Reſſources, qu'on y trouve pour la vie. Du Caractere des François Canadiens.

A Montreal, ce vint-deuxiéme d'Avril, 1721.

MADAME,

On ne connoît en France le Canada que par ſon mauvais côté.

IL eſt ſurprenant qu'en France, où l'on voit ſi ſouvent des Perſonnes, qui ont paſſé une bonne partie de leur vie en Canada, on ait une idée ſi peu juſte de ce Pays. Cela vient ſans doute de ce que le plus grand nombre de ceux, à qui on s'adreſſe, pour en apprendre des nouvelles, ne le connoiſſent, que par ſon

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

mauvais côté. L'hyver eſt ordinairement commencé avant que les Vaiſſeaux mettent à la voile pour retourner en France, & il commence toujours de maniere à étonner quiconque n'y eſt pas fait. Les premieres gelées rempliſſent en peu de jours les Rivieres de glaçons, & bientôt la Terre eſt couverte de neiges, qui durent ſix mois, & s'élevent toujours à la hauteur de ſix pieds dans les endroits, où le vent n'a point de priſe.

Excès du Froid.

A la vérité on ne manque point de Bois pour ſe précautionner contre le froid, qui devient bientôt extrême, & empiette beaucoup ſur le Printems: mais c'eſt quelque choſe de fort triſte, que de ne pouvoir ſortir au dehors, ſans être glacé, à moins que d'être fourré comme les Ours. D'ailleurs, quel ſpectacle, qu'une neige, qui vous éblouit, & vous cache toutes les beautés de la Nature? Plus de difference entre les Rivieres & les Campagnes, plus de variété, les Arbres mêmes ſont couverts de frimats, & il pend à toutes leurs branches des glaçons, ſous leſquels il n'y a pas trop de ſureté à ſe trouver. Que peut-on penſer, quand on voit aux Chevaux des barbes des glaces d'un pied de long, & comment voyager dans un Pays, où les Ours mêmes pendant ſix mois n'oſent ſe montrer à l'air? Auſſi n'ai-je jamais paſſé d'hyver dans ce Pays, que je n'aye vû apporter à l'Hôpital quelqu'un, à qui il falloit couper des bras & des jambes gelés. En effet, ſi le Ciel eſt ſerein, il ſouffle de la partie de l'Oueſt un vent, qui coupe le viſage. Si le vent tourne au Sud, ou à l'Eſt, le tems s'adoucit un peu, mais il tombe une neige ſi épaiſſe, qu'on ne

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

voit pas à dix pas en plein midi. S'il ſurvient un dégel dans les formes, adieu les Chapons de rente, les quartiers de Bœufs ou de Moutons, les Volailles & les Poiſſons, qu'on avoit mis dans les Greniers ſur la bonne foi de la gelée ; enſorte que, malgré les rigueurs d'un froid exceſſif, on eſt encore réduit à ſouhaiter qu'il ne diſcontinuë pas.

On a beau dire que les hyvers ne ſont plus auſſi rudes, qu'ils l'étoient il y a quatre-vint ans, & que, ſelon toutes les apparences, ils s'adouciront encore dans la ſuite : le mal de ceux, qui ſont venus avant nous, & le bonheur de ceux, qui viendront après, ne guérit point le mal préſent, que nous ſouffrons. Un Créole de la Martinique, qui ſeroit débarqué pour la premiere fois en France pendant le grand froid de 1709, auroit-il été fort ſoulagé de m'entendre dire à moi, qui revenois alors de Quebec, que ces froids n'étoient pas encore au point de ceux du Canada ? Je lui aurois pourtant dit vrai, & j'en avois de bons témoins ; mais il auroit pû me répondre qu'il n'en trouvoit pas le froid de France moins picquant, en apprenant qu'il en faiſoit encore de plus vifs dans le Canada.

Cependant dès que le mois de Mai eſt venu on change bientôt de langage ; la douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable, qu'elle ſuccede à une Saiſon plus rigoureuſe : la chaleur de l'Eté, qui nous fait voir en moins de quatre mois les ſemences & les récoltes (*a*), la ſerenité de l'Automne, pen-

(*a*) On laboure les Terres pendant l'automne : on ſeme depuis la mi-Avril juſqu'au dixiéme de Mai. On coupe les Bleds depuis le quinziéme d'Août

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

dant lequel on jouit d'une ſuite de beaux jours, qu'on voit rarement dans la plûpart des Provinces de France : tout cela joint à la liberté, dont on jouit en ce Pays, forme une compenſation, qui en fait trouver à bien des Gens le ſéjour pour le moins auſſi agréable, que celui du Royaume, où ils ſont nés, & il eſt certain que nos Canadiens ne balançent pas à lui donner la préférence.

Inconvéniens du grand froid.

Après tout, il y a dans ces froids ſi âpres & ſi longs des inconvéniens, auxquels on ne ſçauroit jamais bien remédier. Je mets au premier rang la difficulté de nourrir les Beſtiaux, qui pendant tout l'hyver ne peuvent abſolument rien trouver dans les Campagnes; par conſéquent coûtent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après ſix mois d'une nourriture ſéche, n'a preſque point de goût. Il faut auſſi bien du grain pour les Volailles, & de grands ſoins pour les conſerver pendant un ſi long tems. Si on évite la dépenſe, en tuant à la fin d'Octobre toutes les Bêtes, qu'on veut manger juſqu'au mois de Mai; vous jugez bien qu'une telle viande eſt fort inſipide, & de la maniere, dont je vous ai dit qu'on pêche le Poiſſon à travers la glace, il ne ſçauroit être fort abondant; outre qu'il eſt d'abord gelé: de ſorte qu'il eſt preſqu'impoſſible d'en avoir de frais dans la ſaiſon, où il eſt plus difficile de s'en paſſer. On ſeroit même fort embarraſſé pendant le Carême, ſans la Moruë & les Anguilles. De Beure & d'Œufs frais, il n'en

juſqu'au vintiéme de Septembre. Les Terres, qu'on n'a labourées qu'au Printems, rapportent moins, parce que les parties nitreuſes de la neige ne s'y inſinuent pas ſi bien.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

eſt point queſtion, & il n'y a guéres plus à compter ſur les Légumes, qu'on garde comme on peut dans des Celliers, mais qui n'ont preſque plus aucune vertu, quand ils y ont été pendant quelques mois.

Ajoûtez à cela, qu'à l'exception des Pommes, qui ſont ici d'une excellente qualité, & des petits Fruits d'été, qui ne ſe gardent point, les Fruits de France n'ont point encore réuſſi en Canada. Voilà, Madame, tous les déſavantages, que nous cauſe le grand froid. Nous ſommes cependant auſſi près du Soleil, qu'on y eſt dans les Provinces les plus Méridionnales de France, & à meſure qu'on avance dans la Colonie, on s'en approche encore. D'où peut donc venir cette difference de température ſous les mêmes paralleles? C'eſt ce que perſonne, à mon avis, n'a encore bien expliqué.

Réfléxions ſur les cauſes de ce grand froid.

La plûpart des Auteurs, qui ont traité cette matiere, ſe ſont contentés de dire que ces froids ſi longs & ſi durs viennent de ce que la neige demeure ſi lontems ſur la Terre, qu'il n'eſt pas poſſible, qu'elle s'échauffe jamais bien, ſur-tout dans les endroits couverts: mais cette réponſe ne fait qu'éloigner la difficulté; car on demandera, qu'eſt-ce qui produit cette abondance de neiges ſous des Climats auſſi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes?

Le Sieur Denys, que j'ai déja cité plus d'une fois, aſſûre que les Arbres reprennent leur verdure avant que le Soleil ſoit aſſez élevé ſur l'horiſon pour fondre la neige, & pour échauffer la Terre; cela peut être vrai

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Avril.

en Acadie, & sur tous les bords de la Mer, mais par-tout ailleurs il est certain que toutes les neiges sont fonduës dans les plus épaisses Forêts, avant qu'il y ait une feuille aux Arbres. Cet Auteur ne paroît pas mieux autorisé à prétendre que les neiges fondent plûtôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'Air, & que c'est toujours par-dessous qu'elles commencent à se fondre: car à qui persuadera-t'il qu'une Terre couverte d'une eau gelée, ait plus de chaleur que l'air, qui reçoit immédiatement les rayons du Soleil. D'ailleurs il ne répond point à la question sur la cause de ce déluge de neiges, qui inonde des Pays immenses sous le milieu de la Zone temperée.

Il n'est pas douteux qu'à parler en général, les Montagnes, les Bois, & les Lacs, n'y contribuent beaucoup, mais il me paroît qu'il en faut encore chercher d'autres causes. Le Pere Joseph BRESSANI, Jésuite Romain, qui a passé les plus belles années de sa vie en Canada, nous a laissé dans sa Langue naturelle une Relation de la Nouvelle France, où il s'attache à éclaircir ce point de Physique. Il ne peut souffrir qu'on attribuë les froids, dont nous cherchons la cause, à tout ce que je viens de dire, mais il me semble qu'il va trop loin; car il n'y a rien à répliquer contre l'expérience, qui nous rend sensible la diminution du froid, à mesure que le Pays se découvre, quoique ce ne soit pas à proportion de ce qu'elle devroit être, si l'épaisseur des Bois en étoit la cause principale.

Ce qu'il avouë lui-même, qu'il n'est point rare de voir en Eté de la gelée pendant la nuit après une journée fort chaude, me paroît une

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

démonſtration contre lui : car comment expliquer ce Phénomene autrement, qu'en diſant que le Soleil ayant ouvert pendant le jour les pores de la Terre, l'humidité, qui y étoit encore renfermée, les parties de Nitre, que la neige y a laiſſées en quantité, & la chaleur, que conſerve après le coucher du Soleil un air auſſi ſubtil, que celui, qu'on reſpire en ce Pays, forment ces petites gelées de la même maniere, que nous faiſons de la glace ſur le feu. Or l'humidité de la Terre entre évidemment pour beaucoup dans les grands froids de ce Climat, & d'où viendroit cette humidité dans un Pays, où le Sol eſt ordinairement mêlé de beaucoup de Sable, ſi ce n'eſt de la multitude & de l'étenduë des Lacs & des Rivieres, de l'épaiſſeur des Forêts, des Montagnes couvertes de neiges, qui en ſe fondant, arroſent les Plaines, & des vents, qui en portent par-tout les exhalaiſons ?

Mais ſi le Pere Breſſani s'eſt trompé, comme je le crois, en excluant toutes ces choſes du principe des froids exceſſifs du Canada, ce qu'il y ſubſtituë me paroît y contribuer véritablement beaucoup. Il y a, dit-il, ſous les Climats les plus chauds des Terres humides, & il y en a de fort ſéches dans les Pays les plus froids : mais un certain mêlange de ſec & d'humide forme les glaçons & les neiges, dont la quantité fait l'excès & la durée du froid. Or pour peu qu'on ait voyagé en Canada, on ſçait que ce mêlange s'y rencontre d'une maniere très-marquée. C'eſt ſans contredit le Pays du monde, où il y a plus d'eau, & il en eſt peu, dont le Terroir ſoit plus mêlé de pierres & de ſable. Avec cela il

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Avril.

y pleut assez rarement, & l'air y est extrêmement pur & sain ; preuve certaine de la sécheresse naturelle de la Terre. En effet le Pere Bressani assûre qu'en seize ans qu'a subsisté la Mission dans le Pays des Hurons, il s'y est trouvé en même tems jusqu'à soixante François, dont plusieurs étoient d'une complexion assez délicate : que tous étoient fort mal nourris, & qu'ils avoient d'ailleurs à souffrir au-delà de ce qui se peut imaginer, & que personne n'y mourut.

A la verité cette prodigieuse multitude de Rivieres & de Lacs, qui occupent autant d'espace dans la Nouvelle France, qu'en occupe la moitié des Terres de l'Europe, devroit sans cesse fournir à l'air de nouvelles vapeurs ; mais outre que la plûpart de ces eaux sont extrêmement claires, & sur un fond de sable, leur grande & continuelle agitation en émoussant la pointe des rayons du Soleil, empêche qu'il n'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les font retomber d'abord en brouillards. Car les vents excitent sur ces Mers douces d'aussi fréquentes & d'aussi violentes tempêtes, que sur l'Ocean : & c'est aussi la véritable raison pourquoi il pleut rarement sur Mer.

La seconde cause des froids excessifs du Canada, selon le Pere Bressani, est le voisinage de la Mer du Nord, couverte de glaces énormes pendant plus de huit mois de l'année. Vous pouvez, Madame, vous rappeller ici ce que j'ai rapporté dans ma seconde Lettre du froid, que nous causa dans les jours Caniculaires le voisinage d'une glace, ou plûtôt le vent, qui soufloit sur nous du côté, où elle étoit, & qui cessa au moment, qu'elle fut

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

sous le vent. Il eſt certain d'ailleurs, qu'il ne neigne ici, que du vent de Nord-Eſt, lequel nous vient du côté, où ſont les glaces du Nord, & quoiqu'on ne ſente pas un auſſi grand froid tandis que ces neiges tombent, il ne faut point douter qu'elles ne contribuent beaucoup à rendre ſi picquans les vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, leſquels, pour parvenir juſqu'à nous, traverſent des Pays immenſes, & une grande chaîne de Montagnes, qui en ſont couvertes.

Enfin, ſi l'on en croit le Miſſionnaire Italien, l'élévation du Terrein n'eſt pas la moindre cauſe de la ſubtilité de l'air, qu'on reſpire en ce Pays, & par une ſuite néceſſaire de la rigidité du froid, qu'on y reſſent. Le Pere Breſſani s'efforce de prouver cette élévation par la profondeur de la Mer, qui augmente, dit-il, à meſure qu'on approche du Canada, & par le nombre & la hauteur des chutes, qui ſe rencontrent dans les Rivieres. Mais il me ſemble que la profondeur de la Mer ne prouve abſolument rien, & que les chutes du Fleuve Saint Laurent & de quelques Rivieres de la Nouvelle France, ne prouvent rien de plus que les Cataractes du Nil. D'ailleurs, nous ne remarquons point que depuis Montreal, où commencent les Saults, juſqu'à la Mer, le Fleuve Saint Laurent ſoit beaucoup plus rapide, que quelques-unes de nos Rivieres d'Europe. Je penſe donc qu'il faut s'en tenir au voiſinage des glaces du Nord, & que même malgré ce voiſinage, ſi le Canada étoit auſſi découvert & auſſi peuplé que la France, les hyvers y ſeroient moins longs & moins rudes. Ils le ſeroient pourtant toujours plus

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

qu'en France, à cauſe de la ſérénité & de la pureté de l'air ; car il eſt certain qu'en hyver, toutes choſes égales d'ailleurs, la gelée eſt plus rude, quand le Ciel eſt pur, & que le Soleil a rarefié l'air.

De la pêche des Anguilles.

L'hyver paſſé, la Pêche & la Chaſſe fourniſſent abondamment de quoi vivre à ceux, qui veulent s'en donner la peine ; outre les Poiſſons & le Gibier, dont je vous ai déja parlé, le Fleuve Saint Laurent & les Forêts fourniſſent aux Habitans deux ſortes de Manne, qui leur ſont d'une grande reſſource. Depuis Quebec juſqu'aux Trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une quantité prodigieuſe de groſſes Anguilles, qui deſcendent, à ce qu'on prétend, du Lac Ontario, où elles prennent naiſſance dans des Marais, qui ſont au bord de ce Lac du côté du Nord, & comme elles rencontrent, ainſi que je l'ai déja remarqué, des Marſouins blancs, qui leur donnent la chaſſe, la plûpart veulent retourner ſur leurs pas, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on en prend un ſi grand nombre. Voici de quelle maniere ſe fait cette Pêche.

Dans l'étenduë du Terrein, que couvre la haute Marée, & qu'elle laiſſe à ſec en ſe retirant, on diſpoſe des coffres de diſtance en diſtance, & on les appuye contre une Paliſſade de Clayes d'Oſier, qui ne laiſſe aucun paſſage libre aux Anguilles. De grands Eperviers de même matiere & de même ſtructure ſont enchâſſés par le bout le plus étroit dans ces coffres, & l'autre extrémité, qui eſt fort large, eſt adoſſée contre les clayes, ſur leſquelles on met par intervalle des bouquets de verdure. Lorſque le tout eſt couvert par la Marée,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

les Anguilles, qui cherchent toujours les bords, & que la verdure attire, ſe trouvent en grand nombre le long de la Paliſſade, entrent dans les Eperviers, qui les conduiſent dans les priſons, qu'on leur a préparées; & ſouvent d'une ſeule Marée les coffres s'en trouvent remplis.

Ces Anguilles ſont plus groſſes, que les nôtres, & rendent beaucoup d'huile. J'ai déja obſervé qu'à quelque ſauſſe, qu'on les mette, elles conſervent toujours un goût ſauvage, auquel on ne s'accoutume pas ſans peine. C'eſt peut-être la faute de nos Cuiſiniers. Leurs arrêtes ſe terminent toutes en pointe un peu recourbée, ce que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vû dans celles de France. La meilleure maniere d'aprêter ce Poiſſon, eſt de le ſuſpendre dans la cheminée, & de l'y laiſſer cuire lentement dans ſa peau. Cette peau ſe leve d'elle-même, & toute l'huile s'écoule. Comme on en fait de grandes proviſions pendant trois mois, que dure cette Pêche, on les ſale, & on les met en Barriques, comme les Harengs.

Du Paſſage des Tourtes.

L'autre Manne, dont j'ai parlé, eſt une eſpece de Ramiers, qui paſſent ici dans les mois de Mai & de Juin: on dit qu'autrefois ils obſcurciſſoient l'air par leur multitude; mais ce n'eſt plus la même choſe aujourd'hui. Il en vient encore néanmoins juſqu'aux environs des Villes un aſſez grand nombre ſe repoſer ſur les Arbres. On les appelle communément *Tourtes*, & ils different en effet des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons d'Europe, aſſez pour en faire une quatriéme eſpece. Ils ſont plus petits que nos plus gros Pigeons, dont ils ont les yeux & les nuances

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

de la gorge. Leur plumage eſt d'un brun obſcur, à l'exception des aîles, où il y a des plumes d'un très-beau bleu.

On diroit que ces Oiſeaux ne cherchent qu'à ſe faire tuer ; car s'il y a quelque branche ſéche à un Arbre, c'eſt celle-là, qu'ils choiſiſſent pour s'y percher, & ils s'y rangent de maniere, que le plus mal-adroit Tireur en peut abbattre une demie douzaine au moins d'un ſeul coup de fuſil. On a auſſi trouvé le moyen d'en prendre beaucoup en vie : on les nourrit juſqu'aux premieres gelées ; alors on leur coupe la gorge, & on les jette au grenier, où ils ſe conſervent tout l'hyver.

Heureuſe condition des Habitans du Canada.

Il s'enſuit de-là, Madame, que tout le Monde a ici le néceſſaire pour vivre : on y paye peu au Roi ; l'Habitant ne connoît point la Taille ; il a du Pain à bon marché ; la Viande & le Poiſſon n'y ſont pas chers ; mais le Vin, les Etoffes, & tout ce qu'il faut faire venir de France, y coûtent beaucoup. Les plus à plaindre ſont les Gentilshommes, & les Officiers, qui n'ont que leurs appointemens, & qui ſont chargés de Familles. Les Femmes n'apportent ordinairement pour dot à leurs Maris que beaucoup d'eſprit, d'amitié, d'agrémens, & une grande fécondité ; mais Dieu répand ſur les mariages dans ce Pays la bénédiction, qu'il répandoit ſur ceux des Patriarches : il faudroit pour faire ſubſiſter de ſi nombreuſes Familles, qu'on y menât auſſi la vie des Patriarches ; mais le tems en eſt paſſé. Il y a dans la Nouvelle France plus de Nobleſſe, que dans toutes nos autres Colonies enſemble. Le Roi y entretient encore vint-huit Compagnies des Troupes de la Marine, & trois Etats-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

Majors. Pluſieurs Familles y ont été annoblies, & il y eſt reſté pluſieurs Officiers du Régiment de Carignan-Salieres, ce qui a peuplé le Pays de Gentilshommes, dont la plûpart ne ſont pas à leur aiſe. Ils y ſeroient encore moins, ſi le Commerce ne leur étoit pas permis, & ſi la Chaſſe & la Pêche n'étoient pas ici de droit commun.

Pluſieurs ne ſçavent pas en profiter.

Après tout, c'eſt un peu leur faute, s'ils ſouffrent de la diſette: la Terre eſt bonne preſque par-tout, & l'Agriculture ne fait point déroger. Combien de Gentilshommes dans toutes les Provinces envieroient le ſort des ſimples Habitans du Canada, s'ils le connoiſſoient? Et ceux, qui languiſſent ici dans une honteuſe indigence, ſont-ils excuſables de ne pas embraſſer une Profeſſion, que la ſeule corruption des mœurs, & des plus ſaines maximes a dégradée de ſon ancienne nobleſſe? Nous ne connoiſſons point au Monde de Climat plus ſain, que celui-ci: il n'y regne aucune Maladie particuliere, les Campagnes & les Bois y ſont remplis de Simples merveilleux, & les Arbres y diſtilent des Baumes d'une grande vertu. Ces avantages devroient bien au moins y retenir ceux, que la Providence y a fait naître; mais la légereté, l'averſion d'un travail aſſidu & réglé, & l'eſprit d'indépendance en ont toujours fait ſortir un grand nombre de jeunes Gens, & ont empêché la Colonie de ſe peupler.

Bonnes & mauvaiſes qualités des Créoles du Canada.

Ce ſont-là, Madame, les défauts, qu'on reproche le plus, & avec plus de fondement aux François Canadiens. C'eſt auſſi celui des Sauvages. On diroit que l'air, qu'on reſpire dans ce vaſte Continent, y contribuë; mais

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

l'exemple & la fréquentation de ſes Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberté & l'indépendance, ſont plus que ſuffiſans pour former ce caractere. On accuſe encore nos Créoles d'une grande avidité pour amaſſer, & ils ſont véritablement pour cela des choſes, qu'on ne peut croire, ſi on ne les a point vûës. Les courſes, qu'ils entreprennent; les fatigues, qu'ils eſſuyent; les dangers, à quoi ils s'expoſent; les efforts, qu'ils font, paſſent tout ce qu'on peut imaginer. Il eſt cependant peu d'Hommes moins intéreſſés, qui diſſipent avec plus de facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquerir, & qui témoignent moins de regret de l'avoir perdu. Auſſi n'y a-t-il aucun lieu de douter qu'ils n'entreprennent ordinairement par goût ces courſes ſi pénibles & ſi dangéreuſes. Ils aiment à reſpirer le grand air, ils ſe ſont accoûtumés de bonne heure à mener une vie errante; elle a pour eux des charmes, qui leur font oublier les périls & les fatigues paſſés, & ils mettent leur gloire à les affronter de nouveau. Ils ont beaucoup d'eſprit, ſur-tout les Perſonnes du Sexe, qui l'ont fort brillant, aiſé, ferme, fécond en reſſources, courageux, & capable de conduire les plus grandes affaires. Vous en avez connu, Madame, plus d'une de ce caractere, & vous m'en avez témoigné plus d'une fois votre étonnement. Je puis vous aſſûrer qu'elles ſont ici le plus grand nombre, & qu'on les trouve telles dans toutes les conditions.

Je ne ſçai ſi je dois mettre parmi les défauts de nos Canadiens la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes. Il eſt certain du moins

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Avril.

qu'elle leur inſpire une confiance, qui leur fait entreprendre & exécuter, ce qui ne paroitroit pas poſſible à beaucoup d'autres. Il faut convenir d'ailleurs qu'ils ont d'excellentes qualités. Nous n'avons point dans le Royaume de Province, où le Sang ſoit communément ſi beau, la Taille plus avantageuſe, & le Corps mieux proportionné. La force du tempérament n'y répond pas toujours, & ſi les Canadiens vivent lontems, ils ſont vieux & uſés de bonne heure. Ce n'eſt pas même uniquement leur faute; c'eſt auſſi celle des Parens, qui, pour la plûpart, ne veillent pas aſſez ſur leurs Enfans, pour les empêcher de ruiner leur ſanté dans un âge, où, quand elle ſe ruine, c'eſt ſans reſſource. Leur agilité & leur adreſſe ſont ſans égales: les Sauvages les plus habiles ne conduiſent pas mieux leurs Canots dans les Rapides les plus dangereux, & ne tirent pas plus juſte.

Bien des Gens ſont perſuadés qu'ils ne ſont pas propres aux Sciences, qui demandent beaucoup d'application, & une étude ſuivie. Je ne ſçaurois vous dire ſi ce préjugé eſt bien ou mal fondé; car nous n'avons pas encore eu de Cananadien, qui ait entrepris de le combattre, il ne l'eſt peut être que ſur la diſſipation, dans laquelle on les éleve. Mais perſonne ne peut leur conteſter un génie rare pour les Méchaniques; ils n'ont preſque pas beſoin de Maîtres pour y exceller, & on en voit tous les jours, qui réuſſiſſent dans tous les Métiers, ſans en avoir fait d'apprentiſſage.

Quelques-uns les taxent d'ingratitude, ils m'ont néanmoins paru avoir le cœur aſſez bon; mais leur légereté naturelle les empêche

UVA. BHSC. BU 01207

1721 Avril.

souvent de faire attention aux devoirs, qu'exige la reconnoissance. On prétend qu'ils sont mauvais Valets; c'est qu'ils ont le cœur trop haut, & qu'ils aiment trop leur liberté, pour vouloir s'assujettir à servir. D'ailleurs ils sont fort bons Maîtres. C'est le contraire de ce qu'on dit de ceux, dont la plûpart tirent leur origine. Ils seroient des Hommes parfaits, si avec leurs vertus ils avoient conservé celles de leurs Ancêtres. On s'est plaint quelquefois qu'ils ne sont pas Amis constans: il s'en faut bien que cela soit général, & dans ceux, qui ont donné lieu à cette plainte, cela vient de ce qu'ils ne sont pas accoûtumés à se gêner, même pour leurs propres affaires. S'ils ne sont pas aisés à discipliner, cela part du même principe, ou de ce qu'ils ont une discipline, qui leur est propre, & qu'ils croyent meilleure pour faire la guerre aux Sauvages; en quoi ils n'ont pas tout-à-fait tort. D'ailleurs il semble qu'ils ne sont pas les Maîtres d'une certaine impétuosité, qui les rend plus propres à un coup de main, ou à une expédition brusque, qu'aux opérations régulieres & suivies d'une Campagne. On a encore observé que parmi un très-grand nombre de Braves, qui se sont distingués dans les dernieres guerres, il s'en est trouvé assez peu, qui eussent le talent de commander. C'est peut-être, parce qu'ils n'avoient pas assez appris à obéir. Il est vrai que, quand ils sont bien menés, il n'est rien, dont ils ne viennent à bout, soit sur Mer, soit sur Terre; mais il faut pour cela qu'ils ayent une grande idée de leur Commandant. Feu M. d'Iberville, qui avoit toutes les bonnes qualités de sa Nation, sans en avoir

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Avril.

les défauts, les auroit menés au bout du Monde.

Il y a une choſe, ſur quoi il n'eſt pas facile de les excuſer : c'eſt le peu de naturel de pluſieurs pour leurs Parens, qui de leur côté ont pour eux une tendreſſe aſſez mal entenduë. Les Sauvages tombent dans le même défaut, & il produit parmi eux les mêmes effets. Mais ce qui doit ſur toutes choſes faire eſtimer nos Créoles, c'eſt qu'ils ont un grand fonds de piété & de religion, & que rien ne manque à leur éducation ſur ce point. Il eſt vrai auſſi que hors de chez eux ils ne conſervent preſqu'aucun de leurs défauts. Comme avec cela ils ſont extrêmement braves & adroits, on en pourroit tirer de grands ſervices pour la Guerre, pour la Marine & pour les Arts, & je crois qu'il ſeroit du bien de l'Etat de les multiplier plus qu'on n'a fait juſqu'à préſent. Les Hommes ſont la principale richeſſe du Souverain, & le Canada, quand il ne pourroit être d'aucune utilité à la France, que par ce ſeul endroit, ſeroit encore, s'il étoit bien peuplé, une des plus importantes de nos Colonies.

Je ſuis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
May.

ONZIE'ME LETTRE.

De la Bourgade Iroquoise du Sault S. Louis. Des différens Peuples, qui habitent le Canada.

Au Sault S. Louis, ce premier de Mai, 1721.

MADAME,

JE suis venu ici pour y passer une partie de la Quinzaine de Pâques. C'est un tems de dévotion, & tout inspire la piété dans cette Bourgade. Tous les exercices de la Religion s'y pratiquent d'une maniere très-édifiante, & on y ressent encore l'impression, qu'y a laissée la ferveur de ses premiers Habitans: car il est certain qu'elle a été lontems le lieu du Canada, où l'on voyoit les plus grands exemples de ces vertus héroïques, dont Dieu a accoûtumé d'enrichir les Eglises naissantes. La maniere même, dont elle a été formée, a quelque chose de fort merveilleux.

Origine de la Bourgade du Sault Saint Louis.

Les Missionnaires, après avoir lontems arrosé les Cantons Iroquois de leurs Sueurs, & quelques-uns mêmes de leur Sang, perdirent enfin toute esperance d'y établir la Religion Chrétienne sur des fondemens solides; mais non pas de réduire un assez grand nombre de ces Sauvages sous le joug de la Foy. Ils avoient reconnu que Dieu avoit parmi ces Barbares des Elus, comme il y en a dans toutes les

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Nations; mais ils étoient perſuadés, que pour *aſſûrer leur vocation & leur élection*, il falloit les ſéparer de leurs Compatriotes, & ils prirent la réſolution d'établir dans la Colonie tous ceux, qui ſe trouveroient diſpoſés à embraſſer le Chriſtianiſme. Ils propoſerent leur deſſein au Gouverneur Général & à l'Intendant, qui portant leurs vûës plus loin, non-ſeulement l'approuverent, mais comprirent que cet Etabliſſement ſeroit très-utile à la Nouvelle France, comme il l'a été en effet, auſſi-bien qu'un autre tout ſemblable, qui a été fait depuis dans l'Iſle de Montreal, ſous le nom de *la Montagne*, & dont MM. du Séminaire de Saint Sulpice ont toujours eu la direction.

Pour revenir à celui, qui a ſervi de modele à l'autre, un des Miſſionnaires des Iroquois s'ouvrit à quelques Agniers de ſon deſſein; ils le goûterent, & c'eſt particulierement de ce Canton, de tout tems le plus oppoſé aux Miniſtres de l'Evangile, & où ils avoient été le plus cruellement traités, que s'eſt formée cette Peuplade. Ainſi, au grand étonnement des François & des Sauvages, on vit ces redoutables Ennemis de Dieu & de notre Nation, touchés de cette Grace victorieuſe, qui ſe plaît à triompher des Cœurs les plus durs & les plus rebelles, abandonner ce qu'ils avoient de plus cher au monde, pour n'avoir plus rien, qui les empêchât de ſervir le Seigneur en toute liberté: Sacrifice plus héroïque encore pour des Sauvages, que pour tout autre Peuple, parce qu'il n'eſt point d'Hommes plus attachés qu'eux à leurs Familles, & à leur Pays natal.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Ferveur de ſes premiers Habitans.

Leur nombre s'accrut beaucoup en peu de tems, & ce progrès fut en bonne partie l'effet du zéle des premiers Néophytes, qui compoſerent ce Troupeau choiſi. On les voyoit dans le Fort de la guerre, parcourir, au péril même de leur vie, tous les Cantons, pour y faire des Proſelytes, & quand ils tomboient entre les mains de leurs Ennemis, qui ſouvent étoient leurs plus proches Parens, s'eſtimer heureux de mourir au milieu des plus affreux Supplices, par la raiſon qu'ils ne s'y étoient expoſés, que pour procurer la gloire de Dieu & le Salut de leurs Freres. Ainſi penſoient des Meurtriers mêmes des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, & l'on ne vit peut-être jamais s'accomplir plus à la lettre cet Oracle de Saint Paul, *ubi autem abundavit delictum, ſuperabundavit gratia* (*a*). Le plus ſouvent on leur laiſſoit le choix, ou de renoncer à Jeſus-Chriſt, & de retourner dans leur Canton, ou de ſouffrir la mort la plus cruelle, & il n'y a point d'exemple qu'aucun ait accepté la vie à cette condition. Quelques-uns mêmes ont peri, conſumés de miſeres dans les cachots de la Nouvelle York, d'où ils pouvoient ſortir, en changeant de croyance, ou du moins en renonçant à vivre parmi les François, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir faire, ſans s'expoſer à perdre la Foi.

Des Neophytes, qui dans des occaſions pareilles faiſoient paroître tant de fidélité & de grandeur d'ame, devoient aſſûrement s'y être préparés par des vertus bien pures: on ne peut en effet révoquer en doute certains traits, qui ont éclaté dans toute la Colonie, & qui ren-

(*a*) *Ad Rom. Cap.* 20.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

dent bien croyables ceux, qui n'ont eu pour témoins, que les Sauvages mêmes & leurs Pasteurs. Voici ce qu'en écrivoit en 1688. M. de Saint Valier, qui gouverne encore aujourd'hui cette Eglise. » La vie commune cc de tous les Chrétiens de cette Mission n'a rien cc de commun, & l'on prendroit tout ce Village cc pour un Monastere. Comme ils n'ont quitté cc les commodités de leur Pays, que pour assûrer cc leur salut, on les voit tous portés à la prati- cc que du plus parfait détachement ; & ils gar- cc dent parmi eux un si bel ordre pour leur cc sanctification, qu'il seroit difficile d'y rien cc ajoûter. cc

Cette Bourgade fut d'abord placée à la Prairie de la Madeleine, environ une lieuë plus bas que le Sault Saint Louys, du côté du Sud. Les Terres ne s'y étant pas trouvées propres pour la culture du Maïz, on la transporta vis-à-vis le Sault même, d'où elle a pris son nom, qu'elle porte encore, quoiqu'elle ait été transferée de-là, il y a peu d'années, une autre lieuë plus haut. J'ai déja dit que la situation en est charmante, que l'Eglise & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux édifices du Pays, & que c'est ce qui fait juger qu'on a pris de bonnes mesures pour n'être plus obligé de faire de nouvelles transmigrations.

J'avois compté, en arrivant ici, d'en partir immédiatement après les Fêtes ; mais rien n'est plus sujet aux contre-tems de toutes les especes, que ces sortes de voyages. Je suis donc encore incertain du jour de mon départ, & comme il faut tout mettre à profit, quand on fait des courses, comme les miennes, j'y

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

ai mis ce retardement. J'ai passé le tems à entretenir quelques anciens Missionnaires, qui ont vécu lontems avec les Sauvages, & j'en ai tiré plusieurs connoissances touchant les Peuples divers, qui habitent ce vaste Continent, & dont je vais, Madame, vous faire part.

Des Habitans de Terre-neuve.

La premiere Terre de l'Amerique, que l'on apperçoit en venant de France en Canada, est l'Isle de Terre-Neuve, une des plus grandes, que nous connoissions. On n'a jamais pu sçavoir au juste, si elle a des Habitans naturels, & sa stérilité, fût-elle par-tout aussi réelle, qu'on la suppose, n'est pas une raison pour prouver qu'elle n'en a point. Car la pêche & la chasse suffisent à des Sauvages pour subsister. Ce qui est certain, c'est qu'on n'y a jamais vû que des Eskimaux, qui n'en sont pas originaires. Leur véritable Patrie est la Terre de *Laborador*, ou *Labrador*; c'est-là du moins, qu'ils passent la plus grande partie de l'année; car ce seroit, ce semble, profaner le doux nom de Patrie, que de le donner à des Barbares errans, qui ne s'affectionnent à aucun Pays, & qui pouvant à peine peupler deux ou trois Villages, embrassent un Terrein immense. En effet, outre les Côtes de Terre-Neuve, que les Eskimaux parcourent pendant l'Eté, dans tout ce vaste continent, qui est entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada, & la Mer du Nord, on n'a encore vû que des Eskimaux. On en a même trouvé assez loin en remontant le Fleuve *Bourbon*, qui se décharge dans la Baye d'Hudson, venant de l'Occident.

L'origine de leur nom n'est pas certaine;

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Des Eskimaux.

toutefois il y a bien de l'apparence qu'il vient du mot Abénaqui *Esquimantsic*, qui veut dire, mangeur de viande cruë. Les Eskimaux sont en effet les seuls Sauvages, que nous connoissions, qui mangent la chair cruë, quoiqu'ils ayent aussi l'usage de la faire cuire, ou secher au Soleil. Il est encore certain que de tous les Peuples connus de l'Amerique, il n'en est point, qui remplisse mieux, que celui-ci, la premiere idée, que l'on a euë en Europe des Sauvages. Il est presque le seul, où les hommes ayent de la barbe, & ils l'ont si épaisse jusqu'aux yeux, qu'on a peine à découvrir quelques traits de leur visage. Ils ont d'ailleurs je ne sçai quoi d'affreux dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges & fort sales, des cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, fort en désordre, & tout l'exterieur fort brute. Leurs mœurs & leur caractere ne démentent point cette mauvaise physionomie. Ils sont féroces, farouches, défiants, inquiets, toujours portés à faire du mal aux Etrangers, qui doivent sans cesse être sur leurs gardes avec eux. Pour ce qui est de leur esprit, on a si peu de commerce avec cette Nation, qu'on ne sçait pas encore de quelle trempe il est : mais on en a toujours assez pour faire du mal.

On les a souvent vû aller la nuit couper les cables des Navires, qui étoient à l'ancre, pour les faire périr sur la Côte, & profiter de leur naufrage : ils ne craignent pas même de les attaquer en plein jour, quand ils ont reconnu que leurs Equipages sont foibles. Il n'a jamais été possible de les apprivoiser, & l'on ne peut encore traiter avec eux, qu'au bout

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

d'un long bâton. Non-seulement ils ne s'approchent point des Européens, mais ils ne mangent rien de ce que ceux-ci leur présentent ; & en toutes choses, ils prennent à leur égard des précautions, qui marquent une grande défiance, & en inspirent réciproquement beaucoup de tout ce qui vient de leur part. Ils ont la taille avantageuse, & sont assez bien faits. Ils ont la peau du corps aussi blanche que nous, ce qui vient, sans doute, de ce qu'ils ne vont jamais nuds, quelque chaud qu'il fasse.

Leurs cheveux blonds, leurs barbes, la blancheur de leur peau, le peu de ressemblance & de commerce, qu'ils ont avec leurs plus proches Voisins, ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent une origine différente de celle des autres Ameriquains ; mais l'opinion, qui les fait descendre des Basques, me paroît peu fondée, sur-tout s'il est vrai, comme on me l'a assûré, qu'il n'y a aucun raport entre les Langues des uns & des autres. Au reste, cette alliance ne sçauroit faire honneur à aucune Nation ; car s'il n'est point sur la Terre de région moins propre à être habitée par des Hommes, que Terre-Neuve & Labrador, il n'est peut-être pas un Peuple, qui mérite mieux d'y être confiné, que les Eskimaux. Pour moi je suis persuadé qu'ils sont originaires du Groenland. (*a*)

Ces Sauvages sont tellement couverts, qu'à peine on leur voit une partie du visage, & le bout des mains. Sur une espece de chemise faite de vessies, ou d'intestins de Poissons,

(*a*) Voyez l'Histoire de la Nouvelle France, liv. 1. page 17. *& suiv.*

coupées

1721. May.

coupées par bandes, & assez proprement cousuës ; ils ont une maniere de Casaque de peau d'Ours, ou de quelqu'autre bête fauve, quelquefois même de peaux d'Oiseaux, un Capuchon de même étoffe que la Chemise, & qui y est attaché, leur couvre la tête, du haut de laquelle sort un toupet de cheveux, qui leur offusque le front. La Chemise ne descend que jusqu'aux reins, la Casaque pend par derriere jusques sur les cuisses, & se termine par devant en pointe plus bas que la ceinture ; mais aux Femmes, elle descend des deux côtés jusqu'à mi-jambe, & elle est arrêtée par une ceinture, d'où pendent de petits osselets. Les Hommes ont des Culotes de peaux, dont le poil est en dedans, & qui sont revêtuës en dehors de peaux d'Hermines, ou d'autres semblables. Ils ont aussi aux pieds des Chaussons de peaux, dont le poil est pareillement en dedans, & par dessus une Botre fourée de même, puis de seconds Chaussons & de secondes Bottes. On prétend que ces chaussures sont quelquefois triplées & quadruplées, ce qui n'empêche pas ces Sauvages d'être fort lestes. Leurs Fleches, qui sont les seules armes, dont ils ayent l'usage, sont armées de pointes faites de dents de Vaches Marines, & ils y ajoûtent encore du fer, quand ils en peuvent avoir. Il paroît qu'en Eté ils sont à l'air la nuit & le jour ; mais l'Hyver ils se logent sous terre dans des especes de Grottes, où ils sont tous les uns sur les autres.

Des Peuples des Environs du Port son.

On connoît peu les autres Peuples, qui sont aux environs & au-dessus de la Baye d'Hudson. Dans la partie méridionnale de cette Baye le Commerce se fait avec les Mis-

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

May.

taſſins, les Monſonis, les Criſtinaux & les Aſſiniboils; ceux-ci y viennent de fort loin, puiſqu'ils habitent les bords d'un Lac, qui eſt au Nord, ou au Nord-Oueſt des Sioux, & que leur Langue eſt une dialecte Siouſe. Les trois autres ſont de la Langue Algonquine. Les Criſtinaux ou Killiſtinons, viennent du Nord du Lac ſuperieur. Les Sauvages des environs du Fleuve Bourbon, (*a*) & de la Riviere de Sainte Thereſe, n'ont aucune affinité de Langage, ni avec les uns, ni avec les autres. Peut-être s'entendent-ils mieux avec les Eskimaux, qu'on a rencontrés, dit-on, aſſez loin au-deſſus de l'Embouchure du Fleuve. On a remarqué qu'ils ſont extrêmement ſuperſtitieux, & qu'ils ont quelque ſorte de Sacrifices. Ceux, qui les ont plus fréquentés, aſſûrent qu'ils ont, comme ceux du Canada, l'idée d'un bon & d'un mauvais Génie, que le Soleil eſt leur grande Divinité, & que quand ils veulent déliberer ſur une affaire importante, ils le font fumer, ce qui ſe pratique en cette maniere. Ils s'aſſemblent à la pointe du jour dans la Cabanne d'un de leurs Chefs, qui, après avoir allumé ſa Pipe, la préſente trois fois au Soleil levant, puis la conduit des deux mains d'Orient en Occident, en priant cet Aſtre d'être favorable à la Na-

(*a*) On dit que quand on a remonté ce Fleuve cent lieuës, on le trouve impratiquable pendant cinquante, mais qu'on prend à côté par des Rivieres & des Lacs, qui s'y déchargent, & qu'enſuite il coule au milieu d'un très-beau Pays, & que cela dure juſqu'au Lac des Aſſiniboils, d'où il ſort. On peut en avoir des nouvelles plus certaines, depuis quinze ans, qu'on a un peu plus battu ces Pays Septentrionnaux.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

tion. Cela fait, tous ceux, qui compoſent l'Aſſemblée, fument dans la même Pipe. Tous ces Sauvages, quoique de cinq ou ſix Nations différentes, ſont connus dans les Relations Françoiſes ſous le nom générique de *Savanois*, parce que le Pays, qu'ils habitent, eſt bas, marécageux, mal boiſé, & qu'en Canada on appelle *Savanes* ces terreins mouillés, qui ne ſont bons à rien.

En remontant au Nord de la Baye, on trouve deux Rivieres, dont la premiere ſe nomme la *Riviere Danoiſe*, & la ſeconde la *Riviere du Loup Marin* : il y a le long de ces deux Rivieres des Sauvages, auſquels on a donné, je ne ſçai pourquoi, le nom, ou plûtôt le ſobriquet de *Plats côtez de Chiens*. Ils ſont ſouvent en Guerre contre les Savanois ; mais ni les uns, ni les autres ne traitent leurs Priſonniers avec cette barbarie, qui eſt en uſage parmi les Canadois ; ils ſe contentent de les retenir dans l'eſclavage. La miſére réduit quelquefois les Savanois à d'étranges extrêmités ; ſoit pareſſe de leur part, ſoit que leurs Terres ne puiſſent abſolument rien produire, ils ſe trouvent, lorſque la Chaſſe & la Pêche leur manquent, ſans aucunes proviſions, & alors on prétend qu'ils ne font point difficulté de ſe manger les uns les autres. Les plus chétifs paſſent les premiers ; on aſſûre que la coûtume eſt parmi eux, que quand un Homme eſt parvenu à un âge, où il ne peut plus être qu'à charge à ſa famille, il ſe paſſe lui-même un cordon autour du cou, & en préſente les deux extrêmités à celui de ſes Enfans, qui lui eſt le plus cher, & qui l'étrangle le plus promptement qu'il peut ; il croit même faire en

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

cela une bonne action, non-seulement parce qu'il met fin aux souffrances de son Pere, mais encore parce qu'il est persuadé qu'il avance son bonheur ; car ces Sauvages s'imaginent qu'un Homme, qui meurt vieux, renaît dans l'autre Monde à l'âge d'un enfant à la mamelle ; & qu'au contraire, ceux qui finissent leurs jours de bonne heure, sont vieux, quand ils arrivent au Pays des Ames.

Les Filles parmi ces Peuples ne se marient, que quand, & avec qui il plaît à leurs parens, & le Gendre est obligé de demeurer chez son Beau-Pere, & de lui être soumis en tout, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Les Garçons quittent de bonne heure la maison paternelle. Ces Sauvages brûlent les corps morts, & en enveloppent les cendres dans une écorce d'arbre, qu'ils mettent en terre. Ils dressent ensuite sur la Tombe une espece de monument avec des perches, ausquelles ils attachent du Tabac, afin que le Défunt y trouve dequoi fumer dans l'autre Monde. Si c'étoit un Chasseur, on y suspend aussi son Arc & ses Fleches. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vint jours, & l'on fait des présens au Pere, qui y répond par un Festin. La Guerre est bien moins en honneur chez eux, que la Chasse ; mais pour être estimé un bon Chasseur, il faut jeûner trois jours de suite, sans rien prendre absolument, & avoir pendant tout ce tems-là le visage barbouillé de noir. Le jeûne fini, le Candidat fait au grand Esprit un Sacrifice d'un morceau de chacune des Bêtes, qu'on a accoûtumé de chasser, & c'est ordinairement la langue & le mufle, qui, hors de ces occasions, sont la part du Chasseur. Ses

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Parens n'y touchent point, & se laisseroient plûtôt mourir de faim, que d'en manger ; il n'en peut régaler que ses Amis, ou les Etrangers.

Au reste, on assûre que ces Sauvages sont d'un désintéressement parfait, & d'une fidélité à toute épreuve ; qu'ils ne peuvent souffrir le mensonge, & qu'ils ont la fourberie en horreur. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu apprendre de ces Peuples Septentrionnaux, avec lesquels nous n'avons jamais eu un Commerce bien réglé, & que nous n'avons vû, qu'en passant. Venons à ceux, qui nous sont plus connus. On les peut diviser en trois classes distinguées par leurs Langues, & par leur génie particulier.

Etenduë de la Nouvelle France.

Dans cette étenduë de Pays, qu'on appelle proprement la Nouvelle France, qui n'a de bornes au Nord, que du côté de la Baye d'Hudson, laquelle en a été démembrée par le Traité d'Utrecht ; qui n'en a point d'autre à l'Est, que la Mer, les Colonies Angloises au Sud, la Louysiane au Sud-Est, & les Terres des Espagnols à l'Oüest ; dans cette étenduë, dis-je, de Pays, il n'y a que trois Langues Meres, dont toutes les autres sont dérivées. Ces Langues sont la Siouse, l'Algonquine, & la Huronne ; nous connoissons peu les Peuples, qui appartiennent à la Premiere, & personne ne sçait jusqu'où elle s'étend. Nous n'avons eu jusqu'ici de commerce, qu'avec les Sioux & les Assiniboils, & ce commerce même n'a pas été fort suivi.

Des Sioux.

Nos Missionnaires ont tenté de faire un Etablissement parmi les Premiers, & j'en ai connu un, qui regrettoit fort de n'y avoir

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

pas réuſſi, ou plûtôt de n'avoir pas pu demeurer plus lontems avec ce Peuple, qui lui paroiſſoit docile. Il n'en eſt peut-être pas non plus, de qui nous puiſſions tirer plus de lumieres ſur tout ce qui eſt au Nord-Oueſt du Miciſſipi; par la raiſon qu'ils ſont en commerce avec toutes les Nations de ces vaſtes Contrées. Ils habitent ordinairement dans des Prairies ſous de grandes tentes faites de peaux, & bien travaillées; ils vivent de folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais & dans leurs Rivieres, & de chaſſe, ſur-tout de celle de ces Bœufs, qui ſont couverts de laine, & qui ſont par milliers dans leurs Prairies. Ils n'ont point de demeure fixe, mais ils voyagent en grandes Troupes à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent en aucun lieu, qu'autant que la chaſſe les y retient.

Nos Géographes diſtinguent cette Nation en *Sioux errans*, & *Sioux des Prairies*, en *Sioux de l'Eſt*, & en *Sioux de l'Oueſt*. Ces diviſions ne me paroiſſent pas trop bien fondées. Tous les Sioux vivent de la même maniere, d'où il arrive que telle Bourgade, qui étoit l'an paſſé ſur le Bord Oriental du Miciſſipi, ſera l'année prochaine ſur la Rive Occidentale, & que ceux, qu'on a vûs dans un tems le long de la Riviere de S. Pierre, ſont peut-être préſentement aſſez loin de-là dans une Prairie. Le nom de Sioux, que nous avons donné à ces Sauvages, eſt entierement de notre façon, ou plutôt ce n'eſt que les deux dernieres ſyllabes de celui de *Nadoueſſioux*, que pluſieurs Nations leur donnent. D'autres les appellent *Nadoueſſis*. C'eſt le Peuple le plus nombreux, que nous connoiſſions en

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Canada. Il étoit assez paisible & peu aguerri, avant que les Hurons & les Outaouais se fussent réfugiés dans son Pays, en fuyant la fureur des Iroquois. Ils voulurent se moquer de sa simplicité, & ils l'aguerrirent à leurs dépens. Les Sioux ont plusieurs Femmes, & ils punissent sévérement celles, qui ont manqué à la fidélité conjugale. Ils leur coupent le bout du nez, ils leur cernent en rond un partie de la peau sur le haut de la tête, & l'arrachent ensuite. J'ai vû quelques personnes persuadées que ces Sauvages ont l'Accent Chinois; il ne seroit pas difficile de vérifier ce fait, ni de sçavoir si leur Langue a quelque rapport avec celle de la Chine.

Des Assiniboils.

Ceux, qui ont pratiqué les Assiniboils, disent qu'ils sont grands, bien faits, robustes, agiles, endurcis au froid & à toutes sortes de fatigues; qu'ils se piquent par tout le corps, & y tracent des figures de Serpens, ou d'autres Animaux; & qu'ils entreprennent de très-grands voyages. Il n'y a rien en cela, qui les distingue beaucoup des autres Sauvages de ce Continent, que nous connoissons; mais ce qui les caractérise particulierement, c'est qu'ils ont beaucoup de flegme, du moins ont-ils paru tels au prix des Christinaux, avec qui ils sont en commerce; ceux-ci sont en effet d'une vivacité extraordinaire; on les voit toujours dansans & chantans, & ils parlent avec une volubilité de langue, & une précipitation, qu'on n'a remarquées dans aucune autre Nation Sauvage.

Du Lac des Assiniboils.

Le véritable Pays des Assiniboils est aux environs d'un Lac, qui porte leur nom, & que l'on connoît peu. Un François, que j'ai

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

vû à Montreal, m'a assûré y avoir été, mais il l'avoit vû, comme on voit la Mer dans un Port, & en passant. L'opinion commune est que ce Lac a six cent lieuës de circuit; qu'on ne peut y aller que par des chemins presqu'impratiquables; que tous les Bords en sont charmans; que l'Air y est fort temperé, quoiqu'on le place au Nord-Oüest du Lac Supérieur, où il fait un froid extrême, & qu'il comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on l'appelle dans le Pays, le *Lac des Isles*. Quelques Sauvages le nomment *Michinipi*, qui veut dire la *Grande Eau*, & il semble en effet qu'il soit le Réservoir des plus grandes Rivieres, & de tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionnale: car on en fait sortir sur plusieurs indices le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baye d'Hudson; le Fleuve Saint Laurent, qui porte des eaux dans l'Ocean; le Micissipi, qui a sa décharge dans le Golphe Méxique; le Missouri, qui se mêle avec ce Dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien, & un cinquiéme, qui coule, dit-on, à l'Oüest, & par conséquent ne peut se rendre, que dans la Mer du Sud. C'est bien dommage que ce Lac n'ait pas été connu des Sçavans, qui ont cherché par-tout le Paradis Terrestre; il auroit été pour le moins aussi-bien placé là que dans la Scandinavie. Je ne vous garantis pourtant pas, Madame, tous ces faits, qui ne sont appuyés que sur rapports de Voyageurs; encore moins ce que des Sauvages ont rapporté, qu'aux environs du Lac des Assiniboils, il y a des Hommes semblables aux Européens, & qui sont établis dans un Pays, où l'or & l'argent sont si communs,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

qu'on les employe aux uſages les plus ordinaires. Le Pere MARQUETTE, qui découvrit le Miciſſipi en 1673, dit dans ſa Relation que des Sauvages, non-ſeulement lui avoient parlé de la Riviere, qui ſortant de ce Lac coule à l'Oueſt, mais lui avoient encore ajoûté qu'on avoit vû de grands Navires à ſon embouchure. Il paroît au reſte que les Aſſiniboils ſont les mêmes Peuples, qui ſont marqués dans de vieilles Cartes ſous le nom de *Poualaks*, & dont quelques Relations diſent que le Pays eſt limitrophe à celui des Criſtinaux, ou Killiſtinons..

Des Peuples de la Langue Algonquine.

Les Langues Algonquine & Huronne partagent preſque toutes les Nations Sauvages du Canada, avec leſquelles nous ſommes en commerce. Qui les ſçauroit bien toutes deux pourroit parcourir ſans Interprête plus de quinze cent lieuës de Pays, & ſe faire entendre à plus de cent Peuples divers, qui ont chacun leur Langage propre. L'Algonquine ſur-tout a une étenduë immenſe. Elle commence à l'Acadie & au Golphe de Saint Laurent, & fait un circuit de douze cent lieuës, en tournant du Sud-Eſt par le Nord juſqu'au Sud-Oueſt. On prétend même que les Loups, ou Mahingans, & la plupart des Peuples de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie parlent des Dialectes Algonquines.

Des Nations Abénaquiſes & des Algonquins inferieurs.

Les *Abénaquis*, ou *Canibas* Voiſins de la Nouvelle Angleterre, ont pour plus proches Voiſins les *Etechemins*, ou *Malécites*, aux environs de la Riviere de Pentagoët, & plus à l'Eſt ſont les *Micmaks*, ou *Souriquois*, dont le Pays propre eſt l'Acadie, la ſuite de la Côte du Golphe de S. Laurent juſqu'à Gaſpé,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

d'où un Auteur les a appellés *Gaſpéſiens*, & les Iſles, qui en ſont proches. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui aucune Nation Sauvage juſqu'au Saguenay. Cependant, lorſque le Canada fut découvert, & bien des années après, on comptoit dans cet eſpace pluſieurs Nations, qui ſe répandoient dans l'Iſle d'Anticoſty, vers les Monts Notre-Dame, & le long de la Rive Septentrionnale du Fleuve. Celles, dont les anciennes Relations parlent plus ſouvent, ſont les *Berſiamites*, les *Papinachois*, & les *Montagnez*. On les appelloit auſſi, ſur-tout ces derniers, *Algonquins Inférieurs*, parce qu'ils habitoient le bas du Fleuve par rapport à Quebec: mais la plûpart des autres ſont réduits à quelques Familles, que l'on rencontre tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre.

Des Sauvages du Nord.

Il y en avoit, qui deſcendoient dans la Colonie des Quartiers du Nord, quelquefois par le Saguenay, & plus ſouvent par les Trois Rivieres, & dont on n'entend plus parler depuis lontems. Tels étoient entr'autres les *Attikamegues*: ces Sauvages venoient de fort loin, & ils étoient environnés de pluſieurs autres Peuples, qui s'étendoient aux environs du Lac Saint Jean, & juſqu'aux Lacs des *Miſtaſſins & Nemiſcau*. Preſque tous ont été détruits par le fer des Iroquois, ou par les maladies, ſuite de la miſere, où la crainte de ces Barbares les avoit réduits: c'eſt bien dommage, ils étoient ſans vice, d'une grande douceur, on n'avoit eu aucune peine à les gagner à Jeſus-Chriſt, & à les affectionner aux François. Entre Quebec & Montreal on ren-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

contre encore vers les Trois Rivieres quelques Algonquins, qui ne forment point un Village, & qui trafiquent avec les François. Dans les premiers tems cette Nation occupoit tout le Bord Septentrionnal du Fleuve, depuis Quebec, où M. de Champlain les trouva établis, & fit alliance avec eux, juſqu'au Lac de Saint Pierre.

Des Algonquins, des Outaouais & autres Algonquins ſupérieurs.

Depuis l'Iſle de Montreal, en ſuivant toujours le Nord, on rencontre quelques Villages de *Nipiſſings*, de *Temiſcamings*, de *Têtes de Boule*, d'*Amikoués* & d'*Outaouais* (*a*). Les premiers, qui ſont les vrais Algonquins, & qui ont ſeuls conſervé la Langue Algonquine ſans altération, ont donné leur nom à un petit Lac ſitué entre le Lac Huron, & la Riviere des Outaouais. Les Temiſcamings occupent les Bords d'un autre petit Lac, qui porte auſſi leur nom, & qui paroît être la vraie ſource de la Riviere des Outaouais. Les Têtes de Boule n'en ſont pas loin, leur nom vient de la figure de leur tête; ils trouvent dans cette figure une grande beauté, & il y a bien de l'apparence que les Meres la donnent à leurs Enfans, lorſqu'ils ſont encore au Berceau. Les Amikoués, qu'on appelle auſſi la *Nation du Caſtor*, ſont réduits preſqu'à rien: on en trouve les reſtes dans l'Iſle *Manitoualin*, qui eſt dans le Lac Huron vers le Nord. Les Outaouais, autrefois très-nombreux, bordoient la grande Riviere, qui porte leur nom, & dont ils ſe prétendoient les Seigneurs. Je n'en connois aujourd'hui que trois Villages aſſez peu peuplés, dont je parlerai dans la ſuite.

(*a*) Pluſieurs écrivent & prononcent *OUTAOUAKS*.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Entre le Lac Huron & le Lac Supérieur, dans le Détroit même, par où le second se décharge dans le premier, il y a un Rapide, que nous avons appellé le *Sault Sainte Marie*. Ses environs étoient autrefois peuplés de Sauvages, qui y étoient venus, dit-on, de la Rive Méridionnale du Lac Supérieur, & qu'on appelle *Saulteurs*, c'est-à-dire, *Habitans du Sault*. On leur a apparemment donné ce nom, pour s'épargner la peine de prononcer celui, qu'ils portoient, car il n'est pas possible d'en pouvoir venir à bout, sans reprendre deux ou trois fois haleine. (*a*). Il n'y a aucune Nation établie, au moins que je sçache, sur les Bords du Lac Supérieur; mais dans les Postes, que nous y occupons, on fait la Traite avec les Cristinaux, qui y viennent du Nord-Est, & qui appartiennent à la Langue Algonquine, & avec les Assiniboils, qui sont au Nord-Oueſt.

Des Pouteouatamis & autres Sauvages de la Baye.

Le Lac *Michigan*, qui est presque parallele au Lac Huron, dans lequel il se décharge, & qui n'en est séparé que par une Peninsule de cent lieuës de long, laquelle va toujours en se rétréciſſant vers le Nord, a peu d'Habitans sur ses bords; je ne sçai même si aucune Nation y a jamais été fixe, & c'est sans fondement, que dans plusieurs Cartes on le nomme *Lac des Illinois*. En remontant la *Riviere de Saint Joseph*, dont il reçoit les eaux, on trouve deux Bourgades de differentes Nations, qui y sont venuës d'ailleurs, il n'y a pas même lontems. Ce Lac a du côté de l'Oueſt une grande Baye, qui s'étend vint-huit lieuës au Sud, & qu'on nomme la *Baye des Puans*,

(a) *PAUOIRIGOUEIOUHAK.*

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

ou ſimplement la *Baye*. Son entrée eſt fort large, & ſemée d'Iſles, dont quelques-unes ont juſqu'à quinze ou vint lieuës de circuit. Elles étoient autrefois habitées par les *Pouteouatamis*, dont elles portent le nom, à l'exception de quelques-unes, qu'on laiſſe à droite, où il y a encore quelques Sauvages, appellés *Noquets*. Les Pouteouatamis occupent aujourd'hui une des plus petites de leurs Iſles, & ils ont encore deux autres Villages, l'un dans la Riviere de Saint Joſeph, & l'autre au Détroit. Dans le fond de la Baye il y a des *Sakis* & des *Otchagras*. Ce ſont ces derniers, qu'on appelle *Puans*, je n'en ſçai point encore la raiſon; mais avant que d'arriver chez eux, on laiſſe à droite une autre petite Nation, qu'on appelle *Malhomines*, ou *Folles Avoines*.

Des Outagamis, des Maſcoutins & des Kicapous.

Une petite Riviere, fort embarraſſée de Rapides, ſe décharge dans le fond de la Baye: elle eſt connuë ſous le nom de *Riviere des Renards*, à cauſe du voiſinage des *Outagamis*, vulgairement appellés *les Renards*. Tout ce Pays eſt fort beau, & plus encore celui, qui s'étend au Sud juſqu'à la Riviere des Illinois: il n'eſt pourtant habité que par deux Nations très-peu nombreuſes, qui ſont les *Kicapous* & les *Maſcoutins*. Il a plu à quelques-uns de nos Géographes d'appeller ces derniers *la Nation du Feu*, & leur Pays, *la Terre de Feu*. Une équivoque a donné lieu à cette dénomination.

Des Miamis & des Illinois.

Il y a cinquante ans, que les Miamis étoient établis à l'extrémité Méridionnale du Lac Michigan, en un lieu, nommé Chicagou, du nom d'une petite Riviere, qui ſe jette dans le

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Lac, & dont la ſource n'eſt pas éloignée de celle des Illinois. Ils ſont préſentement ſéparés en trois Bourgades, dont l'une eſt ſur la Riviere de Saint Joſeph; la ſeconde, ſur une autre Riviere, qui porte leur nom, & ſe décharge dans le Lac Erié; & la troiſiéme, ſur la Riviere d'Ouabache, qui porte ſes eaux dans le Miciſſipi: ces derniers ſont plus connus ſous le nom *d'Ouyatanons*. On ne doute preſque point que cette Nation, & celle des Illinois ne fuſſent, il n'y a pas trop lontems, un même Peuple, vû la grande affinité, qui ſe remarque dans le Langage des uns & des autres. Je pourrai vous en parler plus ſurement, lorſque je ſerai ſur les lieux. Au reſte, la plûpart des Nations Algonquines, ſi on en excepte celles, qui ſont plus avancées vers le Midi, s'occupent aſſez peu de la culture des Terres, & vivent preſque uniquement de Chaſſe & de Pêche; auſſi ſont-elles peu ſédentaires. La pluralité des Femmes eſt en uſage parmi quelques-unes; cependant bien loin de multiplier, elles diminuent tous les jours. Il n'y en a pas une ſeule, où l'on compte ſix mille ames; quelques-unes n'en ont pas deux mille.

Des Peuples de la Langue Huronne.

Il s'en faut bien que la Langue Huronne s'étende auſſi loin, que l'Algonquine; ce qui vient ſans doute de ce que les Peuples, qui la parlent, ont toujours été moins errans que les Algonquins. Je dis la Langue Huronne, pour me conformer au ſentiment le plus communément reçû; car quelques-uns ſoutiennent encore, que c'eſt l'Iroquoiſe, qui eſt la Matrice. Quoiqu'il en ſoit, tous les Sauvages, qui ſont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere de Sorel, juſqu'à l'extrémité

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

du Lac Erié, & même assez proches de la Virginie, appartiennent à cette Langue; & quiconque sçait le Huron, les entend tous. Les Dialectes sont extrêmement multipliées, & il y en a presqu'autant, que de Bourgades. Les cinq Cantons, qui composent la République Iroquoise, ont chacun la leur, & tout ce qu'on appelloit autrefois indifferemment Huron, n'avoit pas le même Langage. Je n'ai pu sçavoir à quelle Langue appartiennent les *Cheraquis*, Peuple assez nombreux, qui habite dans les vastes prairies, que l'on trouve entre le Lac Erié, & le Micissipi.

Mais il est bon d'observer que comme la plûpart des Sauvages du Canada ont été de tout tems en Commerce entr'eux, tantôt Alliés, & tantôt Ennemis, quoique les trois Langues Meres, dont j'ai parlé, n'ayent entr'elles aucune sorte d'affinité, ni d'analogie, ces Peuples ont néanmoins trouvé le moyen de traiter ensemble sans avoir besoin de Truchement; soit que le long usage leur donne la facilité de se faire entendre par signes; soit qu'ils se soient formé une espece de Jargon commun, qu'ils apprennent par habitude. On vient m'avertir qu'il faut m'embarquer, je finirai cet article à mon premier loisir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

DOUZIE'ME LETTRE.

Voyage jusqu'à Catarocoui. Description du Pays, & des Rapides du Fleuve de Saint Laurent. Description & situation du Fort. Du Caractere des Langues du Canada, & des Peuples, qui les parlent. Origine de la guerre entre les Iroquois & les Algonquins.

A Catarocoui, le quatorze de May, 1721.

MADAME,

JE partis du Sault Saint Louis le premier de May, après avoir fermé ma derniere Lettre, & j'allai coucher à la pointe Occidentale de l'Isle de Montreal, où je n'arrivai qu'à minuit. Le lendemain j'employai toute la matinée à visiter le Pays, qui est fort beau. L'après-midi, je traversai le Lac de Saint Louis, pour me rendre *aux Cascades*, où je trouvai ceux de mes Gens, qui y étoient allés en droiture, occupés à recoudre leur Canot, qu'ils avoient laissé tomber, en le portant sur leurs épaules, & qui s'étoit fendu d'un bout à l'autre. Voilà, Madame, l'agrément & l'incommodité de ces petites Voitures: il ne faut rien pour les briser; mais le reméde est prompt & facile. Il suffit de se fournir d'écorces, de gommes, & de racines: encore est-il bien peu d'endroits, où l'on ne trouve des gommes & des racines propres à coudre les écorces.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Ce qu'on appelle *les Cascades*, est un Rapide, situé précisément au-dessus de l'Isle Perrot, qui fait la séparation du *Lac de Saint Louys*, & du *Lac des deux Montagnes*. Pour l'éviter, on prend un peu à droite, & l'on fait passer les Canots à vuide dans un endroit, qu'on appelle *le Trou*: on les tire ensuite à Terre, & on fait un *portage* d'un demi-quart de lieuë; c'est-à-dire, qu'on porte le Canot & tout le Bagage sur ses épaules. C'est pour éviter un second Rapide, appellé *le Buisson*; celui-ci est une belle Nappe d'eau, qui tombe d'un Rocher plat, élevé d'environ un demi pied. On pourroit se délivrer de cet embarras, en creusant un peu le lit d'une petite Riviere, qui se décharge dans une autre au-dessus des Cascades. La dépense n'en seroit pas considérable.

Description des Rapides du Fleuve S. Laurent.

Au-dessus du Buisson, le Fleuve a un grand quart de lieuë de large, & les Terres des deux côtés sont excellentes & bien boisées. On commence à défricher celles, qui sont sur la rive Septentrionnale, & il seroit très-aisé d'y faire un grand chemin depuis la pointe, qui est vis-à-vis de l'Isle de Montreal, jusqu'à une Anse, qu'on a nommée *la Galette*. On éviteroit par-là quarante lieuës d'une navigation, que les Rapides rendent presqu'impratiquable, & toujours fort longue. Un Fort seroit même beaucoup mieux placé, & plus nécessaire à la Galette, qu'à Catarocoui, par la raison qu'il n'y sçauroit passer un seul Canot, qu'on ne le voye; au lieu qu'à Catarocoui, on peut se glisser derriere des Isles, sans être apperçu. D'ailleurs, les Terres des environs de la Galette sont très-bonnes, & on

Réfléxion sur le Fort de Catarocoui, & sur le chemin, qu'on prend pour y aller.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

pourroit par conſéquent y avoir toujours des vivres en abondance, ce qui épargneroit bien de la dépenſe. Outre cela, une Barque pourroit aller en deux jours de bon vent, de la Galette à Niagara. Un des objets, qu'on a eu en vûë, en conſtruiſant le Fort de Catarocoui, a été le commerce avec les Iroquois; mais ces Sauvages viendroient auſſi volontiers à la Galette, qu'à Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; mais ils éviteroient une traverſe de huit ou neuf lieuës, qu'il leur faut faire dans le Lac Ontario; enfin, le Fort de la Galette couvriroit tout le Pays, qui eſt entre la grande Riviere des Outaouais & le Fleuve Saint Laurent; car ce Pays n'eſt point abordable du côté du Fleuve, à cauſe des Rapides, & rien n'eſt plus aiſé, que de garder les bords de la grande Riviere. Je tiens ces Obſervations d'un Commiſſaire de Marine (*a*), qui fut envoyé de la part du Roi en 1706. pour viſiter tous les Poſtes éloignés du Canada.

Le même jour, troiſiéme de May, je fis trois lieuës, & j'arrivai *aux Cedres*. C'eſt le troiſiéme Rapide, qui a pris ſon nom de la quantité de Cedres, qu'il y avoit en ce lieu-là; mais on les a preſque tous coupés. Le quatriéme, je ne pûs aller que juſqu'au quatriéme Rapide, qu'on appelle *le Côteau du Lac*, quoiqu'il ne ſoit éloigné du précédent que de deux lieuës & demie, parce qu'un de mes Canots s'y creva. Vous ne ſerez pas ſurpriſe, Madame, de ces fréquens naufrages, quand vous ſçaurez comment ſont faites ces petites Gondoles. Je crois vous avoir déja dit qu'il y

(*a*) M. DE CLERAMBAUT D'AIGREMONT.

UVA. BHSC. BU 01207

en a de deux ſortes ; les uns d'écorces d'Ormes, plus évaſés, aſſez groſſiérement conſtruits ; mais ordinairement plus grands. Je ne connois que les Iroquois, qui en ayent de cette eſpece. Les autres ſont d'écorces de Bouleau, d'une largeur moins proportionnée à leur longueur, & beaucoup mieux travaillés. C'eſt de ceux-ci, que je vais vous donner la Deſcription, parce que tous les François & preſque tous les Sauvages s'en ſervent. 1721. May.

Deſcription des Canots d'Ecorce.

On étend les écorces, qui ſont fort épaiſſes, ſur des Varangues plattes & très-minces, faites de bois de Cedre. Ces Varangues ſont aſſujetties ſur toute la longueur par de petites barres de traverſe, qui font la ſéparation des places dans le Canot ; deux Maîtres, ou Précintes de même matiere, auſquels ſont couſuës ces petites barres, affermiſſent toute la Machine. Entre les Varangues & les Ecorces, on inſinuë de petites Cliſſes de Cedre, moins épaiſſes encore que les Varangues, & qui ne laiſſent pas de fortifier le Canot, dont les deux extrémités ſe relevent peu à peu, & ſont inſenſiblement terminées en pointes tranchantes & rentrantes. Ces deux extrémités ſont parfaitement ſemblables ; enſorte que pour changer de route & retourner en arriere, il ſuffit que les Canoteurs changent de main. Celui, qui ſe trouve derriere, gouverne avec ſon aviron, en nageant toujours, & la plus grande occupation de celui, qui eſt ſur le devant, eſt de prendre garde que le Canot ne touche rien, qui puiſſe le crever. Tous ſont aſſis à plat, ou ſur leurs genoux, & leurs avirons ſont des pagayes de cinq à ſix pieds de long, ordinairement de bois d'Erable. Mais

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May. quand on va contre un Courant un peu fort, il faut se servir de la perche, & se tenir de bout, & cela s'appelle *picquer de fond.* Il est besoin d'un grand usage pour bien garder l'équilibre dans cet exercice ; car rien n'est plus léger, par conséquent plus facile à tourner, que ces voitures, dont les plus grandes avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi pied d'eau.

Les Ecorces, dont elles sont composées, aussi-bien que les Varangues & les Barres, sont cousuës avec des Racines de Sapin, lesquelles sont plus pliantes, & séchent beaucoup moins que l'Osier. Toutes les coutures sont gommées en dedans & en dehors ; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la gomme ne s'est point écaillée. Les plus grands Canots portent douze Hommes, deux à deux, & quatre milliers pesant. De tous les Sauvages les plus habiles Constructeurs sont les Outaouais, & en général les Nations Algonquines y réussissent mieux, que les Huronnes. Peu de François sont venus à bout de les faire même passablement ; mais pour les conduire, ils sont pour le moins aussi sûrs, que les Naturels du Pays, aussi s'y exercent-ils dès la Bavette. Tous ces Canots, jusqu'aux plus petits, portent la voile, & avec un bon vent peuvent faire vint lieuës par jour. Sans voiles, il faut avoir de bons Canoteurs pour en faire douze dans une eau morte.

Du Lac de S. François. Du Côteau du Lac au *Lac de Saint François*, il n'y a qu'une bonne demie lieuë. Ce Lac, que je passai le cinquiéme, a sept lieuës de long, & tout au plus trois dans sa plus grande largeur. Les Terres des deux côtés sont

UVA. BHSC. BU 01207

basses, mais elles paroissent assez bonnes. La route depuis Montreal jusques-là tient un peu du Sud-Oüest, & le Lac de Saint François court Oüest-Sud-Oüest, & Est-Nord-Est. Je campai immédiatement au-dessus, & la nuit je fus éveillé par des cris assez perçans, comme de gens, qui se plaignoient. J'en fus d'abord effrayé; mais on me rassûra bientôt, en me disant que c'étoit des *Huars*, espece de Cormorans. On ajoûta que ces cris nous annonçoient du vent pour le lendemain, ce qui se trouva vrai. 1721. May.

Le sixiéme je passai les *Chesnaux du Lac*. On appelle ainsi des Canaux, que forment un grand nombre d'Isles, qui couvrent presque le Fleuve en cet endroit. Je n'ai point vû de Pays plus charmant, & les Terres y paroissent bonnes. Le reste du jour nous ne fîmes que franchir des Rapides: le plus considérable, qu'on nomme le *Moulinet*, fait peur seulement à voir, & nous eûmes bien de la peine à nous en tirer. Je fis néanmoins ce jour-là près de sept lieuës, & j'allai camper au bas du *Long Sault*: c'est un Rapide d'une demie lieuë de long, que les Canots ne peuvent monter, qu'à demie charge. Nous le passâmes le sept au matin. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à trois heures du soir à la voile; mais alors la pluye nous obligea de camper & nous arrêta tout le jour suivant. Il tomba même le huit un peu de nége, & la nuit il gela, comme il fait en France au mois de Janvier. Nous étions néanmoins sous les mêmes paralleles, que le Languedoc. Le neuf nous passâmes le *Rapide Plat*, éloigné du long Sault d'environ sept lieuës, & de cinq *des Galots*, qui est le dernier des Ra- Autres Rapides.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

pides. La Galette eſt à une lieuë & demie plus loin, & nous y arrivâmes le dix. Je ne pouvois me laſſer d'admirer le Pays, qui eſt entre cette Anſe & les Gallots. Il n'eſt pas poſſible de voir de plus belles Forêts. J'y ai remarqué ſur-tout des Chênes d'une hauteur extraordinaire.

De l'Iſle Tonihata.

A cinq ou ſix lieuës de la Galette, il y a une Iſle appellée *Tonihata*, dont le terrein paroît aſſez fertile, & qui a environ une demie lieuë de long. Un Iroquois, qu'on a appellé le *Quaker*, je ne ſçai pourquoi, homme de beaucoup d'eſprit, & fort affectionné aux François, en avoit obtenu le Domaine du feu Comte de Frontenac, & il montre la Patente de cette conceſſion, à quiconque la veut voir. Il a cependant vendu ſa Seigneurie pour quatre pots d'Eau-de-Vie; mais il s'en eſt réſervé l'uſufruit, & il y a raſſemblé dix-huit ou vint Familles de ſa Nation. J'arrivai le douze dans ſon Iſle, & je lui rendis viſite. Je le trouvai, qui travailloit dans ſon Jardin; ce n'eſt pas la coûtume des Sauvages; mais celui-ci affecte toutes les manieres des François. Il me reçut fort bien, & il vouloit me régaler, mais le beau tems m'invitoit à continuer ma route. Je pris congé de lui, & j'allai paſſer la nuit à deux lieuës de-là, dans un fort bel endroit. Il me reſtoit encore treize lieuës à faire pour gagner Catarocoui; le tems étoit beau, & la nuit fort claire; cela nous engagea à nous embarquer à trois heures du matin. Nous paſſâmes au milieu d'une eſpece d'Archipel, qu'on a nommé les *Milles Iſles*, & je crois bien qu'il y en a plus de cinq cent. Quand on eſt ſorti de-là, on n'a plus qu'une

UVA. BHSC. BU 01207

lieuë & demie à faire, pour gagner Catarocoui. Le Fleuve eſt plus libre, & a bien une demie lieuë de large. On laiſſe enſuite ſur la droite trois grandes Anſes aſſez profondes, & c'eſt dans la troiſiéme, qu'eſt bâti le Fort. 1721. May.

Ce Fort eſt un quarré à quatre Baſtions, bâti de pierres, & qui occupe un quart de lieuë de circuit. Sa ſituation a véritablement quelque choſe de bien agréable. Les bords du Fleuve préſentent de toutes parts un payſage bien varié, & il en eſt de même de l'entrée du Lac Ontario, qui n'en eſt qu'à une petite lieuë : elle eſt ſemée d'Iſles de differentes grandeurs, toutes bien boiſées, & rien ne termine l'horiſon de ce côté-là. Ce Lac a porté quelque tems le nom de *Saint Louis*, on lui donna enſuite celui de *Frontenac*, auſſi-bien qu'au Fort de Catarocoui, dont le Comte de Frontenac fut le Fondateur : mais inſenſiblement le Lac a repris ſon ancien nom, qui eſt Huron, ou Iroquois, & le Fort, celui du lieu, où il eſt bâti. Deſcription du Fort de Catarocoui.

Le Terrein depuis la Galette juſqu'ici paroît aſſez ſtérile, mais ce n'eſt que ſur la liſiere : il eſt très-bon au-delà. Il y a vis-à-vis du Fort une Iſle fort jolie au milieu du Fleuve. On y avoit mis des Cochons, qui y ont multiplié, & elle en porte le nom. De deux autres plus petites, qui ſont au-deſſous, à une demie lieuë de diſtance l'une de l'autre, l'une ſe nomme l'*Iſle aux Cédres*, & l'autre l'*Iſle aux Cerfs*. L'Anſe de Catarocoui eſt double, c'eſt à-dire, que preſque dans ſon milieu il y a une pointe, qui avance beaucoup, & ſous laquelle il y a un fort bon mouillage pour les grandes Barques. M. de la Sale, ſi célébre par

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

ſes découvertes & par ſes malheurs, qui a été Seigneur de Catarocoui, & Gouverneur du Fort, y en avoit deux ou trois, qu'on y a coulées à fond, & qui y ſont encore. Derriere le Fort il y a un Marais, où le gibier foiſonne; c'eſt une douceur & une occupation pour la Garniſon. Il ſe faiſoit autrefois ici un très-grand commerce, ſur-tout avec les Iroquois, & c'étoit pour les attirer chez nous, pour les empêcher de porter leurs Pelleteries aux Anglois, & pour les tenir eux-mêmes en reſpect, qu'on avoit bâti le Fort: mais ce commerce n'a pas duré lontems, & le Fort n'a pas empêché ces Barbares de nous faire bien du mal. Ils y ont actuellement encore quelques Familles en-dehors de la Place, & il y en a auſſi quelques-unes de *Miſſiſaguez*, Nation Algonquine, qui a encore une Bourgade ſur le bord Occidental du Lac Ontario, une autre à Niagara, & une troiſiéme dans le Détroit.

Je trouve ici, Madame, une occaſion pour envoyer mes Lettres à Quebec; je vais profiter de quelques heures de loiſir pour remplir celle-ci de ce qui me reſte à vous dire ſur la différence des Langues du Canada. Ceux, qui les ont étudiées à fond, prétendent que les trois, dont je vous ai parlé, ont tous les caracteres des Langues primitives; & il eſt certain qu'elles n'ont pas une origine commune. La ſeule prononciation ſuffiroit pour le prouver. Le Siou ſifle en parlant; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne ſçauroit prononcer, parle du goſier, & aſpire preſque toutes les ſyllabes; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Je n'ai pu rien apprendre de particulier de

UVA. BHSC. BU 01207

de la premiere de ces trois Langues ; mais nos anciens Missionnaires ont beaucoup travaillé sur les deux autres, & sur les principales de leurs Dialectes : voici ce que j'en ai oui dire aux plus habiles.

1721. May.

La Langue Huronne est d'une abondance, d'une énergie, & d'une noblesse, qu'on ne trouve peut-être réunies dans aucune des plus belles, que nous connoissons, & ceux, à qui elle est propre, quoiqu'ils ne soient plus qu'une poignée d'Hommes, ont encore dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majesté de leur Langage, qu'avec le triste état, où ils sont réduits. Quelques-uns ont cru y trouver des rapports avec l'Hebreu ; d'autres en plus grand nombre ont prétendu qu'elle avoit la même origine, que celle des Grecs ; mais rien n'est plus frivole, que les preuves, qu'ils en apportent. Il ne faut point sur-tout compter sur le Vocabulaire du Frere Gabriel SAGHARD, Récollet, qu'on a cité pour soûtenir ce sentiment : encore moins sur ceux de Jacques Cartier & du Baron de la Hontan. Ces trois Auteurs avoient pris à la volée quelques termes, les uns du Huron, les autres de l'Algonquin, qu'ils avoient mal retenus, & qui souvent signifioient toute autre chose, que ce qu'ils croyoient. Et combien d'erreurs n'ont pas causées de pareilles méprises de quantité de Voyageurs ?

Caractere de la Langue Huronne.

La Langue Algonquine n'a pas autant de force, que la Huronne, mais elle a plus de douceur & d'élégance. Toutes deux ont une richesse d'expressions, une varieté de tours, une proprieté de termes, une régularité, qui étonnent : mais ce qui surprend encore da-

Caractere de la Langue Algonquine.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

vantage, c'eſt que parmi des Barbares, qu'on ne voit point s'étudier à bien parler, & qui n'ont jamais eu l'uſage de l'écriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une conſtruction vicieuſe, & que les Enfans mêmes en conſervent, juſques dans le diſcours familier, toute la pureté. D'ailleurs la maniere, dont ils animent tout ce qu'ils diſent, ne laiſſe aucun lieu de douter qu'ils ne comprennent toute la valeur de leurs expreſſions, & toute la beauté de leur Langue. Les Dialectes, qui ſont dérivées de l'une & de l'autre, n'en ont pas conſervé toutes les graces, ni la même force. Les Tſonnonthouans, par exemple, c'eſt un des cinq Cantons Iroquois, paſſent parmi les Sauvages pour avoir un Langage groſſier.

Particularités de la Langue Huronne.

Dans le Huron tout ſe conjugue; un certain artifice, que je ne vous expliquerois pas bien, y fait diſtinguer des verbes les noms, les pronoms, les adverbes, *&c.* Les verbes ſimples ont une double conjugaiſon, l'une abſoluë, l'autre réciproque. Les troiſiémes perſonnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces Langues; à ſçavoir, le genre noble, & le genre ignoble. Pour ce qui eſt des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences, que dans le Grec. Par exemple, pour raconter un Voyage, on s'exprime autrement, ſi on l'a fait par Terre, ou ſi on l'a fait par Eau. Les verbes actifs ſe multiplient autant de fois, qu'il y a de choſes, qui tombent ſous leur action; comme le verbe, qui ſignifie *manger*, varie autant de fois, qu'il y a de choſes comeſtibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une choſe ani-

UVA. BHSC. BU 01207

mée, & d'une choſe inanimée : ainſi voir un Homme, & voir une pierre, ce ſont deux verbes. Se ſervir d'une choſe, qui appartient à celui, qui s'en ſert, ou à celui, à qui on parle, ce ſont autant de verbes differens.

1721. May.

Particularités de la Langue Algonquine.

Il y a quelque choſe de tout cela dans la Langue Algonquine, mais la maniere n'en eſt pas la même, & je ne ſuis nullement en état de vous en inſtruire. Cependant, Madame, ſi du peu, que je viens de vous dire, il s'enſuit que la richeſſe & la varieté de ces Langues les rendent extrêmement difficiles à apprendre, la diſette & la ſtérilité, où elles ſont tombées, ne cauſent pas un moindre embarras. Car, comme ces Peuples, quand nous avons commencé à les fréquenter, ignoroient preſque tout ce dont ils n'avoient pas l'uſage, ou qui ne tomboit pas ſous leurs ſens, ils manquoient de termes pour les exprimer, ou les avoient laiſſé tomber dans l'oubli. Ainſi n'ayant point de culte reglé, ne ſe formant de la Divinité, & de tout ce qui a du rapport à la Religion, que des idées confuſes, ne faiſant preſque aucune réflexion, que ſur les choſes ſenſibles, ou ne concernoit point leurs affaires, qui étoient très-bornées, n'étant pas accoûtumés à diſcourir des vertus, des paſſions, & de beaucoup d'autres ſujets de nos entretiens ordinaires ; ne cultivant ni Arts, que ceux, qui leur étoient néceſſaires, & qui ſe réduiſoient à un très-petit nombre ; ni aucune Science, n'obſervant que ce qui étoit à leur portée, & pour la vie n'ayant rien de ſuperflu, ni aucun rafinement ; quand il a été queſtion de leur parler de toutes ces choſes, on a trouvé un grand vuide dans leurs Langues, &

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

il a fallu, pour se rendre intelligible, les remplir de circonlocutions embarrassantes, & pour eux, & pour nous : de sorte qu'après avoir appris d'eux leur Langage, on a été obligé de leur en enseigner un autre, composé en partie de leurs propres termes, & en partie des nôtres travestis en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caracteres, ils n'en avoient point, & ils y suppléoient par des espeçes d'hiéroglyphes. Rien ne les a plus surpris que de nous voir nous expliquer aussi aisément par écrit, que par parole.

Que si on me demande à quoi on a reconnu que le Sioux, le Huron, & l'Algonquin sont plûtôt les Langues Meres, que quelques-unes de celles, que nous regardons comme leurs Dialectes, je répondrai qu'on ne peut guéres s'y méprendre, & je n'en veux point d'autre preuve, que les paroles de M. l'Abbé Dubos, que j'ai déja citées (a) ; mais enfin, comme nous ne pouvons juger ici que par comparaison, si de ces réflexions on peut bien conclure que les Langues de tous les Sauvages du Canada sont dérivées des trois, que j'ai marquées, j'avouë qu'elles ne prouvent pas absolument que celles-ci sont primitives, & de la premiere institution des Langues. J'ajoûte que tous ces Peuples ont dans leurs discours un peu de ce génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées, & c'est peut-être ce qui a persuadé à quelques-uns qu'ils tiroient leur origine de l'Asie, ce qui est d'ailleurs assez vraisemblable.

Non-seulement les Peuples de la Langue

(a) Page 38.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May. Difference des Peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines.

Huronne se sont toujours plus occupés que les autres de la culture des Terres ; ils se sont aussi beaucoup moins étendus, ce qui a produit deux effets ; car en premier lieu ils se sont mieux établis, mieux logés, mieux fortifiés, il y a toujours eu parmi eux plus de police, & une forme de gouvernement plus marquée. La qualité de Chef, au moins chez les vrais Hurons, qui sont les *Tionnontatés*, est héréditaire. En second lieu, jusqu'aux guerres des Iroquois, dont nous avons été les témoins, leur Pays étoit plus peuplé, quoique la Polygamie n'y eût jamais été en usage. Ils ont aussi la réputation d'être plus laborieux, plus industrieux, plus habiles dans leurs affaires, & plus mesurés dans leurs démarches, ce qu'on ne sçauroit attribuer, qu'à l'esprit de societé, qu'ils ont mieux conservé que les autres. Ceci se remarque sur-tout dans les Hurons, qui ne faisant presque plus un corps de Nation, & réduits à deux Villages médiocres, fort éloignés l'un de l'autre, ne laissent pas d'être encore l'ame de tous les conseils, quand il s'agit des affaires générales. Il est vrai que malgré cette diversité, qui ne se remarque pas du premier coup d'œil, il y a bien de la ressemblance dans le caractere d'esprit, les mœurs, & les coûtumes de tous les Sauvages du Canada ; mais c'est une suite du commerce, qu'ils ont continuellement ensemble depuis bien des siécles.

Ce seroit ici le lieu de vous parler du gouvernement de ces Peuples, de leurs coûtumes & de leur Religion ; mais je n'y vois encore qu'un cahos, qu'il ne m'est pas possible de débrouiller. Vous ne voudriez pas sans doute

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

qu'à l'exemple de certains Voyageurs, qui ne font point difficulté de remplir leurs Journaux de tout ce qu'ils entendent dire, sans s'embarrasser de rien vérifier, je vous débitasse toutes les extravagances, qu'on a mises sur le compte de nos Sauvages, ou qu'on a tirées, comme on a pu, de leurs Traditions. Ces Traditions d'ailleurs sont si peu sûres, & se contredisent presque toujours si grossierement, qu'il est presqu'impossible d'y rien démêler de certain & de suivi. En effet comment des Peuples tels, qu'on a trouvé ceux-ci, auroient-ils pu se transmettre bien fidélement ce qui s'est passé parmi eux depuis tant de siécles, n'ayant eu aucun secours pour soulager leur mémoire ? & peut-on concevoir que des Hommes, qui pensent si peu à l'avenir, se soient jamais assez occupés du passé, pour en conserver un souvenir fidéle ? Aussi après toutes les recherches, qu'on a pu faire, on est encore à sçavoir quelle étoit la situation du Canada, lorsque nous en fîmes la premiere découverte vers le milieu du seiziéme siécle.

Origine de la guerre que les Algonquins & les Hurons ont eu à soûtenir contre les Iroquois.

Le seul point de leur Histoire, qui soit venu jusqu'à nous revêtu de quelque vraisemblance, est l'origine de la guerre, que M. de Champlain trouva fort allumée entre les Iroquois d'une part, & les Hurons & les Algonquins de l'autre, & dans laquelle il s'engagea beaucoup plus qu'il ne convenoit à nos véritables intérêts. Je n'en ai pû même découvrir l'époque, mais je ne la crois pas fort ancienne. Je vais, Madame, finir par-là cette Lettre : mais je vous avertis d'avance que je ne garantis point la verité de ce trait historique, quoique je le tienne d'assez bon endroit.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
May.

Les Algonquins, comme je l'ai déja observé, occupoient toute cette étenduë de Pays, qui eſt depuis Quebec, & peut-être même depuis Tadouſſac juſqu'au Lac de Nipiſſing, en ſuivant la rive Septentrionnale du Fleuve Saint Laurent, & en remontant la grande Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve au-deſſus de l'Iſle de Montreal. Cela peut faire juger que cette Nation étoit alors aſſez nombreuſe, & il eſt certain qu'elle a fait lontems une très-grande figure dans cette partie de l'Amerique, où les ſeuls Hurons étoient en état de leur diſputer la prééminence ſur toutes les autres. Par rapport à la Chaſſe, ils n'avoient point d'égaux, & pour la Guerre, ils ne reconnoiſſoient point de ſupérieurs. Le peu, qui en reſte aujourd'hui, n'a point dégeneré de l'antique valeur de cette Nation, & leur malheur ne leur a point fait perdre encore leur réputation.

Les Iroquois avoient fait avec eux une eſpéce de confédération, fort utile aux uns & aux autres ; mais qui, dans l'idée des Sauvages, chez qui un grand Chaſſeur & un grand Guerrier vont de pair, donnoit aux Algonquins une vraie ſupériorité ſur les Iroquois. Ceux-ci, preſqu'uniquement occupés de la culture des Terres, s'étoient engagés à faire part de leurs récoltes aux Algonquins, qui de leur côté devoient partager avec eux le fruit de leur Chaſſe, & les défendre contre quiconque entreprendroit de les inquietter. Ces deux Nations vécurent ainſi aſſez lontems en bonne intelligence ; mais une hauteur mal placée de la part des uns ; un dépit, auquel on ne s'attendoit point de la part des autres, rompirent

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

cette union, & brouillerent irréconciliablement ces deux Peuples.

Comme l'Hyver eſt le tems de la grande Chaſſe, & qu'alors la terre couverte de néges ne fournit pas d'occupation à ceux, qui la cultivent, les Sauvages des deux Nations confédérées ſe joignoient enſemble pour hyverner dans les Bois ; mais les Iroquois pour l'ordinaire laiſſoient chaſſer les Algonquins, & ſe contentoient d'écorcher les Bêtes, de faire ſécher les viandes, & d'accommoder les peaux. C'eſt préſentement par-tout l'ouvrage des Femmes ; peut-être qu'alors ce n'étoit pas encore l'uſage : quoiqu'il en ſoit, les Iroquois ne s'en faiſoient pas une peine. De tems en tems néanmoins il prenoit envie à quelques-uns d'entr'eux de s'eſſayer à la Chaſſe, & les Algonquins ne s'y oppoſoient pas ; en quoi ils furent mauvais politiques. Il arriva pendant un Hyver, qu'une troupe des deux Nations s'arrêta dans un endroit, où ils avoient compté de faire bonne Chaſſe ; & ſix jeunes Algonquins, accompagnés d'autant d'Iroquois de même âge, furent détachés pour la commencer.

Ils apperçurent d'abord quelques Elans, & tous ſe préparerent auſſi-tôt à courir deſſus ; mais les Algonquins ne voulurent pas permettre aux Iroquois de les ſuivre, & leur firent entendre qu'ils auroient aſſez à faire pour écorcher toutes les Bêtes, qu'ils alloient tuer. Par malheur pour ces Rodomons, trois jours ſe paſſerent, ſans qu'ils puſſent abbatre un ſeul Orignal, quoiqu'il s'en préſentât un grand nombre. Ce peu de ſuccès les mortifia, & ne fit apparemment pas de déplaiſir aux Iroquois,

UVA. BHSC. BU 01207

qui firent instance pour avoir la permission d'aller d'un autre côté, où ils se flattoient d'être plus heureux. Leur proposition fut reçûë des Algonquins, comme le fut autrefois des Freres de David, celle que fit ce jeune Berger d'aller combattre le Géant Goliath : on leur dit qu'ils étoient bien vains de prétendre avoir plus d'habileté que des Algonquins : que leur fait étoit de remuer la terre, & qu'ils devoient laisser la Chasse à ceux, à qui elle convenoit mieux. 1721. May.

Les Iroquois outrés de cette réponse ne repliquerent point, mais la nuit suivante ils partirent secrétement pour la Chasse. Les Algonquins furent surpris à leur réveil de ne les point voir, mais leur étonnement se changea bientôt en un chagrin extrême. Car dès le soir du même jour ils apperçurent les Iroquois, qui revenoient chargés de viandes d'Orignal. Il n'est point d'Hommes au monde, qui soient plus susceptibles d'un dépit, & qui le portent plus loin, que les Sauvages. L'effet de celui des Algonquins fut prompt : à peine les Iroquois furent endormis, qu'ils eurent tous la tête cassée. Un tel assassinat ne pouvoit pas demeurer lontems caché, & quoique les corps eussent été enterrés secrétement, on en fut bientôt informé dans la Nation. Elle fit d'abord ses plaintes avec modération, mais elle voulut avoir justice des Meurtriers. On la mépriſoit trop, pour la lui accorder : on ne voulut pas même s'abaisser jusqu'à lui faire la moindre satisfaction.

Les Iroquois au déſeſpoir prirent une ferme résolution de se venger du mépris, qu'on faisoit d'eux, & qui les piquoit encore plus que Les suites de cette guerre.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

l'assassinat, dont ils se plaignoient. Ils jurerent de perir tous jusqu'au dernier, ou d'en avoir raison ; mais comme ils ne se sentoient pas encore en état de se mesurer avec les Algonquins, dont le nom seul tenoit en respect presque toutes les autres Nations, ils s'éloignerent d'eux, allerent essayer leurs armes contre des Ennemis moins redoutables, qu'ils se firent de gayeté de cœur, & quand ils se crurent suffisamment aguerris, ils tomberent tout-à-coup sur les Algonquins, & commencerent une guerre, dont nous n'avons vû que la fin, & qui a embrasé tout le Canada. Elle s'est continuée de la part des Iroquois avec une férocité d'autant plus terrible, qu'elle étoit plus réflechie, & qu'elle n'avoit rien de cette fureur précipitée, qui empêche de bien prendre ses mesures, & qui se ralentit d'abord. D'ailleurs les Sauvages ne se croyent jamais bien vengés, que par la destruction entiere de leurs Ennemis; & cela est encore plus vrai des Iroquois, que des autres. On dit communément, d'eux, qu'ils viennent en Renards, qu'ils attaquent en Lions, & qu'ils fuyent en Oiseaux. Ainsi ils agissent presque toujours à coup sûr, & cette conduite leur a si bien réussi, que sans les François il ne seroit peut-être plus mention aujourd'hui d'aucune des Nations, qui ont osé s'opposer à ce torrent.

Les plus maltraités de tous ont été les Hurons, qui se sont trouvés engagés dans cette guerre, comme alliés, ou voisins des Algonquins, ou parce qu'ils se rencontroient sur le chemin des uns & des autres. On a vû avec étonnement une Nation des plus nombreuses,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

& des plus guerrieres de ce continent, & la plus eſtimée de toutes pour ſa ſageſſe & pour ſon eſprit, diſparoître preſque entierement en aſſez peu d'années. On peut dire même qu'il n'en eſt aucune dans cette partie de l'Amerique, à laquelle il n'en ait coûté beaucoup de ce qu'on a forcé les Iroquois à prendre les armes, & je ne connois dans tout le Canada, que les Abénaquis, qu'ils n'ont oſé inquieter chez eux. Car depuis qu'ils ont goûté de la guerre, ils ne ſçauroient demeurer tranquilles, ſemblables aux Lions, dont la vûë & le goût du ſang ne fait qu'augmenter la ſoif inſatiable, qu'ils en ont. On auroit peine à croire juſqu'où ils ſont allés chercher des Hommes, pour les combattre. Cependant à force de faire la guerre, comme ils n'ont pas laiſſé de recevoir de tems en tems d'aſſez grands échecs; ils ſe ſont trouvés eux-mêmes extrêmement diminués, & ſans les Eſclaves, qu'ils ont amenés de toutes parts, & dont ils ont adopté le plus grand nombre, leur ſituation ne ſeroit guéres aujourd'hui plus heureuſe, que celle des Peuples, qu'ils ont ſubjugués.

Ce qui eſt arrivé en cela aux Iroquois, on peut le dire à plus forte raiſon de tous les autres Sauvages de ce Pays, & il ne faut pas s'étonner ſi, comme je l'ai déja remarqué, ces Nations diminuent tous les jours d'une maniere bien ſenſible. Car encore que leurs guerres ne paroiſſent pas d'abord auſſi meurtrieres que les nôtres, elles le ſont beaucoup plus à proportion. La plus nombreuſe de ces Nations n'a peut-être jamais été de plus de ſoixante mille ames, & de tems en tems il ſe paſſe

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

entr'elles des actions, où il y a bien du sang répandu. Une surprise ou un coup de main, détruit quelquefois une Bourgade entiere; souvent la crainte d'une irruption fait déserter tout un canton, & alors ces Fugitifs, pour éviter de mourir par le fer de leurs Ennemis, ou dans les supplices, s'exposent à périr de faim & de misere dans les Forêts, ou sur les Montagnes, parce que rarement ils ont le loisir, ou la précaution d'y porter des vivres. Cela est arrivé le siécle précédent à un très-grand nombre de Hurons & d'Algonquins, dont on n'a pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Je suis, &c.

TREIZIE'ME LETTRE.

Description du Pays jusqu'à la Riviere des Onnontagués. Du Flux & du Reflux dans les grands Lacs du Canada. Maniere, dont les Sauvages chantent la guerre. Du Dieu de la Guerre chez ces Peuples. De la Déclaration de la Guerre. Des Coliers de Porcelaine & du Calumet, & de leurs usages pour la Paix & pour la Guerre.

A l'Anse de la Famine, ce 16 de May, 1721.

MADAME,

Départ de Caratocoui. Route jusqu'à l'Anse de la

ME voici dégradé par un vent contraire, qui a bien la mine de durer lontems, & de me retenir plus d'un jour dans le plus mauvais

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

endroit du monde. Je vais me déſennuyer à vous écrire. Il paſſe ici ſans ceſſe des armées entieres de ces Pigeons, que nous appellons Tourtes; ſi quelqu'une vouloit ſe charger de mes Lettres, vous ſçauriez peut-être de mes nouvelles, avant que je ſorte d'ici : mais les Sauvages ne ſe ſont point aviſés de dreſſer ces Oiſeaux à ce manége, comme faiſoient, dit-on, autrefois les Arabes, & beaucoup d'autres Peuples.

Famine. Deſcription du Pays.

Je m'embarquai le quatorze préciſément à l'heure même, à laquelle j'étois arrivé la veille à Catarocoui. Je n'avois que ſix lieuës à faire pour gagner l'*Iſle aux Chevreuils*, où il y a un joli Port, qui peut recevoir de grandes Barques; mais mes Canadiens n'avoient pas viſité leur Canot, dont le Soleil avoit fait fondre la gomme en pluſieurs endroits, il faiſoit eau de toutes parts, & il me fallut perdre deux heures entieres pour le réparer dans une des Iſles, qui ſont à l'entrée du Lac Ontario. Nous naviguâmes enſuite juſqu'à dix heures du ſoir, ſans pouvoir gagner l'Iſle aux Chevreuils, & il nous fallut paſſer le reſte de la nuit au coin d'une Forêt.

Des Vignes du Canada.

J'apperçus là pour la premiere fois des Vignes dans le Bois. Il y en avoit preſqu'autant de Seps, que d'Arbres, à la cime deſquels ils s'élevent. Je n'avois pas encore fait cette remarque, parce que je m'étois toujours arrêté juſques-là dans des endroits découverts; mais on m'aſſûre que c'eſt par-tout la même choſe juſqu'au Mexique. Ces Vignes ont le pied fort gros, & portent beaucoup de Raiſins. Mais les grains n'en ſont guéres que de la groſſeur d'un Pois; & cela ne peut être autrement, les

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Vignes n'étant point taillées ni cultivées. Quand ils sont mûrs, c'est une bonne manne pour les Ours, qui vont les chercher au haut des plus grands Arbres. Ils n'ont pourtant que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vendangé des Forêts entieres.

Je partis le lendemain de bonne heure, & à onze heures du matin je m'arrêtai à *l'Isle aux Gallots*, trois lieuës par-delà l'Isle aux Chevres, par les quarante-trois dégrés trente-trois minutes. Je me rembarquai un peu après midi; & je fis une traverse d'une lieuë & demie pour gagner *la pointe de la Traverse*: si pour venir là du lieu, où j'avois passé la nuit, il m'avoit fallu côtoyer la Terre ferme, j'aurois eu plus de quarante lieuës à faire, & l'on est bien obligé de prendre ce parti, quand le Lac n'est pas bien calme; car pour peu qu'il soit agité, les vagues y sont aussi grosses qu'en pleine Mer. Il n'est pas même possible de ranger la Côte, quand le vent vient du large.

De la pointe de l'Isle aux Gallots on voit à l'Oüest la Riviere de *Chouguen*, autrement appellée la Riviere d'*Onnontagué*, qui en est éloignée de quatorze lieuës. Comme le Lac étoit tranquille, qu'il n'y avoit nulle apparence de mauvais tems, & que nous avions un petit soufle de vent d'Est, qui suffisoit à peine pour porter la voile, je résolus de tirer droit sur cette Riviere, afin d'épargner quinze ou vint lieuës de circuit. Mes Conducteurs, plus expérimentés que moi, jugeoient l'entrepriſe hasardeuse; mais par complaisance ils déférerent à mon avis. La beauté du Pays, que je laissois à ma gauche, ne me tenta point, non plus que les Saumons & quantité d'autres

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Poiſſons excellens, qu'on pêche dans ſix belles Rivieres, qui ſont à deux ou trois lieuës les unes des autres (*a*). Nous prîmes donc le large, & juſqu'à quatre heures nous n'eumes pas lieu de nous en repentir : mais alors le vent força tout-à-coup, & nous aurions bien voulu être plus près de Terre. Nous tournâmes vers la plus proche, dont nous étions encore à trois lieuës, & nous eumes bien de la peine à la gagner. Enfin à ſept heures du ſoir nous abordâmes à *l'Anſe de la Famine*, ainſi nommée depuis que M. de la Barre, Gouverneur Général de la Nouvelle France, penſa y perdre toute ſon Armée par la faim & par les maladies, en allant faire la guerre aux Iroquois.

Deſcription de l'Anſe de la Famine.

Il étoit tems que nous arrivaſſions ; le vent étoit fort, & les vagues ſi groſſes, qu'on n'auroit pas oſé paſſer la Seine à Paris vis-à-vis du Louvre par le tems, que nous avions. Au reſte cet endroit eſt tout propre à faire perir une Armée, qui auroit compté ſur la Chaſſe & ſur la Pêche, pour ſubſiſter, outre que l'air y paroît fort mal ſain. Mais rien n'eſt plus beau que les Forêts, qui couvrent tous les bords du Lac. Les Chênes blancs & rouges s'y élevent juſqu'aux nuës, on y voit encore un Arbre de la plus grande eſpece, dont le Bois dur, mais caſſant, reſſemble beaucoup à celui du Plane, & dont la feuille à cinq

(*a*) La Riviere *de l'Aſſomption*, à une lieuë de la pointe de la Traverſe : celle *des Sables*, trois lieuës plus loin : celle *de la Planche*, deux lieuës au-delà : celle *de la Grande Famine*, à deux autres lieuës : celle *de la Petite Famine*, à une lieuë : celle *de la Groſſe Ecorce*, à une lieuë.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

pointes, de médiocre grandeur, est d'un très-beau verd en-dedans, & blanchâtre en-dehors. On lui a donné le nom de *Cotonnier*, parce que dans une coque de la grosseur à peu près de celle du Maronnier d'Inde, il porte une espece de Cotton, qui paroît pourtant n'être bon à rien.

Du Flux & du Reflux des Lacs.

En me promenant sur le bord du Lac, j'ai observé qu'il perd sensiblement de ce côté-ci. On le reconnoît en ce que dans l'espace d'une demie lieuë en profondeur le Terrein est beaucoup plus bas & plus sablonneux qu'au-delà. J'ai aussi remarqué que dans ce Lac, & on m'assûre que la même chose arrive dans tous les autres, une espece de Flux & de Reflux presque momentané, des Rochers, qui sont assez près du Rivage, se couvrant & se découvrant plusieurs fois dans l'espace d'un quart d'heure, quoique la surface du Lac fût fort calme, & qu'il ne fît presque point de vent. Après y avoir réfléchi quelque tems, j'imaginai que cela peut venir des Sources, qui se trouvent au fond des Lacs, & du choc de ces Courans avec celui des Rivieres, qui s'y déchargent de toutes parts, & qui produisent ces mouvemens intermittans.

Pourquoi les Arbres n'ont pas encore de feuilles au mois de Mai.

Mais croiriez-vous bien, Madame, que dans la saison, où nous sommes, & par les quarante-trois dégrés de latitude, il n'y a pas encore une feuille aux Arbres, quoique nous ayions quelquefois des chaleurs telles, que vous en avez au mois de Juillet? Cela vient sans doute de ce que la Terre, qui a été couverte de neiges pendant plusieurs mois, n'est pas encore assez échauffée pour ouvrir les pores des racines, & faire monter la séve. Au reste la

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Grande & la Petite Famine méritent bien peu le nom de Rivieres: ce ne ſont que des Ruiſſeaux, ſur-tout la derniere, mais elles ſont aſſez poiſſonneuſes. Il y a ici des Aigles d'une groſſeur prodigieuſe, mes Gens viennent d'en abbattre un Nid, où il y avoit la charge d'une Charrette de bois, & deux Aiglons, qui n'avoient pas encore de Plumes, & qui étoient plus gros que les Poules d'Inde les plus grandes. Ils les ont mangés, & les ont trouvés fort bons. Je reviens à Catarocoui, où la nuit, que j'y paſſai, je fus témoin d'une ſcene aſſez curieuſe.

Maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages.

Vers les dix ou onze heures du ſoir, comme j'étois ſur le point de me retirer, j'entendis un cri, qu'on me dit être un cri de guerre, & peu de tems après je vis une Troupe de Miſſiſaguez, qui entroient dans le Fort en chantant. Depuis quelques années ces Sauvages ſe ſont laiſſés engager dans la guerre, que les Iroquois font aux Cheraquis, Peuple aſſez nombreux, qui habite un très-beau Pays au Sud du Lac Erié; & depuis ce tems-là les points demangent à leurs jeunes Gens. Trois ou quatre de ces Braves, équippés comme s'ils avoient voulu faire une maſcarade, le viſage peint de maniere à inſpirer de l'horreur, & ſuivis de preſque tous les Sauvages, qui demeurent aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabannes en chantant leurs chanſons de guerre, au ſon du Chichikoué (a), venoient faire la même choſe dans tous les appartemens du Fort, par honneur pour le Commandant & pour les Officiers.

(a) C'eſt une eſpece de Calebaſſe remplie de petits Cailloux.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May. Je vous avouë, Madame, que cette Cérémonie a quelque choſe, qui inſpire de l'horreur, quand on la voit pour la premiere fois, & que je n'avois pas encore ſenti juſques-là, comme je fis alors, que j'étois parmi des Barbares. Leur chant a toujours quelque choſe de lugubre & de ſombre; mais ici j'y trouvai je ne ſçai quoi d'effrayant, cauſé peut-être uniquement par l'obſcurité de la nuit, & par l'appareil de la Fête; car c'en eſt une pour les Sauvages. C'eſt aux Iroquois, que s'adreſſoit cette invitation; mais ceux-ci, à qui la guerre des Cheraquis commence à devenir à charge, ou qui n'étoient pas en humeur, demanderent du tems pour délibérer, & chacun retourna chez ſoi.

Du Dieu de la Guerre. Il paroît, Madame, que dans ces Chanſons on invoque le Dieu de la Guerre, que les Hurons appellent *Areskoui*, & les Iroquois *Agreskoué*. Je ne ſçai pas quel nom on lui donne dans les Langues Algonquines. Mais n'eſt-il pas un peu étonnant que dans le mot Grec Ἄρης, qui eſt le *Mars* & le Dieu de la Guerre dans tous les Pays, où l'on a ſuivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine, d'où ſemblent dériver pluſieurs termes de la Langue Huronne & Iroquoiſe, qui ont rapport à la Guerre? *Aregouen* ſignifie faire la Guerre, & ſe conjugue ainſi: *Garego*, je fais la Guerre; *Sarego*, tu fais la Guerre; *Arego*, il fait la Guerre. Au reſte, Areskoui n'eſt pas ſeulement le Mars de ces Peuples, il eſt encore le Souverain des Dieux, ou, comme ils s'expriment, le Grand Eſprit, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie, qui gouverne tout; mais c'eſt principalement pour les expé-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

ditions militaires, qu'on l'invoque, comme ſi la qualité, qui lui fait le plus d'honneur, étoit celle de Dieu des Armées. Son nom eſt le Cri de Guerre avant le Combat, & au fort de la Mêlée: dans les Marches même on le répete ſouvent, comme pour s'encourager, & pour implorer ſon aſſiſtance.

De la Déclaration de la Guerre.

Lever la Hache, c'eſt déclarer la Guerre: tout Particulier a droit de le faire, ſans qu'on puiſſe y trouver à redire; ſi ce n'eſt parmi les Hurons & les Iroquois, où les Meres de Famille ordonnent & défendent la Guerre, quand il leur plaît: nous verrons en ſon lieu juſqu'où s'étend leur autorité dans ces Nations. Mais ſi une Matrone veut engager quelqu'un, qui ne dépend point d'elle, à lever un Parti de Guerre, ſoit pour appaiſer les Manes de ſon Mari, de ſon Fils, ou de ſon proche Parent, ſoit pour avoir des Priſonniers, qui remplacent dans ſa Cabanne ceux, que la mort, ou la captivité lui a enlevés; il faut qu'elle lui préſente un Colier de Porcelaine, & il eſt rare qu'une telle invitation ſoit ſans effet.

Quand il s'agit d'une Guerre dans les formes entre deux ou pluſieurs Nations, la façon de s'exprimer eſt, *ſuſpendre la Chaudiere ſur le feu*; & elle a ſans doute ſon origine dans la coûtume barbare de manger les Priſonniers, & ceux, qui ont été tués, après les avoir fait bouillir. On dit même tout ſimplement qu'on va *manger une Nation*, pour ſignifier qu'on veut lui faire la Guerre à toute outrance, & il eſt rare qu'on la faſſe autrement. Quand on veut engager ſon Allié dans ſa querelle, on lui envoye une Porcelaine,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

c'eſt-à-dire, une grande Coquille, pour l'inviter à boire le ſang, ou, comme portent les termes dont on uſe, du bouillon de la chair de ſes Ennemis. Après tout, cette pratique pourroit être très-ancienne, ſans qu'on puiſſe en inferer que ces Peuples ont toujours été Anthropophages. Ce n'étoit peut-être dans les premiers tems, qu'une façon de parler allégoriqne, telle que l'Ecriture même nous en fournit pluſieurs. David n'avoit apparemment pas à faire à des Ennemis, qui fuſſent dans l'uſage de manger de chair humaine, lorſqu'il diſoit: *Dum appropriant ſuper me nocentes ut edant carnes meas.* (a). Dans la ſuite certaines Nations devenuës Sauvages & Barbares, auront ſubſtitué la réalité à la figure.

Digreſſion ſur la Porcelaine du Canada.

J'ai dit que les Porcelaines de ces Pays ſont des Coquilles: elles ſe trouvent ſur les Côtes de la Nouvelle Angleterre, & ſur celles de la Virginie: elles ſont cannelées, allongées, un peu pointuës, ſans oreilles & aſſez épaiſſes. La chair du Poiſſon renfermé dans ces Coquillages, n'eſt pas bonne à manger; mais le dedans eſt d'un ſi beau verni, & a des couleurs ſi vives, que l'Art ne peut rien faire qui en approche. Quand les Sauvages alloient tout nuds, ils en faiſoient l'uſage auquel nos premiers Peres employerent les feuilles de Figuier, quand ils s'apperçurent de leur nudité, & qu'elle leur cauſa de la honte. Ils les pendoient auſſi à leur cou, comme la choſe la plus précieuſe qu'ils euſſent, & c'eſt encore aujourd'hui une de leurs plus grandes richeſſes, & leurs plus belles parures; en un mot, ils en ont la même idée que nous avons de

(a) Pſeaume 26. 2.

UVA. BHSC. BU 01207

l'Or, de l'Argent & des Pierreries : en cela d'autant plus raiſonnables, qu'ils n'ont, pour ainſi dire, qu'à ſe baiſſer pour ſe procurer des tréſors auſſi réels que les nôtres ; puiſque tout cela dépend de l'opinion. Jacques Cartier parle dans ſes Mémoires d'une eſpece de Coquillage fait en Cornibot, qu'il trouva, dit-il, dans l'Iſle de Montreal : il le nomme *Eſurgni*, & aſſûre qu'il avoit la vertu d'arrêter le ſaignement du nez. Peut-être eſt-ce la même, dont il s'agit ici ; mais on n'en ramaſſe point ſur les bords de l'Iſle de Montreal, & je n'ai pas oüi dire que les Coquillages de Virginie ayent la proprieté dont parle Cartier.

1721. May.

Des Branches & des Coliers de Porcelaine.

Il y en a de deux ſortes, ou pour parler plus juſte, de deux couleurs, l'une blanche & l'autre violette. La premiere eſt plus commune, & peut-être pour cela même, moins eſtimée. La ſeconde paroît avoir le grain un peu plus fin, quand elle eſt travaillée. Plus ſa couleur eſt foncée, & plus elle eſt recherchée. On fait de l'une & de l'autre de petits Grains cilindriques ; on les perce, & on les enfile ; c'eſt dequoi on fait *les Branches & les Coliers de Porcelaine*. Les Branches ne ſont autre choſe, que quatre ou cinq fils, ou petites lanieres de peaux d'environ un pied de long, où ſont enfilés les Grains de Porcelaine. Les Coliers ſont des manieres de bandeaux, ou de diadêmes formés de ces Branches, aſſujetties par des fils, qui en font un tiſſu de quatre, cinq, ſix ou ſept rangées de Grains, & d'une longueur proportionnée ; cela dépend de l'importance de l'affaire, qu'on veut traiter, & de la dignité des perſonnes, à qui on préſente le Co lier.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Par le mêlange des Grains de différentes couleurs, on y forme telle figure & tel caractere, que l'on veut, ce qui sert souvent à distinguer les affaires, dont il est question. On peint même quelquefois les Grains : du moins est-il certain qu'on envoie souvent des Coliers rouges, quand il s'agit de la Guerre. Ces Coliers se conservent avec soin, & non-seulement ils composent en partie le Trésor public, mais ils sont encore comme les Regîstres & les Annales, que doivent étudier ceux, qui sont chargés des Archives, lesquels sont déposés dans la Cabanne du Chef. Quand il y a dans un Village deux Chefs d'une autorité égale, ils gardent tour à tour le Trésor & l'Archive pendant une nuit; mais cette nuit, du moins à présent, est une année entiere.

De leur usage.

Il n'y a que les affaires de conséquence, qui se traitent par des Coliers; pour les moins importantes, on se sert de Branches de Porcelaines, de Peaux, de Couvertures, de Maïz, ou en Grains, ou en Farine, & d'autres choses semblables : car il entre de tout cela dans le Trésor public. Quand il s'agit d'inviter un Village, ou une Nation, à entrer dans une Ligue, quelquefois au lieu de Colier, on envoye un Pavillon teint de sang : mais cet usage est moderne, & il y a bien de l'apparence que les Sauvages en ont pris l'idée à la vûë des Pavillons blancs des François, & des Pavillons rouges des Anglois. On dit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, lorsqu'il est question de déclarer la Guerre.

Le Calumet n'est pas moins sacré parmi

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
May.

Du Calumet & de son usage.

ces Peuples, que le Colier de Porcelaine : il a même, si on les en croit, une origine Céleste ; car ils tiennent que c'est un présent que le Soleil leur a fait. Il est plus en usage chez les Nations Meridionnales & Occidentales, que dans celles du Nord & de l'Est, & on l'employe plus souvent pour la Paix, que pour la Guerre. *Calumet* est un mot Normand, qui veut dire *Chalumeau* ; & le Calumet des Sauvages est proprement le tuyau d'une Pipe ; mais on comprend sous ce nom la Pipe même & son tuyau. Dans les Calumets de parade, le tuyau est fort long, & la Pipe a la figure de nos anciens Marteaux d'Armes : elle est ordinairement faite d'une espece de Marbre rougeâtre, fort aisé à travailler, & qui se trouve dans les Pays des *Aiouez*, au-delà du Micissipi. Le tuyau est d'un bois leger, peint de différentes couleurs, & il est orné de têtes, de queuës & de plumes des plus beaux Oiseaux ; ce qui, selon toutes les apparences, n'est qu'un pur ornement.

L'usage est de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte, & il est peut-être sans exemple qu'on ait jamais violé l'engagement, que l'on a pris par cette acceptation. Les Sauvages sont du moins persuadés que le Grand Esprit n'en laisseroit pas l'infraction impunie. Si au milieu d'un combat l'Ennemi présente un Calumet, il est permis de le refuser ; mais si on le reçoit, il faut mettre sur le champ les Armes bas. Il y a des Calumets pour tous les différens Traités. Dans le Commerce, quand on est convenu de l'échange, on présente un Calumet pour le cimenter, ce qui le rend en quelque sorte sacré. Quand il s'agit de la Guer-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

re, non-seulement le tuyau, mais les plumes même, dont il est orné, sont rouges : quelquefois ils ne le sont que d'un côté, & on prétend que suivant la maniere, dont les plumes sont disposées, on reconnoît d'abord à quelle Nation en veulent ceux, qui les présentent.

De son Origine.

On ne peut guéres douter que les Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux, dont ils recherchent l'alliance, ou le commerce, n'ayent intention de prendre le Soleil pour témoin, & en quelque façon pour garant de leurs Traités ; car ils ne manquent jamais de pousser la fumée vers cet Astre : mais que de cette pratique, & de l'usage ordinaire des Calumets on doive inferer, comme ont fait quelques-uns, que cette Pipe pourroit bien dans son origine être le Caducée de Mercure, c'est ce qui me paroît d'autant moins vraisemblable, que ce Caducée n'avoit aucun rapport au Soleil, & que dans les Traditions des Sauvages on n'a rien trouvé, qui puisse faire juger qu'ils ayent jamais eu aucune connoissance de la Mythologie des Grecs. Il seroit, à mon avis, beaucoup plus naturel de penser que ces Peuples, instruits par leur expérience que la fumée de leur Petun abbat les vapeurs du cerveau, rend la tête plus libre, réveille les esprits, & nous met plus en état de traiter d'affaires, en ont pour cette raison introduit l'usage dans les Conseils, où effectivement ils ont sans cesse la Pipe à la bouche, & qu'après avoir mûrement déliberé & pris leur parti, ils n'ont pas cru pouvoir trouver de symbole plus propre pour mettre le sceau à ce qu'ils ont arrêté, ni de gage plus capable d'en assûrer l'exécution, que l'instrument, qui a eu tant de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

de part à leurs délibérations. Peut-être même vous paroîtra-t'il plus ſimple, Madame, de dire que ces Peuples n'ont point imaginé de ſignes plus naturels pour marquer une étroite union, que de fumer dans la même Pipe, ſurtout ſi la fumée, qu'on en tire, eſt offerte à une Divinité, qui y mette le ſceau de la Religion. Fumer donc dans la même Pipe en ſigne d'alliance, eſt la même choſe, que de boire dans la même Coupe, comme il s'eſt de tout tems pratiqué dans pluſieurs Nations. Ce ſont-là de ces uſages, qui viennent trop naturellement à l'eſprit, pour y chercher du myſtere.

La grandeur & les ornemens des Calumets, qui ſe préſentent aux perſonnes de diſtinction, & dans les occaſions importantes, n'ont rien non plus, dont il faille chercher bien loin les motifs. Pour peu que les hommes ayent de commerce entr'eux, & ſe reſpectent mutuellement, ils s'accoûtument à avoir certains égards les uns pour les autres, principalement dans les occaſions, où il s'agit d'affaires publiques, ou quand on veut gagner la bienveillance de ceux, avec qui l'on traite, & de-là le ſoin, qu'on apporte, pour donner plus de décoration aux préſens, qu'on leur fait. Au reſte c'eſt aux *Panis*, Nation établie ſur les bords du Miſſouri, & qui s'étend beaucoup vers le Nouveau Mexique, qu'on prétend que le Calumet a été donné par le Soleil. Mais ces Sauvages ont apparemment fait comme beaucoup d'autres Peuples. Ils ont voulu relever par le merveilleux un uſage, dont ils étoient les auteurs; & tout ce qu'on peut conclure de cette Tradition, c'eſt que les Panis rendent au Soleil un culte plus ancien, ou plus marqué

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

que les autres Nations de cette partie du continent de l'Amérique, & qu'ils se sont avisés les premiers de faire du Calumet un symbole d'alliance. Enfin si le Calumet étoit dans son institution le Caducée de Mercure, il ne seroit employé, que pour la Paix, ou pour le Commerce ; & il est constant qa'il est d'usage dans les Traités, qui ont la Guerre pour objet.

Ces notions, Madame, m'ont paru nécessaires pour vous donner une connoissance parfaite de ce qui regarde la Guerre des Sauvages, dont je vous entretiendrai dans mes Lettres, jusqu'à ce que j'aye épuisé ce sujet, ou, si ce sont des digressions, elles ne sont pas tout-à-fait étrangeres à mon sujet. D'ailleurs un Voyageur tâche de placer le moins mal qu'il peut tout ce qu'il apprend sur sa route.

Je suis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
May.

QUATORZIÉME LETTRE.

Description du Pays depuis l'Anse de la Famine jusqu'à la Riviere des Sables. Motifs des Guerres des Sauvages. Départ des Guerriers, & tout ce qui précéde leur départ. Leurs Adieux. Leurs Armes offensives & défensives. Le soin, qu'ils ont de porter avec eux leurs Dieux Tutélaires. Particularités du Pays jusqu'à Niagara.

A la Riviere des Sables, ce 19 May, 1721.

MADAME,

ME voici encore dégradé par un vent contraire, qui vient de se lever au moment que nous étions le plus en train d'avancer. Il nous a même surpris si brusquement, que nous aurions été fort en peine, si nous n'eussions très-à-propos rencontré cette petite Riviere, pour nous y réfugier. Vous m'avouërez, Madame, qu'il y a bien des désagrémens & des incommodités à essuyer dans un voyage tel que celui-ci. Il est fort triste de faire cent, & quelquefois deux cent lieuës, sans trouver une Maison, ni rencontrer un Homme; de ne pouvoir s'engager dans une traverse de deux ou trois lieuës, pour éviter d'en faire vint inutilement, sans risquer sa vie par le caprice des vents; de se voir arrêté, comme il arrive quelquefois, des semaines entieres, sur une

Désagrémens & incommodités de ces Voyages.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

pointe, ou sur un rivage stérile, où, si la pluye survient, il faut rester sous un Canot, ou sous une Tente : si le vent est impétueux, il faut chercher un abry dans le Bois, où l'on n'est pas sans danger d'être écrasé par la chute d'un Arbre. On auroit paré à une partie de ces inconvéniens, en construisant des Barques pour naviger sur les Lacs ; mais il faudroit pour cela que le Commerce en valût un peu plus la peine.

Description de la Côte.

Nous sommes ici sur la lisiere des cantons Iroquois, & c'est un fort beau Pays. Nous nous embarquâmes hier de grand matin par le plus beau tems du monde. Il ne faisoit pas un souffle de vent, & le Lac étoit uni comme une Glace. Vers les neuf ou dix heures, nous passâmes devant l'Embouchure de la Riviere d'Onnontagué, & elle me parut avoir un arpent de large. Les terres y sont un peu basses, mais très bien boisées. Presque toutes les Rivieres, qui arrosent les cantons Iroquois, se déchargent dans celle-ci, dont la Source est un fort joli Lac, appellé *Gannentaha*, sur le bord duquel il y a des Salines. Vers les onze heures & demie un petit vent de Nord-Est nous fit mettre la voile, & nous poussa en peu d'heures jusqu'à la *Baye des Goyogouins*, qui est à dix lieuës de la Riviere d'Onnontagué. Toute la Côte dans cet espace est variée de Marais & de Terres hautes, un peu sablonneuses, couvertes de très-beaux Arbres, & sur-tout de chênes, qui semblent avoir été plantés à la main.

Un vent de Terre violent, qui nous accueillit par le travers de la Baye des Goyogouins, nous obligea de nous y réfugier. C'est

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

un des plus beaux endroits, que j'aye jamais vû. Une presqu'Isle bien boisée s'avance au milieu, & forme comme un Théâtre. Snr la gauche en entrant, on apperçoit dans un enfoncement une petite Isle, qui cache l'entrée d'une Riviere, par où les Goyogouins descendent dans le Lac. Le vent ne dura point; nous nous remîmes en route, & nous fîmes encore trois ou quatre lieuës. Ce matin nous nous sommes embarqués avant le Soleil levé, & nous avons fait cinq ou six lieuës. Je ne sçai combien le vent du Nord-Oueſt nous retiendra ici. En attendant, je vais reprendre mon récit sur les Guerres des Sauvages, où je l'ai interrompu.

Motifs, qui engagent les Sauvages à faire la guerre.

Il est rare, Madame, que ces Barbares refusent de s'engager dans une Guerre, quand ils y sont invités par leurs Alliés. Ils n'ont pas même besoin pour l'ordinaire d'invitation pour prendre les Armes; le moindre motif, un rien souvent les y détermine. La vengeance sur-tout: ils ont toujours quelque injure ancienne ou nouvelle à venger; car le tems ne referme point ces sortes de playes, quelque legeres qu'elles soient. Aussi ne doit-on jamais compter que la Paix soit solidement établie entre deux Nations, qui ont été lontems ennemies; d'autre part le desir de remplacer des morts par des Prisonniers, ou d'appaiser leurs ombres; le caprice d'un particulier; un songe, qu'on explique à sa façon, & d'autres raisons, ou prétextes aussi frivoles, font qu'on voit souvent partir pour la Guerre une troupe d'Aventuriers, qui ne songeoient à rien moins le jour précedent.

Il est vrai que ces petites expéditions, sans

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.. l'aveu du Conseil, sont ordinairement sans conséquence, & comme elles ne demandent pas de grands préparatifs, on y fait peu d'attention ; mais généralement parlant, on n'est pas trop fâché de voir la jeunesse s'exercer & se tenir en haleine, & il faudroit avoir de grandes raisons pour s'y opposer ; encore y employe-t-on rarement l'autorité, parce que chacun est le maître de ses démarches : mais on tâche d'intimider les uns par de faux bruits, qu'on fait courir ; on sollicite sous main les autres ; on engage par des présens les Chefs à rompre la partie, ce qui est fort aisé ; car il ne faut pour cela qu'un songe vrai, ou prétendu. Dans quelques Nations la derniere ressource est de s'adresser aux Matrones, & elle est presque toujours efficace, mais on n'y a recours, que quand l'affaire est d'une grande conséquence.

De quelle maniere on s'y résout. Une Guerre, qui interresse toute la Nation, ne se conclut pas si aisément : on en balance avec beaucoup de maturité les inconveniens & les avantages, & tandis qu'on délibere, on apporte un très-grand soin à écarter tout ce qui pourroit donner à l'Ennemi le moindre sujet de soupçonner qu'on veut rompre avec lui. La Guerre une fois résoluë, on pense d'abord aux provisions & à l'équipage des Guerriers, & cela ne demande pas beaucoup de tems. Les danses, les chants, les festins, quelques cérémonies superstitieuses, qui varient beaucoup, selon les différentes Nations, en demandent beaucoup davantage.

Préparatifs du Chef. Celui qui doit commander ne songe point à lever des Soldats, qu'il n'ait jeûné plusieurs jours, pendant lesquels il est barbouillé de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

noir, n'a presque point de conversation avec personne, invoque jour & nuit son Esprit tutelaire, observe sur tout avec soin ses songes. La persuasion, où il est, suivant le génie présomptueux de ces Barbares, qu'il va marcher à une victoire certaine, ne manque guéres de lui causer des rêves selon ses desirs. Le jeûne fini, il assemble ses Amis, & un Colier de Porcelaine à la main, il leur parle en ces termes : » Mes Freres, le Grand Esprit autorise « mes sentimens, & m'a inspiré ce que je dois « faire. Le sang d'un tel n'est point essuyé, son « corps n'est point couvert, & je veux m'ac- « quitter envers lui de ce devoir «. Il expose de même les autres motifs, qui lui font prendre les Armes. Puis il ajoûte : » Je suis donc ré- « solu d'aller en tel endroit lever des Chevelu- « res, ou faire des Prisonniers ; ou bien je veux « manger telle ou telle Nation. Si je péris dans « cette glorieuse Entreprise, ou si quelqu'un de « ceux, qui voudront bien m'accompagner, y « perd la vie, ce Colier servira pour nous rece- « voir, afin que nous ne demeurions pas cou- « chés dans la poussiere, ou dans la bouë «. « C'est-à-dire, apparemment, qu'il sera pour celui, qui aura soin d'ensévelir les morts.

En prononçant ces dernieres paroles, il met le Colier à terre, & celui qui le ramasse, se déclare par-là son Lieutenant ; puis il le remercie du zéle, qu'il témoigne pour venger son Frere, ou pour soûtenir l'honneur de la Nation. On fait ensuite chauffer de l'eau, on débarbouille le Chef, on lui accommode les cheveux, & on les graisse, ou on les peint. On lui met différentes couleurs au visage, & on le revêt de sa plus belle Robe. Ainsi paré,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

il chante d'une voix ſourde la Chanſon de mort ; ſes Soldats, c'eſt-à-dire, tous ceux, qui ſe ſont offerts à l'accompagner, (car on ne contraint perſonne) entonnent enſuite l'un après l'autre leur Chanſon de Guerre ; car chacun a la ſienne, qu'il n'eſt permis à nul autre de chanter : il y en a auſſi d'affectées à chaque famille.

Délibération du Conſeil.

Après ce préliminaire, qui ſe paſſe dans un lieu écarté, & ſouvent dans une Etuve, le Chef va communiquer ſon projet au Conſeil, lequel en délibere, ſans jamais admettre à cette déliberation l'Auteur de l'Entrepriſe. Dès que ſon projet a été accepté, il fait un feſtin ; dont le principal & quelquefois l'unique mets doit être un Chien. Quelques-uns prétendent que cet animal eſt offert au Dieu de la Guerre, avant que d'être mis dans la Chaudiere, & peut-être qu'on le pratique ainſi parmi quelques Nations. Je ſuis même bien aiſe de vous avertir ici, Madame, que dans ce que je vous dirai ſur cet article, je ne garantis pas que tout ſoit d'un uſage général parmi toutes les Nations. Mais il paroît certain que dans l'occaſion, dont il s'agit ici, on fait quantité d'invocations à tous les Eſprits bons & mauvais, & ſur-tout au Dieu de la Guerre.

Meſures, qu'on prend pour avoir des Priſonniers.

Tout cela dure pluſieurs jours, ou plutôt ſe réïtere pluſieurs jours de ſuite : mais quoique tout le monde ſemble uniquement occupé de ces Fêtes, chaque Famille prend ſes meſures pour avoir ſa part des Priſonniers, qu'on fera, afin de réparer ſes pertes, ou de venger ſes Morts. Dans cette vûë, on fait des préſens au Chef, qui de ſon côté donne ſa parole

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

& des gages. Au défaut des Prisonniers, on demande des Chevelures, & cela est plus aisé à obtenir. En quelques endroits, comme chez les Iroquois, dès qu'une Expédition Militaire est résoluë, on met sur le feu la Chaudiere de Guerre, & on avertit ses Alliés d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'Entreprise, & qu'ils y prendront part.

Tous ceux, qui s'enrôlent, donnent aussi au Chef, pour signe de leur engagement, un morceau de Bois avec leur marque, & quiconque après cela retireroit sa parole, ne seroit pas en sûreté de sa vie; du moins il resteroit deshonoré pour toujours. Le Parti étant formé, le Chef de Guerre prépare un nouveau Festin, où tout le Village doit être invité, & avant qu'on touche à rien, il dit, ou un Orateur pour lui & en son nom: » Mes Freres, je sçai que je ne suis pas encore un Homme; mais vous n'ignorez pourtant pas que j'ai vû quelquefois l'Ennemi d'assez près. Nous avons été tués; les os de tels & de tels sont encore découverts, ils crient contre nous, il faut les satisfaire. C'étoient des Hommes; comment avons-nous pu sitôt les oublier, & demeurer si lontems tranquilles sur nos Nattes? Enfin l'Esprit, qui s'intéresse à ma gloire, m'a inspiré de les venger. Jeunesse, prenez courage, rafraîchissez vos cheveux, peignez-vous le visage, rempliſſez vos Carquois, faisons retentir nos Forêts de Chants Militaires, desennuyons nos Morts, & apprenons-leur qu'ils vont être vengés.

Après ce discours, & les applaudissemens, dont il ne manque pas d'être suivi, le Chef

Chants & Danses & Fes-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

tin des Guerriers.

s'avance au milieu de l'Assemblée, le Casse-tête à la main, & chante; tous ses Soldats lui répondent en chantant, & jurent de le bien seconder, ou de mourir à la peine. Tout cela est accompagné de gestes très-expressifs pour faire entendre qu'ils ne reculeront pas devant l'Ennemi; mais il est à remarquer qu'il n'échappe à aucun des Soldats aucune expression, qui dénote la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre d'agir avec beaucoup d'union & de concert. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent, exige de grands retours de la part des Chefs. Par exemple, à chaque fois que dans les Danses publiques un Sauvage frappant de sa hache un poteau dressé exprès, rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions, comme il arrive toujours; le Chef, sous la conduite duquel il les a faites, est obligé de lui faire un présent, du moins parmi quelques Nations.

Idée, que ces Peuples ont du courage.

Les Chants sont suivis de Danses; quelquefois ce n'est qu'une démarche fiere, mais en cadence; d'autres fois ce sont des mouvemens assez vifs, figurés & représentatifs des opérations d'une Campagne, & toujours cadencés. Enfin le Festin termine la cérémonie. Le Chef de Guerre n'en est que spectateur, la pipe à la bouche; c'est même assez l'ordinaire dans tous les Festins d'appareil, que celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien. Les jours suivans, & jusqu'au départ des Guerriers, il se passe bien des choses, dont le récit n'a rien d'interessant, & qui ne sont pas même d'une pratique uniforme & constante: mais je ne dois pas oublier une coûtume assez singuliere, dont les Iroquois sur-tout ne se

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

diſpenſent jamais : elle paroît avoir été imaginée pour connoître ceux, qui ont l'eſprit bien fait, & ſçavent ſe commander à eux-mêmes ; car ces Peuples, que nous traitons de Barbares, ne conçoivent pas qu'on puiſſe avoir un véritable courage, ſi l'on n'eſt pas maître de ſes paſſions, & ſi on ne ſçait pas ſouffrir ce qui peut arriver de plus ſenſible. Voici de quoi il s'agit.

Epreuves, où l'on met les Guerriers.

Les plus anciens de la Troupe Militaire font aux jeunes Gens, principalement à ceux, qui n'ont pas encore vû l'Ennemi, toutes les avanies, dont ils peuvent s'aviſer. Ils leur jettent des cendres chaudes ſur la tête ; ils leur font les reproches les plus ſanglans ; ils les accablent d'injures, & pouſſent ce jeu juſqu'aux plus grandes extrémités. Il faut endurer tout cela avec une inſenſibilité parfaite ; donner dans ces occaſions le moindre ſigne d'impatience, c'en ſeroit aſſez pour être jugé indigne de porter jamais les armes : mais quand cela ſe pratique entre Gens de même âge, comme il arrive aſſez ſouvent, il faut que l'Agreſſeur ſoit bien aſſûré de n'avoir rien ſur ſon compte, ſans quoi, le jeu fini, il ſeroit obligé de réparer l'inſulte par un préſent. Je dis le jeu fini, car tout le tems qu'il dure, il faut tout ſouffrir ſans ſe fâcher, quoique le badinage aille ſouvent à ſe jetter des tiſons de feu à la tête, & à ſe donner de grands coups de bâton.

Précautions pour les bleſſés.

Comme l'eſperance de guerir de ſes bleſſures, ſi on a le malheur d'en recevoir, ne contribuë pas peu à engager les plus braves à s'expoſer aux plus grands périls, après ce que je viens de dire, on prépare les drogues, dont

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

les *Jongleurs* ſont chargés. Je vous dirai une autre fois quelle ſorte de gens ſont ces Jongleurs. Toute la Bourgade étant aſſemblée, un de ces Charlatans déclare qu'il va communiquer aux Racines & aux Plantes, dont il a fait bonne proviſion, la vertu de guérir toutes ſortes de playes, & même de rendre la vie aux morts. Auſſi-tôt il ſe met à chanter; d'autres Jongleurs lui répondent, & l'on ſuppoſe que pendant le concert, qui ne vous paroîtroit pas fort mélodieux, & qui eſt accompagné de beaucoup de grimaces de la part des Acteurs, la vertu médicinale ſe répand ſur les drogues. Le principal Jongleur les éprouve enſuite: il commence par ſe faire ſaigner les lévres; il y applique ſon remede; le ſang, que l'impoſteur a ſoin de ſuccer adroitement, ceſſe de couler, & on crie: *miracle*. Après cela il prend un Animal mort, il laiſſe aux Aſſiſtans tout le loiſir de bien s'aſſûrer qu'il eſt ſans vie, puis par le moyen d'une canule, qu'il lui a inſérée ſous la queuë, il la fait remuer, en lui ſouflant des herbes dans la gueule, & les cris d'admiration redoublent. Enfin toute la Troupe des Jongleurs fait le tour des Cabannes en chantant la vertu des remedes. Ces artifices dans le fond n'en impoſent à perſonne, mais ils amuſent la multitude, & il faut ſuivre l'uſage.

Pratiques propres aux Miamis pour ſe préparer à la Guerre.

En voici un autre, qui eſt particulier aux Miamis, & peut être à quelques autres Nations du voiſinage de la Louyſiane. Je l'ai tiré des Mémoires d'un François, qui en a été témoin. Après un feſtin ſolemnel on plaça, dit-il, ſur une eſpece d'Autel des figures de Pagodes, faites avec des Peaux d'Ours, dont

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

la tête étoit peinte de couleurs vertes. Tous les Sauvages passerent devant cet Autel, en faisant des génuflexions, & les Jongleurs conduisoient la Bande, en tenant à la main un sac, où étoient renfermées toutes les choses, dont ils ont accoûtumé de se servir dans leurs évocations. C'étoit à qui feroit plus de contorsions, & à mesure que quelqu'un s'y distinguoit, on lui applaudissoit par de grands cris. Quand on eut ainsi rendu ses premiers hommages aux Idoles, tout le monde dansa avec beaucoup de confusion, au son du Tambour & du Chichikoué, & pendant ce tems-là les Jongleurs faisoient semblant d'ensorceler divers Sauvages, qui paroissoient expirer: puis en leur mettant d'une certaine poudre sur les lévres, ils les faisoient revivre.

Quand cette farce eut duré quelque tems, celui, qui présidoit à la Fête, ayant à ses côtés deux Hommes & deux Femmes, parcourut toutes les Cabannes, pour avertir que les Sacrifices alloient commencer. Lorsqu'il rencontroit quelqu'un en son chemin, il lui mettoit les deux mains sur la tête, & celui-ci lui embrassoit les genoux. Les victimes devoient être des Chiens, & l'on entendoit de toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorgeoit, & les Sauvages, qui hurloient de toutes leurs forces, sembloient leur faire paroli. Dès que les viandes furent cuites, on les offrit aux Pagodes, puis on les mangea, & on brûla les os. Cependant les Jongleurs ne cessoient point de resusciter de prétendus morts, & le tout finit par la distribution, qui fut faite à ces Charlatans de ce qui se trouva le plus à leur bienséance dans toute la Bourgade.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Depuis la résolution prise de faire la guerre jusqu'au départ des Guerriers, toutes les nuits on chante, & les jours se passent à faire les préparatifs. On députe des Guerriers pour aller chanter la guerre chez les Voisins & les Alliés, qu'on a souvent eu soin de disposer, par des négociations secrettes. Si la marche se doit faire par eau, on construit, ou l'on répare les Canots : si c'est l'hyver, on se fournit de Raquettes & de Traînes. Les Raquettes, dont il faut nécessairement se servir pour marcher sur la neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur figure est ovale, à cela près, que l'extrémité de derriere se termine en pointe ; de petits bâtons de traverse, passés à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les rendre plus fermes, & celui, qui est sur le devant, est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pied, qu'on y assujettit avec des courroyes. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir de la largeur de deux lignes, & le contour est d'un bois leger durci au feu. Pour bien marcher sur ces Raquettes, il faut tourner un peu les genoux en-dedans, & tenir les jambes écartées. Il en coûte d'abord pour s'y accoûtumer ; mais quand on y est fait, on marche avec facilité & sans se fatiguer davantage, que si on n'avoit rien aux pieds. Il n'est pas possible d'user de ces Raquettes avec nos souliers ordinaires ; il faut prendre ceux des Sauvages, qui sont des especes de chaussons de peaux boucannées, plissés en dessus à l'extrémité du pied & liés avec des cordons.

Description des Raquettes pour marcher sur la neige, & des Traînes pour porter le Bagage.

Les Traînes, qui servent à porter le baga-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

ge, & dans un beſoin, les Malades & les Bleſſés, ſont deux petites planches fort minces de la largeur d'un demi-pied chacune, ſur ſix ou ſept de long. Les devans en ſont un peu relevés, & les côtés ſont bordés de petites bandes, où l'on attache des courroyes pour aſſujettir ce qui eſt ſur la Traîne. Quelque chargées que ſoient ces voitures, un Sauvage les peut tirer ſans peine, à l'aide d'une longue bande de cuir, qu'il fait paſſer ſur ſa poitrine, & qu'on appelle Coliers. On en uſe auſſi pour porter des fardeaux, & les Meres s'en ſervent pour porter leurs Enfans avec leurs berceaux; mais alors c'eſt ſur le front, & non pas ſur la poitrine qu'ils ſont appuyés.

Adieux des Guerriers.

Tout étant prêt, & le jour du départ venu, les adieux ſe font avec de grandes démonſtrations d'une véritable tendreſſe. Chacun veut avoir quelque choſe, qui ait été à l'uſage des Guerriers, & leur donne des gages de ſon amitié, & des aſſûrances d'un ſouvenir éternel. Ils n'entrent dans preſqu'aucune Cabanne, qu'on ne leur prenne leur robe, pour leur en donner une autre meilleure, ou du moins auſſi bonne. Enfin tous ſe rendent chez le Chef. Ils le trouvent armé comme le premier jour, qu'il leur a parlé; & comme il a toujours paru en public depuis ce tems-là. Eux-mêmes ſe ſont peints le viſage, chacun ſuivant ſon caprice, & tous ordinairement de maniere à faire peur. Le Chef leur fait une courte harangue, puis il ſort de ſa Cabanne, en chantant ſa chanſon de mort. Tous le ſuivent à la file, gardant un profond ſilence, & la même choſe ſe pratique tous les matins, quand on ſe remet en marche. Ici les Femmes

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

prennent les devans avec les provisions, & quand les Guerriers les ont jointes, ils leur remettent en main toutes leurs hardes, & restent presque nuds : autant néanmoins, que la saison le peut permettre.

Leurs armes offensives & défensives.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc, la Fléche, & une espece de Javelot, l'une & l'autre armées de pointes d'os travaillées en differentes façons, & le Casse-tête : c'étoit une petite Massuë d'un bois très-dur, dont la tête, de figure ronde, avoit un côté trenchant. La plûpart n'avoient aucune arme défensive, mais lorsqu'ils attaquoient un Retranchement, ils se couvroient tout le corps de petites planches légeres. Quelques-uns ont une maniere de Cuirasse faite d'un tissu de jonc, ou de petites baguettes pliantes, assez proprement travaillées. Ils avoient même anciennement des Cuissarts & des Brassarts de même matiere ; mais comme cette armure ne s'est point trouvée à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, & n'ont rien mis à la place. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours des Boucliers de peaux de Bœufs, qui sont fort légers, & que les balles de fusil ne percent pas. Il est assez étonnant que les autres Nations n'en usent point.

Quand ils font usage de nos épées, ce qui est très-rare, ils s'en servent comme d'Espontons : mais quand ils peuvent avoir des fusils, de la poudre & du plomb, ils laissent là leurs Fléches, & tirent très-juste. On n'est pas à se repentir de leur en avoir donné, mais ce n'est pas nous, qui avons commencé : les Iroquois en ayant reçu des Hollandois, alors Possesseurs de la Nouvelle York, ç'a été pour

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

nous une néceſſité d'en faire prendre à nos Alliés. Ils ont des eſpeces d'Enſeignes pour ſe reconnoître & ſe rallier ; ce ſont de petits morceaux d'écorce coupées en rond, qu'ils mettent au bout d'une perche, & ſur leſquels ils ont tracé la marque de leur Nation, ou de leur Village. Si le Parti eſt nombreux, chaque Famille ou Tribu a ſon Enſeigne avec ſa marque diſtinctive. Les armes ſont auſſi ornées de différentes figures, & quelquefois de la marque particuliere du Chef de l'Expédition.

Du ſoin, qu'ils ont de porter leurs Dieux.

Mais ce que l'on oublieroit encore moins que les armes, & ce que l'on conſerve avec le plus grand ſoin, dont les Sauvages ſont capables, ce ſont les *Manitous*, j'en parlerai ailleurs plus amplement, il ſuffit ici de dire que ce ſont les ſymboles, ſous leſquels chacun ſe repréſente ſon eſprit familier. On les met tous dans un ſac fait de joncs, & peint de différentes couleurs ; & ſouvent pour faire honneur au Chef, on place ce ſac ſur le devant de ſon Canot. S'il y a trop de Manitous, pour tenir dans un ſeul ſac, on les diſtribue dans pluſieurs, qui ſont confiés à la garde du Lieutenant & des Anciens de chaque Famille. Alors on y joint les préſens, qui ont été faits pour avoir des Priſonniers, avec les langues de tous les Animaux, qu'on a tués pendant la Campagne, & dont on doit faire au retour un ſacrifice aux Eſprits.

Dans les marches par terre, le Chef porte lui-même ſon ſac, qu'on appelle *ſa Natte* ; mais il peut ſe décharger de ce fardeau ſur qui bon lui ſemble, & il ne doit pas craindre que perſonne refuſe de le ſoulager, parce

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

qu'on y a attaché une distinction : c'est comme un droit de survivance pour le Commandement, au cas que le Chef & son Lieutenant meurent pendant la Campagne. Mais tout en vous écrivant, Madame, me voici arrivé dans la Riviere de Niagara, où je vais trouver bonne Compagnie, & où je resterai quelques jours. Je partis de la Riviere des Sables le vint-uniéme avant le Soleil levé ; mais le vent nous contrariant toujours, nous fumes obligés d'entrer à dix heures dans la Baye des Tsonnonthouans. A moitié chemin de la Riviere des Sables à cette Baye, il y a une petite Riviere, que je n'aurois pas manqué de visiter, si j'avois été plutôt instruit de ce qu'elle a de singulier, & de ce que je viens d'apprendre en arrivant ici.

Description de la Riviere de *Casconchiagon*, & de deux Fontaines singulieres.

On l'appelle *Casconchiagon*, & elle est fort étroite, & peu profonde à sa décharge dans le Lac. Un peu plus haut elle a deux arpens de large, & on prétend que les plus grands Vaisseaux y pourroient être à flot. A deux lieuës de son embouchure on est arrêté par une Chute, qui paroît bien avoir soixante pieds de haut, & deux arpens de large ; une portée de fusil au-dessus, on en trouve une seconde de même largeur, mais moins haute des deux tiers ; & une demie lieuë plus loin, une troisiéme de cent pieds de haut bien mesurés, & de trois arpens de large. On rencontre après cela plusieurs Rapides, & après avoir encore navigué cinquante lieuës, on apperçoit une quatriéme Chute, qui ne cede en rien à la troisiéme. Le cours de cette Riviere est de cent lieuës, & quand on l'a remontée environ soixante lieuës, on n'en a que dix

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

à faire par terre, en prenant à droite, pour arriver à *l'Ohio*, ſurnommé *la belle Riviere*. Le lieu, où on la joint, s'appelle *Ganos*, où un Officier digne foi (*a*), & le même, de qui je tiens tout ce que je viens de vous dire, m'a aſſûré avoir vû une fontaine, dont l'eau eſt comme de l'huile, & a le goût de fer. Il m'a ajoûté qu'un peu plus loin, il y en a une autre toute ſemblable, & que les Sauvages ſe ſervent de ſon eau, pour appaiſer toutes ſortes de douleurs.

Deſcription de la Baye des Tſonnonthouans.

La Baye des Tſonnonthouans eſt un lieu charmant : une jolie Riviere y ſerpente entre deux belles Prairies bordées de Côteaux, entre leſquelles on découvre des Vallées, qui s'étendent fort loin, & tout cela forme le plus beau point de vûë du monde, borné par une grande Forêt de haute Futaye : mais le terrein me paroît un peu léger & ſablonneux. Nous nous remîmes en route à une heure & demie, & nous voguâmes juſqu'à dix heures du ſoir. Nous avions deſſein de nous retirer dans une petite Riviere, qu'on appelle *la Riviere aux Bœufs* ; mais nous en trouvâmes l'entrée bouchée par les Sables, ce qui arrive ſouvent aux petites Rivieres, qui ſe déchargent dans ſes Lacs, par la raiſon qu'elles entraînent beaucoup de ſable avec elles : car quand le vent vient du large, ces ſables ſont arrêtés par les vagues, & forment peu à peu une digue ſi haute & ſi forte, que le courant des Rivieres ne la ſçauroit franchir, ſi ce n'eſt quand les eaux groſſiſſent par la fonte des neiges.

De la Riviere de Niagara.

Je fus donc obligé de paſſer le reſte de la

(*a*) M. de Joncaire, aujourd'hui Capitaine dans les Troupes de la Nouvelle France.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

nuit dans mon Canot, où j'eſſuyai une aſſez forte gelée. Auſſi à peine voyoit-on les Arbriſſeaux bourgeonner. Tous les Arbres étoient comme dans le milieu de l'hyver. Nous partîmes de-là à trois heures & demie du matin, le vint-deux, jour de l'Aſcenſion, & j'allai dire la Meſſe à neuf heures dans ce qu'on appelle *le Grand Marais*. C'eſt une Baye aſſez ſemblable à celle des Tſonnonthouans, mais où les Terres m'ont paru meilleures. Vers les deux heures après midi, nous entrâmes dans la Riviere de *Niagara*, formée par la grande Chute, dont je vous parlerai bientôt, ou plûtôt c'eſt le Fleuve Saint Laurent, qui ſort du Lac Erié, & paſſe par le Lac Ontario, après quatorze lieuës de détroit. On l'appelle Riviere de Niagara depuis la Chute, & cet eſpace eſt de ſix lieuës. On fait le Sud en y entrant. Quand on y a fait trois lieuës, on trouve ſur la main gauche quelques Cabannes d'Iroquois Tſonnonthouans & de Miſſiſaguez, comme à Catarocoui. Le Sieur de Joncaire, Lieutenant dans nos Troupes, y a auſſi ſa Cabanne, à laquelle on donne par avance le nom de Fort (*a*) : car on prétend bien qu'avec le tems elle ſera changée en une véritable Forteresſe.

J'ai trouvé ici pluſieurs Officiers, qui doivent retourner dans quelques jours à Quebec. C'eſt ce qui m'oblige à fermer cette Lettre, que j'enverrai par la même voye. Pour moi,

(*a*) Le Fort a été bâti depuis à l'entrée de la Riviere de Niagara, du même côté, & préciſément à l'endroit, où M. de Dénonville en avoit bâti un, qui n'a pas ſubſiſté lontems. Il commence même à s'y former une Bourgade Françoiſe.

UVA. BHSC. BU 01207

je prévois que j'aurai après leur départ le tems de vous en écrire encore une, & le lieu même me fournira presque de quoi la remplir, avec ce que je pourrai apprendre d'ailleurs des Officiers, dont je viens de parler. 1721. May.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Niagara, ce vint-trois May, 1721.

QUINZIE'ME LETTRE.

Ce qui se passe entre les Tsonnonthouans & les Anglois à l'occasion de notre Etablissement à Niagara. Description du Pays. Danse du Feu; Histoire à cette occasion. Description du Sault de Niagara.

Au Sault de Niagara, ce vint-six May, 1721.

MADAME,

J'AI déja eu l'honneur de vous dire que nous avons ici un projet d'Etablissement: pour bien entendre ce qui y a donné lieu, il faut sçavoir que les Anglois prétendent, en vertu du Traité d'Utrecht, avoir la Souveraineté sur tout le Pays Iroquois, & par conséquent n'être bornés de ce côté-là, que par le Lac Ontario; cependant on a compris que, si leur prétention avoit lieu, il ne tiendroit bien-tôt plus qu'à eux de s'établir puissamment dans le centre de la Colonie Françoise, ou du moins d'en ruiner absolument le Commerce. On a donc jugé à propos de parer à cet inconve- Projet d'un Etablissement à Niagara.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

nient, en évitant néanmoins de donner atteinte au Traité, & on n'a rien trouvé de mieux, que de nous placer en un lieu, qui nous assûrât la communication libre des Lacs, & où les Anglois ne fussent pas les maîtres de s'opposer à notre établissement. La Commission en a été donnée à M. DE JONCAIRE, lequel ayant été dans sa jeunesse Prisonnier des Tsonnonthouans, gagna si bien les bonnes graces de ces Sauvages, qu'ils l'adopterent, & que même dans le plus fort des Guerres, que nous avons euës contr'eux, & quoiqu'il y ait très-bien servi, il a toujours joui des privileges attachés à son adoption.

Dès qu'il eut reçu ses ordres pour l'exécution du Projet, dont je vous ai parlé, il se rendit chez eux, assembla les Chefs, & après les avoir assûrés qu'il n'avoit point de plus grand plaisir au monde que de vivre avec ses Freres, il ajoûta qu'il les visiteroit bien plus souvent, s'il avoit chez eux une Cabanne, où il pût se retirer, quand il voudroit être en liberté. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient jamais cessé de le regarder comme un de leurs Enfans; qu'il étoit le maître de se loger partout, où bon lui sembleroit, & qu'il pouvoit choisir le lieu, qu'il jugeroit le plus commode. Il n'en demandoit pas davantage, il vint aussi-tôt ici, choisit pour son emplacement le bord de la Riviere, qui termine le canton de Tsonnonthouan, & y dressa une Cabanne. La nouvelle en fut bientôt portée dans la Nouvelle York, & elle y causa d'autant plus de jalousie, que les Anglois n'avoient jamais pu obtenir dans aucun canton Iroquois ce qui venoit d'être accordé au Sieur de Joncaire.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Ils ſe plaignirent avec hauteur, & leurs plaintes appuyées de préſens, mirent d'abord les quatre autres Cantons dans leurs interêts : mais ils n'en furent pas plus avancés, parce que les cantons Iroquois ſont indépendans les uns des autres, & fort jaloux de cette indépendance. Il falloit donc encore gagner celui de Tſonnonthouan, & les Anglois n'omirent rien pour y réuſſir ; mais ils s'apperçurent bientôt qu'ils ne viendroient jamais à bout de déloger Joncaire de Niagara. Alors ils ſe réduiſirent à demander, qu'au moins il leur fût permis d'avoir auſſi une Cabanne au même lieu : mais cela leur fut encore refuſé. „ Notre Terre eſt en paix, leur dirent les Tſonnonthouans, les François & vous n'y pourriez pas demeurer enſemble, ſans la troubler. Au reſte, ajoûterent-ils, c'eſt ſans conſéquence, que Joncaire y demeure : il eſt Enfant de la Nation, il jouit de ſon droit, & il ne nous eſt pas permis de l'en fruſtrer. "

Oppoſition inutile des Anglois à cet Etabliſſement.

Il faut avouer, Madame, qu'il n'y a guéres que le zéle du bien public, qui puiſſe engager un Officier, à demeurer dans un Pays tel que celui-ci, il n'eſt pas poſſible d'en voir un plus ſauvage & plus affreux. D'un côté on voit ſous ſes pieds, & comme dans le fond d'un abîme, un grand Fleuve à la verité, mais qui en cet endroit, reſſemble plus à un torrent par ſa rapidité, & par les tourbillons, qu'y forment mille Rochers, au travers deſquels il a bien de la peine à trouver paſſage, & par l'écume, dont il eſt toujours couvert : de l'autre, la vûë eſt maſquée par trois Montagnes poſées les unes ſur les autres, & dont la derniere ſe perd dans les nuës. C'eſt bien-là que

Deſcription du Pays de Niagara.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

les Poëtes auroient pû dire, que les Titans avoient voulu escalader le Ciel. Enfin de quelque part que les yeux se tournent, ils ne découvrent rien, qui n'inspire une secrette horreur.

Il est vrai qu'il ne faut pas aller bien loin pour voir un grand changement. Derriere ces Montagnes incultes & inhabitables, on apperçoit un Terrein gras, des Forêts magnifiques, des Côteaux agréables & fertiles; on respire un air pur, & on jouit d'un Climat temperé, entre deux Lacs, dont le moindre (a) a deux cent cinquante lieuës de circuit. Il me paroît que, si de bonne heure on avoit eu la précaution de s'assûrer par une bonne Forteresse, & par une Peuplade raisonnable, d'un Poste de cette importance: toutes les forces des Iroquois & des Anglois jointes ensemble, ne seroient pas aujourd'hui capables de nous en chasser; que nous serions nous-mêmes en état de donner la Loi aux Premiers, & d'empêcher la plûpart des Sauvages, de porter leurs Pelleteries aux Seconds, comme ils font impunément tous les jours.

La Compagnie, que j'ai trouvée ici avec M. de Joncaire, étoit composée du Baron de Longueil, Lieutenant de Roy de Montreal (a), du Marquis de CAVAGNAL, fils du Marquis de Vaudreuil, actuellement Gouverneur Général de la Nouvelle France, de M. DE SENNEVILLE, Capitaine, & du Sieur DE LA CHAUVIGNERIE, Enseigne, & Interprére du Roy pour la Langue Iroquoise: ces Messieurs vont négocier un accommode-

(a) Le Lac Ontario. Le Lac Erié en a trois cent,

(b) Il est mort Gouverneur de cette Ville.

ment

UVA. BHSC. BU 01207

ment avec le canton d'Onnontagué, & avoient ordre de visiter l'Etablissement du Sieur de Joncaire, dont ils ont été très-contens. Les Tsonnonthouans leur ont renouvellé la parole, qu'ils avoient donnée de le maintenir. Cela s'est fait dans un Conseil, où Joncaire, à ce qu'ils m'ont dit, a parlé avec tout l'esprit d'un François, qui en a beaucoup, & la plus sublime éloquence Iroquoise. 1721. May.

La veille de leur départ, c'est-à-dire, le vint-quatre, un Missisagué nous régala d'une Fête, qui a quelque chose d'assez singulier. Il étoit tout-à-fait nuit quand elle commença; & en entrant dans la Cabanne de ce Sauvage, nous trouvâmes un feu allumé, auprès duquel un Homme battoit en chantant, sur une espece de Tambour : un autre secouoit sans cesse son Chichicoué, & chantoit aussi : cela dura deux heures, & nous ennuya beaucoup, car ils disoient toujours la même chose, ou plutôt ils formoient des sons à demi articulés, qui ne varioient point. Nous priâmes le Maître du Logis de ne point pousser plus loin ce prélude, & il eut bien de la peine à nous donner cette marque de complaisance. Description de la Danse du Feu.

Nous vîmes alors paroître cinq ou six Femmes, qui se rangeant côte à côte sur une même ligne, se tenant fort serrées, & ayant les bras pendans, danserent & chanterent; c'est-à-dire, que sans rompre la ligne, elles faisoient quelques pas en cadence, tantôt en avant, & tantôt en arriere. Quand elles eurent fait ce manége environ un quart d'heure, on éteignit le feu, qui seul donnoit du jour à la Cabanne, & on n'apperçut plus rien, qu'un Sauvage, qui avoit dans la bouche un charbon

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

allumé, & qui danſoit. La Symphonie du Tambour & du Chichicoué, ne diſcontinuoit point ; les Femmes reprenoient de tems en tems leurs danſes & leur chant : le Sauvage danſoit toujours, mais comme on ne le diſtinguoit, qu'à la lueur du charbon allumé, qu'il avoit dans la bouche, il paroiſſoit un ſpectre, & faiſoit horreur à voir. Ce mêlange de danſes, de chants, d'inſtrumens, & ce feu, qui ne s'éteignoit point, avoient quelque choſe de bizarre & de ſauvage, qui nous amuſa une demie heure, après quoi nous ſortîmes de la Cabanne ; mais le jeu dura juſqu'au jour : & voilà, Madame, tout ce que j'ai vû de la *Danſe du feu*, je n'ai pû ſçavoir ce qui ſe paſſa le reſte de la nuit. La Muſique, que j'entendis encore quelque tems, étoit beaucoup plus ſupportable de loin, que de près. Le contraſte des voix d'Hommes & de Femmes, faiſoit à une certaine diſtance, un aſſez bel effet ; & on peut dire, que ſi les Femmes Sauvages avoient de la méthode, il y auroit bien du plaiſir à les entendre chanter.

Hiſtoire à ce ſujet.

J'avois fort envie de ſçavoir, comment un homme pouvoit tenir ſi lontems un charbon allumé dans ſa bouche, ſans la brûler, & ſans s'éteindre ; mais tout ce que j'en ai pû apprendre, c'eſt que les Sauvages connoiſſent une Plante, qui rend inſenſible au feu la partie, qui en eſt frottée, & qu'ils n'en ont jamais voulu donner la connoiſſance aux Européens. Nous ſçavons que l'Ail & l'Oignon peuvent produire le même effet, mais pour très-peu de tems (*a*). D'ailleurs, comment ce charbon

(*a*) On prétend que la feuille de la Plante de l'Anemone de Canada d'ailleurs fort cauſtique, a cette vertu

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
May.

Peut-il rester si lontems allumé ? Quoiqu'il en soit, je me souviens d'avoir lû dans les Lettres d'un de nos anciens Missionnaires du Canada une chose, qui a quelque rapport à ceci, & qu'il avoit appris d'un autre Missionnaire, lequel en avoit été témoin. Celui-ci lui montra un jour une Pierre, qu'un Jongleur avoit jettée dans le feu en sa présence, & y avoit laissée jusqu'à ce qu'elle en fût toute pénetrée. Après quoi entrant dans une espece de fureur, il l'avoit prise entre ses dents, & la portant toujours ainsi, étoit allé voir un Malade, où le Missionnaire l'avoit suivi : en entrant dans la Cabanne, il jetta la Pierre par terre, & le Pere l'ayant ramassée, il y trouva empreintes, les marques des dents du Sauvage, dans la bouche duquel il n'apperçut aucun indice de brûlure. Il ne dit point ce que le Charlatan fit ensuite, pour soulager le Malade ; mais voici en ce même genre un fait, qui vient de la même source, & dont vous porterez tel jugement, qu'il vous plaira.

Autre fait singulier d'une Guérison.

Une Femme Huronne, après une vision vraye, ou imaginaire, fut attaquée d'un tournoyement de tête, & d'une contraction de nerfs presque générale. Comme depuis le commencement de cette maladie elle ne s'endormoit jamais, qu'elle n'eût quantité de rêves, qui la fatiguoient beaucoup ; elle y soupçonna du Mystere, & se mit dans l'esprit, qu'elle guériroit par le moyen d'une Fête, dont elle régla elle-même le cérémonial, suivant qu'elle se souvenoit, disoit-elle, de l'avoir vû pratiquer autrefois. Elle voulut d'abord qu'on la portât dans le Village, où elle étoit née, & les Anciens qu'elle fit avertir de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

son dessein, exhorterent tout le monde à l'y accompagner. En un moment, sa Cabanne se trouva remplie de gens, qui venoient lui offrir leurs services; elle les accepta, les instruisit de ce qu'ils devoient faire, & aussi-tôt les plus vigoureux la mirent dans une espece de hotte, & la porterent tour à tour, en chantant de toutes leurs forces.

Quand on la sçût proche du Village, on y assembla un grand conseil, & par honneur on y invita les Missionnaires, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour dissuader une chose, où ils soupçonnoient avec raison autant de superstition, que de folie. On écouta tranquillement tout ce qu'ils voulurent dire à ce sujet; mais quand ils eurent cessé de parler, un des Chefs du conseil entreprit de réfuter leurs discours, il n'y gagna rien non plus, puis laissant là les Missionnaires, il exhorta tout le monde à s'acquitter exactement de tout ce qui seroit prescrit, & à maintenir les anciens usages. Comme il parloit encore, deux Députés de la Malade entrerent dans l'Assemblée, donnerent avis qu'elle alloit arriver, & prierent de sa part qu'on envoyât au devant d'elle deux jeunes Garçons & deux jeunes Filles, parés de Robes & de Coliers, avec des présens, qu'elle marquoit, ajoûtant qu'elle déclareroit ses intentions à ces quatre personnes.

Tout cela fut executé sur le champ, & peu de tems après, les quatre jeunes gens revinrent les mains vuides, & presque nuds; la Malade s'étant fait donner tout ce qu'ils avoient, jusqu'à leurs Robes. Ils entrerent en cet état dans le conseil, qui étoit toujours as-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

semblé, & y exposerent les demandes de cette Femme; elles contenoient vint-deux articles, parmi lesquels étoit une Couverture bleuë, qui devoit être fournie par les Missionnaires; & il falloit que toutes ces choses fussent livrées à l'heure même : on mit tout en usage pour obtenir la Couverture, mais elle fut constamment refusée, & il fallut s'en passer. Dès que la Malade eut reçû les autres présens, elle entra dans le Village, toujours portée, comme j'ai dit. Sur le soir un Crieur public avertit par son ordre, de tenir des feux allumés dans les Cabannes, parce qu'elle devoit les visiter toutes, ce qu'elle fit, dès que le Soleil fut couché, soûtenuë par deux hommes, & suivie de tout le Village. Elle passa au milieu de tous les feux, les pieds & les jambes nuds, & ne sentit aucun mal; tandis que ses deux supports, quoiqu'ils s'écartassent du feu, autant qu'il leur étoit possible, en souffroient beaucoup; car il fallut la conduire ainsi, au travers de plus de trois cent brasiers : pour elle, on ne l'entendit jamais se plaindre, que du froid; & à la fin de cette course elle déclara qu'elle se sentoit soulagée.

Le lendemain au lever du Soleil, on commença, par son ordre encore, une espece de bacchanale, qui dura trois jours. Le premier jour tout le monde courut par les Cabannes brisant & renversant tout; & à mesure que le bruit & le désordre augmentoient, la Malade assûroit que ses douleurs diminuoient. Les deux autres jours furent employés à parcourir tous les foyers, par où elle avoit passé, & à proposer ses désirs en termes énigmatiques; il falloit les deviner, & les accomplir sur le

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

champ. Il y en avoit d'une obscenité à faire horreur. Le quatriéme jour la malade fit une seconde visite de toutes les Cabannes, mais bien differente de la premiere. Elle étoit au milieu de deux bandes de Sauvages, qui marchoient à la file d'un air triste & languissant, & gardoient un profond silence. Il n'étoit permis à personne de se trouver sur son chemin, & ceux, qui avoient la tête de son escorte, avoient soin d'écarter tous ceux, qu'ils rencontroient. Dès que la Malade étoit entrée dans une Cabanne, on la faisoit asseoir, on se plaçoit autour d'elle ; elle soupiroit, faisoit le récit de ses maux d'un ton de voix fort touchant, & donnoit à entendre que sa guérison parfaite dépendoit de l'accomplissement d'un désir, sur lequel elle ne s'expliquoit point, & qu'il falloit deviner. Chacun y faisoit de son mieux ; mais ce désir étoit fort compliqué ; il comprenoit beaucoup de choses ; à mesure qu'on en nommoit une, il falloit la lui donner, & pour l'ordinaire elle ne sortoit point d'une Cabanne, qu'elle n'en eût presque tout enlevé.

Lorsqu'elle voyoit qu'on ne pouvoit rencontrer juste, elle s'exprimoit un peu plus clairement, & quand on eut tout deviné, elle fit rendre tout ce qu'elle avoit reçû. Alors on ne douta plus qu'elle ne fût guérie ; on en fit une Fête, qui consista en des cris, ou plutôt des hurlemens affreux, & des extravagances de toutes les sortes. Enfin elle fit ses remercimens, & pour mieux témoigner sa reconnoissance, elle visita une troisiéme fois toutes les Cabannes, mais sans aucune cérémonie. Le Missionnaire témoin de cette ridicule scene,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

it que la Malade ne fut pas entierement guérie ; mais qu'elle se portoit beaucoup mieux : cependant une personne saine & robuste y auroit péri. Ce Pere eut grand soin de faire observer que son prétendu Génie lui avoit promis une guérison parfaite, & ne lui avoit pas tenu parole. On lui répondit que dans une si grande quantité de choses commandées, il étoit bien difficile qu'on n'en eût omis quelqu'une. Il s'attendoit qu'on insisteroit principalement sur le refus de la Couverture bleuë ; à la vérité on lui en dit un mot, mais on ajoûta qu'après ce refus le Génie s'étoit fait voir pendant la nuit à la Malade, & lui avoit assûré que cet incident ne lui causeroit aucun préjudice, parce que les François n'étant pas naturels du Pays, les Génies n'avoient aucun pouvoir sur eux. Je reviens à mon voyage.

Description du Sault de Niagara.

Messieurs nos Officiers étant partis, je montai ces affreuses Montagnes, dont je vous ai parlé, pour me rendre au fameux Sault de Niagara, au-dessus duquel je devois m'embarquer. Ce voyage est de trois lieuës ; il étoit autrefois de cinq, parce qu'on passoit de l'autre côté de la Riviere, c'est-à-dire, à l'Occident, & qu'on ne se rembarquoit, qu'à deux lieuës au-dessus de la chute. Mais on a trouvé sur la gauche, à un demi quart de lieuë de cette cataracte, une Anse, où le courant n'est pas sensible, & où par conséquent on peut s'embarquer sans péril. Mon premier soin, en arrivant, fut de visiter la plus belle Cascade, qui soit peut-être dans la nature ; mais je reconnus d'abord que le Baron de la Hontan s'étoit trompé, sur sa hauteur & sur sa figure, de maniere à faire juger qu'il ne l'avoit point vûë.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Il eſt certain que, ſi on meſure ſa hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des ſix cent pieds, que lui donne la Carte de M. Deliſle, qui ſans doute n'a avancé ce paradoxe, que ſur la foi du Baron de la Hontan, & du Pere Hennepin : mais après que je fus arrivé au ſommet de la troiſiéme Montagne, j'obſervai que dans l'eſpace des trois lieuës, que je fis enſuite juſqu'à cette chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois monter, il faut encore plus deſcendre, & c'eſt à quoi ces Voyageurs paroiſſent n'avoir pas fait aſſez d'attention. Comme on ne peut approcher la Caſcade que de côté, ni la voir que de profil, il n'eſt pas aiſé d'en meſurer la hauteur avec les inſtrumens ; on a voulu le faire avec une longue corde attachée à une longue perche, & après avoir ſouvent réiteré cette maniere, on n'a trouvé que cent quinze, ou ſix vint pieds de profondeur : mais il n'eſt pas poſſible de s'aſſûrer ſi la perche n'a pas été arrêtée ſur quelque Rocher, qui avançoit : car quoiqu'on l'eût toujours retirée mouillée, auſſi-bien qu'un bout de la corde, à quoi elle étoit attachée, cela ne prouve rien, puiſque l'eau, qui ſe précipite de la Montagne, rejaillit fort haut en écumant. Pour moi, après l'avoir conſiderée de tous les endroits, d'où on peut l'examiner plus à ſon aiſe, j'eſtime qu'on ne ſçauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds.

Quant à ſa figure, elle eſt en fer à cheval, & elle a environ quatre cent pas de circonférence ; mais préciſément dans ſon milieu, elle eſt partagée en deux par une Iſle fort

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

étroite, & d'un demi-quart de lieuë de long, qui y aboutit. Il eſt vrai que ces deux parties ne tardent pas à ſe rejoindre. Celle, qui étoit de mon côté, & qu'on ne voit que de profil, a pluſieurs pointes, qui avancent, mais celle, que je découvrois en face, me parut fort unie. Le Baron de la Hontan y ajoûte un Torrent, qui vient de l'Oueſt, mais s'il n'a pas été inventé par cet Auteur, il faut dire que dans le tems de la fonte des néges, des eaux ſauvages viennent ſe décharger là par quelque ravine.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'au-deſſous de cette chute la Riviere ſe reſſent lontems d'une ſi rude ſecouſſe; auſſi n'eſt-elle navigable qu'au bout de trois lieuës, & préciſément à l'endroit, où M. de Joncaire s'eſt placé. Elle ne devroit pas être moins impratiquable au-deſſus, puiſque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute ſa largeur. Mais outre l'Iſle, qui la diviſe en deux, pluſieurs écueils ſemés çà & là à côté & au-deſſus de cette Iſle, ralentiſſent beaucoup la rapidité du courant. Il eſt néanmoins ſi fort malgré cela, que dix ou douze Outaouais ayant un jour voulu traverſer à l'Iſle, pour éviter des Iroquois, qui les pourſuivoient, furent entraînés dans le précipice, quelqu'effort qu'ils fiſſent pour ſe ſoûtenir.

Obſervations ſur cette Caſcade.

J'avois oui dire que les Poiſſons, qui ſe trouvoient engagés dans ce Courant, tomboient morts dans la Riviere, & que des Sauvages établis dans ces quartiers-là en faiſoient leur profit; mais je n'ai rien vû de ſemblable. On m'avoit encore aſſûré que les Oiſeaux, qui s'aviſoient de voler par-deſſus, ſe trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon, que

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

formoit dans l'air la violence de ce Rapide; mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vû de petits Oiſeaux voltiger aſſez bas directement au-deſſus de la chute, & s'en tirer fort bien.

C'eſt ſur un Roc, que cette nappe d'eau eſt reçûë, & deux raiſons me perſuadent qu'elle y a trouvé, & peut-être creuſé avec le tems une Caverne, qui a quelque profondeur. La premiere eſt que le bruit, qu'elle fait, eſt fort ſourd, & comme d'un tonnere éloigné. A peine l'entend-on de chez M. de Joncaire, & peut-être même ce qu'on y entend n'eſt que les bouillonnemens cauſés par les Rochers, qui rempliſſent le lit de la Riviere juſques-là. D'autant plus qu'au-deſſus de la Cataracte, on ne l'entend pas à beaucoup près de ſi loin. La ſeconde eſt qu'il n'a jamais rien reparu, dit-on, de tout ce qui y eſt tombé, pas même les débris du Canot des Outaouais, dont je parlois tout-à-l'heure. Quoiqu'il en ſoit, Ovide nous donne la deſcription d'une ſemblable Cataracte, qu'il dit être dans la délicieuſe Vallée de Tempé. Il s'en faut bien que le Pays de Niagara ſoit auſſi beau, mais je crois ſa Cataracte beaucoup plus belle (*a*).

Au reſte je n'ai apperçu de brouillard au-deſſus, que par derriere; de loin on le prendroit pour une fumée, & il n'eſt perſonne,

(a) *Eſt Nemus Hæmoniæ, prærupta quod undique claudit*
Sylva, vocant Tempe, per quæ Penêus ab imo
Effuſus Pindo ſpumoſis volvitur Undis.
Dejectiſque gravi tenues agitantia Fumos
Nubila conducit, ſummiſque aſpergine Sylvas
Impluit, & ſonitu pluſquam vicina fatigat.
Métamorp. Liv. 1.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

qui n'y fût trompé, s'il arrivoit à la vûë de l'Isle, sans être prévenu qu'il y a en cet endroit une Cataracte aussi surprenante que celle-là.

Le terrein des trois lieuës, que j'ai faites à pied pour venir ici, & qu'on appelle le *Portage de Niagara*, ne paroît pas bon ; il est même assez mal boisé, & l'on n'y sçauroit faire dix pas, sans marcher sur une fourmiliere, & sans rencontrer des Serpens à Sonnettes, sur-tout pendant la chaleur du jour. Je crois, Madame, vous avoir dit que les Sauvages mangent par délices la chair de ces Reptiles. En général les Serpens ne causent point d'horreur à ces Peuples : il n'est aucun Animal, dont on voye plus souvent la figure marquée sur leur visage, & sur d'autres endroits de leur corps, & ils ne leur donnent ordinairement la chasse, que pour les manger. Les os & les peaux des Serpens servent aussi beaucoup aux Jongleurs & aux Sorciers pour faire leurs prestiges, & ils se font des bandeaux & des ceintures de leurs peaux. Il est encore vrai qu'ils ont le secret de les enchanter, ou, pour parler plus juste, de les engourdir ; qu'ils les prennent tout vivans, les manient, les mettent dans leur sein, sans qu'il leur en arrive aucun mal, & que c'est ce qui contribuë davantage à leur donner le crédit qu'ils ont sur ces Peuples.

J'allois fermer cette Lettre, lorsque l'on m'est venu dire que nous ne partirions pas demain, comme je m'y attendois. Il faut bien prendre patience, & mettre le tems à profit : je vais donc reprendre l'article des guerres des Sauvages, qui ne sera pas si tôt épuisé. Dès que tous les Guerriers sont embarqués, les

Circonstances de la Marche des Guerriers.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Canots s'éloignent d'abord un peu, & se tiennent fort serrés sur une même ligne; ensuite le Chef se leve & tenant en main son Chichikoué, il entonne sa chanson de guerre, & ses Soldats lui répondent par un triple *hé*, tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conseil, qui sont restés sur le Rivage, exhortent alors les Guerriers à bien faire leur devoir, & sur-tout à ne pas se laisser surprendre. C'est de tous les avis, qu'on peut donner aux Sauvages, le plus nécessaire, & celui, dont, pour l'ordinaire, ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne les point oublier, puis poussant tous ensemble des hurlemens affreux, ils partent de la main, & nagent avec une telle vîtesse, qu'on les voit disparoître dans l'instant.

Les Hurons & les Iroquois ne se servent point du Chichikoué, mais ils en donnent à leurs Prisonniers, de sorte que cet instrument, qui est pour les autres un instrument de guerre, semble être parmi eux une marque d'esclavage. Les Guerriers ne font presque jamais de petites journées, sur-tout quand ils sont en grande troupe. D'ailleurs ils tirent des présages de tout; & les Jongleurs, à qui il appartient de les expliquer, avancent & retardent les marches comme il leur plaît. Tant qu'on n'est point en Pays suspect, on ne prend aucune précaution, & souvent on ne trouveroit pas deux ou trois Guerriers ensemble, chacun étant de son côté à chasser; mais quelqu'éloigné que l'on soit de la route, tous se

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

rendent ponctuellement au lieu & à l'heure marqués pour se réunir.

On campe lontems avant le Soleil couché, & pour l'ordinaire on laisse devant le Camp un grand espace environné d'une Palissade, ou plûtôt d'une espece de Treillis, sur lequel on place les Manitous, tournés du côté, où l'on veut aller. On les y invoque pendant une une heure, & on en fait autant tous les matins, avant que de décamper. Après cela on croit n'avoir rien à craindre, on suppose que les Esprits se chargent de faire seuls la sentinelle, & toute l'Armée dort tranquillement sous leur sauve-garde. L'expérience ne détrompe point ces Barbares, & ne les tire point de leur confiance présomptueuse. Elle a sa source dans une indolence & dans une paresse, que rien ne peut vaincre.

Du Campement.

Tout est Ennemi sur le chemin des Guerriers. Si néanmoins ils rencontrent de leurs Alliés, ou des Partis à peu près de force égale de Gens, avec qui ils n'ont rien à démêler, on se fait amitié de part & d'autre. Si les Alliés, qu'on rencontre, étoient en guerre contre les mêmes Ennemis, le Chef du Parti le plus fort, ou de celui, qui a armé le premier, donne à l'autre quelques chevelures, dont on ne manque jamais de faire provision pour ces occasions-là, & lui dit: » *Vous avez coup ici*, c'est-à-dire, vous avez satisfait à votre engagement, votre honneur est à couvert, vous pouvez vous en retourner. « Mais cela s'entend, lorsque la rencontre est fortuite, qu'on ne s'est pas donné le mot, & qu'on n'a pas besoin de renfort.

De la rencontre des différens Partis de Guerre.

Quand on est sur le point d'entrer dans le

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Pays Ennemi, on s'arrête pour une cérémonie, qui a quelque chose d'assez singulier. Le soir on fait un grand festin, après lequel on s'endort. Dès que tous sont éveillés, ceux, qui ont eu des rêves, vont de feu en feu, chantant leur chanson de mort, dans laquelle ils font entrer leurs songes d'une maniere énigmatique. Chacun se met l'esprit à la torture pour les deviner, & si personne n'en peut venir à bout, il est permis à ceux, qui ont révé de s'en retourner chez eux. Voilà qui donne beau jeu aux Poltrons. On fait ensuite de nouvelles invocations aux Esprits, on s'anime plus que jamais à faire merveille: on jure de se secourir mutuellement; enfin on se remet en marche: & si on est venu jusques-là par eau, on quitte ses Canots, qu'on a grand soin de bien cacher. Si tout ce qui est prescrit dans ces occasions s'observoit exactement, il seroit difficile de surprendre un Parti de guerre, qui est entré dans le Pays Ennemi. On ne doit plus faire de feu, plus de cris, plus de chasse; il ne faut plus même se parler, que par signes. Mais ces loix sont mal gardées. Tout Sauvage est né présomptueux, & incapable de se gêner le moins du monde. On ne néglige pourtant guéres d'envoyer tous les soirs des Coureurs, qui employent deux ou trois heures à aller de côté & d'autre. S'ils n'ont rien vû, on s'endort tranquillement, & on abandonne encore la garde du Camp aux Manitous.

De l'entrée dans le Pays ennemi.

Si-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on envoye le reconnoître, & sur le rapport de ceux, qu'on a envoyés, on tient Conseil. L'attaque se fait ordinairement au point du jour. C'est

Des approches, & de l'attaque.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

le tems, où l'on ſuppoſe que l'Ennemi eſt dans ſon plus profond ſommeil, & toute la nuit on ſe tient couché ſur le ventre, ſans remuer. Les approches ſe font dans la même poſture en ſe traînant ſur ſes pieds & ſur ſes mains juſqu'à la portée du Trait. Alors tous ſe levent, le Chef donne le ſignal par un petit cri, auquel toute la Troupe répond par de vrais hurlemens, & fait en même tems ſa premiere décharge: puis ſans laiſſer à l'Ennemi le tems de ſe reconnoître, elle fond ſur lui le Caſſe-tête à la main. Depuis qu'aux Caſſe-têtes de bois ces Peuples ont ſubſtitué de petites haches, auſquelles ils ont donné le même nom, les mêlées ſont plus ſanglantes. Le combat fini, on leve les chevelures des Morts & des Mourans, & on ne ſonge à faire des Priſonniers, que quand l'Ennemi ne fait plus aucune réſiſtance.

Mais ſi on l'a trouvé ſur ſes gardes, ou trop bien retranché, on ſe retire, pourvû qu'il en ſoit encore tems. Sinon, on prend réſolument le parti de ſe bien battre, & il y a quelquefois beaucoup de ſang répandu de part & d'autre. Un Camp forcé eſt l'image de la fureur même, la férocité barbare des Vainqueurs, & le déſeſpoir des Vaincus, qui ſçavent à quoi ils doivent s'attendre, s'ils tombent vifs entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts, qui paſſent tout ce qu'on en peut dire. La figure des Combattans, tous barbouillés de noir & de rouge, augmente encore l'horreur du combat, & l'on feroit ſur ce modele un portrait bien naturel de l'Enfer. Quand la victoire n'eſt plus douteuſe, les Victorieux ſe dé-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

font d'abord de tous ceux, qu'ils auroient trop de peine à emmener, & ne cherchent plus qu'à laſſer les autres, dont ils veulent faire des Priſonniers.

Leur maniere de combatre.

Les Sauvages ſont naturellement intrépides, & malgré leur férocité brutale, ils conſervent toujours dans l'action même, beaucoup de ſang froid. Cependant ils ne ſe mêlent, & ne combattent en raſe campagne, que quand ils ne peuvent l'éviter. Leur raiſon eſt qu'une victoire teinte du ſang des Vainqueurs n'eſt pas proprement une victoire, & que la gloire du Chef conſiſte principalement à ramener tout ſon Monde ſain & ſauve. J'ai oui dire que quand deux Ennemis, qui ſe ſont connus, ſe rencontrent dans le combat, il ſe fait entr'eux des dialogues aſſez ſemblables à ceux des Heros d'Homere. Je ne crois pas que cela arrive dans le fort de la mêlée, mais il ſe peut faire que dans de petites rencontres, ou bien avant que de paſſer un ruiſſeau, ou de forcer un retranchement, on ſe diſe quelques mots pour ſe défier, ou pour ſe rappeller quelqu'autre rencontre ſemblable.

Leur inſtinct pour connoître les traces de leurs Ennemis.

La guerre ſe fait preſque toujours par ſurpriſe, & elle réuſſit aſſez ordinairement; car autant que les Sauvages ſont accoûtumés à négliger les précautions néceſſaires pour n'être point ſurpris, autant ſont-ils alertes & habiles pour ſurprendre. D'ailleurs ces Peuples ont un talent admirable, je dirois volontiers un inſtinct, pour connoître ſi l'on a paſſé par quelque endroit. Sur les herbes les plus courtes, ſur la terre la plus dure, ſur les pierres mêmes, ils découvrent des traces, & par la façon, dont elles ſont tournées, par la figure

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

des pieds, par la maniere, dont ils ſont écartés, ils diſtinguent, dit-on, les veſtiges des Nations differentes, & ceux des Hommes d'avec ceux des Femmes. J'ai lontems cru qu'il y avoit de l'exageration dans ce qu'on en racontoit, mais le rapport de tous ceux, qui ont vécu avec les Sauvages, eſt ſi unanime ſur cela, que je ne vois aucun lieu d'en ſoupçonner la ſincerité. Si parmi les Priſonniers il s'en trouve, que leurs bleſſures mettent hors d'état d'être tranſportés, on les brûle d'abord, & comme cela ſe fait dans le premier emportement, & qu'on eſt ſouvent preſſé de faire retraite, ils en ſont pour la plûpart quittes à meilleur marché, que les autres, qu'on réſerve à un ſupplice plus lent.

Des ſignes, qu'on laiſſe de la victoire.

L'uſage eſt parmi quelques Nations, que le Chef du Parti vainqueur laiſſe ſur le champ de bataille ſon Caſſe-tête, ſur lequel il a eu ſoin de tracer la marque de ſa Nation, celle de ſa famille, & ſon portrait, c'eſt-à-dire, un ovale, avec toutes les figures, qu'il a au viſage. D'autres peignent toutes ces marques ſur le tronc d'un arbre, ou ſur une écorce, avec du charbon pilé & broyé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoûte des caracteres hiéroglyphiques, par le moyen deſquels les paſſans peuvent apprendre juſqu'aux moindres circonſtances, non-ſeulement de l'action, mais encore de tout ce qui s'eſt paſſé pendant la campagne. On y reconnoît le Chef du Parti par toutes les marques, dont je viens de parler; le nombre de ſes exploits, par autant de nattes; celui de ſes Soldats, par des lignes; celui des Priſonniers, qu'il emmene, par de petits Marmouzets, qui portent un bâton, ou

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

un Chichikoué ; celui des Morts, par des figures humaines ſans tête, avec des differences, qui font diſtinguer les Hommes, les Femmes, & les Enfans. Mais ce n'eſt pas toujours ſi près du lieu, où s'eſt paſſé l'action, qu'on trouve ces écriteaux, car quand un Parti craint d'être pourſuivi, il les place hors de ſa route, afin de dépayſer ceux, qui le cherchent.

Précautions pour aſſûrer la retraite, & pour garder les Priſonniers.

Juſqu'à ce que les Vainqueurs ſoient en pays de ſûreté, ils font aſſez de diligence ; & de crainte que les Bleſſés ne les retardent dans leur retraite, ils les portent tour à tour ſur des Brancarts, ou ils les tirent ſur une Traine, ſi on eſt en Hyver. En rentrant dans leurs Canots, ils font chanter leurs Priſonniers, & la même choſe ſe pratique chaque fois qu'ils rencontrent de leurs Alliés ; honneur, qui coûte un feſtin à ceux, qui le reçoivent, & quelque choſe plus, que la peine de chanter, aux malheureux Captifs : car on invite les Alliés à les *careſſer*, & careſſer un Priſonnier, c'eſt lui faire tout le mal, dont on peut s'aviſer, ou le mutiler de maniere, qu'il en demeure eſtropié. Il y a pourtant des Chefs, qui ménagent aſſez ces Miſérables, & ne ſouffrent pas qu'on les maltraite trop. Mais rien n'égale l'attention, avec laquelle on les garde. Le jour ils ſont liés par le cou & par les bras à une des barres du Canot. Quand on va par Terre, il y a toujours quelqu'un, qui les tient ; & la nuit ils ſont étendus à terre tout nuds, des cordes attachées à des crochets plantés en terre leur tiennent les jambes, les bras, & le cou ſi ſerrés, qu'ils ne ſçauroient remuer, & de longues cordes leur ſerrent en-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

core les mains & les pieds de telle façon, qu'ils ne peuvent faire le moindre mouvement ſans éveiller les Sauvages, qui ſont couchés ſur ces cordes.

Comment on annonce la victoire dans les Villages.

Quand les Guerriers ſont arrivés à une certaine diſtance du Village, d'où ils étoient partis, ils s'arrêtent, & le Chef y envoye donner avis qu'il eſt proche. Parmi quelques Nations, dès que l'Envoyé eſt à portée d'être entendu, il fait differens cris, qui donnent une idée générale des principales aventures, & du ſuccès de la campagne. Il marque d'abord le nombre des Hommes, qu'on y a perdus, par autant de cris de mort. Auſſitôt les Jeunes Gens ſe détachent pour avoir des connoiſſances plus circonſtanciées : ſouvent même tout le Village y court, mais un ſeul Homme aborde l'Envoyé, apprend de lui tout le détail des nouvelles, dont il eſt porteur ; à meſure que celui-ci lui raconte un fait, il le répete tout haut en ſe tournant vers ceux, qui l'ont accompagné, & ils lui répondent par des acclamations, ou par des cris lugubres, ſuivant que la nouvelle eſt funeſte ou agréable.

L'Envoyé eſt enſuite conduit dans une Cabanne, où les Anciens lui font les mêmes queſtions, qu'on lui a déja faites ; après quoi un Crieur public invite toute la Jeuneſſe à aller à la rencontre des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchiſſemens. Ailleurs on ne ſonge d'abord qu'à pleurer ceux, qu'on a perdus. L'Envoyé ne fait que des cris de mort. On ne va point au-devant de lui ; mais à ſon entrée dans le Village il trouve tout le monde aſſemblé, raconte en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé, puis ſe retire dans ſa Cabanne, où

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
May.

on lui porte à manger, & pendant quelque tems on n'eſt occupé qu'à pleurer les morts.

Ce terme expiré, on fait un autre cri pour annoncer la victoire. Alors chacun eſſuye ſes larmes, & il n'eſt plus queſtion que de ſe réjouir. Quelque choſe d'aſſez ſemblable ſe pratique au retour des Chaſſeurs : les Femmes, qui ſont demeurées au Village, vont au-devant d'eux, dès qu'elles ſont averties qu'ils approchent, & avant que de s'informer du ſuccès de la Chaſſe, elles leur annoncent par leurs larmes les morts, qui ſont arrivées depuis leur départ. Pour revenir aux Guerriers, le moment, où les Femmes les joignent, eſt à proprement parler le commencement du ſupplice des Priſonniers : auſſi lorſque quelques-uns ont d'abord été deſtinés à être adoptés, ce qu'il n'eſt pas permis de faire chez toutes les Nations, leurs futurs Parens, qu'on a ſoin d'avertir, les vont prendre un peu plus loin, & les conduiſent à leurs Cabannes par des chemins détournés. Pour l'ordinaire les Captifs ignorent lontems quel doit être leur ſort, & il en eſt peu, qui échappent aux premieres fureurs des Femmes. Mais cet article me meneroit trop loin, & nous partons demain de grand matin.

Je ſuis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
May.

SEIZIE'ME LETTRE.

Premiere Réception des Priſonniers. Triomphe des Guerriers. Diſtribution, qu'on fait des Captifs: Comment on décide de leur ſort, & ce qui arrive enſuite. Avec quelle inhumanité on traite ceux, qui ſont deſtinés à la mort. Courage, qu'ils font paroître. Des Négociations des Sauvages.

A l'entrée du Lac Erié, ce 27. May, 1721.

MADAME,

JE ſuis parti ce matin du Sault de Niagara; j'avois environ ſept lieuës à faire pour gagner le Lac Erié, & je les ai fait ſans peine. Nous comptons bien de ne pas coucher ici cette nuit; mais tandis que mes Gens nageoient de toutes leurs forçes, j'ai bien avancé une nouvelle Lettre, & pendant qu'ils prennent un peu de repos je vais l'achever, pour la donner à des Canadiens, que nous avons rencontrés ici, & qui vont à Montreal Je reprends mon récit, où j'en étois demeuré dans ma derniere.

Premiere réception des Priſonniers.

Tous les Priſonniers, qui ſont deſtinés à la mort, & ceux, dont le ſort n'eſt point encore décidé, ſont, comme je vous l'ai déja dit, Madame, abandonnés à la fureur des Femmes, qui vont au-devant des Guerriers, & il eſt étonnant qu'ils réſiſtent à tous les maux, qu'elles leur font ſoufrir. Si quelqu'une ſur-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

tout a perdu à la Guerre, ou ſon Fils, ou ſon Mari, ou quelqu'autre perſonne, qui lui étoit chere, y eût-il trente ans paſſés, qu'elle eût fait cette perte, c'eſt une furie, qui s'attache au premier, qui lui tombe ſous la main, & l'on n'imagineroit pas juſqu'où ſa rage l'emporte. Elle n'a nul égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur, & à chaque coup, qu'elle lui porte, on croiroit qu'il va tomber mort à ſes pieds, ſi on ne ſçavoit pas combien ces Barbares ſont ingénieux à prolonger les ſupplices les plus inouis. Toute la nuit ſe paſſe de la ſorte au campement des Guerriers.

Triomphe des Guerriers.

Le lendemain eſt le jour du triomphe des Vainqueurs. Les Iroquois & quelques autres affectent une grande modeſtie, & un plus grand déſintéreſſement encore dans ces rencontres. Les Chefs entrent d'abord ſeuls dans le Village, ſans aucune marque de victoire, gardant un profond ſilence, & ſe retirent dans leurs Cabannes, ſans témoigner avoir la moindre prétention ſur les Priſonniers. Chez d'autres Nations il n'en eſt pas de même; le Chef marche à la tête de ſa Troupe avec un air de Conquérant; ſon Lieutenant vient après lui, & il eſt précédé d'un Crieur, qui eſt chargé de recommencer les cris de mort. Les Guerriers ſuivent deux à deux, les Priſonniers au milieu, couronnés de fleurs, le viſage & les cheveux peints, tenant un bâton d'une main & le Chichikoué de l'autre, le corps preſque nud, les bras liés au-deſſus du coude, avec une corde, dont les Guerriers tiennent les bouts, & chantent ſans ceſſe leur Chanſon de mort au ſon du Chichikoué.

Bravades des Priſonniers.

Ce chant a quelque choſe de lugubre & de

1721. May.

fier tout enſemble, & le Captif n'a point du tout l'air d'un Homme, qui ſoufre, & qui eſt vaincu. Voici à peu près le ſens de ces Chanſons : » Je ſuis brave & intrépide, je ne crains » point la mort, ni aucun genre de tortures : » ceux qui les redoutent, ſont des lâches, ils » ſont moins que des Femmes : la vie n'eſt rien » pour quiconque a du courage : que le déſeſ- » poir & la rage étouffent tous mes Ennemis : » que ne puis-je les dévorer, & boire leur ſang » juſqu'à la derniere goute » ! De tems en tems on les arrête, on s'attroupe autour d'eux, on danſe & on les fait danſer : ils paroiſſent le faire de bon cœur, ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux, qu'ils ont tués, ou brûlés. Ils font ſur-tout remarquer ceux, auxquels les Aſſiſtans doivent plus s'intéreſſer : on diroit qu'ils ne cherchent qu'à animer de plus en plus contr'eux les Arbitres de leur ſort. Ces bravades en effet font entrer en fureur tous ceux, qui les entendent, & leur vanité leur coûte cher. Mais de la maniere, dont ils reçoivent les plus durs traitemens, on diroit que c'eſt leur faire plaiſir, que de les tourmenter.

Ce qu'on leur fait ſoufrir à leur entrée dans le Village.

Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées de Sauvages armés de pierres & de bâtons, & qui donnent ſur eux, comme s'ils vouloient les aſſommer du premier coup. Il n'arrive pourtant jamais qu'ils y ſuccombent, tant on obſerve, lors même qu'il ſemble qu'on frappe à l'aveugle, & que la ſeule fureur conduit le bras, de ne point toucher aux endroits, où il y auroit du riſque pour la vie. Dans cette marche chacun a droit de les arrêter ; il leur eſt auſſi permis de ſe défendre,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

mais ils ne seroient pas les plus forts. Dès qu'ils sont arrivés au Village, on les conduit de Cabanne en Cabanne, & par-tout on leur fait payer leur bien-venuë. Ici on leur arrache un ongle; là on leur coupe un doit, ou avec les dens, ou avec un méchant couteau, dont on se sert comme d'une scie. Un Vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os; un Enfant avec une alene les perce, où il peut; une Femme les fouette impitoyablement jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude; mais aucun des Guerriers ne met la main sur eux, quoiqu'ils soient encore leurs Maîtres. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement: à cela près, on a toute liberté de les faire soufrir, & si on les promene dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, soit de ses Voisins, ou de ses Alliés, qui l'ont souhaité; par-tout ils sont reçûs de même.

Distribution qu'on en fait.

Après ces préludes, on travaille à la répartition des Captifs, & leur sort dépend de ceux, à qui ils sont livrés. Au sortir du Conseil, où on a déliberé de leur sort, un Crieur invite tout le monde à se trouver dans la Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Enfans, ou leurs Maris à la Guerre, font ordinairement partagées les Premieres. On satisfait ensuite aux engagemens pris avec ceux, dont on a reçû des Coliers; s'il ne se trouve pas assez de Captifs pour tout cela, on y supplée par des Chevelures, dont ceux, à qui on les donne, se parent aux jours de réjouissance. Le reste du tems elles demeurent suspenduës à la porte de la Cabanne. Si au contraire

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

contraire le nombre des Prisonniers excéde celui des Prétendans, on envoye le surplus aux Villages des Alliés. D'ailleurs un Chef ne se remplace que par un Chef, ou par deux ou trois autres Esclaves, qui sont toujours brûlés, quand bien même ceux, qu'ils remplaceroient, seroient morts de maladie. Les Iroquois ne manquent jamais de destiner quelques Prisonniers pour le Public, & alors le Conseil en dispose, comme il le juge à propos. Mais les Meres de Famille peuvent encore casser leur Sentence, & sont Maîtresses de la vie & de la mort de ceux mêmes, qui avoient été condamnés, ou absous par le Conseil.

Comment on décide de leur sort.

Dans quelques Nations les Guerriers ne se dépouillent pas entierement du droit de disposer des Captifs, & ceux, en faveur desquels le Conseil en avoit disposé, sont obligés de les remettre entre leurs mains, s'ils l'exigent; mais ils le font rarement, & lorsqu'ils le font, ils sont obligés de rendre les gages, qu'ils avoient reçus de ceux, à qui on les avoit donnés. Si en arrivant ils ont déclaré leurs intentions à ce sujet, on ne s'y oppose pas pour l'ordinaire. En général le plus grand nombre des Prisonniers de guerre est condamné à la mort, ou à un esclavage bien dur, & qui ne les assûre jamais de la vie. Quelques-uns sont adoptés, & dès-lors leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation: ils entrent dans tous les droits de ceux, dont ils occupent la place, & souvent ils prennent tellement l'esprit de la Nation, dont ils sont devenus membres, qu'ils ne font nulle difficulté d'aller en guerre contre leurs propres Compatriotes. Les Iroquois ne se font guéres

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

soûtenus jusqu'ici, que par cette politique toujours en guerre depuis un tems infini contre toutes les Nations, ils seroient aujourd'hui presque réduits à rien, s'ils n'avoient eu l'attention de naturaliser une bonne partie de leurs Prisonniers de guerre.

Il arrive quelquefois qu'au lieu d'envoyer dans d'autres Villages l'excédent des Captifs, on en donne à des Particuliers, qui n'en avoient pas demandé, & pour lors, ou bien ils n'en sont pas tellement les Maîtres, qu'ils ne soient tenus de consulter les Chefs du Conseil pour sçavoir ce qu'ils en feront : ou bien on les oblige de les adopter. Dans le premier cas, celui, à qui on fait présent d'un Esclave, l'envoye chercher par quelqu'un de sa Famille ; il le fait ensuite attacher à la porte de sa Cabanne ; puis il assemble les Chefs du Conseil, à qui il déclare quelle est son intention, & demande leur avis. Pour l'ordinaire cet avis est conforme à ce qu'il désire. Dans le second cas, le Conseil en remettant le Prisonnier à celui, à qui on l'a destiné, lui dit :

„ Il y a lontems que nous sommes privés d'un „ tel, ton Parent, ou ton Ami, & qui étoit le „ soûtien de notre Village. Ou bien, nous re„ grettions l'esprit d'un Tel, que tu as perdu, & „ qui par sa sagesse maintenoit la tranquillité „ publique ; il faut qu'il reparoisse aujourd'hui ; „ il nous étoit trop cher, & trop précieux, „ pour differer davantage à le faire revivre : „ nous le remettons sur sa Natte en la personne „ de ce Prisonnier.

Il y a néanmoins des Particuliers, plus considérés apparemment que les autres, à qui on fait présent d'un Captif sans aucune condi-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

tion, & avec une pleine liberté d'en faire ce qu'ils jugeront à propos, & le Conseil alors s'exprime en ces termes, en le remettant entre ses mains: » Voici de quoi réparer la perte » d'un Tel, & de nétoyer le cœur de son Pere, » de sa Mere, de sa Femme & de ses Enfans; » soit que tu veuilles leur faire boire du bouillon de cette chair, ou que tu aimes mieux remettre le défunt sur sa Natte en la personne » de ce Captif. Tu peux en disposer à ton gré. »

De l'adoption d'un Captif.

Dès qu'un Prisonnier est adopté, on le conduit à la Cabanne, où il doit demeurer, & on commence par lui ôter ses liens. On fait ensuite chauffer de l'eau pour le laver: on panse ses playes, s'il en a, & fussent-elles toutes pleines de Vers, il est bientôt guéri: on n'omet rien pour lui faire oublier les maux, qu'il a soufferts, on lui donne à manger, on l'habille proprement. En un mot, on ne feroit pas plus pour l'Enfant de la Maison, ni pour celui, qu'il *résuscite*, c'est ainsi qu'on s'exprime. Quelques jours après on fait un festin, pendant lequel on lui donne solemnellement le nom de celui, qu'il remplace, & dont, non-seulement il acquiert dès-lors tous les droits, mais il contracte aussi toutes les obligations.

De ceux, qui sont destinés au feu.

Parmi les Hurons & les Iroquois, ceux, qui sont destinés au feu, quelquefois ne sont pas bien moins traités d'abord, & même jusqu'au moment de l'exécution, que ceux, qui ont été adoptés. Il semble que ce soit des victimes, qu'on engraisse pour le Sacrifice, & ils sont effectivement immolés au Dieu de la Guerre: la seule difference, qu'on met entr'eux & les autres, c'est qu'on leur noircit entierement le visage. A cela près, on leur

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

fait la meilleure chere, qu'il eſt poſſible ; on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de Fils, de Freres, ou de Neveux, ſuivant la Perſonne, dont ils doivent par leur mort appaiſer les mânes : on leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur ſervir comme de Femmes pendant tout le tems, qu'il leur reſte à vivre. Mais lorſqu'ils ſont inſtruits de leur ſort, il les faut bien garder, ſi on ne veut pas qu'ils s'échapent. Auſſi le leur cache-t'on ſouvent.

Comment ils reçoivent l'Arrêt de leur condamnation.

Quand ils ont été livrés à une Femme, au moment qu'on l'avertit que tout eſt prêt pour l'exécution, ce n'eſt plus une Mere, c'eſt une Furie, qui paſſe des plus tendres careſſes aux derniers excès de la rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui, qu'elle veut venger. » Approche, lui dit-elle, tu vas être ap» paiſée ; je te prépare un Feſtin, bois à longs » traits de ce bouillon, qui va être verſé pour » toi ; reçois le ſacrifice, que je te fais, en im» molant ce Guerrier : il ſera brûlé & mis dans » la Chaudiere : on lui appliquera les Haches » ardentes ; on lui enlevera la Chevelure ; on » boira dans ſon crâne ; ne fais donc plus de » plaintes ; tu feras parfaitement ſatisfaite ». Cette formule, qui eſt proprement la Sentence de mort, varie beaucoup pour les termes, mais quant à la ſubſtance, elle eſt à peu près toujours la même. Un Crieur fait enſuite ſortir le Captif de la Cabanne, déclare à haute voix les intentions de celui, ou de celle, à qui il appartenoit, & finit par exhorter les Jeunes Gens à bien faire. Un autre ſurvient, qui adreſſe la parole au Patient, & lui dit : *Mon Frere, prends courage, tu vas être brûlé ; &*

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

il répond froidement : *cela eſt bien, je te remercie.* Il ſe fait auſſi-tôt un cri dans tout le Village, & le Priſonnier eſt conduit au lieu deſtiné à ſon ſupplice.

Ordinairement on le lie à un Poteau par les deux mains & par les pieds, mais de maniere, qu'il puiſſe aiſément tourner tout autour. Quelquefois néanmoins, quand l'exécution ſe fait dans une Cabanne, d'où il n'y a pas de danger qu'il ſe ſauve, on ne le lie point, & on le laiſſe courir d'un bout à l'autre. Avant que l'on commence à le brûler, il chante pour la derniere fois ſa Chanſon de mort, puis il fait le récit de ſes proueſſes, & preſque toujours de la maniere la plus inſultante pour ceux, qu'il apperçoit autour de lui. Il les exhorte enſuite à ne le pas épargner, & à ſe ſouvenir qu'il eſt Homme, & Guerrier. Je ſuis bien trompé au reſte, ou ce qui doit le plus étonner dans ces ſcenes tragiques & barbares, n'eſt pas qu'un Patient chante à pleine tête, qu'il inſulte & qu'il défie ſes Bourreaux, comme ils font ordinairement tous juſqu'au dernier ſoupir ; car il y a là une fierté, qui éleve l'eſprit, qui le tranſporte, qui le diſtrait un peu de la penſée de ce qu'il ſoufre, & qui l'empêche même de marquer trop de ſenſibilité. D'ailleurs les mouvemens, qu'ils ſe donnent, font diverſion, émouſſent le ſentiment, produiſent le même effet, & quelque choſe de plus, que les cris & les larmes. Enfin on ſçait qu'il n'y a point de grace à eſperer, & le deſeſpoir donne des forces, & inſpire de la hardieſſe.

Cette eſpéce d'inſenſibilité n'eſt pourtant pas auſſi univerſelle, que bien des gens l'ont Principe de la barbarie,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

qu'on exerce en ces occasions.

cru. Il n'eſt point rare de voir pouſſer à ces Miſérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs ; mais qui n'ont d'autre effet, que de réjouir les Acteurs & les Aſſiſtans. Quant à ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité, dont on n'auroit jamais cru que des Hommes fuſſent capables, je crois qu'ils y ſont parvenus par degrés, que l'uſage les y a accoûtumés inſenſiblement ; que l'envie de voir faire une lâcheté à ſon Ennemi, les inſultes, que les Patiens ne ceſſent point de faire à leurs Bourreaux, le déſir de la vengeance, qui eſt la paſſion dominante de ces Peuples, & qu'ils ne croyent pas ſuffiſamment aſſouvie, tandis que le courage de ceux, qui en ſont l'objet, n'eſt point abbatu ; la ſuperſtition enfin, y entrent pour beaucoup : car quels excès n'enfante point un faux zéle guidé par tant de paſſions.

Je ne vous ferai point, Madame, le détail de tout ce qui ſe paſſe dans ces horribles exécutions. Il m'engageroit trop loin, parce qu'il n'y a point ſur cela d'uniformité, ni d'autres regles, que la férocité & le caprice. Souvent on y voit autant d'Acteurs que de Spectateurs, c'eſt-à-dire, que d'Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, & chacun fait du pis qu'il peut. Il n'y a que ceux de la Cabanne, à laquelle le Priſonnier avoit été livré, qui s'abſtiennent de le tourmenter, au moins eſt-ce la pratique de pluſieurs Nations. Communément on commence par brûler les pieds, puis les jambes, & ainſi en remontant juſqu'à la tête ; & quelquefois on fait durer le ſupplice une ſemaine entiere, comme il eſt arrivé à un Gentilhomme Canadien parmi les Iroquois.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

Les moins épargnés ſont ceux, qui ayant déja été pris, & adoptés, ou mis en liberté, ſont repris de nouveau. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont fait la guerre à leurs Parens, ou à leurs Bienfacteurs, & on ne leur fait aucune grace. Il arrive quelquefois que le Patient, lors même qu'il n'eſt point exécuté dans une Cabanne, n'eſt point lié, & qu'il lui eſt permis de ſe défendre, ce qu'il fait, bien moins dans l'eſpérance de ſauver ſa vie, que pour venger par avance ſa mort, & pour avoir la gloire de mourir en Brave. On a vû dans ces occaſions combien de force & de courage ces paſſions peuvent inſpirer : en voici un exemple, qui a pour garans des témoins oculaires & dignes de foi.

Courage d'un Capitaine Onneyouth brûlé par les Hurons.

Un Capitaine Iroquois, du Canton d'Onneyouth, avoit mieux aimé s'expoſer à tout, que de ſe déshonorer par une fuite, qu'il jugea d'une conſéquence dangereuſe pour les Jeunes Gens, qui étoient ſous ſes ordres. Il ſe battit lontems en Homme, qui vouloit mourir les armes à la main, mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & il fut pris. Par bonheur pour lui & pour ceux, qui furent faits Priſonniers avec lui, on les mena dans une Bourgade, où il y avoit des Miſſionnaires, qui eurent toute liberté de les entretenir. Ces Peres les trouverent d'une docilité, qu'ils regarderent comme un commencement de la grace de leur converſion ; ils les inſtruiſirent, & les baptiſerent : ils furent tous brûlés peu de jours après, & témoignerent juſqu'à la mort une ſorte de conſtance, que les Sauvages ne connoiſſoient pas encore, & que les Infi-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May. déles mêmes attribuerent à la vertu du Sacrement.

Le Capitaine Onneyouth crut néanmoins qu'il lui étoit encore permis de faire à ſes Ennemis tout le mal, qu'il pourroit, & de reculer ſa mort autant qu'il lui ſeroit poſſible. On l'avoit fait monter ſur une eſpéce de Théâtre, où l'on commença à le brûler par-tout le corps ſans aucun ménagement, & il parut d'abord auſſi inſenſible, que s'il n'eût rien ſouffert; mais comme il crut appercevoir un de ſes Compagnons, qu'on tourmentoit aſſez près de lui, donner quelque marque de foibleſſe, il en témoigna une très-grande inquiétude, & il n'omit rien de ce qui pouvoit l'encourager à la patience, par l'eſperance du bonheur, qui les attendoit dans le Ciel, & il eut la conſolation de le voir expirer en Brave & en Chrétien.

Alors tous ceux, qui avoient fait mourir celui-ci, retomberent ſur lui, avec tant d'acharnement, qu'on auroit cru qu'ils alloient le mettre en piéces. Il n'en parut pas plus ému, & on ne ſçavoit plus par où il pouvoit être ſenſible, lorſqu'un de ſes Bourreaux lui cerna tout autour la peau de la tête, & la lui arracha avec violence. La douleur le fit tomber ſans connoiſſance, on le crut mort, & chacun ſe retira. Un moment après il revint de ſon évanouiſſement, & ne voyant autour de lui, que le cadavre de ſon Compagnon, il prend un tiſon des deux mains, quoiqu'il les eût toutes écorchées & brûlées, rappelle ſes Bourreaux, & les défie de s'approcher. Sa réſolution les effraya, ils pouſſerent des cris affreux, s'armerent, les-uns de tiſons embra-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

sés, les autres de fers rougis dans le feu, & fondirent tous ensemble sur lui : il les reçut en Brave & les fit reculer. Le feu, dont il étoit environné lui servoit de retranchement ; il s'en fit un autre avec les Echelles, dont on s'étoit servi pour monter sur l'Echafaut, & cantonné ainsi dans son propre Bucher, devenu le théâtre de sa valeur, armé des instrumens de son supplice, il fut quelque tems la terreur d'une Bourgade entiere, personne n'osant approcher d'un Homme plus qu'à demi brûlé, & à qui le sang découloit de toutes les parties de son corps.

Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un tison, qu'on lui lançoit, le livra de nouveau à ses Meurtriers, & il n'est pas nécessaire de vous dire qu'ils lui firent payer bien cher la frayeur, qu'il venoit de leur causer. Après s'être lassés de le tourmenter, ils le jetterent au milieu d'un grand brasier, & l'y laisserent, ne pouvant se persuader qu'il s'en relevât : on fut trompé ; lorsqu'on y pensoit le moins, on le vit, armé de tisons, courir vers le Village, comme s'il eût voulu y mettre le feu. Tout le monde étoit glacé d'effroi, & personne n'eut l'assûrance de se présenter devant lui pour l'arrêter : mais comme il approchoit des premieres Cabannes, un bâton, qu'on lui jetta entre les jambes, le fit tomber, & on fut sur lui, avant qu'il eût pu se relever. On lui coupa d'abord les pieds & les mains, on le roula ensuite sur les charbons embrasés ; enfin on le jetta sous un tronc d'Arbre, qui étoit en feu. Alors tout le Village se rangea autour de lui, pour goûter le plaisir de le voir brûler.

Le sang, qu'il perdoit, éteignoit presque le

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

feu ; mais on n'appréhendoit plus aucun effort de ſa part. Il en fit pourtant un dernier, qui épouvanta les moins timides. Il ſe traîna ſur les coudes & ſur les genoux avec un air menaçant & une vigueur, qui écarta les plus proches, plus à la vérité d'étonnement, que de crainte ; car que pouvoit-il leur faire, mutilé comme il étoit ? Dans ce moment les Miſſionnaires, qui ne l'avoient point perdu de vûë, s'étant approchés, & lui ayant remis devant les yeux les vérités éternelles, dont il avoit été ſi pénétré d'abord ; il rentra en lui-même, & ne parut plus occupé que de ſon ſalut. Quelque tems après un Huron le prit à ſon avantage, & lui coupa la tête.

Habileté de ces Peuples dans leurs Négociations.

Cependant, Madame, ſi ces Peuples font la guerre en Barbares, il faut convenir que dans leurs Traités de paix, & généralement dans toutes leurs négociations, ils font paroître une habileté, & une nobleſſe de ſentimens, qui feroient honneur aux Nations les plus policées. Il ne s'agit point entr'eux de conquérir, & d'étendre leur domination. Pluſieurs Nations mêmes ne connoiſſent point de domaine proprement dit, & celles, qui ne ſe ſont point éloignées de leur Pays, & qui ſe regardent comme les Maîtreſſes de leurs Terres, n'en ſont point jalouſes juſqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de les inquietter. Il n'eſt donc queſtion dans leurs Traités, que de ſe faire des Alliés contre des Ennemis puiſſans, de mettre fin à une guerre, qui devient onéreuſe aux deux Partis, ou plutôt de ſuſpendre les hoſtilités, car j'ai déja obſervé que les guerres ſont éternelles parmi les Sauvages

UVA. BHSC. BU 01207

1721. May.

quand elles ſont de Nation à Nation. Auſſi ne faut-il pas compter ſur un Traité de paix, tant qu'une des deux Parties peut donner de la jalouſie à l'autre.

Tout le tems qu'on négocie, & avant même que d'entrer en négociation, le principal ſoin eſt de ne point paroître faire les premieres démarches, ou du moins de perſuader à ſon Ennemi, que ce n'eſt ni par crainte, ni par néceſſité, qu'on les fait; & cela eſt manié avec la plus grande dextérité. Un Plénipotentiaire ne rabat rien de ſa fierté, lors même que les affaires de ſa Nation, ſont dans le plus mauvais état; & il réuſſit ſouvent à perſuader ceux, avec qui il traite, qu'il eſt de leur intérêt de mettre fin aux hoſtilités, quoique vainqueurs. Auſſi y va-t'il de tout pour lui, d'y employer tout ce qu'il a d'eſprit & d'éloquence; car ſi ſes Propoſitions ne ſont pas agréées, il faut qu'il ſe tienne bien ſur ſes gardes. Il n'eſt point rare qu'un coup de Hache ſoit l'unique Réponſe, qu'on lui fait. Il n'eſt pas même hors de danger, quand il a évité la premiere ſurpriſe, il doit s'attendre à être pourſuivi, & à être brûlé, s'il eſt pris, & qu'une telle violence puiſſe être colorée de quelque prétexte, comme de repreſailles. Cela eſt arrivé à quelques François, chez les Iroquois, où ils avoient été envoyés de la part du Gouverneur Général; & pendant bien des années, les Jéſuites, qui demeuroient parmi ces Barbares, quoiqu'ils y fuſſent ſous la ſauve-garde publique, & en quelque façon, les Agents ordinaires de la Colonie, ſe trouvoient tous les jours à la veille d'être ſacrifiés à un reſſentiment, ou d'être les victimes d'une intrigue

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

May.

Enfin il eſt ſurprenant que des Peuples, qui ne font nullement la guerre par intérêt, & qui portent même le déſintéreſſement juſqu'au point que les Guerriers ne ſe chargent jamais des dépouilles des Vaincus, ne touchent pas même aux habits des Morts, & s'il rapportent quelque butin, l'abandonnent au premier, qui veut s'en emparer; en un mot, qui ne prennent les armes, que pour la gloire, ou pour ſe venger de leurs Ennemis: il eſt, dis-je, étonnant de les voir auſſi exercés, qu'ils le ſont dans le manége de la plus fine politique, & entretenir des Penſionnaires chez leurs Ennemis. Ils ont même, par rapport à ces ſortes de Miniſtres, une coûtume, qui paroît d'abord aſſez biſarre, mais qu'on peut néanmoins regarder comme l'effet d'une grande prudence: c'eſt qu'ils ne font jamais aucun fond ſur les avis, qu'ils reçoivent de leurs Penſionnaires, ſi ceux-ci ne les accompagnent de quelque préſent. Ils ont compris ſans doute, que pour pouvoir ſagement compter ſur de pareils avis, il faut, non-ſeulement que celui, qui les donne, n'ait rien à eſpérer; mais qu'il lui en coûte même pour les donner, afin que le ſeul intérêt du bien public puiſſe l'y engager, & qu'il ne le faſſe pas trop légerement.

Je ſuis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Juin.

DIX-SEPTIE'ME LETTRE.

Deſcription du Lac Erié. Voyage juſqu'au Détroit. Projet d'un Etabliſſement en ce lieu-là. Ce qui l'a fait manquer. Conſeil chez le Commandant du Fort de Pontchartrain, & de quoi il s'agiſſoit. Des Jeux des Sauvages.

Au Fort de Pontchartrain du Détroit, ce huit Juin, 1721.

MADAME,

Deſcription du Lac Erié.

JE partis le vint-ſept de l'entrée du Lac Erié, après avoir fermé ma derniere Lettre, & quoiqu'il fût fort tard, je fis encore trois lieuës ce jour-là, à la faveur d'un bon vent, & du plus beau tems du monde. La route eſt en côtoyant la côte du Nord, & elle eſt de cent lieuës. Depuis Niagara, en prenant par le Sud, elle eſt beaucoup plus agréable, mais plus longue de moitié. Le Lac Erié a cent lieuës de longueur de l'Eſt à l'Oueſt. Sa largeur du Nord au Sud eſt de trente, ou environ. Le nom, qu'il porte, eſt celui d'une Nation de la Langue Huronne, qui étoit établie ſur ſes bords, & que les Iroquois ont entierement détruite. *Erié* veut dire Chat, & les Eriés ſont nommés dans quelques Relations *la Nation du Chat*. Ce nom vient apparemment de la quantité de ces Animaux, qu'on trouve dans le Pays. Ils ſont plus gros que les

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Juin.

nôtres, & leurs peaux ſont fort eſtimées. Quelques Cartes modernes ont donné au Lac Erié le nom de *Conti*; mais ce nom n'a pas fait fortune, non plus que ceux de *Condé*, de *Tracy*, & d'*Orleans* donnés au Lac Huron, au Lac Superieur, & au Lac Michigan.

De la Côte Septentrionale.

Le vint-huit je fis dix-neuf lieuës, & je me trouvai vis-à-vis de la *Grande Riviere*, qui vient de l'Eſt, par les quarante-deux dégrez quinze minutes. Cependant les grands Arbres n'étoient point encore verts. A cela près, le Pays me parut fort beau. Nous fîmes peu de chemin le vint-neuf, & point du tout le trente. Nous nous embarquâmes le lendemain avant le lever du Soleil, & nous avançâmes beaucoup. Le premier de Juin, jour de la Pentecôte, après avoir remonté pendant une heure une jolie Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & coule entre deux belles Prairies, nous fîmes un *Portage* d'environ ſoixante pas, pour éviter de faire le tour d'une Pointe, qui avance quinze lieuës dans le Lac; on la nomme *la Longue Pointe*, elle eſt fort ſablonneuſe, & porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours ſuivans je ne vis rien de remarquable, mais je côtoyai un Pays charmant, caché de tems en tems par des rideaux aſſez déſagréables, mais de peu de profondeur. Partout, où je mis pied à terre, je fus enchanté de la beauté & de la varieté d'un Payſage, terminé par les plus belles Forêts du monde. Avec cela, le gibier d'eau y foiſonne par-tout; je ne vous dirai pas ſi la Chaſſe eſt auſſi abondante dans le Bois: mais je ſçai que du côté du Sud il y a une quantité prodigieuſe de Bœufs ſauvages.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Si l'on voyageoit toujours, comme je faisois alors, avec un Ciel ſerein, & un climat charmant, ſur une eau claire, comme la plus belle Fontaine; qu'on rencontrât par-tout des campemens ſûrs & agréables, où l'on pût avoir à peu de frais le plaiſir de la Chaſſe, reſpirer à ſon aiſe un air pur, & jouir de la vûë des plus belles Campagnes, on pourroit être tenté de voyager toute ſa vie. Je me rappellois ces anciens Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, habitoient ſous des Tentes, étoient en quelque façon les Maîtres de tous les Pays, qu'ils parcouroient, & profitoient paiſiblement de toutes leurs productions, ſans avoir les embarras inévitables dans la poſſeſſion d'un véritable domaine. Combien de Chênes me repreſentoient celui de Mambré? Combien de Fontaines me faiſoient ſouvenir de celle de Jacob? Chaque jour nouvelle ſituation à mon choix: une Maiſon propre & commode, dreſſée & meublée du néceſſaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches ſur un beau tapis verd: de toutes parts des beautés ſimples & naturelles, que l'art n'a point alterées, & qu'il ne ſçauroit imiter. Si ces agrémens ſouffrent quelqu'interruption, ou par le mauvais tems, ou par quelqu'accident imprévû, ils n'en ont que plus de vivacité, quand ils reparoiſſent. Agrément de ces Voyages.

Si je voulois moraliſer, j'ajoûterois que ces alternatives de plaiſirs & de contretems, que j'ai déja aſſez eſſuyés, depuis que je ſuis en route, ſont bien propres à faire ſentir qu'il n'eſt point de genre de vie plus capable de nous remettre ſans ceſſe devant les yeux que

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

nous sommes sur la terre comme des Pélerins; que nous ne pouvons user, qu'en passant, des biens de ce Monde; qu'il faut peu de choses à l'homme, pour le rendre content, & que nous devons prendre en patience les maux, qui surviennent à la traverse, puisqu'ils passent également, & avec la même rapidité. Enfin combien de choses nous y rendent sensible la dépendance, où nous vivons d'une Providence divine, qui ne se sert point, pour ce mêlange de bien & de mal, des passions des Hommes, mais de la vicissitude des Saisons, qu'on peut prévoir, & du caprice des Elemens, auquel on doit s'attendre: par conséquent quelle facilité, & combien d'occasions n'y a-t'on pas de mériter par sa confiance & sa résignation aux volontés de Dieu? on dit ordinairement que les longs voyages ne sanctifient pas; rien ne seroit pourtant plus capable de sanctifier, que la vie, qu'on y mene.

Des Cedres blancs & rouges.

Le quatriéme, nous fûmes arrêtés une bonne partie du jour sur une Pointe, qui court trois lieuës Nord & Sud, & qu'on appelle la *Pointe Pélée*. Elle est cependant assez bien boisée du côté de l'Ouest, mais celui de l'Est n'a sur un terrein sablonneux que des Cedres rouges, assez petits, & en médiocre quantité. Le Cedre blanc est d'un plus grand usage, que le rouge, dont le bois se casse aisément, & dont on ne peut faire que de petits Meubles. On prétend ici que les Femmes enceintes n'en doivent point user pour leurs Busc. La verdure de ce Cedre n'a point d'odeur, mais le bois en a. C'est tout le contraire du blanc. Il y a beaucoup d'Ours dans ce Pays, & l'hyver dernier il en fut tué sur la seule Pointe Pélée plus de quatre cent.

UVA. BHSC. BU 01207

Le cinquiéme, vers les quatre heures du soir, nous apperçûmes la Terre du Sud, & deux petites Isles, qui en sont très-proches. On les nomme les *Isles des Serpens à Sonnettes*, & on assûre qu'elles sont tellement remplies de ces Animaux, que l'air en est infecté. Nous entrâmes dans le Détroit une heure avant le Soleil couché, & nous passâmes la nuit au-dessus d'une très belle Isle, appellée l'*Isle du Bois Blanc*. Depuis la longue Pointe jusqu'au Détroit, la route ne vaut guéres que l'Oüest : depuis l'entrée du Détroit jusqu'à l'*Isle de Sainte Claire*, qui est à cinq ou six lieuës, & de-là jusqu'au Lac Huron, elle prend un peu de l'Est, par le Sud. Ainsi tout le Détroit, qui a trente deux lieuës de long, est entre les quarante-deux Dégrés, douze ou quinze Minutes, & les quarante-trois & demi de Latitude-Nord. Au-dessus de l'Isle de Sainte Claire, le Détroit s'élargit, & forme un Lac, qui a reçu son nom de l'Isle, ou qui lui a donné le sien. Il a environ six lieuës de long, sur autant de large en quelques endroits.

1721. Juin. Arrivée au Détroit.

On prétend que c'est ici le plus bel endroit du Canada, & véritablement, à en juger par les apparences, la Nature ne lui a rien refusé de ce qui peut faire un Pays charmant : Côteaux, Prairies, Campagnes, Bois de Futaye, Ruisseaux, Fontaines, Rivieres, tout cela est d'une si bonne qualité, & dans un assortiment si heureux, qu'on ne sçauroit presque rien désirer de plus. Les Terres n'y sont pourtant pas également bonnes pour toutes sortes de Grains, mais la plûpart sont d'une fertilité admirable, & j'en ai vû, qui ont porté dix-

De la nature du Pays.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

huit ans de suite du Froment, sans avoir été fumées. D'ailleurs toutes sont bonnes à quelque chose. Les Isles semblent y avoir été placées à la main, pour l'agrément de la vûë; le Fleuve & le Lac sont fort poissonneux; l'air pur, & le climat temperé, & fort sain.

Des Sauvages établis auprès du Fort.

Avant que d'arriver au Fort, qui est sur la main gauche, une lieuë au-dessous de l'Isle de Sainte Claire, on trouve sur la même main deux Villages assez nombreux, & qui sont fort proches l'un de l'autre. Le premier est habité par des Hurons Tionnontatez, les mêmes, qui après avoir lontems erré de côté & d'autre, se sont fixés d'abord au Sault Sainte Marie, & ensuite à Michillimakinac. Le second l'est par des Pouteouatamis. Sur la droite, un peu plus haut, il y en a un troisiéme d'Outaouais, Compagnons inséparables des Hurons, depuis que les Iroquois ont obligé les uns & les autres, à abandonner leur Pays. Il n'y a point de Chrétiens parmi eux, s'il y en a parmi les Pouteouatamis, ils sont en très-petit nombre: les Hurons le sont tous, mais ils n'ont point de Missionnaires. On dit qu'ils n'en veulent point, mais cela se réduit à quelques-uns des Principaux, qui n'ont pas beaucoup de Religion, & qui empêchent qu'on n'écoute tous les autres, lesquels en demandent depuis lontems (*a*).

Il y a lontems que la situation, encore plus que la beauté du Détroit, a fait souhaiter qu'on y fît un Etablissement considérable; il étoit assez bien commencé, il y a quinze ans, mais des raisons, qu'on ne dit point, l'ont

(*a*) On leur en a enfin donné un depuis plusieurs années.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

réduit à très-peu de choſes. Ceux qui ne lui ont pas été favorables, diſent: 1o. Qu'il approcheroit trop les Pelleteries du Nord des Anglois, qui donnant leurs Marchandiſes aux Sauvages à meilleur marché que nous, attireroient tout le Commerce dans la Nouvelle York. 2o. Que les Terres du Détroit ne ſont pas bonnes, que toute leur ſuperficie, juſqu'à neuf ou dix pouces de profondeur, n'eſt que de ſable; & que ſous ce ſable, il y a une terre glaiſe ſi dure, que l'eau ne la ſçauroit pénétrer; d'où il arrive, que les Plaines & l'intérieur des Bois, ſont toujours noyés; qu'on n'y voit que de petits Chênes mal tournés, & des Noyers durs, & que les Arbres ayant toujours le pied dans l'eau, les fruits y mûriſſent fort tard. Mais ces raiſons n'ont pas été ſans réplique. Il eſt vrai qu'aux environs du Fort Pontchartrain les Terres ſont mêlées de ſable, & que dans les Forêts voiſines, il y a des fonds preſque toujours pleins d'eau. Cependant ces mêmes Terres ont porté du Froment dix-huit années de ſuite, ſans être jamais fumées, & il ne faut pas aller bien loin pour en trouver, qui ſont excellentes. Pour ce qui eſt des Bois, ſans trop m'éloigner du Fort, j'en ai vû en me promenant, qui ne le cedent en rien à nos plus belles Forêts.

Quant à ce qu'on dit, qu'en s'établiſſant au Détroit, on mettroit les Anglois trop à portée de faire le Commerce des Pelleteries du Nord; il n'eſt Perſonne en Canada, qui ne convienne qu'on ne réuſſira jamais à empêcher les Sauvages de leur porter leurs Marchandiſes, en quelque lieu qu'ils ſoient établis, & quelque précaution qu'on prenne, ſi

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

on ne leur fait trouver avec nous les mêmes avantages, qu'ils trouvent dans la Nouvelle York. J'aurois sur cela, Madame, bien des choses à vous dire, mais ces discussions me meneroient trop loin. Nous en causerons quelque jour à loisir.

Conseil de trois Nations Sauvages chez le Commandant du Détroit.

Le septiéme de Juin, qui étoit le lendemain de mon arrivée au Fort, M. de TONTI, qui y commande, assembla les Chefs des trois Villages, dont je vous ai parlé, pour leur communiquer les Ordres, qu'il venoit de recevoir du Marquis de Vaudreuil. Ils l'écouterent tranquillement, & sans l'interrompre; & quand il eut fini, l'Orateur Huron lui dit en peu de mots, qu'ils alloient déliberer sur ce qu'il leur avoit proposé, & qu'ils lui feroient réponse dans peu. C'est la coûtume de ces Peuples, de ne jamais répondre sur le champ, lorsqu'il s'agit d'affaires de quelque importance. Deux jours après ils se rassemblerent en plus grand nombre chez le Commandant, qui souhaita que je fusse présent à ce Conseil, avec les Officiers de la Garnison. SASTERATSI, que nos François appellent *le Roi des Hurons*, & qui est en effet le Chef Héréditaire des *Tionnontatez*, lesquels sont les vrais Hurons, s'y trouva ce jour-là; mais comme il est encore Mineur, il n'y vint que pour la forme: son Oncle, qui gouverne pour lui, & qu'on a nommé *le Régent*, porta la parole, en qualité d'Orateur de la Nation: & l'honneur de parler pour tous est ordinairement déferé aux Hurons, quand il s'en trouve dans un Conseil. Le premier coup d'œil de ces Assemblées n'en donne pas une idée bien avantageuse. Imaginez-vous, Madame, une dou-

UVA. BHSC. BU 01207

zaine de Sauvages presque nuds, les cheveux accommodés en autant de manieres différentes, & toutes ridicules : quelques-uns un chapeau bordé par-dessus, tous la pipe à la bouche, & dans la contenance de gens, qui ne pensent à rien. C'est beaucoup, si quelqu'un laisse échapper un mot en un quart d'heure, & si on lui répond par un Monosyllabe. Nulle marque de distinction, nulle préséance ; mais on change bien de sentiment, lorsqu'on voit le résultat de leurs Délibérations. 1721. Juin.

Il s'agissoit ici de deux points, que le Gouverneur Général avoit fort à cœur. Le premier étoit de faire trouver bon aux trois Villages établis au Détroit qu'on ne leur vendît plus d'eau-de-vie, dont le Conseil de Marine avoit défendu absolument la Traite. Le second étoit d'engager toutes les Nations à s'unir avec les François, pour détruire les *Outagamis*, communément appellés *les Renards*, auxquels on avoit fait grace quelques années auparavant, & qui recommençoient leurs brigandages. M. de Tonti fit d'abord répéter en peu de mots par ses Interprétes ce qu'il avoit exposé plus au long dans la premiere Assemblée, & l'Orateur Huron répondit au nom des trois Villages. Il ne fit point d'Exorde, & alla droit au fait. Il parla lontems, & posément, s'arrêtant à chaque article, pour donner moyen à l'Interprête, d'expliquer en François, ce qu'il venoit de dire en sa Langue.

Son air, le son de sa voix ; & son action, quoiqu'il ne fît aucun geste, me parurent avoir quelque chose de noble & d'imposant, & il falloit que ce qu'il disoit fût bien éloquent, puisque dépouillé dans la bouche de

UVA. BHSC. BV 01207

1721. Juin.

l'Interpréte, qui étoit un Homme ordinaire, de tous les ornemens du Langage, nous en fûmes tous charmés. Je vous avouë même, que quand il auroit parlé deux heures, je ne me serois pas ennuyé un moment. Une autre preuve, que les beautés de son Discours ne venoient point de l'Interpréte, c'est que jamais cet Homme n'eût osé prendre sur soi, tout ce qu'il nous dit. Je fûs même un peu surpris, qu'il osât répéter si fidellement, qu'il faisoit, certaines choses, qui ne devoient pas plaire au Commandant. Quand le Huron eut fini, ONANGUICE', Chef & Orateur Pouteouatami, reprit en peu de mots, & d'une maniere très-ingénieuse, tout ce que le Premier avoit exposé plus au long, & conclut comme lui. Les Outaouais ne parlerent point, & parurent approuver ce qu'avoient dit les autres.

Quel en fut le résultat.

La conclusion fut, que les François étoient les Maîtres de ne plus vendre d'eau-de-vie aux Sauvages; qu'ils auroient très-bien fait de ne leur en avoir jamais vendu, & il ne se peut rien imaginer de plus fort, que ce que dit l'Orateur Huron, en exposant les désordres, qu'a causés cette boisson, & le tort, qu'elle a fait à toutes les Nations Sauvages. Le plus zelé Missionnaire n'en auroit pas dit davantage: mais il ajoûta qu'ils y étoient tellement accoûtumés, qu'ils ne pouvoient plus s'en passer; d'où il étoit aisé de juger, qu'au défaut des François, ils s'adresseroient aux Anglois. Quant à ce qui concernoit la guerre des Outagamis, il déclara, qu'on ne pouvoit rien résoudre, que dans un Conseil Général de toutes les Nations, qui recon-

UVA. BHSC. BU 01207

noiſſent Ononthio (*a*) pour leur Pere ; qu'elles conviendroient ſans doute de la néceſſité de cette guerre, mais qu'elles auroient bien de la peine à ſe fier une ſeconde fois aux François ; qui les ayant déja réunies, pour les aider à exterminer l'Ennemi commun, lui avoient accordé la paix, ſans conſulter leurs Alliés, & ſans qu'on pût ſçavoir les raiſons d'une telle conduite. 1721. Juin.

Le jour ſuivant j'allai viſiter les deux Bourgades Sauvages, qui ſont voiſines du Fort, & je commençai par les Hurons. Je trouvai toutes les Matrones, parmi leſquelles étoit l'Ayeule de Saſteratſi, fort affligées de ſe voir ſi lontems privées des ſecours ſpirituels. Bien des choſes, que j'appris en même tems, me confirmerent dans la penſée, où j'étois déja, que des interêts particuliers étoient les ſeuls obſtacles à ce que déſiroient ces bonnes Chrétiennes. Il faut eſperer que les derniers ordres du Conſeil de la Marine leveront toutes ces oppoſitions. M. de Tonti m'aſſûra qu'il alloit y travailler efficacement. (*b*). En quelle diſpoſition l'Auteur trouve les Hurons du Détroit.

Ceux, qui m'avoient conduit dans ce Village, m'aſſûrerent que ſans les Hurons les autres Sauvages du Détroit mourroient de faim. Ce n'eſt certainement pas la faute du Terrein, qu'ils occupent ; pour peu qu'ils vouluſſent le cultiver, ils y trouveroient au moins le néceſſaire : la ſeule Pêche leur en fourniroit une bonne partie, & elle ne demande pas un grand travail. Mais depuis

(*a*) C'eſt le nom, que les Sauvages donnent au Gouverneur Général.

(*b*) Les Hurons du Détroit ont enfin obtenu un Miſſionnaire, qui a renouvellé parmi eux leur premiere ferveur.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

qu'on leur a fait goûter de l'eau-de-vie, ils ne ſongent plus qu'à amaſſer des Pelleteries pour avoir de quoi s'enyvrer. Le Huron plus ſage, plus induſtrieux, plus laborieux, plus prévoyant, & plus accoûtumé à la culture des Terres, penſe plus au ſolide, & par ſon travail eſt en état, non-ſeulement de ſubſiſter, ſans avoir beſoin de perſonne, mais encore de faire ſubſiſter les autres : ce qu'il ne fait pas à la vérité gratuitement, car parmi ſes bonnes qualités il ne faut pas compter le déſintéreſſement.

Réception, qu'on lui fait chez les Pouteouatamis.

Je fus encore mieux reçu des Pouteouatamis Infidéles, que des Hurons Chrétiens. Ces Sauvages ſont les plus beaux Hommes du Canada, ils ſont d'ailleurs d'un naturel fort doux, & nous les avons toujours eu pour Amis. Onanguicé, leur Chef, me traita avec une politeſſe, qui me donna bien auſſi bonne opinion de ſon eſprit, que le diſcours, qu'il nous avoit fait dans le Conſeil. Il eſt véritablement Homme de mérite, & tout-à-fait dans nos intérêts.

En repaſſant par un Quartier du Village des Hurons, j'apperçus une troupe de ces Sauvages, qui paroiſſoient fort animés au jeu ; je m'approchai & je vis qu'ils jouoient *au Plat*. C'eſt celui de tous les jeux, qui attache le plus ces Peuples : ils en perdent quelquefois le repos, & en quelque maniere la raiſon : ils y riſquent tout ce qu'ils ont, & pluſieurs ne le quittent, qu'après s'être mis preſque tout nuds, & après avoir perdu tout ce qu'ils avoient dans leurs Cabannes. On en a vû y engager leur liberté pour un tems. Cela prouve bien la paſſion, car il n'eſt point d'Hommes

UVA. BHSC. BU 01207

d'Hommes au monde plus jaloux de leur liberté, que nos Sauvages.

1721. Juin.

Du Jeu du Plat ou des Osselets.

Le jeu *du Plat*, qu'on appelle aussi le jeu *des Osselets*, ne se jouë qu'entre deux personnes. Chacun a six ou huit Osselets, que je pris d'abord pour des noyaux d'Abricots: ils en ont la figure, & sont de même grandeur: mais en les regardant de près, je m'apperçus qu'ils étoient à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc tirant sur le jaune. On les fait sauter en l'air, en frappant la terre, ou la table, avec un plat rond & creux, où ils sont, & qu'on fait pirouetter auparavant. Quand on n'a point de plat, on se contente de jetter en l'air les Osselets avec la main; si tous en tombant présentent la même couleur, celui, qui a joué, gagne cinq points, la partie est en quarante, & on défalque les points gagnés, à mesure que l'adversaire en gagne de son côté. Cinq Osselets d'une même couleur ne donnent qu'un point pour la premiere fois, mais à la seconde on fait rafle de tout. En moindre nombre on ne gagne rien.

Celui, qui gagne la partie, continuë de jouer; le Perdant céde sa place à un autre, qui est nommé par les Marqueurs de sa partie. Car on se partage d'abord, & souvent tout le Village s'intéresse au jeu: quelquefois même un Village jouë contre un autre. Chaque partie choisit son Marqueur, mais il se retire quand il veut, ce qui n'arrive, que quand la chose tourne mal pour les Siens. A chaque coup, que l'on jouë, surtout, si c'est un coup décisif, il s'éleve de grands cris: les Joueurs paroissent comme des forcenés, & les Specta-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

teurs ne ſont pas plus tranquilles. Les uns & les autres ſont mille contorſions, apoſtrophent les Oſſelets, chargent d'imprécations les Génies de la partie adverſe, & tout le Village retentit de hurlements. Si tout cela ne fait pas revenir la chanſe, les Perdans peuvent remettre la partie au lendemain, il ne leur en coûte que de faire à toute l'Aſſiſtance un repas de peu de valeur.

On ſe prépare enſuite pour retourner au combat, chacun invoque ſon Génie, & jette en ſon honneur du tabac dans le feu. On lui demande ſur-tout des rêves heureux. Dès que le jour paroît, on ſe remet au jeu; mais ſi les Perdans ſe ſont mis dans la tête que ce ſont les meubles de leur Cabanne, qui leur ont porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes parties durent ordinairement cinq ou ſix jours, & ſouvent la nuit même ne les interrompt pas. Cependant, comme tous les Aſſiſtans, du moins ceux, qui ſont intéreſſés au jeu, ſont dans une agitation, qui les met hors d'eux-mêmes, qu'on ſe querelle, qu'on ſe bat, ce qui n'arrive jamais parmi les Sauvages, que dans ces occaſions, & dans l'yvreſſe, on peut juger, ſi à la fin de la partie les uns & les autres ont beſoin de repos.

Uſage ſuperſtitieux de ce jeu pour la guériſon des Malades.

Il arrive quelquefois que ces parties de jeu ſe font par ordonnance du Médecin, ou à la priere d'un Malade; il ne faut pour cela qu'un rêve de l'un, ou de l'autre; ce rêve eſt toujours pris pour un Commandement de quelque Génie; & alors on ſe prépare au jeu avec un très-grand ſoin. On s'aſſemble pendant pluſieurs nuits pour s'eſſayer, & voir qui a la

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

main plus heureuſe. On conſulte ſon Génie, on jeûne, les Perſonnes mariées gardent la continence, & le tout pour obtenir un ſonge favorable. Tous les matins on raconte ceux, qu'on a eus, & de toutes les choſes, qu'on a révées, & qu'on s'imagine pouvoir porter bonheur, on en fait un amas, & on les met dans de petits ſachets, qu'on porte ſur ſoi. Si quelqu'un a la réputation d'être heureux, c'eſt-à-dire, dans le ſens de ce Peuple, d'avoir un Génie familier plus puiſſant, & plus enclin à faire du bien, on ne manque point de le faire approcher de celui, qui tient le plat. On va même quelquefois le chercher bien loin, & ſi la vieilleſſe, ou quelqu'infirmité ne lui permettoit pas de marcher, on le porteroit ſur ſes épaules.

On a ſouvent preſſé les Miſſionnaires de ſe trouver à ces jeux, dans la perſuaſion où l'on eſt, que leurs Génies tutélaires ſont les plus puiſſans de tous. Il arriva un jour dans un Village Huron qu'une Malade ayant fait appeller un Jongleur, ce Charlatan lui ordonna le jeu du plat, & marqua un autre Village que le ſien pour jouer. Elle envoya auſſitôt demander au Chef de ce Village ſon agrément: il fut accordé, on joua, & le jeu fini, la Malade fit aux Joueurs de grands remercimens de la guériſon, qu'ils lui avoient, diſoit-elle, procurée. Il n'en étoit pourtant rien, au contraire elle étoit plus mal, mais il faut toujours paroître content, lors même qu'on a moins ſujet de l'être.

La mauvaiſe humeur de cette Femme & de ſes Parens tomba ſur les Miſſionnaires, qui avoient refuſé d'aſſiſter au jeu, quelque

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

instance, qu'on leur eût faite pour les y engager, & dans le chagrin de leur peu de complaisance en cette occasion, on leur reprocha que depuis leur arrivée dans ce Pays, les Génies des Sauvages n'avoient plus aucun pouvoir. Ces Religieux ne manquerent pas de profiter de cet aveu pour faire sentir à ces Infidéles la foiblesse de leurs Divinités, & la supériorité du Dieu des Chrétiens; mais outre que dans ces rencontres il est rare qu'on soit assez bien disposé pour entendre raison, ces Barbares répondent froidement: „ Vous „ avez vos Dieux, & nous avons les nôtres: „ c'est un malheur pour nous, qu'ils ne soient „ pas aussi puissans que les vôtres.

Le Détroit est une des Contrées du Canada, où un Botaniste pourroit faire plus de découvertes. J'ai déja observé que tout le Canada produit une grande quantité de Simples, qui ont de grandes vertus. On ne doute pas que les neiges n'y contribuent beaucoup, mais il y a ici une variété de terroir, qui jointe à la douceur du Climat, & à la liberté, qu'a le Soleil plus qu'ailleurs d'y échauffer la Terre, parce que le Pays est plus découvert, donne lieu de croire que les Plantes y ont plus de force, qu'en aucun autre endroit.

De l'herbe à la Puce, & de ses effets.

Un de mes Conducteurs éprouva dernierement la vertu d'une Herbe, qu'on rencontre par-tout, & dont la connoissance est des plus nécessaires aux Voyageurs, non pas pour ses bonnes qualités, car je ne lui en ai encore vû attribuer aucune, mais parce qu'on ne sçauroit trop l'éviter. On l'appelle l'*Herbe à la Puce*, mais ce nom n'est pas assez expressif pour marquer les effets, qu'elle produit. Ce

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Juin.

effets ſont plus ou moins ſenſibles, ſelon le tempéramment de ceux, qui la touchent : il en eſt même, ſur qui elle ne fait rien : mais les uns, en la regardant ſeulement, ſont attaqués d'une fiévre violente, qui dure plus de quinze jours, & qui eſt accompagnée d'une gale fort incommode, & d'une grande démangeaiſon par tout le corps. Elle n'opere ſur d'autres, que quand ils la touchent ; & alors la partie attaquée paroît comme toute couverte de lépre. On en a vû, qui en avoient les mains toutes perduës. On n'y connoît point encore d'autre remede, que la patience ; au bout de quelque tems tout ſe diſſipe.

Des Citrons du Détroit.

Il croît auſſi au Détroit des Citronniers en plein ſol, dont les fruits ont la forme & la couleur de ceux de Portugal, mais ils ſont plus petits, & d'un goût fade : ils ſont excellens confits. La racine de cet Arbre eſt un poiſon mortel & très-ſubtil, & en même tems un antidote ſouverain contre la morſure des Serpens. Il faut la piler & l'appliquer à l'inſtant ſur la playe : ce reméde eſt prompt & immanquable. Des deux côtés du Détroit le Pays conſerve, dit-on, toute ſa beauté juſqu'environ dix lieuës dans la profondeur, après quoi on trouve moins d'Arbres fruitiers, & moins de Prairies. Mais au bout de cinq ou ſix lieuës, en tiranr vers le Lac Erié au Sud-Oueſt, on découvre d'immenſes Prairies, qui s'étendent plus de cent lieuës en tout ſens, & qui nourriſſent une quantité prodigieuſe de ces Bœufs, dont je vous ai déja parlé plus d'une fois.

Je ſuis, &c.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Juin.

DIX-HUITIE'ME LETTRE.

Pluſieurs traits du caractere, des uſages, & du Gouvernement des Sauvages.

Au Détroit, ce quatorziéme de Juin, 1721.

MADAME,

APRE'S avoir fermé ma derniere Lettre, & l'avoir remiſe à une Perſonne, qui deſcendoit à Quebec, je me diſpoſois moi-même à pourſuivre mon Voyage, & je m'embarquai en effet le lendemain. Mais je n'ai pas été bien loin, & par le peu de précautions de ceux, qui me conduiſent, me voici de retour au Fort de Pontchartrain, où je crains beaucoup d'être obligé de reſter encore pluſieurs jours. Ce ſont de ces contretems, auſquels il faut s'attendre avec les Voyageurs Canadiens, ils ne ſont jamais preſſés, & ſont fort négligens à prendre leurs meſures. Mais comme il faut tirer parti de tout, je vais profiter de ce retardement, pour commencer à vous entretenir du Gouvernement des Sauvages, & de leur façon de ſe conduire dans les affaires. Cette connoiſſance vous mettra plus en état de comprendre bien des choſes, que j'aurai occaſion de vous dire dans la ſuite.

Je m'étendrai pourtant le moins que je pourrai ſur ce ſujet : premierement, parce que tout n'y eſt pas fort intéreſſant; en ſecond lieu, parce que je ne veux rien vous écrire,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

qui ne ſoit appuyé ſur de bons témoignages, & qu'il n'eſt pas aiſé de trouver des perſonnes, dont la ſincérité ſoit hors de toute atteinte, au moins d'exagération ; ou qu'on ne puiſſe ſoupçonner d'avoir trop légerement ajoûté foi à tout ce qu'on leur a débité ; ou qui ayent enfin aſſez de diſcernement, pour ſaiſir les choſes dans leur vrai point de vûë ; ce qui demande un long ſéjour dans le Pays, & une longue habitude avec ſes Habitans. Je ne vous dirai donc rien de moi ſur cet article, & cela m'empêchera de mettre beaucoup de ſuite dans ce que je dirai : mais il ne vous ſera pas difficile de raſſembler, & de faire un tout aſſez régulier des traits, dont je parſemerai mes Lettres, à meſure, que j'en ſerai inſtruit.

Les Sauvages du Canada ſont plus aiſés à convertir, que les Nations les plus policées.

Il faut convenir, Madame, que plus on voit nos Sauvages de près, & plus on découvre en eux de qualités eſtimables. La plûpart des principes, qui ſervent à regler leur conduite, les maximes générales, ſur leſquelles ils ſe gouvernent, & le fond de leur caractere, n'ont preſque rien, qui ſente le Barbare. D'ailleurs les idées, quoiqu'entierement confuſes, qui leur ſont reſtées d'un premier Etre, les veſtiges preſque effacés du Culte Religieux, qu'ils paroiſſent avoir autrefois rendu à cette Divinité ſuprême ; & les foibles traces, qu'on remarque, juſques dans leurs actions les plus indifférentes, de l'ancienne Croyance, & de la Religion primitive, peuvent les remettre plus facilement qu'on ne croit, dans le chemin de la Vérité, & donner à leur converſion au Chriſtianiſme des facilités, qu'on ne rencontre pas, ou qui ſont

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

contre-balancées par de plus grands obſtacles, dans les Nations les plus civiliſées. En effet l'expérience ne nous apprend-elle pas, que la politeſſe, les lumieres, les maximes d'Etat, forment dans celle-ci un attachement & une prévention pour leur fauſſe croyance; que toute l'habileté, & tout le zele des Ouvriers Evangéliques, ont bien de la peine à détruire, qu'il faut que la Grace agiſſe plus puiſſamment ſur des Infidéles éclairés, que leur préſomption aveugle preſque toujours, que ſur ceux, qui ne lui oppoſent que des lumieres bornées.

Idée générale de leur Gouvernement.

La plûpart des Peuples de ce Continent ont une ſorte de Gouvernement Ariſtocratique, dont la forme varie preſqu'à l'infini. Car encore que chaque Bourgade ait ſon Chef indépendant de tous les autres de la même Nation, & de qui les Sujets dépendent en très-peu de choſes, néanmoins il ne ſe conclut aucune affaire de quelque importance, que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie, les *Sagamos* étoient plus abſolus, & il ne paroît pas qu'ils fuſſent obligés, comme les Chefs le ſont preſque par-tout ailleurs, de faire des libéralités aux Particuliers. Au contraire, ils tiroient une eſpece de tribut de leurs Sujets, & ne mettoient nullement leur grandeur, à ne ſe rien réſerver pour eux. Mais il ſemble, que la diſperſion de ces Sauvages Acadiens, & peut-être auſſi leur Commerce avec les François, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne façon de ſe gouverner, dont LESCARBOT & CHAMPLAIN ſont les ſeuls, qui nous ayent donné quelque détail.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Plusieurs Nations ont chacune trois Familles, ou Tribus principales, aussi anciennes, à ce qu'il paroît, que leur Origine. Elles ont néanmoins une même Souche, & il y en a du moins une, qui est regardée comme la premiere, qui a une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres, ceux de cette Tribu; au lieu qu'entr'elles, on ne se traite que de Cousins. Ces Tribus sont mêlées, sans être confonduës, chacune a son Chef séparé dans chaque Village; & dans les affaires, qui interessent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en déliberer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal, & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la figure est sa marque, ou si l'on veut ses armoiries. On ne signe point autrement les Traités, qu'en traçant ces figures, si ce n'est que des raisons particulieres en fassent substituer d'autres.

Division des Nations en Tribus.

Ainsi la Nation Huronne, est la Nation du *Porc-Epi*: sa premiere Tribu porte le nom de l'*Ours*, ou du *Chevreuil*, les Auteurs varient sur cela; les deux autres ont pris pour leurs Animaux le *Loup* & la *Tortuë*; enfin chaque Bourgade a aussi le sien, & c'est apparemment cette variété, qui a déforienté les Auteurs des Relations. D'ailleurs il est bon d'observer qu'outre ces distinctions de Nations, de Tribus, de Bourgades par les Animaux, il y en a encore d'autres, qui ont leur fondement dans quelque usage, ou dans quelque évenement particulier. Par exemple, les Hurons *Tionnontatez*, qui sont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation du Petun, & nous avons un Traité, où ces

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Sauvages, qui étoient alors à Michillimakinac, ont mis pour leur marque la figure d'un Castor.

Observation sur les noms des Chefs.

La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux, que la Huronne, dont elle paroît être une Colonie, avec cette différence néanmoins, que la Famille de la Tortuë y est divisée en deux, qu'on appelle *la grande & la petite Tortuë*. Le Chef de chaque Famille en porte le nom, & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre. Il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais outre ce nom, qui n'est, pour ainsi dire, que de représentation, ils en ont un autre, qui les distingue plus particuliérement, & qui est comme un titre de dignité. Ainsi l'un est appellé *le plus noble*, l'autre, *le plus ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisiéme, qui leur est personnel. Mais je croirois assez que cela n'est en usage que dans les Nations, où la qualité de Chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes cérémonies; le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui, qui le représente, doit faire un festin & des présens, prononcer l'éloge de son Prédécesseur, & chanter sa chanson. Il y a néanmoins tel nom personnel si célébre, que nul n'ose se l'approprier, ou qui est du moins fort lontems sans être relevé; quand on le fait, cela s'appelle resuscier celui, qui le portoit.

De la Succession & de l'Election des Chefs.

Dans le Nord, & par-tout, où regne la Langue Algonquine, la dignité de Chef est élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'installation se réduit à des festins, accompagnés de danses & de chants.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Le Chef élû ne manque auſſi jamais de faire le panégyrique de celui, dont il prend la place, & d'invoquer ſon Génie. Parmi les Hurons, où cette dignité eſt héréditaire, la ſucceſſion ſe continuë par les Femmes, enſorte qu'à la mort du Chef, ce n'eſt pas ſon Fils, qui lui ſuccede, mais le Fils de ſa Sœur, ou à ſon défaut, ſon plus proche Parent en ligne féminine. Si toute une Branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation choiſit le Sujet, qui lui plaît davantage, & le déclare Chef.

De leur pouvoir.

Il faut avoir un âge mûr pour gouverner, & ſi le Chef héréditaire n'y eſt pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce ſous le nom du Mineur. En général ces Chefs ne reçoivent pas de grandes marques de reſpect, & s'ils ſont toujours obéis, c'eſt qu'ils ſçavent juſqu'où ils doivent commander. Il eſt vrai même qu'ils prient, ou propoſent plutôt qu'ils ne commandent, & que jamais ils ne ſortent des bornes du peu d'autorité, qu'ils ont. Ainſi c'eſt la raiſon, qui gouverne, & le gouvernement eſt d'autant plus efficace, que l'obéiſſance eſt plus libre, & qu'on n'a pas à craindre qu'il ne dégénere en tyrannie.

Des Aſſiſtans ou Conſeillers.

Il y a plus, chaque Famille a droit de ſe choiſir un Conſeiller, & un Aſſiſtant du Chef, qui doit veiller à ſes intérêts, & ſans l'avis duquel le Chef ne ſçauroit rien entreprendre. Ces Conſeillers ſont ſur-tout obligés d'avoir l'œil ſur le thréſor public, & c'eſt particulierement à eux, qu'il appartient d'en marquer l'emploi. Leur réception ſe fait dans un Conſeil général; mais on n'en donne point

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

avis aux Alliés, comme on le fait aux élections, & aux installations des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes, qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur Sexe.

Du Corps des Anciens.

Ce Corps de Conseillers, ou Assistans, est le premier de tous; le second est celui des Anciens, c'est-à-dire, de tous ceux, qui ont atteint l'âge de maturité. Je n'ai pu sçavoir quel est précisément cet âge. Le dernier est des Guerriers. Il comprend tous ceux, qui sont en état de porter les armes. Ce Corps a souvent à sa tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il faut qu'auparavant il se soit distingué par quelque action de valeur; sinon il est obligé de servir en qualité de Subalterne, c'est-à-dire, de simple Soldat, car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages.

Des Chefs de Guerre.

A la vérité un grand Parti peut avoir plusieurs Chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux, qui ont déja commandé; mais ils n'en sont pas moins soumis au Commandant du Parti, espece de Général sans caractere, sans autorité réelle, qui ne peut ni récompenser, ni punir, que ses Soldats peuvent quitter, quand il leur plaît, sans qu'il ait rien à leur dire, & qui néanmoins n'est presque jamais contredit: tant il est vrai que parmi des Hommes, qui se conduisent par la raison, & qui sont guidés par l'honneur & le zéle de la Patrie, l'indépendance ne détruit point la subordination, & que souvent l'obéissance libre & volontaire est toujours celle, sur laquelle on peut plus sûrement compter. Au reste les qualités requises pour un Chef de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Guerre ſont d'être heureux, brave, & déſintereſſé. Il n'eſt pas étonnant, qu'on obéiſſe ſans peine à un Homme, en qui l'on reconnoît ces trois caracteres.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, ſi on en excepte le Canton Iroquois d'Onneyouth, où elle eſt alternative entre les deux Sexes. Mais ſi tel eſt le droit, la pratique y eſt rarement conforme. Dans le vrai les Hommes ne parlent aux Femmes, que de ce qu'ils veulent bien qu'elles ſçachent, & rarement une affaire importante leur eſt communiquée, quoique tout ſe faſſe en leur nom, & que les Chefs ne ſoient que leurs Lieutenans. Ce que je vous ai dit, Madame, de l'Ayeule du Chef héréditaire des Hurons du Détroit, qui n'avoit jamais pu obtenir un Miſſionnaire pour ſa Bourgade, eſt une bonne preuve que l'autorité réelle des Femmes ſe réduit à bien peu de choſe. On m'a pourtant aſſûré que ce ſont encore elles, qui déliberent les premieres ſur ce qu'on propoſe dans le Conſeil, & qu'elles donnent enſuite le réſultat de leur délibération aux Chefs, qui en font le rapport au Conſeil Général, compoſé des Anciens; mais il y a bien de l'apparence que tout cela ſe fait pour la forme & avec les reſtrictions, que je viens de dire. Les Guerriers conſultent auſſi entr'eux ſur tout ce qui eſt de leur reſſort, mais ils ne peuvent rien conclure d'important, ni qui intéreſſe la Nation ou la Bourgade. Tout doit être examiné & arrêté dans le Conſeil des Anciens, qui juge en derniere inſtance.

Pouvoir des Femmes dans quelques Nations.

Il faut convenir qu'on procede dans ces Aſſemblées avec une ſageſſe, une maturité, ces Conſeils.

Sageſſe de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

une habileté, je dirai même communément une probité, qui auroient fait honneur à l'Aréopage d'Athênes & au Sénat de Rome, dans les plus beaux jours de ces Républiques. C'eſt qu'on n'y conclut rien avec précipitation, & que les grandes paſſions, qui ont ſi fort alteré la politique, même parmi les Chrétiens, n'ont point encore prévalu dans ces Sauvages ſur le bien public. Les Intéreſſés ne laiſſent pas de faire jouer bien des reſſorts, & d'employer un manége, dont on auroit peine à croire capable des Barbares, pour venir à bout de leurs deſſeins. Il eſt encore vrai qu'ils ont tous au ſouverain dégré le grand art de cacher leur marche: mais pour l'ordinaire la gloire de la Nation, & les motifs d'honneur ſont les principaux mobiles de toutes leurs Entrepriſes. Ce qu'on ne peut excuſer en eux, c'eſt que le plus ſouvent ils mettent leur honneur à ſe venger, & qu'ils ne donnent point de bornes à leur vengeance. Défaut, que le ſeul Chriſtianiſme peut bien corriger, & que toute notre politeſſe & notre Religion ne corrigent pas toujours.

Des Orateurs. Chaque Tribu a ſon Orateur dans chaque Bourgade, & il n'y a guéres que ces Orateurs, qui ayent droit de parler dans les Conſeils publics, & dans les Aſſemblées générales. Ils parlent toujours bien, & à propos. Outre cette éloquence naturelle, que nul de ceux, qui les ont pratiqués, ne leur conteſte, ils ont une connoiſſance parfaite des intérêts de ceux, qui employent leur miniſtere, & une dextérité à mettre leur bon droit dans tout ſon jour, qui ne peut aller plus loin. En quelques occaſions les Femmes ont un Ora-

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

teur, qui parle en leur nom, & comme s'il étoit uniquement leur Interpréte.

Juin.

Des Peuples, qu'on peut dire ne posseder rien, ni en public, ni en particulier, & qui n'ont point l'ambition de s'étendre, devroient, ce semble, avoir peu de choses à démêler les uns avec les autres. Mais l'esprit de l'Homme naturellement inquiet ne sçauroit demeurer sans action, & il est ingénieux à se procurer de quoi s'occuper. Ce qui est certain, c'est que nos Sauvages négocient sans cesse, & qu'ils ont toujours quelque affaire sur le tapis. Ce sont des Traités à conclure, ou à renouveller, des offres de service, des civilités réciproques, des alliances, qu'on ménage, des invitations à la guerre, des complimens sur la mort d'un Chef, ou d'une Personne considérable. Tout cela se fait avec une dignité, une attention, j'ose même dire, une capacité digne des affaires les plus importantes; & elles le sont quelquefois plus qu'il ne paroît; car ceux, qu'on députe pour cela, ont presque toujours des instructions secrettes, & le motif apparent de leur députation n'est qu'un voile, qui en cache un autre plus sérieux.

Des intérêts de ces Peuples.

La Nation du Canada, qui depuis deux siécles y fait la premiere figure, est l'Iroquoise. Ses succès à la guerre lui ont donné sur la plûpart des autres une supériorité, qu'aucune d'elle n'est plus en état de lui disputer, & de pacifique qu'elle étoit autrefois, elle est devenuë fort inquiette & fort intriguante. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable, que l'avantage de sa situation, qu'elle sçut bientôt reconnoître, & dont elle

Politique des Iroquois.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

a très-bien ſçu profiter. Placée entre nous & les Anglois, elle a compris d'abord que les uns & les autres ſeroient obligés de la ménager, & il eſt vrai que la principale attention des deux Colonies, depuis leur Etabliſſement, a été de la gagner, ou de l'engager au moins à demeurer neutre. Perſuadée de ſon côté que ſi l'une de ces deux Nations prévaloit ſur l'autre, elle en ſeroit bientôt opprimée, elle a trouvé le ſecret de balancer leurs ſuccès, & ſi l'on fait réfléxion que toutes ſes forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou ſix mille Combattans, & que depuis lontems elles ont diminué de plus de moitié, on conviendra qu'elle n'a pu y ſuppléer que par beaucoup d'habileté & d'adreſſe.

Du gouvernement des Villages.

Pour ce qui eſt des Particuliers, & de l'intérieur des Bourgades, les affaires s'y réduiſent à très-peu de choſes, & ſont bientôt terminées. L'autorité des Chefs ne s'étend point, ou s'étend rarement juſques-là, & généralement parlant ceux, qui ont quelque crédit, ne ſont occupés que du Public. Une ſeule affaire, quelque peu importante qu'elle ſoit, eſt lontems en délibération: tout ſe traite avec beaucoup de flegme & de lenteur, & rien ne ſe décide, qu'on n'ait entendu tous ceux, qui veulent y entrer. Si l'on a fait ſous main quelque préſent à un Ancien pour s'aſſûrer de ſon ſuffrage, on eſt ſûr de l'obtenir, dès que le préſent eſt accepté. Il eſt preſque inoui qu'un Sauvage ait manqué à un engagement de cette ſorte, mais il ne le prend pas aiſément, & jamais il ne reçoit des deux mains. Les jeunes Gens entrent de bonne heure en connoiſſance des affaires, ce qui

UVA. BHSC. BU 01207

les rend ſérieux & mûrs dans un âge, où nous ſommes encore enfans ; cela les intéreſſe dès leur premiere jeuneſſe au bien public, & leur inſpire une émulation, qu'on a grand ſoin de fomenter, & dont il n'eſt rien, qu'on ne puiſſe ſe promettre. 1721. Juin.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement, c'eſt qu'il n'y a preſque point de Juſtice Criminelle parmi ces Peuples ; à la vérité, ce défaut n'a point dans ce Pays les mêmes ſuites, qu'il auroit parmi nous ; le grand reſſort de nos paſſions, & la ſource principale des déſordres, qui troublent le plus la Société Civile, c'eſt-à-dire, l'interêt, n'ayant preſque point de force ſur des Gens, qui ne ſongent point à théſauriſer, & s'embarraſſent fort peu du lendemain. Ses défauts.

On peut encore leur reprocher avec juſtice la maniere, dont ils élevent leurs Enfans : ils ne ſçavent ce que c'eſt, que de les châtier ; tant qu'ils ſont petits, on dit qu'ils n'ont point de raiſon, & les Sauvages ne ſont point dans le principe, que la punition fait venir le Jugement ; quand ils ſont dans un âge à pouvoir raiſonner, on prétend qu'ils ſont maîtres de leurs actions, & qu'ils n'en doivent répondre à perſonne. On pouſſe ces deux maximes, juſqu'à ſe laiſſer maltraiter par des yvrognes, ſans même ſe défendre, de peur de les bleſſer : *Pourquoi leur faire du mal*, diſent-ils, quand on veut leur montrer le ridicule de cette conduite, *ils ne ſçavent ce qu'ils font.*

En un mot, ces Amériquains ſont parfaitement convaincus, que l'Homme eſt né libre, qu'aucune Puiſſance ſur la Terre n'a

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

droit d'attenter à sa liberté, & que rien ne pourroit le dédommager de sa perte. On a même eu bien de la peine à détromper sur cela les Chrétiens, & à leur faire entendre, que par une suite de la corruption de notre nature, qui est l'effet du péché, la liberté effrenée de faire le mal differe peu d'une espece de nécessité de le commettre, vû la force du penchant, qui nous y porte; & que la Loi, qui nous retient, nous rapproche de notre premiere liberté, en paroissant nous la ravir. Heureusement pour eux, l'expérience ne leur fait pas sentir sur bien des articles essentiels toute la vivacité de ce penchant, qui produit ailleurs tant de crimes. Leurs connoissances étant plus bornées que les nôtres, leurs desirs le sont aussi davantage: réduits au simple nécessaire, auquel la Providence a suffisamment pourvu, à peine ont-ils l'idée du superflu.

Après tout, c'est un grand désordre que cette tolérance, & cette impunité; c'en est un aussi, que ce défaut de subordination, qui se remarque dans le Public, & encore plus dans le Domestique, où chacun fait ce qu'il veut; où le Pere, la Mere, & les Enfans vivent souvent comme des personnes rassemblées par hazard, & qu'aucun lien n'unit entr'eux; où de jeunes gens traitent des affaires de la Famille, sans en rien communiquer à leurs Parens, non plus que si c'étoient des Etrangers; où les Enfans sont élevés dans une indépendance entiere; & où on s'accoutume de bonne heure à n'écouter, ni la voix de la nature, ni les plus indispensables devoirs de la Société.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Si dans les Nations les plus ſagement gouvernées, & qui ſont retenuës par le frein d'une Religion toute ſainte, on ne laiſſe pas de voir quelquefois de ces Monſtres, qui deshonorent l'humanité, ils y font du moins horreur, & les Loix les répriment, mais ce qui n'eſt que le crime d'un Particulier, quand il eſt ſuivi du châtiment, devient le crime de la Nation, qui le laiſſe impuni, comme le parricide même l'eſt, parmi les Sauvages; y fut-il encore plus rare, qu'il ne l'eſt, cette impunité eſt une tache, que rien ne peut laver, & qui ſent tout-à-fait la Barbarie. Il y a pourtant en tout ceci quelques exceptions, dont je parlerai bientôt; mais en général, l'eſprit de nos Sauvages eſt tel.

Principes, ſur quoi elle eſt établie.

Non-ſeulement ils ſont perſuadés qu'une Perſonne, qui n'eſt pas en ſon bon ſens, n'eſt point répréhenſible, ou du moins ne doit pas être punie; mais ils s'imaginent encore, qu'il eſt indigne d'un Homme, de ſe défendre contre une Femme, ou contre un Enfant; bien entendu apparemment, lorſqu'il n'y va point de la vie; ou qu'il n'y a point de riſque d'être eſtropié, encore prend-on alors, s'il eſt poſſible, le parti de fuir. Mais qu'un Sauvage en tuë un autre de ſa Cabanne, s'il étoit yvre, & ſouvent fait-on ſemblant de l'être, quand on veut faire de ſemblables coups, on ſe contente de plaindre & de pleurer le mort; c'eſt un malheur, dit-on, le Meurtrier ne ſçavoit pas ce qu'il faiſoit.

S'il étoit de ſang froid, on ſuppoſe aiſément, qu'il avoit de bonnes raiſons, pour en venir à cette extrémité. S'il eſt évident qu'il n'en avoit point, c'eſt à ceux de ſa Cabanne,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

comme les seuls interessés, à le châtier ; ils peuvent le faire mourir, mais ils le font rarement, & s'ils le font, c'est sans aucune forme de Justice ; de sorte que sa mort a moins l'air d'une punition légitime, que d'une vengeance d'un Particulier ; quelquefois un Chef sera bien aise de profiter de l'occasion de se défaire d'un mauvais Sujet. En un mot, le crime n'est point puni d'une maniere, qui satisfasse à la Justice, & qui établisse la sûreté & la tranquillité publiques.

Un assassinat, qui intéresseroit plusieurs Cabannes, auroit cependant toujours des suites fâcheuses, souvent il n'en faut pas davantage pour mettre en combustion toute une Bourgade, & même toute une Nation. C'est pourquoi dans ces rencontres le Conseil des Anciens ne néglige rien pour accommoder de bonne heure les Parties, & s'il en vient à bout, c'est ordinairement le Public, qui fait les présens, & toutes les démarches nécessaires auprès de la Famille offensée. La prompte punition du Coupable finiroit d'abord toute l'affaire, & si les Parens du Mort peuvent l'avoir en leur Puissance, il leur est permis d'en faire ce qu'ils veulent ; mais sa Cabanne croit qu'il n'est pas de son honneur de le sacrifier, & souvent le Village, ou la Nation ne juge pas à propos de l'y contraindre.

De quelle maniere les Hurons punissent l'Assassinat.

J'ai lû dans une Lettre du P. de Brebeuf, qui a lontems vécu parmi les Hurons, que ces Sauvages avoient accoutumé de punir les assassins en cette maniere. Ils étendoient le corps mort sur des Perches, au haut d'une Cabanne, & le Meurtrier étoit obligé de se tenir plusieurs jours de suite immédiatement

UVA. BHSC. BU 01207

au-dessous, & de recevoir tout ce qui découloit de ce Cadavre, non-seulement sur soi, mais encore sur son manger, qu'on mettoit auprès de lui, a moins que par un présent considérable, fait à la Cabanne du Deffunt, il n'obtînt de garantir ses vivres de ce poison. Mais le Missionnaire ne dit point, si cela se faisoit par autorité publique, ou si c'étoit seulement une répresaille, dont usoient les Intéressés, quand ils pouvoient avoir l'Assassin en leur puissance. 1721. Juin.

Quoiqu'il en soit, le moyen le plus usité parmi tous les Sauvages pour dédommager les Parens d'un Homme, qui a été assassiné, c'est de le remplacer par un Prisonnier de Guerre: alors ce Captif est presque toujours adopté: il entre dans tous les droits du Défunt, & fait bientôt oublier celui, dont il occupe la place. Il est néanmoins quelques crimes odieux, qui sont sur le champ punis de mort, du moins parmi quelques Nations, tels sont les Maléfices.

Punition des Magiciens.

Quiconque en est soupçonné, n'est en sûreté nulle part; on lui fait même subir, quand on s'est saisi de lui, une sorte de question, pour l'obliger à nommer ses Complices, après quoi il est condamné au supplice des Prisonniers de Guerre; mais on demande auparavant le consentement de sa Famille, qui n'oseroit le refuser. Les moins criminels sont assommés, avant que d'être brûlés. On traite à peu près de même ceux, qui deshonorent leurs Familles, & pour l'ordinaire, c'est la Famille même, qui en fait justice.

Reglement pour les choses trouvées.

Parmi les Hurons, qui étoient fort enclins à dérober, & qui le faisoient avec une dex-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

terité, dont nos plus habiles Filoux se feroient honneur, il étoit permis, quand on avoit découvert le Voleur, non-seulement de lui reprendre ce qu'il avoit pris, mais encore d'enlever tout ce qui étoit dans sa Cabanne, & de le dépouiller tout nud, lui, sa Femme & ses Enfans, sans qu'ils pussent faire la moindre résistance. D'ailleurs, pour éviter toutes les contestations, qui pouvoient naître à ce sujet, on étoit convenu de certains points, dont on ne s'écartoit jamais. Par exemple, toute chose trouvée, n'y eût-il qu'un instant, qu'elle eût été perduë, étoit à celui, qui l'avoit trouvée, pourvû que celui, à qui elle étoit auparavant, ne l'eût point déja reclamée. Mais pour peu qu'on remarquât de la supercherie de la part du Premier, on l'obligeoit de restituer; ce qui occasionnoit quelquefois des dissensions assez difficiles à terminer; voici un trait assez singulier en ce genre.

Trait singulier à l'occasion d'une chose trouvée.

Une bonne Vieille n'avoit pour tout bien au monde, qu'un collier de Porcelaine, qui valoit environ dix écus de notre monnoye, & elle le portoit partout avec elle, enfermé dans un petit sac. Un jour qu'elle travailloit aux Champs, elle avoit suspendu son sac à un Arbre; une autre Femme, qui s'en apperçut, & qui avoit grande envie de lui escamoter son collier, crut l'occasion favorable de s'en saisir, sans qu'on pût l'accuser de vol: elle ne le perdit point de vûë, & au bout d'une heure ou deux, la Vieille étant passée dans le Champ voisin, elle courut à l'Arbre, prit le sac, & se mit à crier, qu'elle avoit fait une bonne trouvaille. La Vieille à ce cri tourne la tête, & dit que ce sac lui appartient;

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

que c'eſt elle, qui l'a ſuſpendu à un Arbre, qu'elle ne l'a ni perdu, ni oublié, & que ſon intention étoit de le reprendre à la fin de ſon travail; ſa Partie lui répond, qu'on ne juge pas des intentions, & qu'étant ſortie de ſon Champ, ſans avoir repris ſon ſac, elle étoit cenſée l'avoir oublié.

Après bien des conteſtations entre ces deux Femmes, qui ne ſe dirent pourtant pas un mot déſobligeant, l'affaire fut portée devant un Arbitre, qui fut le Chef du Village, & dont voici quelle fut la déciſion : » A juger cc dans la rigueur, dit-il, le ſac appartient à cc celle, qui l'a trouvée; mais les circonſtances cc ſont telles, que ſi cette Femme ne veut pas cc être taxée d'avarice, elle le doit rendre à cc celle, qui le reclame, & ſe contenter de quel- cc que petit préſent, que celle-ci ne peut ſe diſ- cc penſer de lui faire cc. Les deux Parties acquieſ- cc cerent à ce Jugement; & il eſt bon d'obſerver que la crainte d'être notée d'avarice a bien autant de pouvoir ſur l'eſprit des Sauvages, qu'en auroit la crainte du châtiment, & qu'en général ces Peuples ſe conduiſent beaucoup plus par les principes d'honneur, que par tout autre motif.

Combien les Sauvages ſont ſenſibles au point d'honneur.

Ce que je vais vous ajoûter, Madame, vous en donnera une nouvelle preuve. J'ai dit plus haut que pour empêcher les ſuites d'un meurtre, le Public ſe charge de faire les ſoumiſſions pour les coupables, & de dédommager les Intéreſſés : croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces déſordres, que les Loix les plus ſéveres ? Rien n'eſt pourtant plus vrai : car comme ces ſatiſfactions coûtent beaucoup à des Hommes,

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Juin.

dont la fierté paſſe tout ce qu'on en peut dire, le Criminel eſt plus ſenſible à la peine, où il voit le Public à ſon ſujet, qu'il ne le ſeroit à la ſienne propre, & le zéle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puiſſamment ces Barbares, que ne pourroit faire la crainte de la mort & des ſupplices.

D'ailleurs il eſt certain que l'impunité n'a pas toujours regné parmi eux, autant qu'elle a fait depuis, & nos premiers Miſſionnaires ont encore trouvé des traces de l'ancienne rigueur, avec laquelle ils ſçavoient réprimer les crimes. Le vol en particulier a toujours été regardé comme une tache, qui deshonoreroit une Famille, & chacun étoit en droit d'en effacer la honte avec le ſang du Coupable. Le Pere de Brèbeuf apperçut un jour un jeune Huron, qui aſſommoit une Fille; il courut à lui pour l'arrêter, & lui demanda ce qui le portoit à cette violence. » C'eſt ma » Sœur, lui répondit le Sauvage, elle a volé, » je veux expier par ſa mort l'affront, qu'elle » m'a fait, & à toute notre Famille » On me demande ma Lettre, & je finis en vous aſſûrant que je ſuis, &c.

LETTRE

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

CARTE DES LACS DU CANADA

Dressée sur les Manuscrits du Depost des Cartes, Plans et Journaux de la Marine et sur le Journal du RP. de Charlevoix.

Par N. BELLIN Ingenieur et Hydrographe de la Marine 1744.

ECHELLES

Lieues communes de France de 2282. Toises

Grandes Lieues de France de 2853. Toises

Ce Canton est entiérement inconnu

Toute cette Coste n'est point connue

Toute cette coste n'est presque point connue

Ce Canton etoit habité par les Eriés ou Nation du Chat qui a eté detruite par les Iroquois

LAC SUPÉRIEUR

LAC MICHIGAN

LAC HURON

LAC ERIÉ

LAC ONTARIO

ISLE ROYALE

Isle Maurepas

I. Pontchartrain

I. Philippeaux aut. I. Minong

I. Ste Anne

Isle Manitoualin

Les Amicouas Habitent cette Isle

PAYS DES OUTAGAMIS OU DES RENARDS

PAYS DES NIPISSINGS

PAYS DES HURONS

ANCIEN PAYS DES OUTAOUAIS

ANCIEN PAYS DES IROQUOIS

LES IROQUOIS DU NORD

Longitude Occidentale du Meridien de Paris

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Juin.

DIX-NEUVIÉME LETTRE.

Voyage du Détroit à Michillimakinac. Description du Pays. Du Mariage des Sauvages.

A Michillimakinac, ce 30. Juin, 1721.

MADAME,

CE fut le dix-huitiéme de ce mois que je partis enfin tout de bon du Fort de Pontchartrain du Détroit, un peu avant le coucher du Soleil. A peine avois-je fait une lieuë, qu'un orage accompagné d'un déluge de pluye, me contraignit de gagner la Terre bien mouillé, & nous paſſâmes la nuit fort mal à notre aiſe: le lendemain tout ce que je pus faire, fut de traverſer le Lac de Sainte Claire, cette traverſe n'eſt cependant que de quatre lieuës. Le Pays me parut bon des deux côtés. A moitié chemin on laiſſe ſur la gauche une Riviere, qui a bien un arpent de large à ſon embouchure; on l'a nommée *la Riviere des Hurons*, parce que des Sauvages de cette Nation s'y réfugierent pendant la guerre des Iroquois. Sur la droite, & preſque vis-à-vis il y en a une autre, dont l'entrée eſt une fois plus large, & qu'on remonte quatre vint lieuës ſans rencontrer aucun Rapide, ce qui eſt rare dans les Rivieres de ce Pays: on n'a pu me dire ſon nom. Départ du Détroit.

La route depuis le Fort du Détroit juſqu'à

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

la fin de la traverſe, eſt Eſt-Nord-Eſt : de-là on tourne au Nord par l'Eſt juſqu'au Sud pendant quatre lieuës, au bout deſquelles on trouve à main droite un Village de Miſſiſaguez, placé ſur un terrein fertile, à l'entrée de très-belles Prairies, & dans la plus agréable ſituation, qui ſe puiſſe voir. De-là juſqu'au Lac Huron, on compte douze lieuës, & le Pays eſt toujours charmant. C'eſt un Canal magnifique, tiré au cordeau, bordé de Bois de hautes Futayes, ſéparées par de belles Prairies, & ſemé d'Iſles, dont quelques-unes ſont aſſez grandes. On y fait toujours le Nord-quart Nord-Eſt, & à l'entrée du Lac Huron la route eſt au Nord pendant douze autres lieuës.

Soin, que les jeunes Sauvages prennent de ſe parer.

En faiſant la traverſe du Lac de Sainte Claire, j'avois dans mon Canot un jeune Sauvage, fort & vigoureux, & ſur les bras duquel j'avois fort compté, en lui accordant le paſſage, qu'il me demandoit : mais il ne me fut que d'un médiocre ſecours. En récompenſe il me divertit beaucoup, juſqu'à ce qu'un orage, qui s'éleva ſur notre tête, commença à m'inquietter. Ce jeune-Homme s'étoit mis à ſa toilette, avant que de s'embarquer, & il ne donnoit pas trois coups d'aviron, qu'il ne prît ſon miroir, pour voir ſi le mouvement de ſes bras n'avoit rien dérangé dans l'œconomie de ſon ajuſtement, ou ſi la ſueur n'avoit pas alteré les traits, qu'il s'étoit formés ſur ſon viſage avec le rouge, & les autres couleurs, dont il l'avoit peint.

Je ne ſçai s'il eſperoit d'arriver au Village des Miſſiſaguez avant la nuit, pour s'y trouver à quelque Fête ; mais nous ne pûmes pas

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Juin.

aller si loin. L'orage creva, comme nous touchions presque à une Isle, où se termine la traverse du Lac, & il fallut y rester. Le jeune Sauvage ne parut pourtant pas fort déconcerté de ce contretems, car ces Gens-là se consolent aisément de tout. Peut-être aussi n'avoit-il prétendu que se montrer à nous dans toute sa beauté; mais si c'étoit là son dessein, il avoit bien perdu sa peine, je l'avois vû dans son naturel peu de jours auparavant, & je l'avois trouvé beaucoup mieux, qu'avec ce bisarre assortiment de couleurs, qui lui avoit tant coûté. On voit ici peu de Femmes se peindre le visage, mais les Hommes, & surtout les jeunes Gens, sont fort curieux de cette parure; il y en a, qui employent une demie journée à se farder ainsi, uniquement pour aller de porte en porte se faire regarder, & qui s'en retournent ensuite fort contens d'eux-mêmes, quoiqu'on ne leur ait pas dit un mot.

Nous entrâmes dans le Lac Huron le vint-uniéme vers les dix heures du matin, & nous y eûmes d'abord le divertissement de la Pêche de l'Esturgeon. Le lendemain, malgré le Tonnerre, qui gronda tout le jour, mais qui se contenta de nous menacer, j'avançai jusqu'à près de vint-cinq lieuës dans le Lac, mais le vint-troisiéme une brume épaisse, qui nous empêchoit de voir à quatre pas devant notre Canot, nous obligea d'aller plus lentement, parce que nous navigions sur un Banc de Roche, qui en bien des endroits n'est pas couvert d'un demi pied d'Eau: il s'étend beaucoup loin au large, & il a dix lieuës de long: nos Canadiens l'ont appellé *les Pays Plats*.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Le jour ſuivant nous gagnâmes la *Baye du Saguinam*, laquelle a cinq ou ſix lieuës d'ouverture, & trente de profondeur. Les Outaouais ont un Village dans le fond de cette Baye, que l'on aſſûre être un très-beau Pays. De-là juſqu'à Michillimakinac on ne voit rien de beau, plus de Vignes, mauvais Bois, fort peu de Chaſſe. Dix lieuës au-deſſus de la Baye du Saguinam on apperçoit deux Rivieres aſſez grandes à une lieuë l'une de l'autre, & quatre ou cinq lieuës plus loin l'*Anſe au Tonnerre*, qui a trois lieuës d'ouverture, & aſſez peu de profondeur.

Situation de Michillimakinac.

Michillimakinac (*a*) eſt par les quarante-trois dégrés trente minuttes de latitude Nord, & la route, qui eſt de cent lieuës depuis la ſortie du Détroit, en côtoyant la Rive Occidentale du Lac Huron, vaut preſque le Nord. J'arrivai le vint-huit dans ce Poſte, qui eſt bien déchû, depuis que M. de la Motte Cadillac a attiré au Détroit la meilleure partie des Sauvages, qui y étoient établis, & ſurtout les Hurons. Pluſieurs Outaouais les y ont ſuivis. D'autres ſe ſont diſperſés dans les *Iſles du Caſtor*, il n'en reſte plus ici qu'un médiocre Village, où il ſe fait néanmoins encore un aſſez grand commerce de Pelleteries, parce que c'eſt le paſſage, ou le rendez vous de quantité de Nations Sauvages.

On y a conſervé le Fort, & la Maiſon des Miſſionnaires, qui n'y ſont pas préſentement fort occupés, n'ayant jamais trouvé beaucoup de docilité parmi les Outaouais; mais la Cour

(*a*) Quelques-uns prononcent *Miſſillimakinac*, ce qui a trompé M. de LA MARTINIERE, lequel en fait deux endroits différens.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

juge leur préſence néceſſaire dans un lieu, où il faut ſouvent traiter avec nos Alliés, pour exercer leur miniſtere auprès des François, qui s'y rendent en grand nombre. On m'aſſûre que depuis l'Etabliſſement du Détroit, & la diſperſion des Sauvages, qu'il a occaſionnée, pluſieurs Nations du Nord, qui avoient accoûtumé d'apporter ici leurs Pellereries, ont pris la route de la Baye d'Hudſon par la Riviere Bourbon & y vont commercer avec les Anglois; mais M. de la Motte n'avoit garde de prévoir cet inconvénient, puiſqu'alors nous étions en poſſeſſion de la Baye d'Hudſon.

La ſituation de Michillimakinac eſt très-avantageuſe pour le commerce. Ce Poſte eſt entre trois grands Lacs; le *Michigan*, qui a trois cent lieuës de circuit, ſans parler de la grande Baye, qui s'y décharge: le Lac *Huron*, qui a trois cent cinquante lieuës de circonférence, & qui eſt en forme de triangle; & le Lac *Supérieur*, qui en a cinq cent. Tous trois ſont navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers ne ſont ſéparés, que par un petit Détroit, lequel a auſſi aſſez d'eau, pour les mêmes Bâtimens, qui peuvent encore naviguer ſans obſtacle, dans tout le Lac Erié, juſqu'à Niagara. Il eſt vrai qu'il n'y a de communication entre le Lac Huron, & le Lac Supérieur, que par un Canal de vint-deux lieuës, fort embarraſſé de Rapides; mais ces Rapides n'empêchent point les Canots, de venir décharger à Michillimakinac tout ce qu'on peut tirer du Lac Superieur.

Ce Lac a deux cent lieuës de long de l'Eſt à l'Oueſt, & en pluſieurs endroits quatre-vint de largeur du Nord au Sud. Toute la Côte

Deſcription du Lac Supérieur.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Juin.

Meridionnale eſt ſablonneuſe, & aſſez droite; il ſeroit dangereux d'y être ſurpris d'un vent du Nord, la Rive Septentrionnale eſt plus commode pour voyager, parce qu'elle eſt toute bordée de Rochers, qui forment de petits Havres, où il eſt très-aiſé de ſe réfugier; & rien n'eſt plus néceſſaire, quand on navige en Canot dans ce Lac, où les Voyageurs ont remarqué un Phénomene aſſez ſingulier.

Quand il doit s'y élever quelque tempête, diſent-ils, on en eſt averti deux jours auparavant. D'abord on apperçoit un petit fremiſſement ſur la ſurface de l'eau, & cela dure toute la journée, ſans croître d'une maniere ſenſible; le lendemain le Lac eſt couvert de lames aſſez groſſes, mais elles ne ſe briſent pas de tout le jour, de ſorte qu'on peut marcher ſans crainte, & qu'on fait même beaucoup de chemin, ſi le vent eſt du bon côté; mais le troiſiéme jour, lorſqu'on y penſe le moins, le Lac eſt tout en feu; l'Ocean, dans ſa plus grande fureur, n'eſt pas plus agité, & il faut avoir à point nommé un aſyle, pour ſe mettre en ſûreté: c'eſt ce qu'on eſt aſſûré de trouver ſur la Côte du Nord, au lieu que ſur celle du Sud, il faut dès le ſecond jour, camper aſſez loin du Rivage.

Fable des Sauvages du Lac Supérieur.

Les Sauvages, par reconnoiſſance pour la quantité de Poiſſons, que leur fournit ce Lac; & par le reſpect, que leur inſpire ſa vaſte étenduë, en ont fait une eſpece de Divinité, & lui offrent des Sacrifices à leur maniere. Je penſe néanmoins, que ce n'eſt point au Lac même, mais au Génie, qui y préſide, qu'ils adreſſent leurs Vœux. Si on les en croit, l'origine du Lac a quelque choſe de Divin:

UVA. BHSC. BU 01207

CARTE DU DETROIT
ENTRE LE LAC SUPERIEUR ET LE LAC HURON,

avec le Sault Sainte Marie et le Poste de Michillimakinac,

Dressé sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine

1744.

Par N.B. Ingénieur de la Marine.

PARTIE DU LAC SUPERIEUR

Baye de Bachouanan

R. de Bachouanan

Isles aux 3. Princesses

I. aux Erables

la Terre Basse

Pointe au Poisson Blanc

Pointe aux Chênes

Ance à la Pêche

I. du Parisien

Gros Cap

Pointe aux Pins

Hâvre St Louis

Sault Ste Marie

I. St Georges

R. des Montagnes

Lac Saint Georges

Pointe aux Iroquois

Portage

Mission Ste Marie

Fort Sauvage

R. des Mascoutins Sakis

Baye de Minaston

ISLE St JOSEPH

Passage des Bâtimens

Pte des Tessalons

I. au plâtre

Passage des Canots

Pointe du Détour

Pointe St Vital

I. de Tessalons

Isle du Détour

Chenaux

Pointe aux Outardes

I. aux Outardes

Boutchitaouy

B. St Ignace

Cap St Ignace

Mission détruite

I. de St Martin

la Grosse Isle

le Fort détruit

I. Michillimakinac

I. Ronde

I. Ste Helene

I. aux Blois Blancs

Mission S. Ignace

le Fort

ECHELLE

Lieues commune de France

5 10. Lieues

PARTIE DU LAC HURON

Destriches Souloffit

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

c'eſt *Michabou*, le Dieu des Eaux, qui l'a formé, pour prendre des Caſtors. Dans le Canal, par où il ſe décharge dans le Lac Huron, il y a un Rapide, cauſé par de gros Rochers; nos Miſſionnaires, qui y ont eu une très-floriſſante Egliſe, l'ont nommé, *le Sault de Sainte Marie*: ces Rochers, ſelon la Tradition des Barbares, ſont les reſtes d'une Chauſſée, que le Dieu avoit conſtruite, pour arrêter les Eaux des Rivieres, & celles du Lac *Alimipegon*, qui ont rempli ce grand Lac.

Mines de Cuivre.

Sur ſes bords, en quelques endroits, & autour de certaines Iſles, on trouve de groſſes pieces de Cuivre, qui ſont encore l'objet du Culte ſuperſtitieux des Sauvages; ils les regardent avec vénération, comme un préſent des Dieux, qui habitent ſous les Eaux; ils en ramaſſent les plus petits fragmens, & les conſervent avec ſoin, mais ils n'en font aucun uſage. Ils diſent qu'autrefois on voyoit s'élever beaucoup au-deſſus de l'Eau un gros Rocher tout de la même matiere; & comme il ne paroît plus, ils prétendent que les Dieux l'ont tranſporté ailleurs; mais il y a bien de l'apparence, qu'avec le tems, les vagues du Lac l'ont couvert de ſable & de limon; & il eſt certain, qu'on a découvert en pluſieurs endroits une aſſez grande quantité de ce métal, ſans être même obligé de creuſer beaucoup. A mon premier Voyage en ce Pays, j'ai connu un de nos Freres, lequel étoit Orfévre de ſon métier, & qui, pendant qu'il étoit dans la Miſſion du Sault Sainte Marie, en étoit allé chercher là, & en avoit fait des Chandeliers, des Croix, & des Encenſoirs; car ce Cuivre eſt ſouvent preſque tout pur.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Lorſque Michabou, ajoûtent les Sauvages, forma le Lac Supérieur, il demeuroit à Michillimakinac, où il étoit né ; ce nom eſt proprement celui d'une petite Iſle, preſque ronde, fort haute, ſituée à l'extrêmité du Lac Huron, & il s'eſt étendu par l'uſage, à tout le Pays d'alentour. L'Iſle peut avoir trois ou quatre milles de circuit, & on la voit de douze lieuës. Elle a deux autres Iſles au Sud, dont la plus éloignée a cinq ou ſix lieuës de long ; l'autre eſt très-petite, & tout-à-fait ronde : toutes deux ſont bien boiſées, & les Terres y ſont bonnes, au lieu que celle de Michillimakinac n'eſt qu'un Rocher tout-à-fait ſtérile, & à peine couvert d'un peu de mouſſe & d'herbes. Elle eſt cependant un des lieux du Canada des plus célebres, & elle a été lontems, ſelon quelques anciennes Traditions Sauvages, la principale demeure d'une Nation, qui portoit le même nom, & dont on a compté, dit-on, juſqu'à trente Bourgades, répanduës aux environs de l'Iſle. On prétend que ce ſont les Iroquois, qui l'ont détruite, mais on ne dit pas en quel tems, ni à quelle occaſion. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il n'en reſte plus aucun veſtige ; j'ai lu quelque part que nos anciens Miſſionnaires en ont encore vû quelques reſtes (*a*).

Suite des traditions des Sauvages ſur Michillimakinac.

Abondance de la Pêche dans ce Canton.

Les Michillimakinacs ne vivoient guéres que de Pêche, & il n'y a peut-être pas un ſeul endroit dans le monde, où elle ſoit plus abondante. Les Poiſſons les plus communs dans les trois Lacs, & dans les Rivieres, qui s'y

(*a*) Le nom de Michillimakinac ſignifie une grande quantité de Tortuës : mais je n'ai pas ouï dire qu'on y en trouve aujourd'hui plus qu'ailleurs.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

déchargent, ſont le Hareng, la Carpe, le Poiſſon doré, le Brochet, l'Eſturgeon, l'Aſtikamegue, ou Poiſſon blanc, & ſurtout la Truite. On y en pêche de trois ſortes, parmi leſquelles il y en a d'une groſſeur monſtrueuſe, & en ſi grande quantité, qu'un Sauvage avec ſon Epée en darde quelquefois juſqu'à cinquante, en trois heures de tems ; mais le plus fameux de tous eſt le Poiſſon blanc : il eſt à peu près de la groſſeur, & de la figure du Maquereau, à l'eau & au ſel, rien n'eſt meilleur en fait de Poiſſon. Les Sauvages racontent que ce fut Michabou, qui apprit à leurs Ancêtres à pêcher, qu'il inventa les Rêts, & que ce fût la toile d'Araignée, qui lui en donna l'idée. Ces Peuples, comme vous voyez, Madame, ne font pas plus d'honneur à leur Dieu, qu'il n'en mérite, puiſqu'ils ne craignent point de l'envoyer à l'Ecole d'un vil Inſecte.

Des Iſles du Caſtor, & de la Nation du Caſtor.

Tout ce qui paroît ici de Terres à la vûe, ne donne pas l'idée d'un bon Pays ; mais il ne faut pas aller bien loin, pour trouver des Terroirs propres à tout. Il faut dire la même choſe des Iſles du Caſtor, qu'on laiſſe à main gauche, peu de tems après qu'on eſt entré dans le Lac Michigan. Les Outaouais, qui s'y ſont retirés, y ſement du Maïz, & ils ont pris cette bonne coûtume des Hurons, avec leſquels ils ont lontems vécu dans ces Quartiers-ci. Les Amikoués faiſoient autrefois leur demeure dans ces Iſles ; cette Nation eſt aujourd'hui réduite à un très-petit nombre de Familles, qui ont paſſé l'Iſle *Manitoualin*, au Nord du Lac Huron ; elle eſt pourtant une des plus nobles du Canada, ſuivant les Sau-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

vages, qui la croyent descenduë du *Grand Castor*, lequel est après Michabou, ou le *Grand Liévre*, leur principale Divinité, & dont elle porte le nom.

C'est lui, dit-on encore, qui a formé le Lac *Nipissing*; & tous les Rapides, qu'on rencontre dans la grande Riviere des Outaouais, qui en sort, sont des restes de Chaussée, qu'il avoit construites, pour venir à bout de son dessein. On ajoûte qu'il est mort au même endroit, & qu'il est enterré sur une Montagne, qu'on apperçoit sur le bord Septentrional du Lac Nipissing. Cette Montagne présente assez naturellement d'un certain côté, la figure d'un Castor; & c'est, sans doute, ce qui a donné lieu à faire tous ces contes; mais les Sauvages soûtiennent que c'est le grand Castor, qui a donné cette forme à la Montagne, après l'avoir choisie pour le lieu de sa sépulture, & ils ne passent jamais par cet endroit, sans lui rendre leurs hommages, en lui offrant la fumée de leur Tabac.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru digne d'observation sur ce Poste, si célebre dans les Voyages & dans les Relations du Canada. Je reprends les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, & après avoir parlé de ce qui concerne leurs Guerres, je vais vous entretenir de leurs Mariages.

De la pluralité des Femmes & des Maris.

La pluralité des Femmes est établie dans plusieurs Nations de la Langue Algonquine, & il est assez ordinaire d'épouser toutes les Sœurs; cet usage est fondé sur ce qu'on se persuade, que des Sœurs s'accommoderont mieux entr'elles, que des Etrangeres. Dans ce cas, toutes les Femmes sont sur le même

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

pied, mais parmi les vrais Algonquins, il y en a de deux ordres, & celles du second ſont les Eſclaves des autres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les Quartiers, où ils doivent ſéjourner quelque tems pour la Chaſſe; & on m'a aſſûré que cet abus s'eſt introduit depuis quelque tems parmi les Peuples de la Langue Huronne, qui de tout tems s'étoient contentés d'une ſeule Femme. Mais il regne dans le Canton Iroquois de Tſonnonthouan un bien plus grand déſordre encore, c'eſt la pluralité des Maris.

Des dégrés de Parenté.

Pour ce qui eſt des dégrés de Parenté, par rapport au Mariage, les Hurons & les Iroquois y ſont fort ſcrupuleux; il faut chez eux n'être point du tout Parent pour s'épouſer, l'adoption même eſt compriſe dans cette Loi. Mais le Mari, ſi ſa Femme meurt la premiere, doit en épouſer la ſœur, ou à ſon défaut, celle que la Famille de la Défunte lui préſentera: la Femme de ſon côté, eſt obligée à la même choſe, à l'égard des Freres, ou des Parens de ſon Mari, ſi elle le perd ſans en avoir eu d'enfans, & qu'elle ſoit encore en âge d'en avoir. Les raiſons, qu'ils en apportent, eſt la même, qui eſt exprimée au Chapitre 23. du Deuteronome (a). Le Mari, qui refuſeroit d'épouſer la Sœur, ou la Parente de la Femme, dont il eſt veuf, s'expoſeroit à tous les outrages, que lui voudroit faire la Perſonne, qu'il auroit rejettée, & il faudroit qu'il les ſouffrît en ſilence. Quand faute de Sujets, on permet à une Veuve de ſe pourvoir ailleurs, on doit lui faire des préſens; c'eſt un témoignage, que l'on rend à ſa

(a) *Suſcitabit Semen Fratris ſui*, 25, 5.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

bonne conduite, & qu'elle a droit d'exiger, ſi véritablement elle s'eſt bien comportée tout le tems qu'a duré ſon premier Mariage.

Loix particulieres pour les Mariages.

Il y a dans toutes les Nations, certaines Familles conſidérables, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles, ſur-tout parmi les Algonquins. Communément la ſtabilité des Mariages eſt ſacrée dans ce Pays, & la plûpart regardent comme un vrai déſordre ces conventions, que quelques-uns font de reſter enſemble autant de tems, qu'ils s'en trouveront bien, & de ſe ſéparer, quand ils ſe laſſeront l'un de l'autre. Un Mari, qui abandonneroit ſa Femme ſans un ſujet légitime, devroit s'attendre à bien des avanies de la part de ceux, à qui elle appartient; & une Femme, qui quitteroit ſon Mari, ſans y être forcée par ſa mauvaiſe conduite, paſſeroit encore plus mal ſon tems.

Chez les Miamis le Mari eſt en droit de couper le nez à ſa Femme fugitive: mais chez les Iroquois & les Hurons on peut ſe quitter de concert. Cela ſe fait ſans bruit, & les Parties ainſi ſéparées peuvent prendre de nouveaux engagemens. Ces Sauvages ne peuvent pas même concevoir qu'il puiſſe y avoir ſur cela aucune difficulté: » Nous ne pouvions pas vivre en bonne intelligence ma Femme & moi «, diſoit l'un d'eux, à un Miſſionnaire, qui tâchoit de lui faire comprendre » l'indécence de cette ſéparation. « Mon Voiſin » étoit dans le même cas, nous avons changé » de Femmes, & nous ſommes tous quatre contens: quoi de plus raiſonnable, que de ſe rendre mutuellement heureux, quand il en coûte » ſi peu, & qu'on ne fait tort à perſonne «.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Toutefois cet uſage, ainſi que je l'ai déja remarqué, eſt regardé comme un abus, & n'eſt pas ancien, au moins dans la Nation Iroquoiſe.

Jalouſie des Sauvages.

Ce qui trouble plus communément la paix des Ménages parmi les Peuples du Canada, c'eſt la jalouſie, qui eſt égale des deux côtés. Les Iroquois ſe vantent de ne point donner dans ce travers; mais ceux, qui les ont le plus pratiqués, aſſûrent qu'ils ſont jaloux à l'excès. Quand une Femme a découvert que ſon Mari a une inclination, ſa Rivale doit bien ſe tenir ſur ſes gardes, d'autant plus que l'infidéle Epoux ne peut ni la défendre, ni prendre en aucune maniere ſon parti. Un Homme, qui maltraiteroit ſa Femme pour ce ſujet, ſeroit déshonoré.

De quelle maniere ſe traitent les Mariages.

C'eſt uniquement entre les Parens, que ſe traitent les Mariages: les Parties intéreſſées n'y paroiſſent point du tout, & s'abandonnent aveuglément aux volontés de ceux, dont ils dépendent. Mais admirez la bizarrerie de ces Barbares, qui ne ſe rendent dépendans de leurs Parens, que dans la choſe même, où il leur ſeroit plus permis de n'en point dépendre. On ne conclut pourtant rien ſans leur conſentement, mais ce n'eſt qu'une formalité. Les premieres démarches doivent être faites par les Matrones; mais il n'eſt pas ordinaire qu'il ſe faſſe aucune avance du côté des Parens de la Fille. Ce n'eſt pas que, ſi quelqu'une tardoit trop à être recherchée, ſa Famille n'agît ſous main pour faire penſer à elle, mais on y apporte de grands ménagemens. En quelques endroits les Filles ne ſont pas preſſées de ſe marier, parce qu'il leur eſt

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

permis de faire autant qu'elles veulent, l'essai du Mariage, & que la cérémonie des nôces ne change leur condition, que pour la rendre plus dure.

Ordinairement on remarque beaucoup de pudeur dans la maniere, dont les jeunes Gens se comportent, tandis qu'on traite de leur Mariage, & l'on dit que c'étoit encore toute autre chose dans les premiers tems. Mais ce qui est presque incroyable, & qui est néanmoins attesté par de bons Auteurs, c'est qu'en plusieurs endroits les nouveaux Epoux sont ensemble une année entiere, vivant dans une parfaite continence: c'est, dit-on, pour faire voir qu'ils se sont épousés par amitié, & non point pour satisfaire leur passion. On montreroit même au doit une jeune Femme, qui seroit enceinte la premiere année de ses nôces.

Après cela on doit avoir moins de peine à croire ce qui se raconte de la maniere, dont les jeunes Gens se comportent pendant la recherche dans les lieux, où il leur est permis de se voir en particulier. Car quoique l'usage leur accorde de très-grandes privautés, toutefois dans le plus pressant danger, où puisse être exposée la pudeur, & sous les voiles mêmes de la nuit, on prétend qu'il ne se passe rien contre les regles de la plus austere bienséance, & qu'il ne se dit pas une parole, qui puisse tant soit peu blesser la modestie. Vous trouverez bon, sans doute, Madame, que je n'entre pas ici dans le détail, où sont entrés quelques Auteurs; il vous feroit paroître la chose encore moins vraisemblable.

Des cérémonies du Mariage.

Je trouve dans tout ce qu'on a écrit des préliminaires & des cérémonies du Mariage

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

de ces Peuples bien des variétés ; ſoit qu'elles viennent des différentes Coûtumes des Nations diverſes, ou du peu de ſoin, que les Auteurs des Relations ont eu de s'en inſtruire exactement : d'ailleurs tout m'y a paru ſi peu digne de votre curioſité, que je n'ai pas cru devoir m'y arrêter beaucoup. C'eſt au futur Epoux à faire les préſens, & en cela, comme dans tout le reſte, il ne ſe peut rien ajoûter aux manieres reſpectueuſes & à la diſcrétion, qu'il fait paroître à l'égard de ſa future Epouſe : dans quelques endroits le jeune Homme ſe contente d'aller s'aſſeoir à côté de la Fille dans ſa Cabanne, & ſi elle le ſouffre, & reſte à ſa place, on le prend pour ſon conſentement, & le Mariage eſt fait. Mais à travers ces déférences & ces reſpects il ne laiſſe pas de faire ſentir qu'il ſera bientôt le Maître.

En effet parmi les préſens, qu'elle reçoit, il y en a, qui doivent moins être regardés comme des témoignages d'amitié, que comme des ſymboles & des avertiſſemens de l'eſclavage, où elle va être réduite : tels ſont le collier (*a*), la chaudiere & une buche, qui ſe portent dans ſa Cabanne. C'eſt pour lui faire entendre que ce ſera à elle à porter les fardeaux, à faire la cuiſine, & à fournir la proviſion de bois.

La coûtume eſt même en quelques endroits qu'elle porte d'avance dans la Cabanne, où elle doit demeurer après ſes nôces, tout le bois, dont on aura beſoin pour l'hyver ſuivant. Et il eſt à remarquer qu'en tout ce que

(*a*) Ce Collier eſt celui, dont j'ai parlé ailleurs, c'eſt-à-dire, une longue & large bande de Cuir, qui ſert à porter les fardeaux.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

je viens de dire, il n'y a aucune difference entre les Nations, où les Femmes ont toute l'autorité, & celles, où elles n'entrent pour rien dans le gouvernement: ces mêmes Femmes, qui ſont en quelque façon les Maîtreſſes de l'Etat, du moins pour la forme, & qui en ſont le Corps principal, quand elles ſont parvenuës à un certain âge, & qu'elles ont des Enfans en état de les faire reſpecter, n'ont avant cela nulle conſidération, & ſont dans le domeſtique les Eſclaves de leurs Maris.

Avantages des Meres ſur les Peres.

En général il n'eſt peut-être point de Peuples au Monde, qui mépriſent plus le Sexe. Traiter un Sauvage de Femme, c'eſt le plus ſanglant affront, qu'on puiſſe lui faire. Cependant, & cela eſt encore bien bizarre, les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoiſſent qu'elle. Le Pere eſt toujours comme Etranger par rapport à eux, tellement néanmoins, que s'il n'eſt pas regardé comme Pere, il eſt toujours reſpecté comme le Maître de la Cabanne. Je ne ſçai au reſte ſi tout cela eſt univerſel parmi tous les Peuples, que nous connoiſſons en Canada, non plus que ce que j'ai encore trouvé dans de bons Mémoires, que les jeunes Femmes, outre ce que leurs Maris ont droit d'exiger d'elles pour le ſervice de la Cabanne, ſont encore obligées de fournir à tous les beſoins de leurs propres Parens, ce qui doit apparemment s'entendre de ceux, à qui il ne reſte plus perſonne pour leur rendre ces ſervices, & qui ne ſont plus en état, à raiſon de leur âge, ou de leurs infirmités, de s'aider eux-mêmes.

Quoiqu'il en ſoit, le nouveau Marié ne laiſſe pas d'avoir auſſi ſes charges; outre la

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

Chaſſe & la Pêche, dont l'obligation dure autant que ſa vie, il doit d'abord faire une Natte pour ſa Femme, lui bâtir une Cabanne, ou réparer celle, qu'ils doivent habiter, & tandis qu'il demeure avec ſon Beau-Pere & ſa Belle-Mere, faire porter chez eux le produit de ſa Chaſſe. Parmi les Iroquois la Femme ne ſort jamais de ſa Cabanne, parce qu'elle eſt cenſée en être la Maîtreſſe, ou du moins l'héritiere. Dans d'autres Nations elle va au bout d'un ou deux ans de Mariage loger avec ſa Belle-Mere.

Des Accouchemens, & de leurs ſuites.

Les Femmes Sauvages pour l'ordinaire, accouchent ſans peine, & ſans aucun ſecours. Il s'en trouve pourtant quelquefois, qui ſont lontems en travail, & ſouffrent beaucoup. Quand cela arrive, on avertit la Jeuneſſe, qui tout d'un coup, & lorſque la Malade y penſe le moins, vient faire de grands cris à la porte de ſa Cabanne, & la ſurpriſe lui cauſe un ſaiſiſſement, qui lui procure ſur le champ ſa délivrance. Ce n'eſt jamais dans leurs propres Cabannes, que les Femmes font leurs couches; pluſieurs ſont ſurpriſes, & accouchent en travaillant, ou en voyage: aux autres, dès qu'elles ſe ſentent près de leur terme, on dreſſe une petite Hutte hors du Village, & elles y reſtent quarante jours après qu'elles ſont accouchées. Je crois pourtant avoir oui dire que cela ne ſe pratique, que pour les premieres couches.

Ce terme expiré, on éteint tous les feux de la Cabanne, où elles doivent retourner; on en ſecouë toutes les hardes, & à leur rentrée on allume un nouveau feu. On obſerve à peu près les mêmes formalités à l'égard de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

toutes les perſonnes du Sexe dans le tems de leurs Ordinaires ; & non-ſeulement tant que durent ces incommodités, mais encore pendant qu'une Femme eſt enceinte ou nourrice, & elles nourriſſent pour l'ordinaire trois ans, leurs Maris ne les approchent point. Rien ne ſeroit plus louable que cette coûtume, ſi l'un & l'autre ſe gardoient alors la fidélité, qu'ils ſe doivent ; mais ſouvent on y manque de part & d'autre. Telle eſt la corruption du cœur de l'Homme, que les plus ſages Réglemens ſont ſouvent l'occaſion des plus grands déſordres. On prétend même que l'uſage de quelques Simples, qui ont la vertu d'empêcher dans les Femmes les ſuites de leur infidélité, eſt aſſez familier dans ce Pays.

Du ſoin, que les Meres prennent de leurs Enfans.

Il ne ſe peut rien imaginer au-delà du ſoin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils ſont au Berceau ; mais du moment qu'elles les ont ſevrés, elles les abandonnent abſolument à eux-mêmes ; non par dureté, ou par indifference, car elles ne perdent qu'avec la vie la tendreſſe, qu'elles ont pour eux ; mais parce qu'elles ſont perſuadées qu'il faut laiſſer faire la nature, & ne la gêner en rien. L'acte, qui termine la premiere enfance, eſt l'impoſition du nom, qui eſt pour ces Peuples une affaire importante.

De l'impoſition du nom.

La cérémonie s'en fait dans un feſtin, où il ne paroît que des perſonnes du même Sexe, que l'Enfant, qu'on doit nommer. Pendant le repas cet Enfant eſt ſur les genoux de ſon Pere ou de ſa Mere, qui ne ceſſent point de le recommander aux Eſprits, ſur-tout à celui, qui doit être ſon Génie tutélaire, car chacun a le ſien, mais il ne l'a point en naiſſant. On

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juin.

ne crée jamais de nouveaux noms, chaque Famille en conſerve un certain nombre, qui reviennent tour à tour. Quelquefois même on en change avec l'âge, & il y en a, qui ne peuvent être portés au-delà de certain âge, mais je ne crois pas que cela ſe pratique partout; & comme parmi quelques Peuples, en prenant un nom, on ſe met à la place de celui, qui l'a porté le dernier, il arrive quelquefois qu'un Enfant ſe voit traiter de Grand-Pere par celui, qui pourroit être le ſien.

Obſervations ſur les noms.

On n'appelle jamais un Homme par ſon nom propre, quand on lui parle dans le diſcours familier, ce ſeroit une impoliteſſe; on lui donne toujours la qualité, qu'il a à l'égard de celui, qui lui parle; mais quand il n'y a entre les deux ni Parenté, ni affinité, on ſe traite de Freres, d'Oncles, de Neveux, ou de Couſins, ſuivant l'âge de l'un & de l'autre, ou ſelon l'eſtime, qu'on fait de la Perſonne, à qui on adreſſe la parole.

Au reſte ce n'eſt pas tant pour rendre les noms immortels, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, qu'on les releve, que pour engager ceux, à qui on les donne, ou à imiter les belles actions de ceux, qui les ont portés, ou à les venger, s'ils ont été tués ou brûlés, ou enfin à ſoulager leurs Familles. Ainſi une Femme, qui a perdu ſon Mari, ou ſon Fils, & ne ſe trouve plus appuyée de perſonne, differe le moins qu'elle peut à faire paſſer le nom de celui, qu'elle pleure, ſur quelqu'un, qui puiſſe lui en tenir lieu. Enfin on change encore de nom en pluſieurs autres occaſions, qu'il ſeroit trop long de détailler: il ſuffit pour cela d'un ſonge, ou d'une ordonnance

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

du Médecin, ou de quelque raiſon auſſi frivole. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere, & voici un Voyageur, qui vient me demander ſi je ne veux point le charger de quelque commiſſion pour Quebec. Je vais donc fermer ma Lettre pour la lui donner.

Je ſuis, &c.

VINTIE'ME LETTRE.

Voyage à la Baye. Deſcription de la route, & de la Baye. Irruption des Eſpagnols vers les Miſſouris; & leur défaite. Danſes des Sauvages.

A Michillimakinac, ce 21 de Juillet, 1721.

MADAME,

DEPUIS ma derniere Lettre écrite, j'ai fait un voyage à la Baye, éloignée de ce poſte d'environ quatre-vint lieuës. Je profitai pour cela de l'occaſion de M. de MONTIGNY, Capitaine d'une Compagnie des Troupes, que le Roy entretient en Canada, Chevalier de Saint Louis, & dont le nom eſt célébre dans les Faſtes de la Colonie, mais pour le moins auſſi eſtimable pour ſa probité, & ſon caractere plein de droiture & de franchiſe, que pour ſa valeur & ſes exploits de guerre.

De la Baye des Noquets.

Nous nous embarquâmes le deux de Juillet après midi, nous cotoyâmes pendant trente lieuës une Langue de terre, qui ſépare le Lac

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

Michigan du Lac Supérieur ; elle n'a en bien des endroits que quelques lieuës de large, & il n'eſt guéres poſſible de voir un plus mauvais Pays ; mais il eſt terminé par une jolie Riviere nommé *la Maniſtie*, fort poiſſonneuſe, & qui abonde ſur-tout en Eſturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Oueſt, on entre dans un grand Golphe, dont l'entrée eſt bordée d'Iſles, on le nomme *le Golphe*, ou *la Baye des Noquets*. C'eſt une très-petite Nation, venuë des bords du Lac Supérieur, & dont il ne reſte plus que quelques Familles diſperſées çà & là, ſans avoir de demeure fixe.

La Baye des Noquets n'eſt ſéparée de la Grande Baye, que par les *Iſles des Pouteouatamis*, & j'ai déja remarqué que c'eſt là l'ancienne demeure de ces Sauvages. La plûpart ſont très-bien boiſées ; mais la ſeule, qui ſoit encore peuplée, n'eſt ni la plus grande, ni la meilleure, il n'y reſte même qu'un aſſez petit Village, où, malgré que nous en euſſions, il nous fallut paſſer la nuit : nous ne pûmes jamais le refuſer aux inſtances des Habitans. Auſſi n'y a-t-il point en Canada de Nation, qui ait toujours été plus ſincerement attachée aux François. Iſles des Pouteouatamis.

Le ſixiéme nous fûmes arrêtés preſque tout le jour par les vents contraires, mais le ſoir le calme étant revenu, nous nous embarquâmes un peu après le coucher du Soleil par un très-beau clair de Lune, & nous marchâmes vint-quatre heures de ſuite, n'ayant fait qu'une très-petite pauſe pour dire la Meſſe, & pour dîner. Le Soleil étoit ſi ardent, & l'eau de la Baye ſi chaude, que la Gomme de

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

notre Canot se fondit en plusieurs endroits. Pour comble de disgrace, l'endroit, où nous nous arrêtâmes pour camper se trouva tellement infecté de Maringouins (*a*) & de Brulots (*b*), qu'il ne nous fut pas possible de fermer l'œil, quoique nous n'eussions pas dormi depuis deux jours; & comme le tems étoit beau, & que la Lune nous éclairoit, nous nous remîmes en route dès les trois heures du matin.

Des Malhomines, ou folles Avoines.

Après avoir fait cinq ou six lieuës, nous nous trouvâmes par le travers d'une petite Isle, qui n'est pas loin de la Côte Occidentale de la Baye, & qui nous cachoit l'entrée d'une Riviere, sur laquelle est le Village des *Malhomines*, que nos François ont appellé *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture ordinaire de ce Légume. Toute la Nation consiste dans ce Village, qui n'est pas même fort nombreux. C'est dommage, car ce sont de très-beaux Hommes, & des mieux faits du Canada. Ils sont même plus grands que les Pouteouatamis. On m'a assûré qu'ils avoient la même origine, & à peu près la même langue, que les Noquets & les Saulteurs. Mais on ajoûte qu'ils ont encore un langage particulier, qu'ils ne communiquent à personne. On m'a fait aussi sur leur compte certains récits, comme d'un Serpent, lequel va tous les ans dans leur Village, & y est reçu avec de grandes cérémonies, qui me font croire qu'ils se mêlent un peu de sortileges.

(*a*) Ce sont des Cousins un peu plus gros que les nôtres.

(*b*) Moucherons beaucoup plus petits, & dont la piqûre met tout le corps en feu.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Juillet.

Des Peuples appellés *Puans*.

Un peu au-deſſous de l'Iſle, dont je viens de parler, le Pays change tout-à-coup de face, & d'aſſez ſauvage, qu'il eſt juſques-là, il devient le plus charmant du Monde. Il a même quelque choſe de plus riant, que le Détroit, mais quoiqu'il ſoit par-tout couvert de très-beaux Arbres, il eſt beaucoup plus ſablonneux & moins fertile. Les *Otchagras*, qu'on appelle communément les *Puans*, demeuroient autrefois ſur les Bords de la Baye, dans une très-charmante ſituation; ils y furent attaqués par les Illinois, qui en tuerent un très-grand nombre; les autres ſe réfugierent dans la Riviere des Outagamis, qui ſe décharge dans le fond de la Baye.

Ils s'y placerent ſur les bords d'une eſpece de Lac; & je ne ſçai, ſi ce n'eſt pas là, que vivant de Poiſſons, dont le Lac leur fourniſſoit une grande abondance, on leur donna le nom de *Puans*, parce que tout le long du Rivage, où étoient bâties leurs Cabannes, on ne voyoit que Poiſſons pourris, dont l'air étoit infecté. Il paroît du moins que c'eſt là l'origine de ce nom, que les autres Sauvages leur avoient donné avant nous, & qui s'eſt communiqué à la Baye, dont ils ne ſe ſont jamais écartés beaucoup. Quelque tems après qu'ils eurent quitté leur ancien Poſte, ils voulurent avoir leur revanche de l'échec, qu'ils avoient reçu des Illinois, mais cette Entrepriſe leur cauſa une nouvelle perte, dont ils ne ſe ſont point relevés. Six cent de leurs meilleurs Hommes s'étoient embarqués pour aller chercher l'Ennemi; mais comme ils traverſoient le Lac Michigan, ils furent ſurpris d'un furieux coup de vent, qui les fit tous périr.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

Du Fort, & de la Miſſion de la Baye.

Nous avons dans la Baye un Fort, qui eſt placé ſur la Rive Occidentale de la Riviere des Outagamis, à une demie lieuë de ſon Embouchure; & avant que d'y arriver, on laiſſe à main droite un Village de *Sakis*. Les Otchagras ſont venus depuis peu ſe placer auprès de nous, & ont bâti leurs Cabannes tout-autour du Fort. Le Miſſionnaire, qui eſt logé aſſez près du Commandant, eſpere, quand il aura appris leur Langue, de les trouver plus dociles que les Sakis, auprès deſquels il travaille aſſez infructueuſement. Les uns & les autres paroiſſent de très-bonnes Gens, ſur-tout les Premiers, dont le plus grand défaut eſt d'être un peu Voleurs. Leur Langue eſt fort differente de toutes les autres, ce qui me fait croire qu'elle ne tient à aucune de celles du Canada. Auſſi ont-ils toujours eu plus de commerce avec les Peuples Occidentaux, qu'avec ceux, que nous connoiſſons en ce Pays.

Des Sakis.

Les Sakis, quoiqu'en petit nombre, ſont diviſés en deux Factions, dont l'une eſt attachée aux Outagamis, & l'autre aux Pouteouatamis. Ceux, qui ſont établis dans ce Poſte, ſont pour la plûpart de ce dernier parti, & par conſéquent dans nos intérêts. Ils reçurent le nouveau Commandant avec de grandes démonſtrations de joye: dès qu'ils le ſçurent près d'arriver, ils ſe rangerent en armes ſur le Rivage, & au moment qu'ils le virent paroître, ils le ſaluerent d'une décharge de leurs fuſils, qu'ils accompagnerent de grands cris d'allegreſſe. Enſuite quatre des Principaux entrerent dans la Riviere, où ils eurent bientôt de l'eau juſqu'à la ceinture; aborderent

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

ſon Canot, & le reçurent dans une grande Robe compoſée de pluſieurs Peaux de Chevreuils bien couſuës enſemble, dont ils tenoient chacun un bout. Ils le porterent ainſi juſqu'à ſon Logis, où ils le complimenterent, & lui dirent des choſes extrêmement flatteuſes.

Le lendemain, les Chefs des deux Nations me rendirent viſite, & un Otchagra me préſenta un Piſtolet Catalan, une paire de Souliers Eſpagnols, & je ne ſçai quelle Drogue, qui me parut une eſpece d'Onguent. Il avoit reçu tout cela d'un *Aiouez*, & voici à quelle occaſion ces choſes étoient tombées entre les mains de celui ci.

Eſpagnols défaits par les Sauvages du Miſſouri.

Il y a environ deux ans, que des Eſpagnols, venus, dit-on, du Nouveau Méxique, à deſſein de pénétrer juſqu'aux Illinois, & d'en chaſſer les François, qu'ils voyoient avec une extrême jalouſie s'approcher ſi fort du Miſſouri, deſcendirent ce Fleuve, & attaquerent deux Villages d'*Octotatas*, Peuples Alliés des Aiouez, dont on prétend même qu'ils tirent leur origine. Comme ces Sauvages n'avoient point d'armes à feu, & qu'ils furent ſurpris, les Eſpagnols en eurent bon marché, & en firent un grand carnage. Un troiſiéme Village de la même Nation, & qui n'étoit pas éloigné des deux autres, averti de ce qui ſe paſſoit, & ne doutant point que ces Conquérans ne vinſſent à eux, leur dreſſa une embuſcade, où les Eſpagnols donnerent étourdiment. D'autres diſent, que les Sauvages ayant ſçû, que les Ennemis s'étoient preſque tous enyvrés, & dormoient profondément, tomberent ſur eux pendant la nuit; & ce qui eſt

UVA. BHSC. BU 01207

1721.

Juillet.

certain, c'eſt qu'ils les égorgerent preſque tous.

Il y avoit dans ce Parti deux Aumôniers, dont l'un fut tué d'abord, & l'autre ſe ſauva chez les *Miſſourites*, qui le retinrent Priſonnier, mais il leur échappa fort adroitement. Il avoit un très-beau Cheval, & les Miſſourites prenoient plaiſir à lui voir faire le Manége, où il étoit fort habile; il profita de leur curioſité pour ſe tirer de leurs mains. Un jour qu'il caracoloit en leur préſence, il s'éloigna inſenſiblement, puis piquant des deux tout-à-coup, il diſparut bientôt. Comme on n'avoit point fait d'autre Priſonnier, on n'a point ſçû au juſte, ni de quel endroit du Nouveau Méxique étoient partis ces Eſpagnols, ni quel étoit leur deſſein: car ce que je vous en ai dit d'abord, n'étoit fondé que ſur des bruits de Sauvages, qui peut être ont voulu nous faire leur cour, en publiant que par cette défaite ils nous avoient rendu un grand ſervice.

Tout ce qu'on m'apporta, étoit de la dépouille de l'Aumônier, qui avoit été tué, & on lui trouva encore un Livre de Prieres, que je n'ai point vû: c'étoit apparemment ſon Bréviaire. J'achetai le Piſtolet: les Souliers ne valoient rien; & le Sauvage ne voulut jamais ſe défaire de l'Onguent, s'étant mis dans la tête, que c'étoit un remede ſouverain contre toutes ſortes de maux. Je fus curieux de ſçavoir comment il prétendoit s'en ſervir, & il me répondit, qu'il ſuffiſoit d'en avaler un peu, & que de quelque Maladie qu'on fût attaqué, on étoit guéri ſur le champ; il ne m'aſſûra pourtant pas qu'il en eût encore

UVA. BHSC. BU 01207

fait l'expérience, & je lui conſeillai de ne la point faire. On commence ici à trouver les Sauvages bien groſſiers ; il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi ſpirituels, ou du moins qu'ils ayent l'eſprit auſſi ouvert que ceux, qui ont plus de commerce avec nous. 1721. Juillet.

Le jour ſuivant les Sakis vinrent en aſſez grand nombre chez le Miſſionnaire, avec qui je logeois, & me firent prier de me trouver à une eſpece de Conſeil, qu'ils vouloient tenir. J'y conſentis, & quand tout le monde eut pris ſa place, le Chef mit un Collier à terre devant moi, & l'Orateur prenant la parole, me pria au nom de tous d'engager le Roy (*a*) à les prendre ſous ſa protection, à purifier l'air, qui depuis quelque tems, diſoient-ils, étoit corrompu ; ce qui paroiſſoit par le grand nombre de Malades, qu'ils avoient dans leurs Villages, & à les défendre contre leurs Ennemis. Conſeil des Sakis, & à quel ſujet.

Je leur répondis, que le Roy étoit bien puiſſant, & peut-être plus qu'ils ne croyoient, mais que ſon pouvoir ne s'étendoit pas ſur les Elemens ; & que quand les Maladies, ou d'autres accidens ſemblables déſoloient ſes Provinces, il s'adreſſoit, pour les faire ceſſer, au grand Eſprit, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui ſeul eſt le Maître Souverain de la Nature : qu'ils en fiſſent de même, & qu'ils s'en trouveroient bien ; mais que pour mériter d'en être exaucé, il falloit commencer par le reconnoître, & lui rendre le culte & les hommages, qu'il a droit d'attendre de toutes les Créatures raiſonnables : qu'ils ne pouvoient

(*a*) Ces Sauvages prononcent toujours le nom de Roi en François.

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

rien faire de mieux, ni de plus agréable au Roi, que d'écouter le Pere (*a*), que ſa Majeſté leur avoit envoyé, & de ſe rendre dociles à ſes inſtructions ; que c'étoit un Homme cheri du Ciel ; que la maniere, dont il vivoit parmi eux, ne pouvoit manquer de leur avoir fait concevoir une grande eſtime pour lui ; & que ſa charité envers les Malades, & tous ceux, qui ont eu beſoin de ſon ſecours, devoit les avoir convaincus de la tendre & ſincere amitié, qu'il leur portoit : enfin que je ne recevrois point leur Collier, qu'auparavant ils ne m'euſſent promis de ſe comporter à l'égard de ce Miſſionnaire tout autrement, qu'ils n'avoient fait par le paſſé, & de lui ôter déſormais tout ſujet de ſe plaindre de leur indocilité.

» Quant à la protection du Roy, que vous
» demandez, & à la priere, que vous me faites de l'engager à prendre votre défenſe contre
» vos Ennemis ; ce grand Prince a prévenu vos
» ſouhaits, il a donné ſur cela de bons ordres
» à *Onontbio* (*b*), déja porté de lui-même à
» les exécuter avec un zele & une affection de
» Pere (*c*). C'eſt de quoi vous ne ſçauriez dou-
» ter, ſi vous faites attention au Commandant,
» qu'il vous envoye. Il n'eſt pas poſſible que
» vous ignoriez, & vous me paroiſſez en effet
» bien inſtruits, que parmi les Capitaines Fran-
» çois il y en a peu, qui l'égalent en valeur,

(*a*) Le Pere PIERRE CHARDON, Jéſuite.

(*b*) C'eſt le nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Général, il veut dire, *Grande Montagne*, & vient du Chevalier de Montmagny, qui a été le ſecond Gouverneur du Canada.

(*c*) Ils appellent toujours les Gouverneurs & les Commandans leurs Peres

UVA. BHSC. BU 01207

& vous l'aimerez bientôt encore plus, que vous ne l'eſtimez déja. Cette réponſe parut les contenter, & ils me promirent beaucoup plus, qu'apparemment ils me tiendront. Cependant je pris leur collier, & le Miſſionnaire ſe flatta que cette action produiroit un bon effet.

Les Sauvages de la Baye danſent le Calumet.

L'après-midi du même jour, les deux Nations nous donnerent l'une après l'autre, le divertiſſement de la Danſe du Calumet dans une grande Eſplanade, ſur laquelle donne le Logis du Commandant. Il y eut quelque difference dans la maniere, dont les uns & les autres exécuterent cette Danſe; mais elle ne fut pas conſidérable. Elle me fit ſeulement connoître que ces Fêtes varient beaucoup: ainſi il n'eſt pas poſſible d'en donner une Deſcription, qui convienne à toutes. Les Otchagras diverſifierent un peu davantage leur Jeu, & firent paroître une agilité extraordinaire; auſſi ſont-ils mieux faits, & plus leſtes que les Sakis.

Deſcription de cette Danſe.

Cette action eſt proprement une Fête militaire: les ſeuls Guerriers y ſont Acteurs; & l'on diroit qu'elle n'a été inſtituée, que pour leur donner occaſion de publier leurs beaux faits d'armes. Je ne ſuis pas l'Auteur de cette opinion, laquelle ne cadre pas bien avec le ſentiment de ceux, qui ont ſoutenu que le Calumet tiroit ſon origine du Caducée de Mercure, & que dans ſon inſtitution il fut regardé comme un ſymbole de Paix. Tous ceux, que je vis danſer, chanter, & jouer du Tambour & du Chichikoué, étoient de jeunes Gens équipés, comme quand ils ſe préparent à marcher en Guerre; ils s'étoient

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

peint le visage de toutes sortes de couleurs; leurs têtes étoient ornées de plumes, & ils en tenoient à la main en guise d'éventails: le Calumet en étoit aussi paré, & on l'avoit placé dans le lieu le plus apparent: l'Orchestre & les Danseurs étoient tout-au-tour, les Spectateurs répandus çà & là par petites troupes, les Femmes séparées des Hommes, tous assis à terre, & parées de leurs plus belles Robes; ce qui faisoit d'un peu loin un assez beau coup d'œil.

Entre l'Orchestre & le Commandant, qui étoit assis devant la porte de son Logis, on avoit dressé un poteau, auquel, à la fin de chaque Danse, un Guerrier venoit donner un coup de sa hache d'arme; à ce signal il se faisoit un grand silence, & cet Homme racontoit à haute voix quelques-unes de ses prouesses; il en recevoit ensuite les applaudissemens, puis alloit se remettre à sa place, & le jeu recommençoit. Cela dura deux bonnes heures pour chacune des deux Nations, & je vous avouë, Madame, que je n'y pris pas grand plaisir, non-seulement à cause de la Monotonie, & du peu d'agrément de la Musique, mais parce que tout se réduisoit dans les Danses à des contorsions, qui, à ce qu'il me sembloit, n'exprimoient rien, & n'avoient rien de divertissant.

La Fête se faisoit en l'honneur du nouveau Commandant; toutefois on ne lui fit aucun des honneurs, dont parlent quelques Relations. On ne vint pas le prendre, pour le mettre sur une Natte neuve; on ne lui fit point de présent, au moins que je sçache; on ne lui passa point de plumages sur la tête; je

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

ne lui vis point préſenter le Calumet ; & il n'y eut point d'Hommes abſolument nuds, peints par tout le corps, parés de Plumes & de Porcelaines, & tenant un Calumet à la main. Peut-être que ce n'eſt point l'uſage de ces Peuples, ou que M. de Montigny les avoit exemptés de ce cérémonial. Je remarquai ſeulement que de tems en tems toute l'aſſiſtance jettoit de grands cris pour applaudir aux Danſeurs, principalement durant la Danſe des Otchagras, qui, au jugement des François, eurent tout l'honneur de cette journée.

J'aurois apparemment eu plus de plaiſir à voir la Danſe de *la Découverte*. Elle a plus d'action, & on y exprime beaucoup mieux, que dans la précédente, la choſe, dont elle eſt le ſujet & la figure. C'eſt une repréſentation au naturel de tout ce qui ſe fait dans une Expédition de Guerre ; & comme j'ai déja obſervé que les Sauvages ne cherchent ordinairement qu'à ſurprendre leurs Ennemis, c'eſt ſans doute pour cette raiſon, qu'ils ont donné à cet exercice le nom de *la Découverte*. Danſe de la Découverte.

Quoi qu'il en ſoit, un Homme y danſe toujours ſeul, & d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, où il demeure quelque tems immobile, après quoi il repréſente tout de ſuite le départ des Guerriers, la marche, les campemens ; il va à la découverte, il fait les approches ; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, puis tout-à-coup il entre en fureur, & on diroit qu'il veut tuer tout le monde ; revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Aſſemblée, comme s'il le faiſoit Priſonnier de Guerre ; il fait ſemblant de caſſer la tête à un autre ; il couche un troi-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

siéme en jouë ; enfin il se met à courir de toute sa force. Il s'arrête ensuite, & reprend ses sens : c'est la retraite, d'abord précipitée, puis plus tranquille. Alors il exprime par divers cris les différentes situations, où s'est trouvé son esprit pendant sa derniere Campagne, & finit par le récit de toutes les belles actions, qu'il a faites à la Guerre.

Des Traités qui se font par le moyen de la Danse du Calumet.

Quand la Danse du Calumet a pour objet, comme c'est l'ordinaire, la conclusion d'une Paix, ou d'un Traité d'alliance contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur le manche ou tuyau de la pipe ; & l'on met à côté une planche, où sont représentés deux Hommes des deux Nations confédérées, ayant sous les pieds l'Ennemi, désigné par la marque de sa Nation. Quelquefois à la place du Calumet, on met un Casse-tête. Mais s'il ne s'agit que d'une simple alliance, on représente deux Hommes se tenant d'une main, portant de l'autre un Calumet de paix, & ayant chacun à ses côtés la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités on se donne mutuellement des gages, comme des Colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves : quelquefois des Peaux de Cerfs & d'Elan, bien passées, ornées de figures faites avec du poil de Porc-Epy ; & alors c'est sur ces Peaux, que sont représentées les choses, que j'ai dites, soit avec le poil du Porc-Epy, soit avec de simples couleurs.

Autres Danses.

Il y a d'autres Danses plus simples, où l'on n'a eu en vûë que de donner aux Guerriers les occasions de raconter leurs belles actions. C'est toujours ce que les Sauvages font le plus volontiers, & ils ne s'en lassent jamais. Celui,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

qui donne la Fête, y fait inviter tout le Village au ſon du Tambour; & c'eſt dans ſa Cabane, qu'on s'aſſemble, ſi elle peut contenir tous les Conviés. Les Guerriers y danſent ſucceſſivement, puis frappent ſur un poteau; on fait ſilence, ils diſent tout ce qu'ils veulent, & s'arrêtent de tems en tems pour recevoir les félicitations des Auditeurs, qui ne les épargnent point. Mais ſi on s'apperçoit que quelqu'un ſe vante à faux, il eſt permis à quiconque de prendre de la terre, ou des cendres, de lui en frotter la tête, ou de lui faire quelque autre avanie, qu'il voudra. Ordinairement on lui noircit le viſage, en lui diſant: Ce que j'en fais, c'eſt pour cacher ta honte, « car la premiere fois que tu verras l'Ennemi, « tu pâliras. » C'eſt ainſi que tous les Peuples « ſont perſuadés que c'eſt le propre des Poltrons, que de ſe vanter. Celui, qui a ainſi puni ce Fanfaron, prend ſa place, & s'il tombe dans la même faute, l'autre ne manque pas de lui rendre la pareille. Les plus grands Chefs n'ont ſur cela aucun privilege, & il ne faut point ſe fâcher. Cette Danſe ſe fait toujours pendant la nuit.

Danſe du Bœuf.

Dans les Quartiers Occidentaux il y en a une autre, qu'on appelle la *Danſe du Bœuf*. Les Danſeurs forment pluſieurs cercles, & la Symphonie, toujours compoſée du Tambour & du Chichikoué, eſt au milieu de la place. On y obſerve de ne point ſéparer ceux d'une même Famille; on ne ſe tient point par la main, & chacun porte à la main ſes armes & ſon bouclier. Tous les cercles ne tournent pas du même côté; & quoiqu'on ſaute beaucoup, & qu'on s'éleve extrêmement haut, on ne

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

sort jamais de mesure ni de cadence.

De tems en tems un Chef de Famille présente son Bouclier : tous frappent dessus, & à chaque fois il rappelle le souvenir de quelqu'un de ses beaux faits : il va ensuite couper un morceau de Tabac à un poteau, où l'on a eu soin d'en attacher une certaine quantité, & il le donne à un de ses Amis. Si quelqu'un peut prouver qu'il a fait de plus belles actions que lui, ou qu'il a eu part à celles, dont il vient de se vanter, il est en droit d'aller prendre le morceau de Tabac, dont celui-ci vient de faire un présent, & de le donner à un autre. Cette Danse est suivie d'un Festin ; mais je ne vois pas bien d'où lui est venu le nom, qu'elle porte, si ce n'est à cause des Boucliers, sur lesquels on frappe, & qui sont couverts de Peaux de Bœuf.

Danses ordonnées par les Médecins.

Il y a des Danses ordonnées par les Jongleurs pour la guérison des Malades ; mais elles sont ordinairement fort lascives. Il y en a de pur divertissement, & qui n'ont rapport à rien. Elles se font presque toujours en rond, au son du Tambour & du Chichikoué, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Ceux-ci y dansent les armes à la main, & quoiqu'on ne se tienne point, on ne rompt jamais le cercle. Pour ce qui est de ce que j'ai déja dit, qu'on ne sort point de mesure, cela ne doit point être difficile à croire, parce que la Musique des Sauvages n'a que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse. Aussi s'ennuye-t-on beaucoup à ces Fêtes, dès la premiere fois qu'on y assiste, parce qu'elles durent lontems, & qu'on entend toujours la même chose.

UVA. BHSC. BU 01207

1721.
Juillet.

Superſtitions des Peuples voiſins de la Baye.

Comme les Nations voiſines de la Baye, ſi on en excepte les Pouteouatamis, ſont beaucoup plus groſſieres que les autres, elles donnent auſſi beaucoup plus dans toutes ſortes de ſuperſtitions. Le Soleil & le Tonnerre ſont leurs principales Divinités, & elles ſemblent être plus perſuadées que celles, que nous fréquentons davantage, que chaque eſpéce d'Animal a un Génie, qui veille à ſa conſervation. Un François ayant un jour jetté une Souris, qu'il venoit de prendre, une petite Fille la ramaſſa pour la manger: le Pere de l'Enfant, qui l'apperçut, la lui arracha, & ſe mit à faire de grandes careſſes à l'Animal, qui étoit mort: le François lui en demanda la raiſon: » C'eſt, répondit-il, pour appaiſer « le Génie des Souris, afin qu'il ne tourmente « pas ma Fille, quand elle aura mangé celle-ci. « Après quoi il rendit l'Animal à l'Enfant, qui le mangea.

Ils ont ſur-tout beaucoup de vénération pour les Ours: Dès qu'ils en ont tué quelqu'un, ils font un Feſtin accompagné de cérémonies aſſez ſingulieres. La tête de l'Ours peinte de toutes ſortes de couleurs eſt placée pendant le repas ſur un lieu élevé, & y reçoit les hommages de tous les Convives, qui célebrent en chantant les louanges de l'Animal, tandis qu'ils mettent ſon corps en piéces, & s'en régalent. Non-ſeulement ces Sauvages ont comme tous les autres, la coûtume de ſe préparer aux grandes Chaſſes par des jeûnes, que les Outagamis pouſſent même juſqu'à dix jours de ſuite; mais encore, tandis que les Chaſſeurs ſont en campagne, on oblige ſouvent les Enfans de jeûner, on obſerve les ſon-

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

ges, qu'ils ont pendant leur jeûne, & on en tire de bons ou de mauvais augures pour le ſuccès de la Chaſſe. L'intention de ces jeûnes eſt d'appaiſer les Génies tutélaires des Animaux, qu'on doit chaſſer; & l'on prétend qu'ils font connoître par les rêves, s'ils s'oppoſeront, ou s'ils ſeront favorables aux Chaſſeurs.

La Nation, qui depuis vint ans a plus fait parler d'elle dans ces Pays Occidentaux, eſt celle des *Outagamis*. La férocité naturelle de ces Sauvages, aigrie par pluſieurs mauvais traitemens, qu'on leur a faits, quelquefois aſſez mal à propos, & leur alliance avec les Iroquois, toujours diſpoſés à nous ſuſciter de nouveaux Ennemis, les ont rendus redoutables. Ils ſe ſont encore depuis étroitement unis avec les Sioux, Nation nombreuſe, qui s'eſt auſſi aguerrie peu à peu; & cette union nous rend aujourd'hui preſqu'impratiquable la navigation de tout le haut du Miciſſipi. Il n'y a pas même trop de ſûreté à naviguer ſur la Riviere des Illinois, à moins qu'on ne ſoit en état de ne pas craindre une ſurpriſe; ce qui fait beaucoup de tort au Commerce réciproque des deux Colonies.

Diverſes Nations au Nord & à l'Oueſt du Canada.

J'ai rencontré à la Baye quelques Sioux, que j'ai fort queſtionnés ſur les Pays, qui ſont à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt du Canada; & quoique je ſçache qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre tout ce que diſent les Sauvages, en comparant ce que ceux-ci m'ont rapporté, avec ce que j'ai oui dire à pluſieurs autres, j'ai tout lieu de croire qu'il y a dans ce Continent des Eſpagnols, ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord,

UVA. BHSC. BU 01207

1721. Juillet.

que ce que nous connoiſſons du Nouveau Mexique & de la Californie, & qu'en remontant le Miſſouri auſſi loin, qu'il eſt poſſible d'y naviguer, on trouve une grande Riviere, qui coule à l'Oueſt, & ſe décharge dans la Mer du Sud. Indépendamment même de cette découverte, que je crois plus facile par-là, que par le Nord, je ne puis douter, vû les indices, que j'ai eus de pluſieurs endroits, & qui ſont aſſez uniformes, qu'en eſſayant de pénétrer juſquſqu'à la ſource du Miſſouri, on trouvera de quoi ſe dédommager des frais & des fatigues, que demande une telle Entrepriſe.

Je ſuis, &c.

Fin du cinquiéme Tome.

UVA. BHSC. BU 01207

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans ce cinquiéme Volume.

A

ABénaquis : du Village de ces Sauvages à Beckancourt, 164. du Village des Abénaquis de S. François, 178. des Nations Abénaquises, 273. 274.

Aigles de deux especes en Canada, 227.

Algonquins : de la Langue Algonquine, 273. Algonquins inférieurs, 274. Algonquins supérieurs, 275. Caractére de la Langue Algonquine, 289. 290. particularités de cette Langue 291. 292 différence des peuples des Nations Hurronnes, & de ceux des Nations Algonquines, 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à soutenir contre les Iroquois, 294. *& suiv.* les suites de cette Guerre, 297 *& suiv.*

Amériquains, dissertation sur leur origine : sentimens de plusieurs sçavants Auteurs, qui ont traité plus au long cette question, 1. *& suiv.* A quoi se peut réduire la question proposée, & comment on y peut répondre, 51. *& suiv.*

Anglois : différence des Colonies Angloises & Françoises, 118. Opposition inutile des Anglois à un établissement sur la Riviere de Niagara, 335.

Anguilles : de la pêche des Anguilles en Canada, 250. 251.

Anticosty, Isle : sa description, 93.

Arbres particuliers au Canada, 239. pourquoi en Canada les Arbres n'ont point encore de feuilles au mois de Mai, 304.

Armes offensives & défensives des Sauvages, 328.

Assassinat : de quelle maniere les Hurons le punissent, 404. 405.

Assiniboils, Sauvages ; leur caractere : du Lac des Assiniboils, 271. *& suiv.*

UVA. BHSC. BU 01207

B

BAie d'Hudſon : des peuples de ſes environs, 265. *& ſuiv.* autres Sauvages de cette Baie, 276. 277.
Baie des Tſonnonthouans : ſa deſcription, 331
Baie des Nojuets, 429.
Baie des puants, ou ſimplement, la Baie : Fort, & Miſſion en ce lieu; 432. les Sauvages de cette Baie danſent le Calumet; 437.
Baleine : ſon Combat avec l'Eſpadon, 80. de la pêche des Baleines dans le Fleuve S. Laurent, 219.
Banc (le grand) de Terre-Neuve : ſa deſcription, 71. *& ſuiv.* cauſes des Vents & des Brumes qui y regnent, 73. *& ſuiv.*
Beckancourt : ſituation de ce lieu, 161. Riviere de même nom : d'où lui étoit venu celui de *Riviere puante*, 162 163. Village des Abénaquis de Beckancourt, 164.
Bœuf : de la Chaſſe du Bœuf en Canada, 192. deſcription de cet Animal, 193,
Bœuf muſqué : deſcription de cet Animal, 194.
Bois du Canada, 234 *& ſuiv.*
Bouſſole : obſervation ſur ſes déclinaiſons, 101.

C

CAlumet; du Calumet des Sauvages, & de ſon uſage, 311. de ſon origine, 312. *& ſuiv.* Deſcription de la danſe du Calumet, 437. *& ſuiv.* Traités qui ſe font par le moyen de cette danſe, 440.
Canada; idées fauſſes qu'on s'en eſt fait en France, 125. 126. fautes qu'on a faites dans ſon établiſſement, 129. *& ſuiv.* mauvaiſe conduite par rapport au commerce de Pelleteries, 129. *& ſuiv.* des Congés & de leurs abus, 131. *& ſuiv.* divers changemens dans les Monnoies, 134. *& ſuiv.* différence du Caſtor de ce pays d'avec celui de l'Europe, 139. 140. Seigneuries du Canada : le droit de patronage n'y eſt point attaché : le commerce permis aux Gentils-Hommes du pays, 160. 161. on ne le connoît en France que par ſon mauvais côté : excès du froid qui y regne, 241. *& ſuiv.* Heureuſe condition de ſes habitans, 252. ſon étendue, 269. des Vignes de ce pays, 301. 302. pourquoi les Arbres n'y ont pas encore des feuilles au mois de Mai, 304.
Canadiens, Créoles du Canada : leur condition heureuſe, 252. pluſieurs ne ſçavent pas en profiter, 253. bonnes & mauvaiſes qualités de ces Créoles. 253. *& ſuiv.*
Canots : deſcription des Canots d'écorce, 284. 285.
Carcajou, ou Quincajou; comment il donne la chaſſe aux Orignaux, 189. 190.
Cardinaux, eſpéce d'Oiſeaux en Canada, 230.
Caribou : deſcription de ce

UVA. BHSC. BU 01207

Animal, 191.
Caſconchiagon, Riviere ; ſa deſcription, 33.
Caſtor ; différence du Caſtor de Canada d'avec celui de l'Europe, 139. 140. du poil du Caſtor, 140. 141. deſcription Anaromique de cet Animal, 141. *& ſuiv.* du Caſtor gras, & du Caſtor ſec, 146. différents uſages du poil de Caſtor, 147. Induſtrie & travaux du Caſtor, 147. *& ſuiv.* leur prévoyance, 150. *& ſuiv.* des Caſtors Terriers, 152. 153. Chaſſe de ces Animaux, 154. *& ſuiv.* quelques particularités ſur ces Amphibies, 156. 157.
Caſtor : des Iſles & de la Nation du Caſtor, 417. 418.
Caſtoréum : ce que c'eſt, 144. 145.
Catarocouy : réflexion ſur le Fort de Catarocouy, & ſur le chemin qu'on prend pour y aller, 281. 282. deſcription de ce Fort, 287 288. route de ce lieu juſqu'à l'Anſe de la Famine : deſcription du pays, 301. *& ſuiv.*
Cedres de deux ſortes en Canada, 237. Cedres blancs & rouges, 376.
Cerfs : de ceux du Canada, 190.
Chambly : Fort de Chambly ; ſa ſituation, 221.
Charlevoix (le P. de) Auteur du Journal, ſon voyage de Paris à Rochefort : danger qu'il courut ſur la Loire, 67. 68. Il s'embarque & met à la voile, 71. tempête qu'il eſſuye, 76. 77. réception qu'on lui fait chez les Poutéouatamis, 384. ſon départ du Détroit pour Michillimakinac, 409. *& ſuiv.*
Chefs des Sauvages : obſervation ſur leurs noms, 394. de la ſucceſſion & de l'élection de ces Chefs : de leur pouvoir, 394. 395. des Chefs de Guerre, 396.
Chênes de deux ſortes en Canada, 237.
Chevreuil : particularités de celui du Canada, 195.
Chiens : des chiens de Chaſſe des Sauvages, 176.
Citrons du Détroit, 389.
Colliers de porcelaine : uſage qu'en font les Sauvages, 309. 310.
Congés : abus des congés, 131. 132.
Conſeil de trois Nations Sauvages chez le Commandant du Détroit : quel en fut le réſultat, 380. *& ſuiv.* des Aſſiſtans ou Conſeillers aux Conſeils des des Sauvages, 395. ſageſſe de ces Conſeils : des Orateurs qui ont droit d'y parler, 397. 398.
Cuivre : Mines de cuivre ſur les bords du Lac Supérieur, 415.

D

Danſe du Feu parmi les Sauvages : ſa deſcription, 337. 338. Hiſtoire à ce ſujet, 338. 339.
Danſe du Calumet : ſa deſcription, 437. *& ſuiv.* Danſe de la découverte, 439.

UVA. BHSC. BU 01207

des Traités qui se font par le moyen de la danse du Calumet, 440. autres danses, 440. 441. danse du Bœuf, 441. 442. danses ordonnées par les Médecins, 442.
Description, du grand Banc de Terre-Neuve, 71. *& suiv.* d'une Tempête, 75. *& suiv.* de l'Isle d'Anticosty, 93. de Quebec, 103. *& suiv.* de la Mission de Lorette, 120. *& suiv.* de la Ville des trois Rivieres, 166. de l'Orignal, 186. 187. du Bœuf Sauvage, & du Bœuf musqué, 193. 194. de l'Isle & de la Ville de Montréal, 202. *& suiv.* du Loup Marin, 214. des Rapides du Fleuve S. Laurent, 281. 282. 285. des Canots d'Ecorce, 283. 284. du Fort de Catarocouy, 287. 288. de la Côte du Sud du Lac Ontario, 316. 317. des Raquettes pour marcher sur la neige, & des Traînes pour porter le bagage, 326. 327. de la Riviere de Casconchiagon, 330. de la Baie des Tsonnonthouans, 331. de la Riviere de Niagara, 332. du pays des environs de cette Riviere, 335. 336. de la Danse du Feu, 337. 338. du Sault de Niagara, 343. *& suiv.* du Lac Erié, 373. du Lac Supérieur, 413. 414. de la Danse du Calumet, 437. *& suiv.*
Détroit : arrivée au Détroit : nature de ce pays, 377. Sauvages établis auprès du Fort du Détroit, 378.

E

ERable : de l'eau & du Sucre d'Erable, 179. *& suiv.* Erable mâle, & Erable femelle, 237.
Erié : description du Lac Erié, 373. de la Côte Septentrionale de ce Lac, 374.
Eskimaux, Sauvages ; leur caractere & leurs coutumes, 263. *& suiv.*
Espadon : description de ce poisson, & de son combat avec la Baleine, 80.
Espagnols : un de leurs partis est défait par les Sauvages de Missouri, 433. 434.
Esturgeon : maniere dont on le pêche, 225. 226.

F

FAmine : route de Catarocouy à l'Anse de la Famine, 301. *& suiv.* description de ce lieu, 303.
Femmes : leur pouvoir dans quelques Nations Sauvages, 397. Avantages des Meres sur les Peres, 424. des accouchements, & de leurs suites, 425. du soin qu'elles prennent de leurs enfants, 426.
Feu : description de la Danse du Feu : Histoire à ce sujet, 337. *& suiv.*
Flettan : description de ce poisson, 81.
Fontaines singulieres, 331.
François : différence des Colonies Françoises & Angloises, 119.

UVA. BHSC. BU 01207

Frênes du Canada, 238.
Froid : excès du froid en Canada, 242. 243. inconvéniens qui en réſultent, 244. Réfléxions ſur les cauſes de ce grand froid, 245. *& ſuiv.*

G

GAſpé, ou Gachepé : Baie & pointe de ce nom, 90.
Goberge : deſcription de ce poiſſon, 223.
Gouffre à la place d'une Montagne déracinée, 98.
Grotius : ſes démélés avec Jean de Laët ſur l'origine des Amériquains, 17. *& ſuiv.*
Guerre : maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages, 305. du Dieu de la Guerre, 306. de la déclaration de la Guerre, 307. motifs qui engagent les Sauvages à faire la Guerre, 317. 318. de quelle maniere on s'y réſout : préparatifs du Chef, 318. 319. délibération du Conſeil : meſures qu'on prend pour avoir des priſonniers, 320. 321. Chants, Danſes & Feſtins des Guerriers, 322. épreuves où l'on met les Guerriers : précautions pour les bleſſés, 323. 324. adieux des Guerriers, 327. leurs armes offenſives & défenſives, 328. du ſoin qu'ils ont de porter leurs Dieux, 329. circonſtances de la marche des Guerriers, 347. 348. du Campement : de la rencontre des differents partis de Guerre, 349. de l'entrée dans le pays ennemi : des approches, & de l'attaque, 350. 351. leur maniere de combattre : leur inſtinct pour connoître les traces de leurs ennemis, 352. des ſignes qu'on laiſſe de la victoire : précautions pour aſſurer la retraite, & pour garder les priſonniers, 353. 354. comment on annonce la victoire dans les Villages, 355. Triomphe des Guerriers, 358.

H

HErbe à la puce : ſes effets, 388. 389.
Hêtres du Canada, 238. 239.
Hontan (le Baron de la) Calomnie qu'il débite au ſujet de la Foire de Montréal, 210.
Hornn (George de) ſon ſentiment ſur l'origine des Amériquains, 35. *& ſuiv.*
Hurons, Nation Sauvage : des peuples de la Langue Huronne, 278. 279. Caractere de la Langue Huronne, 289. particularités de cette Langue, 290. différence des peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines, 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à ſoûtenir contre les Iroquois, 294. *& ſuiv.* les ſuites de cette Guerre, 297. *& ſuiv.* maladie extraordinaire d'une Huronne : manieres ridicules qu'elle employe pour ſa guériſon, 339. *& ſuiv.* en quelle diſpoſition l'Au

UVA. BHSC. BU 01207

leur trouve les Hurons du Détroit, 383. de quelle maniere ils puniſſent l'Aſſaſſinat, 404. 405. Reglement parmi ces peüples pour les choſes trouvées : trait ſingulier à cette occaſion, 405. *& ſuiv.*

I

JEſuites : deſcription de leur Collége à Quebec, 111. 112.
Jeu : du jeu du plat, ou des Oſſelets, 385. 386. uſage ſuperſtitieux de ce jeu pour la guériſon des malades, 386. 387.
Illinois, Nation Sauvage ; leur origine paroît la même que celle des Miamis, 278.
Iroquois du Sault S. Louis, & de la Montagne : déſordres que cauſe parmi eux la traite de l'Eau-de-vie, 107. *& ſuiv.* origine de leur établiſſement au Sault S. Louis, 258. 259. ferveur des premiers Habitans de cette peuplade, 260. 261. politique des Iroquois, 399. 400.
Iſles aux Oiſeaux, 89. 90.
Iſle aux Coudres : ſa ſituation, 98
Iſle d'Orléans, 101. 102.
Iſles de Richelieu & de Saint François, 177.
Iſle de Jeſus, 205. 206.
Iſles de Saint Pierre, 87.

K

KIcapous, Nation Sauvage, 276.

L

LAc de Saint Pierre, 165. 166.
Lac des Aſſiniboils, 271. *& ſuiv.*
Lacs : Flux & Reflux de ceux du Canada, 304.
Lac Supérieur : ſa deſcription, 413. 414. Fable des Sauvages touchant ce Lac : Mines de Cuivre ſur ſes bords, 414. 415.
Laët (Jean de) ce qu'il penſe du ſentiment du P. d'Acoſta, de ceux de Leſcarbot, de Breverood, & de Grotius, ſur l'origine des Amériquains, 12. *& ſuiv.* ſes démêlés avec Grotius ſur ce ſujet, 17. *& ſuiv.* ſon ſentiment particulier ſur cette queſtion, 29. *& ſuiv.* ce qu'il dit de celui de Moraëz, 34.
Langues du Canada : Langue Huronne : Langue Algonquine : caractere & particularités de ces deux Langues, 288. *& ſuiv*
Lencornet : deſcription de ce poiſſon ; maniere de le prendre, 223.
Lorette, Village en Canada ; deſcription de la Miſſion qui y eſt établie : ferveur des Sauvages de ce lieu, 120. *& ſuiv.*
Loup Marin : de la pêche du Loup Marin, 211. deſcription de cet Animal ; ſes diverſes eſpeces, 212. 213. uſage de ſa chair & de ſa peau, 214. particularités de ces Animaux, 215. 216.

UVA. BHSC. BU 01207

Loups Serviers. *Voyez*, Serviers.

M

MAgdeleine : Cap de la Magdeleine, 168.
Magiciens : punition des Magiciens parmi les Sauvages, 405.
Malhominës, où Folles Avoines, Nation Sauvage, 430.
Marées du Fleuve Saint Laurent, 100. 101. espéce de Marée des Lacs du Canada, 304.
Mariages des Sauvages : de la pluralité des femmes & des maris : des degrés de parenté, 418. 419. Loix particulieres pour le mariage, 420. de quelle maniere se traitent les Mariages, 421. 422. cérémonies qui s'y pratiquent, 423.
Marsouïns de deux couleurs : usage de leurs peaux, 216. 217. de la pêche de ces poissons, 218. 219.
Mascoutins, Nation Sauvage, 277.
Merisier du Canada, 237. 238.
Miamis, Sauvages, paroissent avoir la même origine que les Illinois, 278. pratiques qui leur sont propres pour se préparer à la Guerre, 324. 325.
Michillimakinac : situation de ce poste, 412. 413. Traditions des Sauvages sur Michillimakinac : abondance de la pêche dans ce Canton, 416. 417.
Missouri : les Sauvages de Missouri défont un parti Espagnol, 433. 434.
Monnoyes : divers changements dans celles du Canada, 134. *& suiv.*
Montagne : Village Iroquois de la Montagne, 208.
Montréal : difference du Pays de Quebec & de celui de Montréal, 201. description de l'Isle & de la Ville de Montréal, 202. *& suiv.* des environs de cette Isle, 206. 207, de la Foire de Montréal, 209. 210.
Morues (des) & de la pêche de ce poisson, 77. *& suiv.*

N

NIagara, Riviere : sa description, 332. projet d'un établissement sur cette Riviere : opposition inutile des Anglois, 333. *& suiv.* description du Pays de Niagara, 335. 336. description du Sault de Niagara : observations sur cette Cascade, 343. *& suiv.*
Nom : observation sur les noms des Chefs des Sauvages, 394. de la cérémonie de l'imposition du nom parmi ces peuples : observations à ce sujet, 426. 427.
Noquets, Sauvages : Baie des Noquets, 429.
Noyers du Canada, 238.

O

OIseaux : des principales especes d'oiseaux qu'on voit en Canada, 228 *& suiv.*
Oiseau-Mouche du Canada : en quoi il differe du Co-

UVA. BHSC. BU 01207

libry des Iſles, 231. 232.
Ontario : deſcription de la Côte du ſud du Lac Ontario, 316. 317.
Onneyouth : courage d'un Capitaine Onneyouth brûlé par les Hurons, 367. *& ſuiv.*
Orignal, ou Elan : deſcription de cet Animal, 185. 186. en quel temps il faut le chaſſer, 187. diverſes manieres dont on le chaſſe, 188. 189. comment le Carcajou lui donne la chaſſe, 189. 190.
Ormes de deux eſpeces en Canada, 239.
Ours : préparatifs & ſuperſtitions des Sauvages pour la chaſſe de cet Animal, 169. *& ſuiv.* il paſſe ſix mois ſans manger, 172. maniere dont on chaſſe l'Ours : cérémonie ridicule, qui ſe pratique quand on a tué un de ces Animaux : réception que l'on fait aux Chaſſeurs à leur retour, 173. 174. quelques particularités ſur les Ours, 174. 175.
Outagamis, Sauvages, 277.
Outaouais, Sauvages, 275.

P

Pelleteries : mauvaiſe conduite par rapport au commerce des Pelleteries, 129. *& ſuiv.* de ce qu'on appelle la menue Pelleterie, 196. *& ſuiv.*
Perdrix de trois eſpeces en Canada, 227. 228.
Pins de deux eſpeces en Canada, 236.
Plie de Mer : maniere de pêcher ce poiſſon, 223. 224.
Poiſſons : de ceux qui ſe trouvent dans le Golphe & dans le Fleuve S. Laurent, 222. *& ſuiv.* poiſſons particuliers au Canada, 226. 227.
Poiſſon armé : ſa deſcription, 224. comment il chaſſe aux Oiſeaux, 225.
Porcelaine du Canada, 308. des Branches & des Coliers de Porcelaine : leur uſage, 309. 310.
Poſte : maniere de courir la poſte en Traîne, 159.
Pouteouatamis, Sauvages, 277. réception qu'ils font à l'Auteur, 384. Iſles des Pouteouatamis, 429.
Priſonniers de Guerre parmi les Sauvages : premiere réception qu'on leur fait, 357. 358. leurs Bravades, 359. ce qu'on leur fait ſouffrir à leur entrée dans le Village, 359 360. diſtribution qu'on en fait, 360. comment on décide de leur ſort, 361. *& ſuiv.* de ceux qui ſont adoptés : de ceux qui ſont deſtinés au feu, 363. comment ils reçoivent l'Arrêt de leur condamnation, 364 365. principes de la barbarie qu'on exerce envers eux, 366.
Provençal ; avanture ſinguliere d'un Navire Provençal, 119. 120.
Puants, Sauvages ainſi appellés, 431. Fort, & Miſſion de la Baie des puants, 432.

Q

Quebec : origine du nom

UVA. BHSC. BU 01207

de cette Ville, 103. ſa ſituation, 104. 105. deſcription de cette Ville & de ſes principaux édifices, 105. *& ſuiv.* l'Evêché, 107. 108. la Cathédrale & le Séminaire, 108. 109. du Fort, & du Cap aux Diamants, 109. 110. des Récollets & des Urſulines, 110, du Collége des Jéſuites, 111. 112. l'Hôtel-Dieu, 112. 113. de l'Hôpital Général, 113. 114. des Fortifications, 114. 115. des Habitans de cette Ville, 116. 117. différence du pays de Quebec & de celui de Montréal, 201.

R

Rapide ; deſcription des Rapides du Fleuve S. Laurent, 281. 282. 285.
Rapide, ou Sault de Niagara : ſa deſcription : obſervations ſur cette Caſcade, 343. *& ſuiv.*
Raquettes : deſcription des Raquettes pour marcher ſur la neige, 326.
Rat muſqué ; ſa deſcription, 157. 158.
Raze (Cap de) ſa ſituation, 86.
Récollets : deſcription de leur maiſon à Quebec, 110.
Renards du Canada, 196.
Richelieu : Iſles de Richelieu, 177. 200. Fort de Richelieu, 182.
Riviere de Beckancourt : d'où lui étoit venu le nom de Riviere puante, 162. 163.
Riviere des Prairies, 206.
Roſiers : Cap des Roſiers, 99.

S

Saguenay, Riviere, 96.
Saint Laurent : du Golphe de ce nom, 89.
Saint Laurent : de l'entrée du Fleuve de ce nom, 90. 91. de ſes Marées, & de la déclinaiſon de la Bouſſole, 100. 101. poiſſons qui s'y trouvent, 222. *& ſuiv.* deſcription des Rapides de ce Fleuve, 281. 282. 285.
Saint François : Iſles & Village de Saint François, 177. 178. Lac de S. François, 284. 285.
Saint Paul (Baie de) 93.
Saint Pierre, Iſles qui portent ce nom, 87. Lac de S. Pierre, 165. 166.
Sakis, Nation Sauvage, 432. 433. Conſeil de ces peuples, & à quel ſujet, 435. 436.
Sapins de quatre eſpeces en Canada, 236.
Sault de Niagara. *Voyez*, Rapide.
Sault de Montmorenci, 104.
Sault au Récollet, 206.
Sault S. Louis : Bourgade Iroquoiſe du Sault S. Louis, 207. 208. origine de cet établiſſement, 258. 259. ferveur de ſes premiers Habitants, 260. 261.
Sauvages : ferveur des Sauvages Chrétiens de Lorette, 121. 122. préparatifs & ſuperſtitions des Sauvages pour la Chaſſe de l'Ours, 169. *& ſuiv* maniere dont ils font cette Chaſſe : céré

UVA. BHSC. BU 01207

monie ridicule, qui ſe pratique quand on a tué un Ours : réception que l'on fait aux Chaſſeurs à leur retour, 173. 174; de leurs chiens de Chaſſe, 176. ils marient la Seine avant que de s'en ſervir, 225. caractere de ceux des environs de la Baie d'Hudſon, 265. *& ſuiv.* des Sauvages du Nord de Canada, 274. autres Sauvages de la Baie d'Hudſon, 276. 277. maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages, 305. 306. motifs qui les engagent à faire la Guerre, 317. 318. *Voyez*, Guerre.

Sauvages : idée qu'ils ont du courage, 323. principes de la barbarie qu'ils exercent envers les priſonniers de Guerre, 366. leur habileté dans leurs négociations, 370. *& ſuiv.* Nations Sauvages établies auprès du Fort du Détroit, 378. Conſeil de ces trois Nations chez le Commandant de ce Fort : quel en fut le réſultat, 380. *& ſuiv.*

Sauvages du Canada : pourquoi ils ſont plus aiſés à convertir que les Nations policées, 391. idée générale de leur Gouvernement, 392. diviſion des Nations en Tribus, 393. Obſervation ſur les noms des Chefs: de la ſucceſſion & de l'élection de ces Chefs, & de leur pouvoir, 394. 395. des Aſſiſtans ou Conſeillers : du Corps des Anciens: des Chefs de Guerre, 395. 396. pouvoir des Femmes dans quelques Nations, 397. ſageſſe de leurs Conſeils : leurs Orateurs, 397. 398. intérêts de ces peuples, 399. du Gouvernement des Villages : ſes défauts: principes de ces défauts, 400. *& ſuiv.* combien ils ſont ſenſibles au point d'honneur, 407. 408. ſoin que les jeunes Sauvages prennent de ſe parer, 410. 411. Fable des Sauvages touchant le Lac Supérieur, 414. 415. leurs Traditions ſur Michillimakinac, 416. leurs Mariages, 418. *& ſuiv.* jalouſie des Sauvages, 421. de l'impoſition du nom parmi eux : obſervations à ce ſujet, 426. 427. les Sauvages de la Baie danſent le Calumet, 437. ſuperſtitions des Sauvages voiſins de la Baie, 443. 444. diverſes Nations au Nord & à l'Oueſt du Canada, 444. 445.

Seine : les Sauvages marient ce filet avant que de s'en ſervir, 225.

Serpent à ſonnettes : ſa deſcription : remede contre ſa morſure, 233. 334.

Serviers : des Loups, ou Chats Serviers du Canada, 195.

Sioux, Sauvages ; leur maniere de vivre, 269. *& ſuiv.*

T

TAdouſſac : Port de ce nom, 96. 97.

Terre-Neuve : des Habitans de cette Iſle, 262.

UVA. BHSC. BU 01207

Tonihata, Isle : sa situation, 286.
Tortues : ce qu'elles ont de singulier en Canada & en Acadie, 224.
Tourtes, espece de Ramiers : leur passage en Canada, 251. 252.
Traînes: description des Traînes pour porter le bagage, 327.
Traite de l'Eau-de-vie : désordres qu'elle cause parmi les Iroquois du Sault Saint Louis & de la Montagne, 208. 209.
Trois Rivieres ; Ville de ce nom : sa situation, 165. description de cette Ville, 166. origine de son établissement, 167.

V

VAches Marines: leur description, & comment on les pêche, 216.
Vercheres (Madame & Mademoiselle de) belles actions de ces deux Dames Canadiennes, 183. *& suiv.*
Voyages : désagréments & incommodités des voyages en Canada, 315. 316. agréments de ces voyages, 375.
Ursulines de Quebec, 110.

Fin de la Table du cinquiéme Volume.

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. CU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BU 01207

HISTOIR
DE LA
N. FRANCE

TOM V

BU
Biblioteca de Santa Cruz
1.207

UVA. BHSC. BU 01207

UVA. BHSC. BV 01207


UVA. BHSC. BU 01207

USA BHSC BD 01207